000

BOSTON
MEDICAL LIBRARY
ASSOCIATION.

Section ..... Shelf .....

No. .....

LOANED BY
Dr. Wm. Read.

Du Verger 1728

CAT.

TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS,

Qui instruit de tout ce qu'il faut faire pour être habile Accoucheur.

Par M. DIONIS, premier Chirurgien de feües Mesdames LES DAUPHINES, & Maître Chirurgien Juré à Paris.

A LIEGE,

Chez FRANÇOIS BRONCARD, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. XXI.

Avec Approbation et Privilege du Roy.

BOSTON MEDICAL
OCT 15 1903
LIBRARY.

BOSTON MEDICAL
LIBRARY
ASSOCIATION.

M. Guillon, Chirurgie-Juré, à Conlie,

l. Par le Mans.

PREFACE.

ON ſera peut-être ſurpris de voir un nouveau Traité des Accouchemens, après tous ceux qui ont paru ci-devant, & principalement après celui qu'en a donné M. Mauriceau ; on convient qu'il a été un des plus experts Accoucheurs de ſon tems ; qu'il a pouſſé l'Art des Accouchemens au de-là de ce qu'il étoit avant lui, & qu'il en a fait un Livre qui a eu une Approbation univerſelle ; mais on conviendra auſſi qu'il n'eſt pas impoſſible d'ajoûter à ce qu'il a dit, & à ce qu'il a fait ſur cette matiere, parce qu'il n'eſt pas permis à un homme de tout ſçavoir, & que juſqu'à

incurables ? la Chirurgie ſeroit-elle parvenue au degré de perfection où elle eſt aujourd'hui, ſi l'on pratiquoit encore les operations avec la même cruauté, & avec les mêmes inſtrumens dont les Anciens ſe ſervoient dans leur tems ? Connoîterions-nous l'homme & tous les reſſorts dont nôtre admirable machine eſt compoſée, ſi l'on s'en étoit tenu aux ſeules lumieres qu'en avoient les Dulaurens, les Riolans, les Bartholins, & pluſieurs autres qui ont été les plus habiles Anatomiſtes de leur tems : En effet ſi dans le dernier ſiecle il ne s'étoit pas trouvé des Anatomiſtes plus pénétrans, qui nous ont fait voir une infinité de choſes inconnues aux Anciens, nous ignorerons encore la circulation du ſang; & nous ne ſçaurions pas que c'eſt le cœur qui eſt l'auteur de la ſanguification, ſi l'on n'avoit pas décou-

vert les veines lactées, le canal thoracique, & une infinité d'autres parties inconnuës aux Anciens.

Ces raiſons generales ne ſont que trop ſuffiſantes pour nous engager à n'avoir pas une ſoûmiſſion aveugle pour tout ce que nos Anciens nous ont laiſſé dans leurs Ecrits ; nous leurs avons l'obligation de nous avoir tracé le chemin, & de nous avoir donné les premieres lumieres de l'Anatomie ; mais c'eſt à nous, en les ſuivant pas à pas, à examiner ſi les faits qu'ils avancent, ſont veritables ou non, parce que, comme tous les autres hommes ils n'ont pas été infaillibles.

Dans la Deſcription Anatomique des parties de la femme qui ſervent à la generation, par où Mauriceau commence ſon Livre, il ſuit entierement l'ancienne opinion dans l'hiſtoire de la generation qu'il nous donne ; il pré-

tend qu'elle ſe fait par le mêlange de la ſemence de l'homme avec celle de la femme, & il en eſt tellement perſuadé, que quoique de ſon tems on ait fait des découvertes qui prouvoient qu'elle ſe faiſoit par le moyen d'un œuf, il n'a jamais voulu changer de ſentiment; & comme il l'avoit écrit de cette maniere dans la premiere Edition de ſon Livre, qu'il donna en l'année 1668, il a continué à le mettre dans les autres Editions qui en ont été faites dans la ſuite.

Il eſt donc à propos que le jeune Chirurgien ſoit deſabuſé de ces anciennes erreurs, & qu'il ſoit inſtruit de la veritable maniere qu'un homme eſt produit; c'eſt pourquoi au commencement de ce Traité, je donnerai une explications ſur la generation de l'homme par le moyen d'un œuf, dans laquelle je ferai voir qu'elle ne ſe peut pas faire autrement, & que l'Auteur de la

Nature s'eſt ſervi de ce moyen uniforme pour produire tous les Etres, dont il a voulu peupler l'Univers.

Le Traité que nous a donné Mauriceau eſt diviſé en trois Livres; dans le premier il enſeigne comment il faut conduire une femme groſſe; dans le ſecond il apprend comment il la faut accoucher; & dans le troiſiéme il inſtruit comment il la faut gouverner dans ſes couches : ſa matiere ne pouvoit pas mieux être diſpoſée; mais il y ajoûte beaucoup de maladies qui pour être gueries, ne demandent point la main du Chirurgien, & qui dépendent plûtôt de la Medecine que de la Chirurgie; c'eſt-ce qui fait que ſon Livre eſt très gros, & plus ample qu'il n'auroit été s'il ſe fut renfermé dans ce qui regarde l'Art des Accouchemens.

Dans l'Ouvrage que je donne, je ne parlerai point des maladies qui regar-

dent les femmes ou les enfans, qui la plûpart ſont du reſſort de la Medecine. Je me renfermerai dans les bornes préſcrites aux Chirurgiens, qui ſont de ne traiter que de celles où la main du Chirurgien eſt neceſſaire; & des accidens qui arrivent aux femmes groſſes, aux Accouchées & aux enfans.

L'art d'Accoucher ne demande point de grands raiſonnemens, c'eſt pourquoi je n'en fais que le moins que je puis pour venir au fait de la pratique, ſur lequel j'ai tâché de ne rien oublier; de ſorte que ce Traité contenant en abregé tout ce que celui de Mauriceau a de meilleur, & tout ce qu'on voit dans les obſervations que d'autres Accoucheurs ont faites ſur cette matiere, il ſera un guide aſſuré pour tous les jeunes Chirurgiens qui voudront embraſſer la pratique des Accouchemens.

Quoique j'aye donné une deſcri-

ption exacte des parties de la generation, tant de l'homme que de la femme, dans mon Anatomie, qui a été si bien reçue du Public, j'ai neanmoins trouvé à propos de la repeter ici, plûtôt que d'y renvoyer le Lecteur, afin de lui éviter la peine d'aller chercher dans plusieurs Livres ce qu'il doit connoître absolument, avant que de vouloir entrer dans le mystere de la generation, qu'il est impossible de pénétrer si on ignore la disposition naturelle des organes où elle se passe.

Il y a dans les Livres de *Guillemeau*, de *Mauriceau*, & de plusieurs autres qui ont écrit des Accouchemens, une infinité de Planches qui montrent les differentes situations des enfans dans la matrice, je n'ai pas jugé à propos de les repeter ici, estimant qu'elles seroient inutiles, parce que ce ne sont point les yeux de l'Accoucheur qui lui

apprennent comment l'enfant eſt tourné dans la matrice, c'eſt en la touchant qu'il s'en inſtruit ; de ſorte qu'il n'y a que le toucher de neceſſaire en ce rencontre, & non point la vûë.

Je n'ai pas pû me diſpenſer d'y mettre les Planches qui repreſenrent les parties de la generation, parce que ſans elles on ne peut pas être ſuffiſamment inſtruit de leur ſtructure ; il y en a auſſi quelques-unes qui font connoître les inſtrumens neceſſaires pour faire les operations convenables à quelques maladies qui ſont des ſuites des Accouchemens.

Quoique dans le ſixiéme Livre de cet Ouvrage, il ne ſoit point parlé ni de maladies, ni d'operations, il n'eſt pas pour cela moins curieux, ni moins utile que les cinq précedens, puiſqu'il marque les qualitez que l'Accoucheur & la Sage-femme doivent avoir pour

bien faire leur exercice ; & que ſi l'on entre dans le détail des choſes qui les regardent, il y a des raiſons qui peuvent faire donner la préference à l'un ou à l'autre. On y prouve auſſi les obligations que les meres ont de nourrir leurs enfans : enfin on y fait voir comment doit être une bonne Nourrice, & les qualitez que doit avoir une Garde d'Accouchées ; de ſorte que ſans ce dernier Livre, l'on conviendra que ce Traité qui renferme une pratique exacte ſur les Accouchemens, auroit pû paſſer pour imparfait.

TOUT CE TRAITE' *general des Accouchemens eſt renfermé dans ſix Livres, qui ſont chacun compoſez de pluſieurs Chapitres.*

LIVRE PREMIER.

De la generation de l'homme.

LIVRE SECOND.

Comment il faut gouverner une femme groſſe,

LIVRE TROISIE'ME.

Ce qu'il faut faire durant l'accouchement.

LIVRE QUATRIE'ME.

Comment il faut conduire une femme après l'accouchement.

LIVRE CINQUIE'ME.

Ce qu'il faut faire aux enfans nouveaux nez.

LIVRE SIXIE'ME.

Du choix de l'Accoucheur, de la Nourrice, & de la Garde.

TABLE

Des Chapitres contenus en ce Volume.

LIVRE PREMIER

DE *la generation de l'Homme*, Page 1
Chapitre I. *Descriptions des parties naturelles de l'homme*, 3
Ch. II. *Description des parties de la femme qui servent à la generation*, 29
Ch. III. *Qu'est-ce que generation*, 55
Ch. IV. *Qu'est-ce que semence*, 57
Ch. V. *Du sang menstruel*, 59
Ch. VI. *De la fecondité*, 63
Ch. VII. *De la sterilité*, 66
Ch. VIII. *De la conception*, 72
Ch. IX. *Trois sentimens sur la generation*, 76
Ch. X. *Comment l'enfant est formé*, 82
Ch. XI. *Des enfans formez hors la matrice*, 91
Ch. XII. *Par quels moyens l'enfant reçoit sa nourriture*, 93
Ch. XIII. *A quel tems l'enfant est animé*, 98
Ch. XIV. *Des membranes qui envelopent l'enfant*, 100
Ch. XV. *Des eaux dans lesquelles nage l'enfant*, 103
Ch. XVI. *Du placenta ou arrierefaix*, 106
Ch. XVII. *Des vaisseaux umbilicaux*, 109
Ch. XVIII. *De la superfetation*, 114

LIVRE SECOND.

Comment il faut gouverner une femme groſſe, 121
Ch. I. *De la bonne & de la fauſſe groſſeſſe*, 122
Ch. II. *Pour connoître ſi c'eſt un garçon ou une fille*, 129
Ch. III. *Signes qu'il y a deux enfans*, 131
Ch. IV. *Du gouvernement de la femme groſſe*, 137
Ch. V. *Du vomiſſement des femmes groſſes*, 143
Ch. VI. *Des douleurs des reins & des aines*, 147
Ch. VII. *De la douleur des mammelles*, 151
Ch. VIII. *De la difficulté & des envies d'uriner*, 154
Ch. IX. *De l'enflure des cuiſſes & des jambes*, 157
Ch. X. *Des varices des femmes groſſes*, 158
Ch. XI. *Des hemorroïdes*, 159
Ch. XII. *Du flux menſtruel des femmes groſſes*. 161
Ch. XIII. *Des pertes de ſang des femmes groſſes*, 166
Ch. XIV. *De l'avertement*, 171
Ch. XV. *Du faux germe*, 175
Ch. XVI. *De la molle*, 179
Ch. XVII. *De la ſituation de l'enfant, & du placenta dans la matrice*, 183
Ch. XVIII. *Comment la femme à terme ſe doit gouverner*, 187

LIVRE TROISIE'ME.

Ce qu'il faut faire durant l'Accouchement, 192
Ch. I. *Ce que c'eſt qu'Accouchement*, 193
Ch. II. *Des ſignes qui precedent l'Accouchement*, 201
Ch. III. *Ce qu'il faut faire au commencement du travail.* 203
Ch. IV. *Des ſecours qu'il faut donner dans l'Accouchement naturel*, 212

Ch. V.

Ch. V. *Des moyens d'avoir l'arriere-faix*, 219
Ch. VI. *Le moyen de délivrer une femme le cordon étant rompu*, 223
Ch. VII. *Les signes pour connoître si l'enfant est vivant ou mort*, 229
Ch. VIII. *De l'extraction d'un enfant mort*, 233
Ch. IX. *Des Accouchemens laborieux*, 236
Ch. X. *De l'Accouchement contre nature*, 246
Ch. XI. *De l'Accouchement par les pieds*, 254
Ch. XII. *Quand la tête est restée separée du corps*, 261
Ch. XIII. *Quand le col de la matrice sort avant l'enfant*, 266
Ch. XIV. *Quand la tête est trop grosse*, 270
Ch. XV. *Quand il presente la face ou le côté de la tête*, 276
Ch. XVI. *Quand les épaules sont trop grosses*, 278
Ch. XVII. *Quand il presente la main*, 280
Ch. XVIII. *Quand il presente l'épaule, le dos ou le cul*, 284
Ch. XIX. *Quand il presente le ventre, la poitrine ou le côté*, 287
Ch. XX. *Quand il presente les genoux*, 288
Ch. XXI. *Quand il presente les pieds avec les mains*, 289
Ch. XXII. *Quand l'enfant est hydropique*, 291
Ch. XXIII. *Quand c'est le cordon qui se presente*, 294
Ch. XXIV. *Quand c'est l'arriere-faix qui vient le premier*, 296
Ch. XXV. *Quand il y a plusieurs enfans*, 298
Ch. XXVI. *Quand il y a perte de sang & convulsion*, 301
Ch. XXVII. *Des instrumens quelquefois necessaires à un Accoucheur*, 303
Ch. XXVIII *De l'operation Cesarienne*, 310

LIVRE QUATRIE'ME.

Comment il faut conduire une femme aprés l'accouchement, 319
Ch. I. *Ce qu'il faut faire auſſi-tôt que la femme eſt accouchée.* 320
Ch. II. *Des remedes qui peuvent lui convenir*, 322
Ch. III. *Du regime de vivre de la femme accouchée*, 325
Ch. IV. *De la perte de ſang qui vient aprés l'accouchement*, 329
Ch. V. *Des tranchées des femmes accouchées*, 332
Ch. VI. *Des contuſions & déchiremens de la matrice*, 335
Ch. VII. *De la deſcente de la matrice.* 337
Ch. VIII. *Des vuidanges qui coulent pendant les couches*, 344
Ch. IX. *De la ſuppreſſion des vuidanges*, 349
Ch. X. *De l'inflammation de la matrice*, 352
Ch. XI. *Le moyen de faire tarir le lait à celles qui ne veulent pas être nourrices*, 355
Ch. XII. *Du mammellon écorché, & des apoſtumes de mammelles.* 358

LIVRE CINQUIE'ME.

Ce qu'il faut faire aux enfans nouveaux nez, 364
Ch. I. *Comment il faut couper le cordon*, 365
Ch. II. *Comment l'enfant doit être nottoyé & enmailloté*, 369
Ch. III. *Comment il lui faut couper le filet ſous la langue*, 374
Ch. IV. *Des contuſions & meurtriſſures de l'enfant*, 377
Ch. V. *Des ſutures de la tête trop ouvertes*, 380

Ch. VI. *Du fondement clos*, 383
Ch. VII. *Des tranchées des petits enfans*, 386
Ch. VIII. *Du nombril qui ſort trop en dehors*, 389
Ch. IX. *Des rougeurs des aînes & des feſſes*, 391
Ch. X. *Des douleurs cauſées par la ſortie des dents*, 393
Ch. XI. *Des ulceres de la bouche des enfans*, 397
Ch. XII. *De la galle qui vient aux enfans*, 399
Ch. XIII. *Des moyens d'empêcher qu'ils ne ſoient louches ou boſſus*, 403
Ch. XIV. *De la nourriture & du gouvernement des enfans*, 406

LIVRE SIXIE'ME.

Du choix de l'Accoucheur, de la Nourrice, & de la Garde, 412
Ch. I. *Qualitez requiſes dans un Chirurgien-Accoucheur*, 413
Ch. II. *Qualitez neceſſaires dans une Sage-femme*, 416
Ch. III. *Raiſons de ceux qui prennent le parti des Sages-femmes*, 421
Ch. IV. *Raiſons de ceux qui prennent la défenſe des Accoucheurs*, 432
Ch. V. *Lequel doit être preferé ou de l'Accoucheur, ou de la Sage-femme*, 448
Ch. VI. *Toutes les femmes devroient nourrir leurs enfans*, 450
Ch. VII. *Qualitez d'une bonne Nourrice*, 459
Ch. VIII. *Qualitez d'une Garde d'Accouchées*, 466

Fin de la Table des Chapitres.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce *Traité général des Accouchemens*, par M. Dionis, &c. & je n'y ay rien trouvé que de très-instructif pour ceux qui veulent s'appliquer avec succès à la pratique de cet Art, dont il seroit à souhaiter pour la vie de bien des meres, & de bien des enfans, qu'il n'y eut que des Chirurgiens qui s'en mêlassent. Fait à Paris ce 2. Octobre 1716.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinares de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, nôtre bien amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desiroit imprimer un Livre nouveau qui a pour titre : *Traité general des Accouchemens*, par le sieur DIONIS, s il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce neceſſaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge & caracteres, conjointement ou separement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de *dix années* consecutives, à compter du jour

de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de nôtre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de *quinze cens livres d'amende*, contre chacun des contrevenans; donc un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier, & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur d'Argenson; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans Cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée,

& qu'aux copies collationnées pas l'un de nos Amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution deſdites Preſentes tous Actes requis & neceſſaires, ſans autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chatre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. Données à Paris le dix-ſeptiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil ſept cens dix-huit, & de nôtre Regne le troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

DE SAINT-HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre N° IV. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 279, *N°* 313, *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *Fait à Paris ce* 18 *Fevrier* 1718.

DE LAULNE, Syndic.

Avis au Relieur pour placer les Figures gravées.

Mettre le Portrait de l'Auteur au-devant du Frontiſpice du Livre.

Figure d'un enfant trouvé dans une des trompes de la matrice, page 1.

Deſcription des parties naturelles de l'homme, pag. 3.

Deſcription des parties naturelles de la femme, pag. 29.

TRAITE'

B
A
A
B
C
N
N
L
L
O
O
R
R
S
S
D
D
E
P
†

TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE PREMIER.

De la generation de l'Homme.

C'Est une neceſſité indiſpenſable à tous ceux qui veulent ſçavoir comment un Enfant eſt formé, de connoître parfaitement la ſtructure des parties deſtinées à la generation, tant de celles de l'Homme que de celles de la Femme, parce que de l'union de ces parties il en ſort un enfant : je ne conſeille point à ceux qui en veulent être inſtruits de les étudier chez les Anciens ; ils etoient tous dans l'erreur ſur le fait de la production de l'Homme, & l'opinion qu'ils ont ſuivi par tradition les uns aprés les autres, ne ſe peut plus ſoûtenir aujourd'hui.

Pour ſçavoir comment l'Homme eſt formé, il faut connoître ſes parties deſtinées à la generation.

C'eſt chez les Anatomiſtes modernes qu'il faut chercher la verité ; ce ſont eux qui ont penetré dans les ſecrets de la Nature les plus cachez, & qui en diſſequant à loiſir & avec reflexion les parties de nôtre corps, en ont découvert la ve-

ritable mecanique : Ce ſont donc eux qui nous en peuvent donner des lumieres certaines, & par conſequent ce ſont eux qu'il faut conſulter, & qu'il en faut croire.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon ou plûtôt c'eſt une neceſſité abſolue, de connoître ces parties dans l'homme & dans la femme, puiſque ſi la connoiſſance des reſſorts admirables qui les font agir, n'avoit precedé, il ſeroit impoſſible de rien comprendre dans la ſuite de ce diſcours. En effet ſi mon deſſein étoit d'expliquer la generation par des *facultez*, après une pareille explication, le Lecteur n'en ſeroit pas plus éclairci qu'auparavant, parce que ce mot de *faculté* n'eſt qu'un terme dont les Anciens ſe ſervoient, en parlant de tout ce qui ſe paſſe dans la Nature, attribuant pour raiſon des mouvemens de chaque partie, la faculté qu'elle avoit de faire, ce qu'elle ne pouvoit pas, par ſa diſpoſition naturelle, ſe diſpenſer d'executer : mais comme je prétens faire voir que la generation, auſſi-bien que toutes les autres actions qui ſe paſſent dans l'homme, ſont des ſuites de la mecanique des parties qui le compoſent ; il faut avant toutes choſes, pour donner jour aux matieres que j'ai à traiter dans ce Livre, que je commence par la deſcription Anatomique des parties deſtinées à la generation, dont le premier Chapitre contiendra celles de l'Homme, & le ſecond celles qui appartiennent à la Femme.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription des parties naturelles de l'Homme.

L'Homme ne vient au monde que pour mourir, c'eſt une verité conſtante que tous les pas qu'il fait le conduiſent à la mort; rien ne le peut rendre immortel, & tous les ſecours qu'il implore de la Medecine, ne font tout au plus que retarder la mort de quelques jours, ſans la pouvoir éviter. La ſeule conſolation qu'il a dans cette neceſſité indiſpenſable de mourir, c'eſt de ſe voir revivre dans un fils, & ce ſont les parties de la generation qui lui procurent cet avantage; car c'eſt par leur moyen que la Nature ſe perpetue, en produiſant de nouvelles créatures qui rempliſſent les places de celles qui periſſent: & afin que l'homme fût excité à produire ſon ſemblable, elle a mis aux parties qu'elle deſtinoit à cet effet, un ſentiment ſi exquis, & un chatouillement ſi vif, que ſouvent ſans écouter la raiſon, il ne cherche qu'à ſe ſatisfaire; & l'idée de ce plaiſir, autant que le deſir de s'éterniſer, lui échauffe tellement l'imagination, qu'il s'abandonne avec précipitation à cette paſſion naturelle que reſſent chaque animal en particulier pour les embraſſemens, & pour la multiplication de ſon eſpece.

Pluſieurs parties de la generation.

Les parties qui ſervent à la generation ſont communes, ou propres; les communes ſont celles qui ſe trouvent dans l'un & dans l'autre ſexe, comme les vaiſſeaux ſpermatiques les teſticules, & les vaiſſeaux déferens; les parties propres ſont ou particulieres à l'homme, comme les paraſtates, ou épidydimes, les veſſicules ſeminaires, les

proſtates & la verge ; ou à la femme, comme la matrice.

Voilà, Meſſieurs, toutes les parties de la generation, dont j'ai à vous entretenir dans la ſuite des matieres qui compoſent nôtre Ouvrage. Je commencerai par une explication des organes de l'homme, dans laquelle je ferai voir non ſeulement ceux qui lui ſont propres, mais encore ceux qu'il a de communs avec la femme, afin qu'on reconnoiſſe en quoi ils different : Je ſuivrai ce même ordre dans tout ce que je vous démonſtrerai.

Pluſieurs Auteurs ont prétendu que toutes ces parties meritoient le titre de parties nobles, auſſi bien que le cerveau & le cœur. Il y en a même qui encheriſſent, & qui leur donnent la preference ſur toutes les autres parties, diſant que le cerveau & le cœur ne tendent qu'à la conſervation d'un ſeul animal, & que ces parties travaillent à celle de l'eſpece, qui a rapport à pluſieurs individus.

Quatre vaiſſeaux ſpermatiques

LEs parties qui paroiſſent les premieres à l'Homme, ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont quatre, ſçavoir deux artéres, & deux vénes.

AA Deux artéres ſpermatiques.

Les deux artéres ſpermatiques viennent du tronc de l'aorte partie anterieure, environ deux doigts au deſſous des émulgentes ; celle du côté droit en ſort environ un demi doigt au deſſus de celle du côté gauche ; elles s'étendent obliquement ſur les uretéres, & deſcendent le long du muſcle pſoas juſqu'aux aînes, où elles trouvent une production du peritoine qui les reçoit & les conduit juſqu'aux teſticules, en paſſant par les anneaux des aponévroſes de muſcles de l'abdomen.

Les deux vénes ſpermatiqnes ſortent des teſti-

cules pour aller aboutir à la véne cave, au tronc de laquelle celle du côté droit va immediatement; au lieu que celle du côté gauche ne va qu'à l'émulgente; pendant que ces vénes avancent, il y a de petites branches de vénes qui viennent du peritoine & des muſcles voiſins, ſe joindre à elle, & leur rapporter le reſidu du ſang de ces parties pour être conduit dans la véne cave. BB *Deux vénes ſpermatiques.*

L'artére & la véne, dont l'une monte & l'autre deſcend de chaque côté, s'approchent l'une de l'autre, & ſe couvrent du peritoine. Les differens rameaux que la véne y produit en remontant, ſe reflechiſſent & ſerpentent, de maniere qu'elles forment ſeules ce corps, qu'on appelle variqueux ou piramidal, dont la baſe eſt auprès du teſticule, l'artére n'y contribuant en rien, puiſqu'elle deſcend preſqu'en ligne droite dans le teſticule, ſans ſe diviſer, excepté trois doigts au deſſus de ſon inſertion, où elle ſe partage en deux rameaux, dont le plus petit va ſe terminer à l'épidydime, & l'autre au teſticule; & ainſi il ne faut pas dire comme ceux qui ont écrit depuis peu, que la véne & l'artére s'entre-lacent par pluſieurs circonvolutions & qu'elles font le pampiniforme. C *Corps pampiniforme.*

Les vaiſſeaux ſpermatiques ſont plus grands aux hommes qu'aux femmes; & tant aux uns qu'aux autres les artéres ſe ſont quelquefois trouvés plus amples que les vénes: ils ne percent point le peritoine, comme aux chiens, mais ils ſont conduits dans ſa production, accompagnez de quelques rameaux de nefs qui partent d'un plexus ſitué dens l'hypogaſtre, & de ceux de la vingt & uniéme paire de l'épine, qui s'en vont aux teſticules pour y porter l'eſprit animal, ou ſuivant quelques-uns, la matiere de la ſemence; ce qui ne peut pas être, parce que les nerfs n'ayant pas de cavité, ne peuvent ſervir de con- *Grandeur des vaiſſeaux ſpermatiques.*

duits, qu'à une liqueur auſſi ſubtile, que le ſuc animal, & non pas à une matiere auſſi épaiſſe que la ſemence. Ces mêmes vaiſſeaux ſpermatiques ſont non ſeulemeut envelopez enſemble dans une production du peritoine, ils ſont encore attachez les uns aux autres par quantité de pellicules & de fibres membraneuſes qui tiennet à cette envelope exterieure : on y remarque auſſi de petits vaiſſeaux lymphatiques qui vont au réſervoir.

La véne ſpermatique gauche va à l'émulgente.

On a cherché la raiſon pourquoi la véne ſpermatique gauche n'alloit qu'à l'émulgente, & non pas au tronc de la véne cave, comme la droite; & on a rencontré aſſez juſte quand on a dit que c'eſt à cauſe qu'elle auroit pû ſe rompre par le battement continuel de l'aorte, en paſſant par deſſus; & que ce mouvement joint à la groſſeur de cette artére, auroit empêché le retour du ſang de la véne ſpermatique dans la véne cave, cette humeur lente & affoiblie au ſortir du teſticule, ayant encore aſſez de peine à être portée juſqu'à l'émulgente, quoique la Nature ait mis dans les vénes ſpermatiques pluſieurs valvules de diſtance en diſtance, qui ſervent comme d'échelons au ſang pour monter.

Ces vaiſſeaux étoient appellez les vaiſſeaux préparans.

Ces deux arteres & ces deux vénes ſpermatiques ont été nommées vaiſſeaux préparans par les Anciens, parce qu'ils croyoient que la ſemence commençoit à s'y préparer, & pour cela ils ſuppoſoient que ces vaiſſeaux s'uniſſoient par des ouvertures ſenſibles, qu'on appelle anaſtomoſes, par le moyen deſquelles ils diſoient qu'il ſe faiſoit un mélange du ſang arteriel avec le venal, & que ces deux ſangs arrêtez enſemble quelque tems dans ces corps pampiniformes, y recevoient la premiere teinture de la ſemence.

Mais le principe que nous ſuivons eſt bien op-

posé à leur erreur, puisqu'il nous apprend que le sang est directement porté par les deux artéres aux testicules, & que si elles se divisent chacune en deux petites branches un peu avant que d'y entrer, c'est afin d'en mieux penetrer la substance, en y entrant par plusieurs endroits à la fois, & de faire que les principes seminaux que le sang artériel amene avec lui, en soient plus exactement separez : d'ailleurs la circulation nous fait voir que le residu de ce sang est reporté par les vénes spermatiques à la véne cave, & qu'il n'y a point d'anastomoses des artéres avec les vénes non seulement en cet endroit, mais encore dans aucune partie du corps ; car il est certain que si le sang passoit des extremitez des artéres dans celles des vénes, comme il arriveroit s'il y avoit anastomose, la nourriture des parties ni la separation des liqueurs ne se pourroit faire ; & ce seroit en vain que la Nature auroit donné aux artéres des tuniques si fortes pour contenir le sang artériel, si elle avoit abbouché ces tuyaux avec les vénes qui n'ont que des membranes très-minces ; car alors les artéres & les vénes ne seroient plus que comme un même vaisseau. On peut ajoûter à ces raisons, qui sont toutes tres-convainquantes, que si le sang, aussi violent qu'il est dans les artéres, avoit la liberté d'entrer de ces canaux immediatement dans les vénes, il les dilateroit, & les romproit infailliblement.

Il n'y a point d'anastomoses entre les arteres & les vénes spermatiques.

Les sens ne sont pas moins opposez que la raison à la doctrine des Anciens. Voici une experience que j'ai faite plusieurs fois : je prenois deux liqueurs que je composois avec de l'huile & de la cire fondues ensemble ; à l'une je mêlois un peu de vermillon, & à l'autre une teinture verte pour les rendre de differentes couleur ; j'en seringuois fort aisement une dans l'artére sperma-

Experience qui prouve qu'il n'y a point d'anastomoses.

tique, & je ne pouvois pas faire entrer l'autre dans la véne, parce que les valvules, qui regardent de bas en haut s'y oppoſoient : mais lorſque j'allois chercher le principal rameau de cette véne proche le teſticule, & que je ſeringuois ma liqueur ; elle y entroit facilement, & en rempliſſoit toutes les branches pour ſe dégorger dans la véne cave. Ainſi ces liqueurs qu'il faut ſeringuer chaudes, étant refroidies, ſe congeloient, & me donnoient une grande facilité d'en diſſequer juſqu'aux moindres rameaux ; je trouvois la liqueur rouge dans toutes les branches des artéres, & la verte dans toutes celles des vénes, ſans m'être jamais aperçû qu'il y en fut paſſé de l'une dans l'autre, d'où je conclus avec certitude qu'il n'y a point d'anaſtomoſes, & que le ſang de l'artére ſpermatique eſt porté au teſticule, & celui de la véne reporté au tronc de la cave ſans aucun mêlange.

Obſervations ſur cette experience. Il faut obſerver en faiſant cette experience, de ne diſſequer ces vaiſſeaux qu'à l'endroit où vous les voulez ouvrir pour y conduire le bout de la ſeringue, parce qu'en les découvrant davantage, on pourroit en couper quelque petit rameau, par lequel la liqueur s'echaperoit en ſeringuant. Et ſi vous faites cette experience, vous n'aurez point de regret à la peine que vous vous ſerez donnée, parce qu'en vous convainquant de la verité, vous verrez encore les circonvolutions, & les entrelacemens des vénes, qui meritent d'être examinez.

Uſage des circonvolutions. Je ſuis perſuadé que ces circonvolutions de vénes, aident au ſang qu'elles contiennent, à ſe transporter de bas en haut, & que la Nature s'eſt ſervie de la même induſtrie dont nous nous ſervons, lorsque nous voulons monter une montagne, car nous n'allons pas directement au ſom-

met, mais tantôt à droite, & tantôt à gauche; & faisant un chemin oblique en forme de zigzague, nous parvenons enfin jusqu'au lieu le plus élevé.

Utilité des valvules.

Les valvules qui sont dans la cavité des vénes, sont aussi d'un grand secours au sang pour le faire monter; elles y sont disposées d'espace en espace, afin de le soûtenir, & de l'empêcher de tomber; de maniere que cette disposition naturelle le conduit dans la véne cave, pour peu qu'il y soit poussé par le nouveau sang qui entre dans la véne spermatique.

L'usage des vaisseaux spermatiques.

La description que je viens de vous faire des vaisseaux spermatiques, nous enseigne leur veritable usage; le sang est porté par les artéres à la partie superieure de chaque testicule; de-là il s'insinue dans toutes les parties de cet organe, qui en ayant separé les particules seminaires, & celles dont il a de besoin pour sa nourriture, renvoye le reste de ce sang dans les branches des vénes qui le reportent dans la véne cave.

DD Les testicules.

LEs testicules sont ainsi appellez du mot Latin *testes*, qui signifie *témoins*, parcequ'ils le sont de la force & de la vigeur de l'homme: & que chez les Romains on n'apelloit point en témoignage ceux qui étoient privé de ces parties. On les appelle encore *didymes*, c'est-à dire, *gemeaux*, à cause qu'ils sont ordinairement deux; car il est rare d'en trouver trois, ou de n'en trouver qu'un; cependant des gens dignes de foy ont dit que tous les mâles d'une certaine famille illustre d'Allemagne en avoyent trois, & qu'ils avoient aussi plus d'ardeur pour le sexe. J'en ai vû trois à une personne de qualité qui m'a assuré que la plus grande partie de ceux de sa famille en avoient trois comme lui.

Il y a des Auteurs qui rapportent que les testicules & la verge même, sont demeurez cachez dans l'abdomen jusqu'à l'âge de puberté à quelques personnes, à qui ces parties ne sont sorties au dehors que par quelque effort violent qu'elles ont fait, & qu'ayant passé pour des filles jusqu'alors, ces parties ont rendu témoignage que c'étoit des hommes.

Situation des testicules.

Ils sont situez à l'homme hors des l'abdomen à la racine de la verge, dans le scrotum, qui est une bourse faite de deux membranes, qu'on nomme communes, à cause qu'elles entourent également les deux testicules. La raison de cette situation est selon quelques-uns, afin que les vaisseaux qui portent la semence fussent plus longs, & que le sang y restât plus long-tems, pour mieux prendre la forme de la semence: mais ces tuyaux n'ont de part à cette formation, que parce qu'ils charient le sang dont la semence doit être separée dant le testicule. D'ailleurs, si la Nature avoit eu dessein de faire le chemin de ces vaisseaux plus long, elle pouvoit les faire sortir d'un endroit plus haut de l'aorte: mais il y a plus lieu de croire qu'ils sont placez au dehors pour empêcher que leur chaleur naturelle ne fût augmentée par celle des parties du bas ventre; ce qui auroit rendu l'homme trop lascif; car l'experience fait voir que les animaux qui les ont en dedans, sont plus chauds & plus feconds que les autres.

Figure & grandeur des testicules.

Les testicules sont d'une figure ovale, & de la grosseur d'un œuf de pigeon: on prétend neanmoins que le droit est toûjours un peu plus gros que le gauche, que la semence qui s'y filtre, est plus cuite, & que c'est lui, comme le plus vigoureux, qui engendre les mâles.

Erreur des Anciens.

Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est qu'on croyoit que le sang etant apporté pat les vénes

ſpermatiques, celles du côté droit, qui venoit immediatement du tronc de la cave, en fourniſſoit de plus chaud, que celle du côté gauche qui vient de l'émulgente; & qu'ainſi ce devoit être le teſticule gauche qui engendroit les femelles. Mais cette opinion ſe détruit d'elle-même, parce que les vénes ne portent rien aux teſticules, que les artéres qui leur diſtribuent le ſang, viennent toutes deux du tronc de l'aorte, & que ceux à qui on a ôté un teſticule, ſoit le droit, ſoit le gauche, engendrent également des mâles & des femelles.

Cinq membranes aux teſticules.

Les tuniques qui envelopent les teſticules ſont cinq; ſçavoir deux communes, qui ſont le ſcrotum & le dartos: & trois propres, qui ſont l'éritroïde, l'élitroïde, & l'albugineuſe. Les deux premieres ſont appellées communes, parce qu'elles renferment les deux teſticules; & les trois autres ſont nommées propres, à cauſe qu'elles n'en envelopent que chacun un.

Le ſcrotum

La premiere des membranes communes, eſt le ſcrotum, ou la bouſe; elle eſt compoſée de la cuticule, & de la peau, qui eſt plus déliée & plus mince en cet endroit qu'aux autres parties du corps; elle eſt molle, ridée, & ſans graiſſe; elle ſe couvre de poils à quatorze ans ou quinze, elle eſt diviſée en partie droite, & en partie gauche, par une ligne ou ſuture, qui commence à l'anus qui paſſe par le perinée, & qui finit au gland. Quand on ouvre le ſcrotum, on doit éviter de couper cette ligne à cauſe des vaiſſeaux qui y concourent de diverſes parties.

Le dartos.

La ſeconde membrane commune, s'appelle dartos. Selon les Anciens c'étoit une continuation du panicule charnu; mais à preſent on reconnoît que c'eſt un muſcle cutané tiſſu de beaucoup de fibres charnues: c'eſt par le moyen de ce muſcle que le ſcrotum ſe reſſerre, & devient

tout ridé ; il a plusieurs artéres & vénes qui lui viennent des honteuses ; il n'envelope pas seulement les deux testicules, comme le scrotum, mais il s'avance entr'eux pour les separer l'un de l'autre, & empêcher par ce moyen qu'ils ne se froissent en s'entre-touchant.

E *L'éritroïde.* La premiere des tuniques propres, est l'éritroïde, c'est-à-dire rouge ; elle est parsemée de fibres charnues qui la font paroître rougeâtre ; elle est produite par le muscle suspenseur des testicules, appellé cremaster, qui tire son origine de l'épine de l'os pubis.

F *L'élitroïde.* La seconde est l'élitroïde; elle ressemble à une guaine; c'est ce qui la fait nommer vaginale ; elle est formée par la dilatation de la production du peritoine dans laquelle les vaisseaux spermatiques sont renfermez, & descendent jusqu'au testicule où cette envelope se dilate pour l'embrasser, elle a sa superficie interne égale & polie, & l'externe rude & inégale ; ce qui la rend fort adherente à la premiere des propres.

G *L'albugineuse.* La troisiéme est l'albugineuse, qu'on appelle ainsi, parce qu'elle est blanche : elle est nerveuse, forte & épaisse ; c'est elle qui couvre immediatement la substance du testicule, dont elle a la même figure; ou plûtôt c'est elle qui lui donne celle qu'il a; elle prend son origine des tuniques qui enferment les vaisseaux spermatiques. Sa superficie externe est polie, & toûjours humide, entre cette surface & l'interieur de la tunique précedente, on trouve vers le bas du testicule une separation où se peut amasser de l'eau qui cause quelquefois une hydropisie en cette partie : mais la surface interne de cette troisiéme envelope est inégale, & tient de tous côtez au corps du testicule.

On n'a pas plûtôt coupé cette derniere tuni-

que, qu'on découvre la ſubſtance du teſticule qui eſt blanche, molle & lâche, parce qu'elle eſt compoſée de pluſieurs petits vaiſſeaux ſeminaires, & de quantité d'autres capillaires qui ſont des rameaux d'artéres, de vénes, de nerfs, de vaiſſeaux limphatiques, & des racines des vaiſſeaux qu'on appelle déferens; de maniere que toute cette ſubſtance n'eſt qu'un tiſſu & un laſſis d'une infinité de veſſicules & de petits tuyaux, dont la ſtructuge eſt ſurprenante; on avoit crû qu'elle étoit moëlleuſe & glanduleuſe, parce qu'on ne s'étoit pas donné la peine de l'examiner.

H
Un teſticule ouvert.

Deux muſcles qu'on nomme cremaſters ou ſuſpenſeurs, tiennent les teſticules ſuſpendus. Ils prennent leur origine d'un ligament qui eſt à l'os du penil, où les muſcles tranſverſes de l'abdomen finiſſent, & deſquels ils paroiſſent être une continuité; ils ſortent par la production du peritoine, & envelopent les teſticules comme deux tuniques, ce qui fait que quelques-uns les confondent avec la premiere des propres. Quand ces muſcles cutanés ſe trouvent plus forts qu'ils n'ont accoutumé d'être, on peut mouvoir les teſticules à ſon gré, par la contraction de ces muſcles, comme on le voit à quelques-uns qui les font monter & les laiſſent deſcendre ſelon leur volonté. Les vaiſſeaux du dedans du teſticule vont de ſa circonference vers ſon milieu, étant diſpoſez par paquets dans de petites cellules formées par des membranes trés-delicates, qui repreſentent aſſez bien les cellules d'une orange coupée par la moitié.

I
Le muſcle cremaſter.

Pour comprendre l'uſage des tiſticules, il faut remarquer que l'artére ſpermatique va toûjours entre les circonvolutions de la véne, & cela afin que le ſang qu'elles contient ſoit échaffé, rarefié & mis en mouvement par la chaleur du ſang de la véne, ce qui le diſpoſe à être filtré dans le

Uſage des teſticules.

teſticule où il commence à faire ſa précipitation ; & c'eſt pour cette raiſon que dans les bêtes . l'artére fait pluſieurs détours comme la véne, afin de recompenſer par la longueur du chemin, qui eſt beaucoup plus court dans les bêtes que dans l'homme, la filtration qui ſe doit faire dans le teſticule.

La partie la plus délicate, la plus fermentative, la plus ſubtile, & la plus penetrante du ſang, eſt filtrée & ſeparée du reſte dans le teſticule par ſa ſubſtance glanduleuſe qui ne permet le paſſage qu'à une portion du ſang qui eſt parvenue à un certain degré de volatilité & de force, & le reſte eſt repris par les vénes. Cette partie du ſang ainſi filtrée, eſt perfectionnée par la longueur des tuyaux où elle paſſe ; car plus une liqueur coule lentement, plus les parties ont de tems pour ſe ſubtiliſer. Elle eſt encore rafinée par les détours & les anfractuoſitez de ces tuyaux ; ſes particules étant briſées à tout moment, en ſe deſuniſſant, en bricolant & en pirouettant continuellement les unes ſur les autres. Mais elle eſt encore épurée dans le canal excretoire du teſticule qui va former l'épididyme; ce canal eſt fait de la réunion de trois ou quatre petits tuyaux qui en ſont comme les racines, & qui en traverſant le teſticule par le milieu, reçoivent par pluſieurs ruiſſeaux tout ce qui a été filtré dans les paquets des vaiſſeaux, & dans les cellules dont nous venons de parler. La ſemence ſe rectifie de plus en plus en paſſant par le canal deferent où elle commence à blanchir, & à devenir écumeuſe, & un peu conſiſtante; au lieu que dans le teſticule elle étoit encore griſâtre & fluide: elle reçoit enfin ſon dernier degré de perfection, c'eſt à dire, l'activité & les caracteres qui la rendent fermentative & feconde par l'influence des eſprits dans les paſſions amoureuſes ; car les folies & les jeux d'amour ne mettent par ſeulement la ſemence

en'm uvement, mais ils l'attenuent & l'animent, en la faiſant petiller dans ſes reſervoirs.

Cette ſemence eſt conſervée pour le beſoin dans les dilatations du canal déferent ; & celle que les veſſicules ſeminales ont filtrée, reſte dans leur propre capacité, d'où elle ſort quand une fois l'imagination s'eſt échauffée par une penſée lubrique, ainſi que nous dirons en parlant du ſens de l'amour. Alors la paſſion la met en mouvement, & la rarifie de telle maniere qu'elle force les ſoupapes qui garniſſent ſes conduits, & leurs ouvertures : mais ce qui contribue davantage à ſa ſortie, c'eſt la compreſſion des membranes charnues qui en couvrent les reſervoirs, & qui ſe contractent par l'ébranlement des nerfs, & par l'affluence des eſprits.

Dans le même tems les proſtates pouſſent une liqueur graſſe & oleagineuſe, qui envelope & embaraſſe cette ſemence ſi penetrante & ſi ſubtile, qui ſans cela ſe diſſiperoit & s'évaporeroit; c'eſt ce que nous enſeigne l'artifice dont les Parfumeurs ſe ſervent ſi avantageuſement pour conſerver leurs eſſences, en y mêlant des huiles pour retenir les parties les plus penetrantes & les plus volatiles : & il coule toujours un peu de cette liqueur onctueuſe dans le canal de l'uretere, pour le garentir des pointes & de l'acrimonie de l'urine.

II. *Les épididymes.*

Les épididymes ou paraſtates ſont de petits corps ronds, qui ſortent d'un des bouts du teſticule, tout le long de la partie ſuperieure, duquel ils ſe reflechiſſent & ſe replient pluſieurs fois ; ils ſont ainſi nommez, à cauſe qu'ils ſont couchez ſur les teſticules, qu'on appelle didymes ; ils ſont ſemblables à des vers à ſoye, & ſont fortement attachez à la tunique albugineuſe du teſticule, laquelle leur fornit une membrane qui les lie & les reſſerre.

Usage des épididymes On donne beaucoup de differens usages aux épididymes, mais leur veritable est de recevoir la semence separée dans le testicule : & de la verser dans le tronc du vaisseau déferent, auquel ils sont continus.

M Vaisseaux déferens. LES vaisseaux déferens sont ainsi appellez à cause de leur usage ; d'autres qui croyent que la semence dans le tems des approches est éjaculée par ces vaisseaux, les appellent éjaculatoires; mais ils ne meritent pas ce nom puisqu'ils ne font que conduire la semence goutte à goutte dans les vesicules seminaires.

Leur substance & leur figure La substance de ces vaisseaux est blanche & nerveuse, épaisse & forte, leur grosseur est comme un tuyau de plume, leur cavité est obscure dans leur commencement, plus sensible dans leur milieu, & tres-apparente dans leur fin, mais presque par tout d'inégal diametre.

Situation des vaisseaux déferens. Leur situation est en partie dans le scrotum, & en partie dans l'abdomen, car ils ont leur racine dans l'épididyme d'où ils sortent par un bout, & montent en haut dans la même production du peritoine qui envelope les vaisseaux spermatiques: Lorsqu'ils sont parvenus à la partie superieure du penil, ils se courbent pardessus les uretéres, & vont en s'approchant l'un de l'autre à la partie posterieure de la vessie, où ils vont finir au commencement des vesicules seminales, entre la vessie & le rectum.

NN Vesicules seminaires. Ce sont ces extremitez des déferens que *Du Laurens* appelle parastates quoique *Bartholin* ne donne ce nom qu'à leur commencement. On ne sçauroit mieux comparer ces capsules membraneuses, ou vesicules seminaires qu'à une grappe de raisin, & leurs cellule qu'aux cavitez des grains de grenade, dont ils imitent parfaitement l'ordre & la figure.

Il

Il y a en qui les font ressembler à des intestins d'oiseaux, qui se dilatent en quelques endroits de leurs circonvolutions, & qui se retrecissent en d'autres; elles sont longues de trois doigts & plus grosses dans un des côtez que dans l'autre : leur largeur est environ d'un pouce à l'endroit même où elles sont le plus dilatées ; leur cavitez sont inégales; car il y en a de plus grandes les unes que les autres; & quoiqu'on les compare à une grappe de raisin, elles ne sont pas pour cela separées chacune par une membrane, comme les grains, ayant communication les unes avec les autres: celles du côté droit sont separées de celles du côté gauche; elles sont situées entre la vessie & le rectum proche les prostates ; elles servent de reservoirs à la semence.

Figure des vesicules seminaires.

Leur usage.

Il sort de ces vesicules deux petits conduits qui n'ont pas plus d'un pouce de longueur : ils sont larges proche les vesicules, & diminuent à mesure qu'ils approchent de l'uretre qu'ils percent ensemble à sa partie posterieure ; ils sont separez l'un de l'autre par une cloison qui avance, & que quelques-uns appellent tête de coq, dont les deux yeux sont representez par les deux orifices de ces conduits, qui forment au dedans de l'uretre, à l'endroit par où ils entrent, une caroncule ou crête, qu'on appelle *verumontanum*. C'est une espece de petite valvule qui empêche que l'urine en passant par l'uretre, ne se glisse dans les ouvertures de ces deux petits conduits. Elle a encore un autre usage, qui est de déterminer la semence quand elle sort par ces ouvertures, à prendre le chemin de la verge, & non pas celui de la vessie.

Deux petits conduits qu'on appelle éjaculatoires.

Il y a beaucoup de Chirurgiens qui ont pris cette caroncule pour une carnosité, à cause de la resistance qu'ils y ont sentie en introduisant la sonde dans l'uretre : c'est à quoi on doit prendre garde.

Avertissement pour les Chirurgiens.

Usage des vaisseaux éjaculatoires.

Ce seroit avec juste raison qu'on appelleroit ces deux conduits, vaisseaux éjaculatoires, vû que c'est principalement par leur constriction & par le resserrement des fibres musculeuses des vesicules seminaires, que la semence est poussée de ces vesicules dans l'uretre au tems de l'acte venerien. Il y a aussi apparence que ces canaux ont un sentiment très-vif, parce que le plaisir qui s'excite au moment de l'éjaculation, se fait sur tout appercevoir vers l'endroit où ils sont situez.

Erreur sur ces vaisseaux.

Ces vaisseaux éjaculatoires ont été inconnus aux Anciens qui disoient, que la semence étoit portée des vesicules dans deux glandes, qu'on nomme prostates, que de ces glandes elle passoit par plusieurs petits trous imperceptibles dans l'uretre; & que ce qui causoit le plaisir, c'étoit la violence que la semence faisoit pour traverser les porositez de ces glandes; mais ces deux conduits dont je vous viens de parler, détruisent cette opinion, & nous font connoître le veritable chemin de la liqueur seminale.

Les prostates.

LEs prostates sont deux corps glanduleux blanchâtres, spongieux, & plus durs que les autres glandes: il y en a qui les appellent petits testicules, parce qu'ils prétendent qu'ils separent une semence qui est plus glaireuse & plus grise que l'autre: ils separent à la verité une humeur mais on ne peut pas dire que ce soit de la semence, puisque les châtrez ont cette humeur, & n'engendrent point.

Situation des prostates.

Ils sont placez à côté l'un de l'autre, & situez à la racine de la verge sous le col de la vessie au commencement de l'uretre, qui passe même entre eux deux à l'endroit où il y a cette petite caroncule que nous avons appellé *verumontanum*; ils ont dans toute leur substance beaucoup de vesicules

pleines d'une humeur glaireuſe, qu'ils déchargent dans la cavité de l'uretre par pluſieurs petits tuyaux qui vont s'y rendre. La figure de ces corps eſt à peu près globuleuſe, étant larges à leur partie ſuperieure, & de forme ovalaire à l'inferieure : à les regarder enſemble, ils paroiſſent de la groſſeur d'une noix.

Trous des proſtates.

Les orifices de ces petits tuyaux qui apportent l'humeur glaireuſe de ces corps glanduleux dans l'uretre, ſont autour du trou par où ſort la ſemence. Il n'y en a jamais dans l'homme moins de dix ou douze. Ces orifices ont chacun une petite caroncule qui ſert à les boucher, & qui empêche l'écoulement continuel de cette viſcoſité, qui précede toûjours la ſortie de la ſemence : ces caroncules ſervent auſſi à faire couler l'urine par deſſus ces orifices, qui par ce moyen ne ſont point irritez par ſon acrimonie.

Le ſiége des genorrhées eſt dans les proſtates.

On prétend que le ſiege ordinaire de gonorrhées eſt en cet endroit, à cauſe que quelques ſels volatils s'y attachant, y cauſent des ulceres, qui ayant rongé ces caroncules, & les orifices de ces tuyaux par leſquels ſe répand la liqueur viſqueuſe dont nous parlons, donne occaſion à cette humeure de couler quelquefois toute la vie.

Uſage des proſtates.

L'uſage des proſtates eſt donc de ſeparer du ſang une humeur tenace & huileuſe; de la garder quelque tems dans leur ſubſtance vaſculeuſe & ſpongieuſe, & de l'exprimer peu à peu dans l'uretre par ces dix ou douze tuyaux qui y aboutiſſent. Par le ſecours de cette onctuoſité, le conduit de l'uretre étant inceſſamment graiſſé, humecté & enduit, ne ſe deſſeiche, ni ne ſe flettrit point, & il demeure au contraire toûjours gliſſant. Elle fait en cela deux bons effets; le premier eſt qu'elle empêche que ce canal ne ſoit offenſé par l'acreté de l'urine qui y paſſe tres-ſouvent; & l'autre, qu'elle

Uſage de l'humeur glaireuſe

ſert de vehicule à la ſemence dans le tems de l'éjaculation; car il eſt certain que ſi l'uretre n'étoit pas humecté par quelque liqueur, la ſemence venant à ſortir, il s'en arrêteroit quelque portion aux parois de ce tuyau; de maniere que ce ferment ſeminal n'arrivant pas à la matrice auſſi ſpiritueux qu'il l'étoit au ſortir des veſſicules ſéminaires, la generation ne ſe pourroit accomplir.

On ne peut pas diſconvenir de cet uſage, ſi on obſerve que c'eſt particulierement dans les fortes érections que cette humeur eſt exprimée dans l'uretre, d'où on en voit ordinairement alors ſortir quelques goutes, parce que les proſtates ſont comprimées par la tenſion & par le gonflement de la verge, à laquelle elles touchent.

Les vaiſſeaux déferens que pluſieurs nomment éjaculatoires, reçoivent leurs arteres & leurs vénes des ſpermatiques, & leurs nerfs des parties voiſines, & il ſort des paraſtates quelques limphatiques qui ſe rendent avec ceux des teſticules dans le reſervoir du chyle. Quant aux arteres & aux vénes qui appartiennent aux veſſicules ſeminales & aux proſtates, ce ſont des branches des hypogaſtriques, des honteuſes & des meſaraïques inferieures, & leurs nerfs partent des plexus qu'on remarque dans le baſſin de l'hypogaſtre.

La verge.

LA peine que la Nature s'eſt donnée à travailler une ſemence qui eût toutes les qualitez neceſſaires pour former un homme par le developement, & par la fermentation de l'œuf dans l'ovaire, auroit été inutile, ſi elle ne lui avoit donné quelque partie pour la porter dans la matrice : c'eſt par le moyen de la verge que ce levain eſt conduit & verſé dans ce lieu. La verge eſt appellée aſſez communement le membre viril, parce que c'eſt elle qui diſtingue l'homme d'avec la

femme ; on lui donne encore plusieurs autres noms que la bienseance ne nous permet pas de rapporter

Situation de la verge.

Elle est placée à la partie inferieure & externe du bas-ventre ; elle est adherente, & attaché à la partie moyenne & inferieure de l'os pubis: cette situation lui est d'autant plus avantageuse qu'elle n'incommode pas les autres parties dans les embrassemens.

Substance de la verge.

La substance de la verge est particuliere, elle se divise en parties contenantes, & en parties contenues ; les premieres,qui sont l'épiderme & la peau, lui servent d'envelope. Les parties contenues, sont les vaisséaux, les muscles, le gland, les deux corps caverneux, & l'uretre. On remarque que la peau en est plus fine qu'aux autres parties,ce qui contribue à la rendre aussi sensible qu'elle l'est.Elle n'a point de graisse,parce que si elle engraissoit comme les autres parties, elle deviendroit trop grosse, trop lourde & trop melle,outre que la graisse étant insensible & assoupissante, elle émousseroit le sentiment qu'il faut qu'ait la verge pour déterminer l'homme à cette action.Il y a des animaux qui ont la verge osseuse,comme les chiens, les loups : les renards ; & dans les chiens qui manquent de vesicules seminales,elle est environnée de plusieurs glandes qui dans le tems du coït s'enflent, de maniere qu'ils ne peuvent plus la retirer qu'aprés que cette tumefaction est diminuée, afin que par les efforts que font ces animaux pour se débarasser, la semence puisse être exprimée de leurs testicules, & passer dans l'uterus de la chienne.

Vaisseaux de la verge.

La verge a baucoup de nerfs, d'arteres & de vénes, & même plus qu'elle n'en auroit besoin,si nous en jugions par sa grosseur; mais par rapport à son action, elle n'en a pas plus qu'il en faut.

Elle a deux nerfs qui la rendent trés-ſenſible: ils viennent de la derniere paire de la moëlle de l'épine, & ſortant par les trous de l'os ſacrum, ils montent par le milieu de la bifurcation, & parcourant le dos de la verge, ils ſe diſtribuent à tout ſon corps, au gland & aux muſcles; ſes plus petites branches vont à la peau; les plexus du baſſin lui envoyent encore d'autres nefs. Elle reçoit des arteres des hypogaſtriques & des honteuſes: les deux qui viennent des hypogaſtriques ſont les plus conſiderables, elles s'inſerent au commencement de l'endroit où ſe fait l'union des deux corps caverneux; leurs plus gros rameaux entrent dans ces corps aprés que les deux branches des plus conſiderables ont rampé de part & d'autre ſur ſon dos, & les moindres ſe diſtribuent le long de la verge: celles des honteuſes ne ſont que des rameaux qui ſe perdent dans ſa circonference. Les vénes ſont en auſſi grand nombre que les arteres; elles reçoivent le reſte du ſang qui a été épanché dans la verge, tant pour la nourrir que pour l'enfler, & le reportent dans les vénes hypogaſtriques & honteuſes. On remarque que ces vénes de la verge, s'uniſſant au deſſous du concours des corps nerveux, forment un tronc particulier qui s'étend vers le gland, & dans ce tronc vers l'endroit de ſa diviſion, il y a des valvules qui empêchent le retour du ſang des rameaux dans ce même canal: l'ordre de ces principaux vaiſſeaux eſt tel que la véne occupe toûjours le milieu, le nerf la partie laterale, & l'artere un lieu moyen entre les deux.

Quatre muſcles à la verge. Quatre muſcles, ſçavoir deux érecteurs, & deux éjaculateurs, ſervent à la verge à faire tous ſes mouvemens; les deux érecteurs prennent leur origine de la partie interne de la tuberoſité de l'iſchion, & vont s'inſerer lateralement au corps

RR

Les deux érecteurs.

caverneux, & répandre leurs fibres dans ces membranes; les deux éjaculateurs sont plus longs que les precedens, ils naissent du sphincter de l'anus, ils s'avancent le long de l'uretre jusqu'à son milieu où ils s'inserent lateralement.

SS
Les deux éjaculateurs.

Le noms qu'on a donné à ces muscles, nous marquent leur actions, les premiers aident à l'érection de la verge, comme nous l'expliquerons incontinent & ceux-ci à l'éjaculation de la semence, parce qu'en se gonflant dans leur corps, & se racourcissant, comme font tous les muscles, ils compriment les vesicules seminaires, & obligent la semence d'entre dans l'uretrer, d'où elle sort ensuite avec impetuosité.

Usage des quatre muscles de la verge.

La verge a un ligament fort, qui l'attache aux os du penil, & qui prend son origine du cartilage qui joint ces os ensemble, & va s'inserer à la partie superieure & moyenne de la verge; ce ligament lui est d'un grand secours, non seulement dans le tems de l'érection, mais encore lorsqu'elle s'amollit & se relâche; car il la suspend, & empêche qu'elle ne tombe trop sur les testicules.

Ligament de la verge.

On considere à la verge son corps & ses extrémitez: son corps est cette partie moyenne, qui n'est pas tout-à fait ronde; il y faut observer quatre parties; une superieure qui se nomme le dos de la verge; deux laterales qui sont faites des corps caverneux; & une inferieure par où passe l'uretre. Ses extrémitez sont deux, l'une où est le gland, qu'on appelle la tête du membre viril, & l'autre qui tient au ventre, qu'on nomme la racine de la verge; cette extrémité est environnée de poils, principalement à sa partie superieure qu'on nomme le penil.

Parties de la verge.

Le balanus ou gland, ainsi nommé à cause de sa ressemblance à un gland de chesne, est ce que nous avons appellé la tête du membre viril; cette

TT
Le gland.

partie eſt la plus charnue de la verge, elle eſt polie & douce, afin de ne point bleſſer la matrice. Il ſe termine un peu en pointe, afin d'y entrer plus facilement : il eſt couvert d'une membrane fort déliée & fort fine, qui n'eſt qu'une expenſion mince du prépuce, elle rend le gland trés-ſenſible au chatouillement cauſé par la friction. Quand le ſang & les eſprits y affluent, comme dans le tems de l'érection, il s'enfle & devient vermeil; mais quand ils ſe retirent, il pâlit & ſe ride : il eſt environné d'un cercle comme d'une couronne, ſon extrémité percée pour laiſſer ſortir la ſemence & l'urine. Quand les enfans viennent au monde, ſans y avoir d'ouverture, comme cela arrive quelquefois, il ne faut pas manquer d'y en faire, & lorſque l'ouverture eſt naturellement trop petite, il faut l'agrandir, afin qu'on ne ſoit pas trop long-tems à piſſer, & afin que la ſemence puiſſe être jettée promptement dans la matrice.

V. *Le prepuce.* Le prépuce eſt l'extremité de l'envelope qui couvre la verge, il eſt fait de la peau même de la verge, qui eſt lâche afin de s'alonger pour couvrir le gland, ou de ſe redoubler pour le découvrir. Il eſt attaché ſous le gland par un petit ligament fort délié, qu'on nomme le frein, ou filet; lorſqu'il eſt trop court, il tire en bas l'ouverture du gland, & alors il faut couper comme on fait celui de deſſous la langue, parce qu'il empêche que la ſemence ne ſoit éjaculée en droite ligne dans le vagin. Il arrive quelquefois que l'extrémité du prépuce eſt ſi ſerrée, qu'on ne peut pas découvrir le gland, alors on appelle cette incommodité *phymoſis*; & quand on la coupe, ou par maladie, ou par ordonnance de quelque loy, cette operation ſe nomme *circonciſion*.

Uſage du prepuce. L'uſage du prépuce eſt de ſervir de chaperon, & de couverture au gland, & d'augmenter le

plaisir dans l'action. C'est ce qui a fait dire à *Riolan*, que les femmes des pays où les hommes sont circoncis, en avoient moins que les autres.

Les corps caverneux.

Les corps caverneux sont deux, un de chaque côté, ce sont eux qui composent la partie la plus grande & la plus considerable de la verge; leur figure est ronde & longue, & ils naissent des parties inferieures de l'os du penil & de l'ischion, comme d'un fondement ferme & inébranlable; ils y sont attachez par deux ligamens, dont le premier tient à la commissure de l'os pubis, & le second s'étend d'une des tuberositez de l'os ischion à l'autre; dans leur origine ces corps sont separez l'un de l'autre; mais en s'approchant peu à peu ils se joignent, & font la figure de la lettre Y: ces deux corps couvrent & embrassent le conduit de l'urine, & vont finir au gland.

Substance des corps caverneux.

Ces deux corps ou nerfs caverneux ont deux substances, l'une externe, qui est épaisse, dure, nerveuse, & semblable aux membranes des arteres, & l'autre interne, qui est fongueuse, rare & spongieuse, comme de la moëlle de sureau, excepté qu'elle est d'un rouge tirant sur le brun, & que celle du sureau est blanche. Je vous ai dit que les deux principales brâches des arteres hypogastriques entroient dans ces corps, qu'elles alloient finir à leur extremité proche le gland, & qu'elles diminuoient à mesure qu'elles avançoient, parce qu'elles jettent une infinité de branches à droite & à gauche, qui versent le sang dans ces parties. Il se rencontre entre l'un & l'autre de ces corps une membrane qui fait une separation qui devient insensible proche le gland, jusqu'où cette cloison ne s'étend pas; d'ailleurs étant interrompue en plusieurs endroits, elle permet à la liqueur qui entre dans l'un de passer dans l'autre; en sorte qu'ils ne peuvent se gonfler que tous les deux à la fois

Ce qui fait la tenſion de la verge.

Lorſque la verge ſe roidit, ce ſont ces corps caverneux qui s'enflent en s'empliſſant, non pas d'eſprit ſeulement, comme le vouloient les Anciens, mais de ſang; car en ſeringuant quelque liqueur dans les arteres hypogaſtriques, je l'ai fort bien fait entrer dans les corps caverneux; ce qui m'a fait croire que c'étoit le ſang arteriel qui y étoit épanché, qui en faiſoit la tenſion, & que la verge devenoit lâche & molle, quand ce même ſang ſe vuidoit par les vénes hypogaſtriques.

Experience

Autre experience.

J'ai encore fait pluſieurs experiences qui m'empêchent de douter que ce ne ſoit le ſang qui faſſe cette tenſion; car ayant coupé la verge à des chiens, lorſqu'elle étoit tendue, j'en voyois ſortir tout autant de ſang qu'il en falloit pour faire la groſſeur qu'elle avoit lorſqu'elle étoit roide.

Confirmation de ces experiences

D'ailleurs la ſubſtance ſpongieuſe qui emplit les corps caverneux, me confirme dans cette opinion; car s'il n'y avoit eu qu'une cavité ſimple, le ſang arteriel y étant porté, ſe feroit trop promptement vuidé par les vénes, mais cette ſubſtance l'y arrête quelque temps, & fait que l'érection en eſt plus forte. De plus, la couleur rougeâtre de cette ſubſtance eſt un effet du ſang qui y étant entré & ſorti dans les érections, y a imprimé cette couleur; car les enfans ont cette ſubſtance preſque toute blanche. Je ne prétens pas nier qu'il ne s'y porte auſſi des eſprits, & qu'il ne ſoit même neceſſaire qu'il y en ſoit verſé par les nerfs; mais je dis que ce qui fait principalement l'érection, c'eſt le ſang, cet eſprit étant en trop petite quantité pour la faire.

L'érection eſt faite de ſang & d'eſprits.

Ce qu'il faut donc avouër ici, c'eſt que l'imagination étant frappée par le reſſentiment du plaiſir de la copulation, l'eſprit animal s'excite, ſe détache, & courre avec impetuoſité par les nerfs aux parties de la generation qu'il gonfle en ſe mê-

lant avec le ſang arteriel qui y eſt porté par les arteres, & que par le mélange de ces deux liqueurs il s'y fait une fermentation, & comme une ébullition qui dilate extrémement toutes les cellules des corps nerveux, qui étant entre-tiſſus de fibres charnues ſe roidiſſent, & ſe durciſſent de plus en plus par la contraction que les pointes & la chaleur que ces liqueurs excitent dans ces fibres. Quant à la premiere cauſe de cette influence du ſang dans ces petites cavernes, l'opinion la plus ſuivie & la plus vrai-ſemblable, la rapporte à l'action des muſcles de la verge, leſquels étant excitez dans les mouvemens de volupté, ſe contractent & preſſent les vénes à leur ſortie du corps de la verge, de maniere que le ſang diſtribué par les arteres à tous les vaiſſeaux de cette partie, ne pouvant plus retourner à la maſſe des humeurs, s'amaſſe peu à peu dans les cellules du corps caverneux, qui en s'étendant ferment encore pluſieurs ſoupapes pour empêcher la ſang de retourner par la racine de la verge vers où ces muſcles tirant principalement, ils relevent le membre viril, lorſqu'il eſt tendu par l'abondance du ſang : la partie ſpongieuſe de l'uretre ſe gonfle de la même façon, & en même-tems que les corps caverneux.

L'uretre.

L'Uretre eſt un canal qui s'étend depuis le col de la veſſie juſqu'au bout de la verge, ayant quelque continuité avec le gland ; il eſt ſitué au deſſous & au milieu des corps caverneux ; il a une partie ſpongieuſe & dilatable. Sa capacité eſt preſqu'égale depuis le commencement juſqu'à la fin.

Deux membranes à l'uretre.

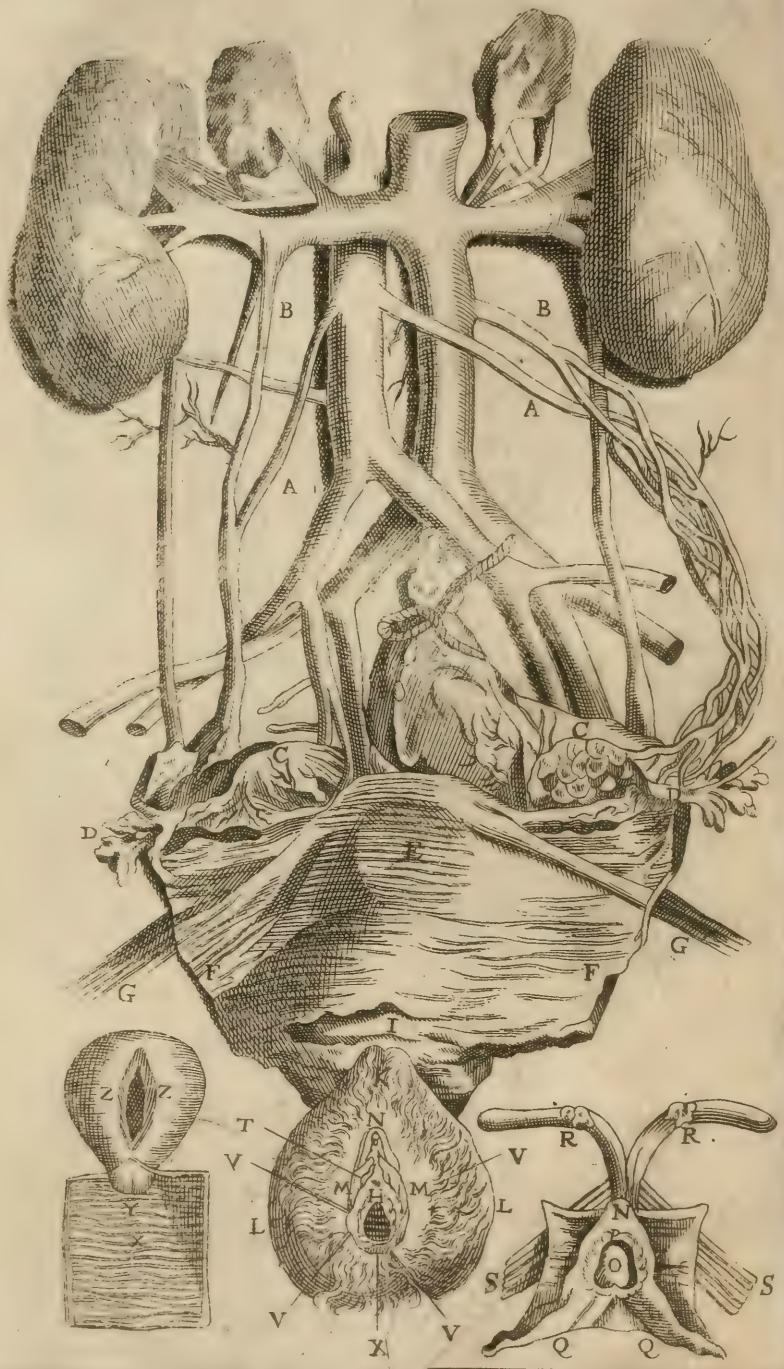
L'uretre eſt compoſée de deux membranes dont l'exterieure eſt charnue & tiſſue de fibres tranſverſes ; c'eſt pourquoi l'uretre étant ouverte par

quelque operation, elle se cicatrise. L'interne est délié, nerveuse, & enduite d'une humeur onctueuse, dont je vous ai fait remarquer ci-dessus les deux bons effets.

Figure de l'uretre. La figure de ce conduit est comme une S ; car il descend de la vessie pour passer par-dessous les os du penil, puis il remonte en haut pour accompagner la verge jusqu'à son extrémité où il finit. Les Chirurgiens doivent bien observer cette figure pour introduire la sonde avec adresse dans la vessie. Cette partie reçoit des vénes & des arteres des hypogastriques, & des hemorroïdales internes ; & dans les femmes elle en reçoit encore des spermatiques ; les nerfs lui viennent des deux plexus du bassin de l'hypogastre.

Vsage de de l'uretre. L'usage de l'uretre est de tenir lieu de conduit commun à la semence & à l'urine, & non pas, comme quelques-uns l'on voulu, à l'humeur glaireuse qui y vient des prostates par ces petits tuyaux dont je vous ai parlé ; parce que l'uretre n'est pas faite pour cette humeur, mais cette humeur est faite pour l'uretre.

Voilà toutes les parties que nous trouvons dans l'Homme qui soient employées à la generation ; je ferai voir celles de la Femme dans le Chapitre suivant.


B
B
A
A
C
C
D
E
F
F
G
G
I
K
N
T
V
V
M
M
L
L
V
V
V
X
Z
Z
Y
X
R
R
N
O
S
S
Q
Q

CHAPITRE II.

Description des parties de la Femme qui servent à la generation.

Pour sçavoir comment la Femme est formée, il faut connoître ses parties destinées à la generation.

IL ne suffit pas d'avoir parlé amplement dans le Chapitre précedent, des parties de l'Homme qui servent à la generation, il faut aussi, pour être pleinement instruits comment elle se fait, faire voir dans la suite les parties de la Femme qui contribuent également à ce grand œuvre de la Nature. La structure admirable de ces parties, & le nombre qui les composent, n'étant pas moins considerable que tout ce que nous avons fait voir dans l'Homme; nous allons les examiner à fonds, puisque la connoissance de leur constitution & de leur fabrique, est le seul moyen qui puisse nous donner les lumieres que nous cherchons sur le fait de la generation.

Quatre vaisseaux spermatiques.

MAis afin de suivre le même ordre que j'ai observé dans la description que j'ai faite des parties de l'Homme, je commencerai par les vaisseaux spermatiques. Ils sont quatre, deux arteres & deux vénes. Il y a, comme dans les hommes, une artere & une véne de chaque côté.

AA Deux artéres spermatiques.

Les arteres sortent de la partie anterieure de l'aurte, à quelque distance l'une de l'autre; leur origine est semblable à celle des hommes, mais leur insertion est differente; cas au milieu de leur chemin elles se divisent en deux branches, dont l'une va au testicule, & à la trompe de Fallope de chaque côté, aprés avoir fait plusieurs détours; & la plus petite à la matrice, où elle se divise

en quantité de rameaux dont les uns vont à ſes côtez, à ſes trompes, à ſon col, & les autres à la partie ſuperieure du fond.

BB Deux vénes ſpermatiques. Cette diſtribution d'artere eſt accompagnée d'autant de branches de vénes, qui remontant de la matrice du teſticule, ſe joignent enſemble, & font deux vénes conſiderables qui vont ſe terminer, ſçavoir celle du côté droit à la véne cave, & celle du côté gauche à l'émulgente.

Les vaiſſeaux ſpermatiques des femmes different de ceux des hommes en deux manieres; car premierement ils ne ſont pas ſi longs, à cauſe que les arteres & les vénes ont moins de chemin à faire dans les femmes que dans les hommes, depuis leur origine juſqu'à leur inſertion, ſoit que les arteres deſcendent de l'aorte dans les teſticules, ou que les vénes remontent des teſticules dans la véne cave, puiſque les femmes ont leurs teſticules qu'on appelle ovaires, comme nous l'expliquerons ci-aprés, dans la capacité du bas ventre, & que les hommes les ont dans le ſcrotum. En ſecond lieu, ils different encore en ce que les arteres ſpermatiques ne deſcendẽt pas en droite ligne aux teſticules dans les femmes comme dans les hommes; mais en ſerpentant & ſe reflechiſſant de côté & d'autre, autant afin d'empêcher par ces circonvolutions, & par ce corps variqueux qu'elles forment avec les vénes qui remontent, que le ſang arteriel ne ſe porte avec trop de précipitation au teſticule; qu'afin d'aider le ſang venal à remonter dans la véne cave.

Ces vaiſſeaux differents de ceux des hommes.

Je vous ai déja dit que les Anciens appelloient ces vaiſſeaux préparans: j'ai même refuté les raiſons qu'ils avoient de les appeller ainſi, lorſque je vous ai entretenu des arteres & des vénes ſpermatiques des hommes; mais leur opinion me paroît encore plus mal fondée à l'égard de la femme;

car premierement s'il étoit vrai que l'artere ſpermatique, qui ſe diviſe en deux rameaux, dont l'un va au teſticule, & l'autre à la matrice, préparât le ſang, & commençât à le changer en ſemence, il s'enſuivroit non ſeulement qu'il n'y auroit qu'une partie de ce ſang ainſi préparé qui ſeroit portée au teſticule; mais encore que la matrice ſeroit nourrie, pour ainſi dire, de ſemence, puiſque tout le ſang qui y eſt porté doit être principalement employé à la nourrir, lorſqu'elle ne contient ni fœtus ni embryon. D'ailleurs j'ai déja fait voir qu'il n'y a point d'anaſtomoſes entre les arteres & les vénes ſpermatiques; de ſorte que ce prétendu mélange du ſang arteriel avec le venal, avant que d'aller au teſticule, ne ſe fait point; & ainſi il faut remarquer que les vaiſſeaux ſpermatiques n'ont point d'autre uſage que celui qu'ont toutes les arteres & les vénes du corps, ſçavoir qu'une artere porte par une de ſes branches du ſang au teſticule pour le nourrir, & pour en ſeparer la ſemence comme étant un corps glanduleux deſtiné à la filtration de cette humeur, & par l'autre du ſang à la matrice pour ſa nourriture; & que le ſang qui n'y a pas été tout employé, eſt reporté par deux branches de vénes, dont l'une vient du teſticule, & l'autre à la matrice, leſquelles branches ſe joignant enſemble, font la véne ſpermatique.

Les arteres n'ont point d'anaſtomoſes avec les vénes.

LEs femmes ont deux teſticules auſſi-bien que les hommes: c'eſt ce que les Modernes appellent ovaires; ils ſont ſituez dans la capacité du bas ventre aux côtez du fond de la matrice, duquel ils ne ſont pas éloignez que de deux doigts.

CC Teſticules.

Leur ſituation.

On nous a voulu perſuader que la Nature ne les avoit placez ainſi qu'à deſſein d'échauffer la ſemence qu'ils contiennent, & de la mieux per-

Raiſons de cette ſituation.

fectionner que s'ils avoient été en dehors comme ceux des hommes : d'autres ont dit que c'étoit afin de rendre les femmes plus portées à la generation ; mais sans trop sonder les desseins de la Nature, nous pouvons dire que la place qu'ils occupent leur est plus commode qu'aucune autre ; parce qu'ayant beaucoup de commerce & de rapport avec la matrice, ils n'en devoient pas être éloignez.

En quoi ils different de ceux des hommes.

Les testicules des femmes ne different pas seulement de ceux des hommes en situation ; mais encore en grandeur, en figure, en connexion, en tegumens, & en substance.

Leur grandeur.

La grandeur est differente, selon la difference des âges, de maniere qu'on ne la peut marquer précisement ; elle n'excede pas neanmoins pour l'ordinaire la grosseur d'un petit œuf de pigeon.

Leur figure

Leur figure n'est pas absolument ronde, mais large, & applatie dans leur partie anterieure & superieure, & leur superficie externe est inégale & bossélée, & non pas absolument unie, comme est celle des hommes.

Leur connexion.

Ils sont attachez & retenus dans leurs places par un ligament large, & ils tiennent aux côtez de la matrice par un ligament court fort, que les Anciens ont appellé mal à propos vaisseau déferent, puisqu'il n'est aucunement creux; ils sont encore comme liez vers la region de l'os des îles par les vaisseaux spermatiques, & par une membrane appellée aîle de chauve souris, qui n'est autre chose que le peritoine qui va de la trompe aux testicules, & qui lui sert comme de mesentere.

Leur membrane.

Ils sont converts du peritoine, aussi-bien que les vaisseaux que l'Antiquité a toûjours appellez spermatiques, & on y distingue encore une membrane propre, faite de fibres charnues.

Il faut remarquer que les testicules des femmes sont

ſont bien differens de ceux des hommes dans leur ſubſtance.car ce n'eſt autre choſe qu'un amas de veſſicules qu'on prend communement pour des œufs ; d'où vient qu'on appelle maintenant les teſticules des femmes,ovaires. L'heriſſon femelle & la truye ont ces petites veſſicules ſeparées les unes des autres,comme le ſont tous les œufs dans une poule. Quand on examine les veſſicules contenues dans l'ovaire de la femme, on y voit un million de vaiſſeaux ſanguins d'une extrême delicateſſe qui ſe ramifient ſur leurs tuniques. Sans doute qu'il y a auſſi de petites glandes imperceptibles á la vûe , qui ſervent á filtrer une liqueur laiteuſe , laquelle en ſe perfectionnant dans la cavité de ces veſſicules,compoſe la matiere de l'œuf qui renferme le germe où le fœtus eſt contenu.

Leur ſubſtance.

CEs parties qu'on voit à droite & à gauche de la matrice , ſe nomment les trompes , à cauſe qu'elles approchent de la figure des trompettes;elles naiſſent de ſon fond par une production fort petite , & ſe dilatent enſuite inſenſiblement juſqu'à leur extremité : elles ont autour de leur orifice ſuperieur,qui eſt toujours ouvert ; de petites membranes déchirées ou déchiquetées à peu prés comme de la frange; c'eſt cet endroit qu'on appelle le morceau du diable,ou le pavillon de la trompe.

Les trompes

Les trompes ſont attachées au deſſous des teſticules par des membranes larges & déliées,qui reſſemblent aux aîles des chauve-ſouris. Le dedans de ces trompes eſt ridé. Leur grandeur n'eſt pas toûjours la même dans toutes ſes parties;leur longueur eſt de quatre à cinq doigts,& leur groſſeur eſt environ d'un petit tuyau de plume : elles ont les mêmes vaiſſeaux que les teſticules ; ſçavoir des vénes, des arteres , & des nerfs qui ſe diſtri-

Figure des trompes.

buent aux ovaires, & des limphatiques qui vont au reservoir.

Substance des trompes. La substance de ces trompes est charnue & membraneuse, pour avoir du mouvement, & pouvoir se dilater, & se resserrer selon qu'il est necessaire, afin que l'œuf descende plus facilement dans la matrice; car elles servent à conduire l'œuf depuis l'ovaire jusques dans la capacité de la matrice, & non à donner issue aux vapeurs qui s'élevent de cet organe, comme les Anciens l'ont crû.

L'opinion la plus reçue sur les œufs. Le sentiment le plus probable sur l'usage des organes dont je viens de parler, est que la partie la plus volatile de la semence de l'homme, passe des trompes jusqu'à l'ovaire pour rendre les œufs feconds. Cet esprit animal ne sçauroit penetrer les trompes sans en irriter & mettre en mouvement les fibres charnues, qui par leur contraction font que le morceau déchiré vient embrasser l'ovaire de tous côtez, de maniere que l'œuf, que les esprits de la semence ont fermenté, se détache insensiblement, & rompt où écarte les fibres de la membrane qui envelope l'ovaire, pour entrer dans la trompe, & de là descendre dans la matrice.

L'œuf a deux membranes parsemées de vaisseaux tres délicats dans les premiers tems, mais qui augmentent toûjours dans la suite, lorsque l'œuf a pris racine dans la matrice, & que le placenta commence à grossir & à recevoir le suc alimentaire que lui apportent les vaisseaux de cet organe; ainsi toutes les parties du fœtus croissent par la nourriture qu'il reçoit presque d'abord du placenta par le cordon.

Les gemeaux viennet toûjours de deux œufs, qui se sont détachez en même tems de l'ovaire. Mais quelquefois l'œuf ne sçauroit descendre dans la matrice; quand cela arrive, il prend de la nour-

riture dans la trompe, & l'enfant croît jusqu'au troisiéme, & même assez souvent jusqu'au quatriéme ou cinquiéme mois, que la trompe se déchire, parce que le fœtus manquant d'alimens, & ayant acquis une grosseur considerable, fait des efforts extraordinaires qui causent à ces parties des convulsions qui les font déchirer. On voit bien que cela ne peut gueres arriver sans un détachement du petit placenta qui s'est dû former dans la trompe, laquelle jusques-là aura tenu lieu de matrice; & ce détachement cause une hemorragie si considerable, qu'il arrive tres-souvent que la mere & l'enfant en meurent.

La matrice.

LE principal organe où s'acheve la generation est la matrice, ainsi appellée, parce qu'elle fomente le fœtus comme une tendre mere fait son enfant; on la nomme aussi *uterus*, c'est-à-dire, poche ou sac à cause de sa figure & de son usage. Elle est située au bas de l'ypogastre, entre le rectum & la vessie, dans la cavité qu'on nomme le bassin qui est plus ample aux femmes qu'aux hommes, afin de donner à cet organe la liberté de s'étendre dans les grossesses; de sorte qu'elle est environnée par sa partie anterieure, de l'os pubis, par sa posterieure, de l'os sacrum, & par les laterales des os ilion & ischion.

Situation de la matrice.

Grandeur de la matrice.

La grandeur de la matrice ne se peut pas bien déterminer, étant differente selon les differens états où se trouvent les femmes & les filles, par exemple, elle n'est pas plus grosse qu'une noix dans les filles, & dans les femmes elle est comme la plus petite courge; au lieu que lorsqu'elle contient un enfant, elle devient d'une grandeur prodigieuse, montant quelquefois jusqu'au de là du nombril. Il faut pourtant remarquer ici que le col ne suit pas la dilatation de son fond, conservant

toûjours ſon premier état, ſa forme & ſa figure, non ſeulement dans les femmes, mais même dans pluſieurs eſpeces d'animaux, On ne peut pas non plus marquer préciſement ſa longueur ; car étant membraneuſe, elle peut s'alonguer ou s'étrecir ſelon la neceſſité.

Epaiſſeur de la matrice.

A l'égard de ſon épaiſſeur, elle varie auſſi beaucoup ; dans les vierges elle eſt mince, mais dans les femmes qui ont eu des enfans, elle a un peu plus d'épaiſſeur, elle eſt fort épaiſſe proche ſon orifice interne, qui eſt l'endroit le plus étroit, ce qui fait qu'il peut s'étendre & ſe dilater tout autant qu'il le faut pour le paſſage de l'enfant. L'épaiſſeur de la matrice change encore, & s'augmente notablement dans le temps des ordinaires, parce que le ſang qui y aborde pour lors étant verſé dans toute ſa ſubſtance, la tumefie ; mais elle diminue à meſure qu'il s'écoule par les purgation. Toutefois dans une femme qui n'eſt pas groſſe ; la longeur la plus ordinaire de l'uterus depuis ſon fond juſqu'à ſon col, eſt d'environ trois doits & demi, & ſon épaiſſeur de deux doigts ; ſa cavité qui eſt unique, ne peut contenir alors qu'un corps environ du volume d'une groſſe féve.

Diverſité de ſentiment ſur l'épaiſſeur de la matrice.

Le ſentiment de tous les Anciens ſur les membranes de la matrice, étoit qu'elles devenoient plus épaiſſes à meſure que la groſſeſſe s'avançoit, & ils s'écrioient ſur la ſageſſe de la Nature qui les avoit faites ainſi pour donner à l'enfant, pendant qu'il eſt dans la matrice, par l'abondance du ſang & des eſprits, tous les ſecours dont il avoit beſoin. Mais les recherches des Modernes ont fait voir que ces membranes avoient le même ſort que toutes les autres qui ſe trouvent dans le corps humain, qui eſt de s'amincir à meſure qu'elles ſe dilatent, & qu'il étoit neanmoins vrai qu'elles

étoient plus épaisses à l'endroit de son fond seulement : où le placenta est attaché.

Figure de la matrice.

La matrice est ronde & oblongue, car d'une base large qui est son fond, elle se termine peu à peu en pointe vers son orifice interne, qui est son endroit le plus étroit, ce qui la fait ressembler à une petite ventouse, ou bien à une poire. Et si on y joint son col, elle a la figure d'une fiole renversée ; elle n'est pas exactement ronde, mais un peu applatie par devant & par derriere, ce qui la rend plus stable, & l'empêche de vaciller.

Ce qu'on entend par les cornes de la matrice.

On voit deux petites éminences aux parties laterales & superieures de son fond, qu'on appelle les cornes de la matrice, parce qu'elles ressemblent à celles des veaux, lorsqu'elles commencent à pousser. Ces éminences qui répondent à deux petits enfoncemens qui sont au haut & aux côtez de la cavité de l'uterus, se trouvent fort proches des extremitez par lesquelles les trompes s'inserent dans le fond de cette poche.

Substance de la matrice.

La substance de la matrice est membraneuse, & en quelque façon charnue, afin qu'elle puisse s'ouvrir pour recevoir la semence ; se dilater & s'étendre pour l'accroissement de l'enfant ; se resserrer pour l'aider à sortir dans le tems de l'accouchement, & pour pousser aprés lui l'arriere-faix ; & enfin se remettre dans son état naturel.

Membranes de la matrice.

La matrice est couverte du peritoine, comme on l'a fait remarquer, & l'envelope qu'elle en reçoit est forte & épaisse, pouvant aisement se diviser en deux, elle est glissante par dehors, & rude par dedans pour s'accrocher aux parties qu'elle revêt, elle embrasse tout l'uterus, & l'attache au rectum, à la vessie, &c. La membrane propre qui peut passer pour la substance même de la matrice, est composée de plusieurs sortes de fibres diversement entre-lacées pour former des espaces

cellulaires à peu prés comme dans les glandes conglobées, au rang desquelles l'illustre *Malpihi* a mis la matrice : toute cette substance est par dedans tapissée d'une membrane nerveuse qui sert à la sensation, & qui appuie les fibres musculeuses de la substance de la matrice dont la surface concave est lisse & égale dans son fond, & s'il arrive qu'elle soit quelquefois ridée & inégale, ce n'est que dans le tems des menstrues, à cause des orifices des vaisseaux qui s'ouvrent au dedans de sa cavité, & qui y forment de petites éminences. On la trouve toûjours ridée dans son col : la membrane nerveuse a connexion avec la tunique interne du vagin, & avec celle des trompes.

Connexion de la matrice.

La matrice est attaché par son col & par son fond; le col qui est couvert du peritoine ; est adherent à la vessie & aux os pubis par devant, & par derriere au rectum & à l'os sacrum. Le fond ne tient pas si fortement que le col, parce que ce fond devoit être libre, afin de se mouvoir, de s'étendre, & de se resserrer selon les occasions ; néanmoins pour empêcher qu'il ne se jette plus d'un côté que d'un autre, & qu'il ne soit agité par des mouvemens continuels, on lui donne quatre ligamens, sçavoir deux superieurs & deux inferieurs.

FF. *Les deux ligamens larges.*

Les superieurs, qu'on appelle ligamens larges, à raison de leur forme sont membraneux, & entre-tissus de quelques filets musculeux: ils ne sont autre chose que des productions du peritoine qui viennent des lombes, & vont s'inserer aux Parties laterales du fond de la matrice & à celles du vagin pour empêcher que le fond ne tombe sur le col, comme il arrive lorsque ces ligamens sont trop relâchez: on les compare à des aîles de chauve souris, dont ils imitent la figure, ils servent encore à conduire les vaisseaux qui vont se rendre

à la matrice, & à affermir les testicules avec les trompes dans leur situation naturelle.

GG. Les deux ligamens ronds.

Les inferieurs, qu'on nomme ligamens ronds, à cause de leur figure ronde prennent leur origine des côtez du fond de la matrice vers ses cornes, où ils sont un peu larges, mais en s'éloignant de la matrice ils s'arondissent : ils vont passer par les anneaux qui sont aux aponevroses des muscles de l'abdomen pour sortir de cette cavité, & se glisser obliquement sur l'os pubis, afin de se rendre aux aînes, où étant arrivez, ils se divisent en forme d'une patte d'oye en plusieurs petites branches, dont les unes s'inserent auprés du clitoris, quelques-unes aux grandes lévres de la vulve, & les autres aux cuisses, en se confondant avec les membranes qui convrent la partie anterieure & superieure de ces organes ; c'est de là que viennent les douleurs que les femmes grosses ressentent dans les cuisses, & qu'elles sentent augmenter à mesure que la matrice grossit & monte en haut : c'est aussi la raison pourquoi elles ne peuvent pas être longtems à genou, parce que les jambes étant ployées, elles tirent la peau des cuisses en bas, & par consequent la matrice par le moyen de ces ligamens : il arrive encore que les boyaux & l'epiploon se glissant par les mêmes anneaux par où passent les ligamens ronds, font les descentes en tombant dans les aînes, & quelquefois même jusques dans les grandes lévres.

Structure des ligamens ronds

Ces deux ligamens sont composez d'une double membrane, & munis interieurement de toutes sortes de vaisseaux ; ils sont longs, nerveux, ronds, & assez gros proche de la matrice, où quelques Anatomistes les ont trouvez caves, aussi bien que dans leur chemin jusqu'aux os pubis, auquel endroit ils deviennent plus petits, & s'applatissent pour s'inserer comme nous venons de

dire ; on prétend que ce ſont eux qui empêchent que la matrice ne monte trop haut ; mais cet uſage n'eſt gueres neceſſaire, car le fond de la matrice eſt trop attaché à ſon col, pour croire qu'il s'en puiſſe beaucoup éloigner ; d'ailleurs ſi la Nature ne s'étoit propoſée que de retenir la matrice dans l'hypogaſtre par leur entre-miſe, elle ſeroit ſouvent trompée, puiſqu'ils lui permettent de monter juſques dans l'épigaſtre pendant la groſſeſſe ; & ce n'eſt pas ſeulement durant la groſſeſſe que ces ligamens ne peuvent pas l'aſſujettir dans un même lieu, mais encore dans les mouvemens convulſifs dont elle eſt ſuſceptible, & qui ſont quelquefois ſi grands, qu'ils ont fait dire à *Platon* & à *Ariſtote*, que la matrice étoit un animal renfermé dans un autre animal ; car elle ſe meut tantôt en haut, tantôt en bas, & fait des mouvemens ſi extraordinaires dans les vapeurs & dans les maladies hyſteriques, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'appercevoir qu'alors ces ligamens ne ſuffiſent pas pour la retenir, puiſqu'une bonne ou méchante odeur eſt capable de la mettre en des convulſions terribles, & de la faire changer de place nonobſtant ces ligamens.

Ils ne peuvent aſſujettir la matrice.

Par la démonſtration que je viens de vous faire de ces deux ligamens, il faut convenir qu'ils ont un autre uſage que celui que tous les Anciens leur ont donné, qui étoit d'empêcher que la matrice ne ſe portât trop vers les parties ſuperieures : je trouve au contraire que leur action eſt d'amener le fond de la matrice en bas, & par un mouvement de reſſort dont ils ſont capables, d'approcher le fond de la matrice de la verge dans le tems de la copulation ; afin que l'orifice interne reçoive avec plus de facilité la ſemence lorſqu'elle ſort de l'extremité de la verge. Si on fait reflexion ſur toutes les circonſtances qui accompagnent

cette action que je paſſe ici ſous ſilence, & ſi on examine bien la ſtructure de ces ligamens, on conviendra qu'ils ne peuvent pas avoir un autre uſage que celui que je leur donne, & que ſans leur ſecours la generation ne ſe feroit que très-rarement.

Nerfs de la matrice.

Les nerfs de la matrice lui viennent de deux endroits, les uns de la paire vague, & les autres de ceux qui ſortent par l'os ſacrum. Tous ces nerfs ſe vont répandre tant à ſon fond qu'à ſon col, ils la rendent ſuſceptible de plaiſir & de douleur, & ils la font ſympathiſer avec toutes les parties du corps; quand elle eſt bien diſpoſée, ou quand elle ſouffre, le reſte du corps s'en reſſent; c'eſt ce qui fait appeller la matrice l'horloge qui marque la ſanté ou la maladie des femmes.

Arteres de la matrice.

Les arteres qui vont à la matrice ſont de deux ſortes; les unes font partie de l'artere ſpermatique, que je vous ai démontrée; & les autres partent des arteres hypogaſtriques; les premieres ſe perdent toutes dans le fond; & ces dernieres qui ſont les plus groſſes, ſe diſtribuent principalement a ſon col, & à ſes parties laterales; de ſorte que la matrice eſt arroſée de toutes parts par le ſang qu'elle reçoit de ces arteres. Les hemorroïdales lui en fourniſſent auſſi qui ſe diſtribuent à la partie inferieure du vagin.

Pourquoi tant d'arteres à la matrice.

Il n'eût pas fallu tant d'arteres à la matrice, ſi elles n'euſſent porté du ſang que pour ſa nourriture; mais elles portent encore celui qui eſt neceſſaire pour la nourriture de l'enfant; elles le verſent par une infinité de petits rameaux, principalement dans la partie glanduleuſe à laquelle tient tout le corps du placenta, pour être conduit par le cordon à l'enfant; & lorſque la

femme n'eſt pas groſſe, ce même ſang s'échape par pluſieurs petit tuyaux qui s'ouvrent dans toute la circonference de ſon fond, & tombe dans ſa cavité, d'où il ſort par le vagin; c'eſt ce ſang qui coule tous les mois, qu'on appelle les menſtrues, ou les ordinaires. Ces tuyaux ſe voyent manifeſtement en celles qu'on ouvre peu de tems aprés qu'elles ſont accouchées, ou qu'elles ont eu leurs menſtrues.

Arteres qui vont à l'orifice interne de la matrice.

Il y a des rameaux des arteres qui vont à la partie exterieure ou la plus avancée de l'orifice interne, y porter du ſang pour ſa nourriture: ils laiſſent quelquefois échaper de ce ſang dans le tems de la groſſeſſe, particulierement lorſque les femmes en ont plus qu'il n'en faut pour la nourriture de l'enfant; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner s'il y a des femmes qui ont leurs ordinaires pluſieurs fois durant leur groſſeſſe, & qui ont porté leur enfant à terme; parce qu'alors ces purgations viennet des vaiſſeaux qui ſont au col de la matrice, & non pas de ceux de ſon fond, qui ſeroit obligé de s'ouvrir pour les laiſſer paſſer, ce qui cauſeroit l'avortement.

Venes de la matrice.

Le nombre des veines n'eſt pas moindre que celui des arteres; il y en a deux principales, qui ſont une ſpermatiqne, & une hypogaſtrique, qui accompagnent les artes du même nom. Elles ſont faites d'une infinité de branches qui viennent de toutes les parties de la matrice, & qui reportent le ſang dans le tronc de la veine cave; ces venes s'entrouvent en pluſieurs endroits les unes dans les autres, de maniere qu'elles s'abouchent par un grand nombre d'anaſtomoſes; ce qui eſt un peu plus facile à voir que dans les arteres, car en ſouflant dans une ſeule des venes de la matrice, on voit enfler non ſeulement toutes les autres,

mais encore celles du col & des testicules.

Ses vaisseaux limphatiques.

On remarque encore à la matrice plusieurs vaisseaux limphatique qui rampent sur sa partie exterieure, & qui vont se décharger dans le reservoir du chyle, aprés s'être réunis peu à peu en de gros rameaux. Ces trois sortes de vaisseaux, aussi bien que les nerfs font mille circonvolutions dans la substance de cet organe, afin que lorsqu'il vient à s'etendre, ils se puissent allonger presque sans efforts & sans distraction violente.

Examen de la matrice en particulier

Aprés vous avoir demontré tout ce qui regarde la matrice en general, il faut, pour en avoir une parfaite connoissance, entrer dans le détail des parties qui la composent; puisque nous l'avons comparée à une fiole, elle doit avoir comme elle un fond, un col, & deux orifices; l'un interne, qui est celui du fond; & l'autre externe, qui est celui du col, nous commencerons par l'orifice externe, parce qu'il se presente le premier.

H L'orifice externe de la matrice.

JE ne raporterai point les differens noms qu'on a donnez à cette partie, je me contenterai de vous dire qu'elle se nomme ordinairement la partie honteuse; je ne sçai si elle a ce nom, parce qu'elle se cache d'elle même, ou bien parce qu'on est honteux de la montrer. Elle est composée de plusieurs parties dont les unes paroissent d'elles-mêmes à l'exterieur, comme le penil, la motte, les lévres, & la grande fente; & les autres au contraire ne se peuvent voir qu'en écartant les lévres, comme les nymphes, le clitoris, le meat de l'urine, & les caroncules.

Le penil.

La premiere de toutes ces parties est le penil; il est situé à la partie anterieure des os pubis ce n'est autre chose que le dessus de la partie honteuse; il est un peu élevé, parce qu'il est tout fourré de graisse, qui sert comme de coussin, pour em-

pêcher que la dureté des os ne bleſſe dans l'action.

K *La motte.* La motte eſt ſituée un peu au deſſous du penil; c'eſt ce qu'on appelle le mont de venus; elle eſt élevée comme une petite colline au deſſus des grandes lévres; elle eſt, auſſi bien que le penil, couverte de petits poils qui commencent à y croître à l'âge de quatorze ans. Ce poil empêche que les parties de l'homme ne ſe froiſſent contre celles de la femme dans les embraſſemens; il peut ſervir encore à entretenir ces endroits plus chauds.

LL *Les grandes levres* De la motte deſcendent deux parties, l'une à droite, & l'autre à gauche, qui ſe joignent au perinée; ce ſont ces parties qu'on appelle les grandes levres: elles ſont faites de la peau redoublée & garnie interieurement de chair ſpongieuſe & degraiſſe, ce qui leur donne aſſez d'épaiſſeur: elles ſont plus fermes aux filles qu'aux femmes; elles ſont molaſſes & pendantes à celles qui ont eu beaucoup d'enfans: elles ſont ſeulement par dehors revêtues de poils, qui ſont moins forts que ceux du penil & de la motte. Leur partie inferieure qu'on nomme le frein des levres, eſt une peau ligamenteuſe qui ſe relâche beaucoup par la réiteration de l'acte venerien, & dans les accouchemens.

La grande fente. L'eſpace qui eſt entre ces deux levres s'appelle la grande fente, parce qu'elle eſt beaucoup plus grande que l'entrée du col de la matrice, qu'on nomme la petite fente. Elle va depuis la motte juſqu'au perinée.

MM *Les nymphes.* En écartant les cuiſſes, & ouvrant les deux lévres, on découvre deux productions ou excroiſſances charnues, molles & ſpongieuſes qu'on appelle nymphes, parce qu'elles préſident aux eaux en conduiſant l'urine au dehors; elles ſont deux, l'une à droite & l'autre à gauche: elles ſont ſi-

tuées entre les deux lévres à la partie ſuperieure.

Leur figure eſt triangulaire, ou plûtôt comme la moitié d'une ovale coupée ſuivant ſa longeur, reſſemblant à cette membrane qui pend au deſſous du goſier des poules ; leur couleur eſt rouge comme la crête d'un coq : leur ſubſtance eſt en partie charnue & en partie membraneuſe, étant faite du redoublement de la peau interne des grandes lévres. Elles deſcendent du haut du clitoris par les côtez du conduit urinaire juſqu'environ le milieu des parties laterales du vagin, où elles s'attenuent & ſe perdent inſenſiblement ; leur largeur eſt environ d'un demi doigt, mais leur grandeur n'eſt pas toûjours égale ; car il arrive quelquefois que l'une eſt plus grande que l'autre : il y a même des femmes qui les ont plus grandes les unes que les autres ; elles croiſſent à quelques-unes de telle ſorte, qu'elles excedent les grandes lévres, & qu'on eſt obligé de les couper. *Figure des nymphes,*

Elles s'avancent vers la partie ſuperieure de la grande fente, où en ſe joignant elles forment une petite membrane qui ſert de chaperon au clitoris. Les filles ont les nymphes ſi fermes & ſi ſolides, que lorſqu'elles piſſent, l'urine ſort avec ſifflement. les femmes les ont molles & flaſques, & principalement aprés avoir eu des enfans. *Structure des nymphes.*

On prétend que les uſages des nymphes ſont de conduire l'urine comme entre deux parois, & d'empêcher que l'air n'entre dans la matrice, mais je crois que leur uſage, outre celui de donner du plaiſir à la femme, eſt plûtôt de s'étendre, afin de permettre aux grandes levres de prêter tout autant qu'il le faut pour le paſſage de l'enfant dans le tems de l'accouchement ; & cela eſt ſi vrai, qu'en ouvrant quelques femmes mortes peu de tems après être accouchées, je les ai trouvées preſque effacées ; parce qu'etant faites de la *Uſage des nymphes.*

peau interne & redoublée des grandes lévres, elles s'étoient tellement étendues qu'elles ne paroiſſoient plus.

NN Le clitoris.

ON voit à la partie interne de la grande fente, au deſſus des nymphes, un corps glanduleux rond, long & un peu gros à ſon extremité ; on l'appelle le clitoris. Il eſt inutile de rapporter tous les noms qu'on à impoſez á cette partie qu'on dit être le ſiege principal du plaiſir dans les embraſſemens; il eſt vrai qu'elle eſt fort ſenſible, & il y a des femmes qui ſont d'un temperament ſi amoureux, que par la friction de cette partie, elles ſe procurent du plaiſir qui ſupplée au défaut des hommes; c'eſt ce qui la fait appeller par quelques-uns, le mépris des hommes.

Grandeur du clitoris.

Le clitoris eſt pour l'ordinaire aſſez petit, c'eſt ce qui fait qu'il ne paroît preſque point aux femmes mortes : il commence à paroître aux filles à l'âge de quatorze ans ou environs, & groſſit à meſure qu'elles avancent en âge, & ſelon qu'elles ſont plus ou moins amoureuſe: il enfle & devient dur dans l'ardeur des approches; ce qui ſe fait par le moyen du ſang & des eſprits dont il ſe remplit dans cette action, de la méme maniere que fait la verge de l'homme dans l'érection; c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi la verge de la femme, parce qu'elle lui reſſemble en beaucoup de choſes : il y a des femmes qui l'ont extremement gros, & à qui il ſort hors des levres; il y en a d'autres qui l'ont ſi long, qu'il a la grandeur de la verge d'un homme, & celles-la peuvent en abuſer avec d'autres femmes : il faiſoit paſſer autrefois pour hermafrodites les femmes en qui il étoit devenu d'une groſſeur conſiderable, comme cela arrive aſſez ſouvent aux femmes d'Egypte, & de quelques autres pays chauds où on eſt quelquefois obligé de le retrancher.

Les mêmes parties qui entrent dans la composition de la verge de l'homme, entrent dans celle du clitoris ; ſon extremité reſſemble au gland, excepté qu'elle n'eſt pas percée, quoiqu'on y voye les veſtiges d'un conduit : il a une membrane d'une même nature que celle qui tapiſſe la ſurface interne des côtez de la grande fente; cette peau ſe joignant à angle aigu dans la partie ſuperieure de la fente, forme une producton membraneuſe, & route ridée, qu'on appelle le prépuce du clitoris, à cauſe qu'elle en recouvre l'extremité, & à ſa partie inferieure on voit un petit frein comme à la verge. Il y a deux nerfs caverneux, un de chaque côté, qui viennent de l'os iſchion : ce ſont ces nerfs, qu'on appelle, avant que de ſe joindre, les jambes du clitoris, & qui ſe réuniſſant, en font le corps, qui cependant eſt toûjours diſtingué en deux parties droite ou gauche par une eſpece de cloiſon membraneuſe, comme la verge virile; le corps du clitoris eſt la moitié plus court que les jambes : à la difference de celui de la verge qui d'ordinaire eſt quatre fois plus long que ce qu'on nomme ſes jambes ou ſes racines. On trouve ſouvent les jambes du clitoris pleines d'un ſang noir & épais, embaraſſé dans leurs fibres.

Compoſition du clitoris.

O *Le gland du clitoris.*

P *Le prepuce du clitoris.*

QQ *Les jambes du clitoris.*

Il y a quatre muſcles qui vont s'attacher au clitoris ; ſçavoir deux érecteurs & deux éjaculateurs ; les deux premiers prennent leur origine comme vous voyez de l'éminence de l'iſchion; ils ſont couchez ſur les nerfs caverneux, & vont s'inſerer aux parties laterales du clitoris; ils peuvent par leur contraction comprimer des canaux ſanguins, & les obliger de ſe déchanger dans la ſubſtance ſpongieuſe du clitoris pour la groſſir & la dreſſer, les deux autres, qu'on appelle éjaculateurs, ſont larges & plats, ils ſortent du ſphincter de l'anus, & s'avançant lateralement le long des

Quatre muſcles du clitoris.

RR *Deux ejaculateurs.*

levres, s'inſerent à côté du clitoris tout proche le conduit de l'urine. Dans leur action ils doivent un peu retrecir l'orifice du conduit urinaire.

Uſage de ces muſcles. Quoique ces quatre muſcles finiſſent au clitoris, ils ne ſervent pas ſeulement à le relever & à le roidir, mais encore à reſſerrer & à retrecir l'orifice du vagin, parce qu'en ſe gonflant ils obligent les levres de ſe ſerrer l'un contre l'autre, de maniere qu'elles en compriment mieux la verge dans le tems des approches; c'eſt auſſi par le moyen de ces muſcles que quelques femmes font mouvoir ces levres ſelon leur volonté.

Vaiſſeaux du clitoris. Le clitoris reçoit un nerf aſſez conſiderable qui vient de l'intercoſtal; les arteres honteuſes lui fourniſſent du ſang, & les vénes du même nom reportent ce même ſang dans la véne cave: tous ces vaiſſeaux ſont plus gros que ne le demande une partie auſſi petite que le clitoris; ce qui perſuade qu'y étant porté plus d'eſprits & de ſang qu'il n'en faut pour ſa nourriture, le reſte eſt employé à quelqu'autre uſage, par exemple, à le dreſſer, à le roidir, & à lui cauſer d'agreables titillations.

Uſage du clitoris. Le clitoris étant d'un ſentiment auſſi exquis qu'il eſt, ne peut avoir d'autres uſages que d'être le ſiege du plaiſir que les femmes reſſentent dans l'action.

Au deſſous du clitoris on voit un trou rond, qui eſt l'entrée du conduit de l'urine; ce canal eſt plus large & plus court que celui des hommes; c'eſt pourquoi les femmes ont plûtôt vuidé leur urine. Elles en reçoivent encore un autre avantage, qui eſt que l'urine ſortant promptement, entraîne avec ſoi les petites pierres, le ſable & le gravier qui reſte ſouvent au fond de la veſſie des hommes; ce qui empêche qu'elles ne ſoient auſſi ſujettes qu'eux à la pierre. Ce conduit qui s'avance par un petit tubercule dans la grande fente, eſt environné

T Le conduit urinaire.

ronné d'un Sphincter, qui eſt un muſcle qui ſert à retenir ou à lâcher l'urine quand on veut.

Il y a entre les fibres charnues de l'uretre & la membrane du vagin, un corps blanchâtre & glanduleux, épais d'un doigt, qui s'étend le long & autour du col de la veſſie : il a pluſieurs conduits qui ſont autant de canaux excretoires que *Graëf* appelle lacunes, qui ſe terminent au bas du commencement de l'uretre à la partie anterieure de la vulve, où ils verſent une humeur glaireuſe qui enduit les parties exterieurs de la vulve, & les lieux voiſins, ſans ſe mêler avec la ſemence du mâle. *Les proſtates des femmes.*

EN deſcendant plus bas, & écartant les deux levres, on voit une cavité oblongue, qu'on appelle la fauſſe naviculaire, au milieu de laquelle paroiſſent quatre caroncules appellées mirtiformes, parce qu'elles reſſemblent aux grains de mirte ; elles ſont ſituées de maniere que chacune occupe un angle, & qu'elle forment toutes enſemble un quarré : ce ſont quatre petites éminences membraneuſes charnues qui environnent la petite fente ; la plus grande au deſſous du conduit de l'urine, les deux moyennes aux parties laterales, & la plus petite eſt placée poſterieurement à l'oppoſite de la premiere. Leur nombre & leur arrangement varient neanmoins aſſez ſouvent, ſelon la difference des ſujets. *VVVV Quatre caroncules mirtiformes.*

Ces caroncules ſont rougeâtres, fermes, & relevées aux vierges, dans leſquelles elles ſont jointes l'une à l'autre par leurs parties laterales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant auſſi ſujettes, leur font avoir la figure d'un bouton de roſe à demi épanoüi ; mais aux femmes elles ſont ſeparées les unes des autres, & particulierement à celles qui ont eu des enfans, parce que

les membranes qui les uniſſent étant une fois rompues, ou par l'entrée de la verge, ou par la ſortie de l'enfant, ne ſe rejoignent jamais.

Subſtance des caroncules mirtiformes.

Elle ſont faites des rides membraneuſes & charnues du vagin, ce qui en rend l'entrée plus étroite : elles ont deux uſages, l'un d'embraſſer & de ſerrer la verge lorſquelle eſt entrée, ce qui augmente le plaiſir mutuel dans l'action : & l'autre de pouvoir s'étendre aiſement, afin de faciliter la ſortie de l'enfant dans le tems de l'accouchement ; on a même obſervé qu'elles ne paroiſſent plus dans les premiers jours aprés l'enfantement, à cauſe de la grande dilatation du vagin, & qu'on ne les revoit qu'aprés que cette partie eſt retreſſie, & revenue dans ſon premier état.

XX

Le col de la matrice.

LE col de la matrice eſt un canal rond & long, qui eſt ſitué entre l'orifice interne & l'externe ; il reçoit l'épée du mâle, & lui ſert de fourreau; c'eſt pourquoi on l'appelle vagin ou vagina; qui ſignifie une guaine.

Ce col eſt d'une ſubſtance nerveuſe & un peu ſpongieuſe, ce qui fait qu'il peut s'étendre & ſe reſſerrer : il eſt compoſé de deux membranes, l'une exterieure, qui eſt rouge & charnue, ayant ſes fibres dirigées ſuivant la longueur de la partie, & faiſant l'office d'un ſphincter, c'eſt elle qui attache la matrice avec la veſſie & le rectum ; & l'autre interieure, qui eſt blanche, nerveuſe & ridée orbiculairement comme le palais d'un bœuf, ſur tout à la partie qui approche de l'orifice externe. Aux femmes qui n'ont point eu d'enfans, ce col a environ quatre pouces de longueur, & un pouce & demi de largeur; mais à celles qui en ont eu, on ne peut en limiter la grandeur : les rides qui ſont à la membrane interne, ſervent à le rendre plus capable de s'alonger ou de ſe racourcir,

Subſtance du col de la matrice.

Grandeur de la matrice.

de se dilater ou de se resserrer pour s'accommoder à la longueur & à la grosseur de la verge, & pour donner passage à l'enfant quand il sort de la matrice.

Ce qu'on appelle hymen.

Quelques Anatomistes prétendent qu'il y a une membrane qu'ils appellent hymen, située dans le vagina proche les caroncules ; ils veulent qu'elle soit placée en travers, qu'elle soit percée dans son milieu pour laisser couler les mois; qu'elle demeure ainsi tendue jusqu'à ce que par l'approche de l'homme, ou autrement elle soit rompue & déchirée; & qu'enfin c'est cet hymen qui est la marque du pucelage.

L'hymen ne se trouve point.

Quelque diligence que j'aie faite pour chercher cette membrane, je ne l'ai point encore vûe, quoique j'aye ouvert des filles de tout âge, c'est pourquoi je ne puis pas en convenir : on peut avoir trouvé le col de la matrice formé d'une membrane à quelques-unes, comme on l'a trouvé à l'endroit des caroncules à quelques autres: mais ce sont des faits particuliers & extraordinaires.

Le veritable signe du pucelage.

Je ne veux pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité ; que la premiere copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe; qu'il ne s'y puisse répandre quelques goutes de sang ; & que les filles vierges ne ressentent un peu de douleur dans les premieres approches, mais je ne croi pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement de cette membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'est par l'effort que fait la verge pour entrer dans le vagin, en forçant ces caroncules mirtiformes, & en rompant ou dilatant les petites membranes qui les tiennent jointes ensemble ; ce qui rend cette ouverture fort étroite : voilà en quoi consiste la veritable marque du pucelage. Toutes les filles chastes ne peuvent portant pas

donner à leur nouvel époux ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant à qui la Nature à épargné cette petite douleur, en disposant ces caroncules, de maniere que la verge peut entrer sans faire violence, quoiqu'elles ayent toûjours été fort sages : & enfin on ne doit pas être si prompt à décider sur l'honneur des filles, puisque d'ailleurs ni l'étrecissement de l'orifice du vagin, ni le linge taché de sang, ne sont pas des marques assurées de la défloration des filles.

V. L'orifice interne de la matrice.

L'Orifice interne de la matrice est un trou semblable à celui qui est au bout de la verge de l'homme : c'est le commencement d'un conduit étroit qui s'ouvre pour donner entrée à ce qui doit être reçû dans la matrice, ou pour laisser passer ce qui en doit sortir. Cette partie ressemble tout-à-fait bien au museau d'un petit chien nouveau né, ou à celui d'une tanche.

Substance de l'orifice interne.

Cet orifice est fort épais, parce qu'il est composé d'une chair spongieuse, & de membranes froncées & ridées, qui peuvent se dilater & s'étendre beaucoup ; quoique cette ouverture soit si petite dans les vierges, qu'à peine y peut-on introduire un stylet des plus menus, neanmoins quand elles sont devenues femmes, elle s'ouvre suffisamment pour laisser passer un enfant: je croi que cela ne se fait pas sans peine, puisque c'est cette partie qui retarde le plus l'accouchement, en ne s'ouvrant que peu à peu par des efforts que l'enfant fait pour l'obliger à se dilater. Quand les Accoucheurs touchent cet orifice, ils trouvent qu'il ceint la tête de l'enfant comme une couronne, ce qui fait appeller cet état le couronnement de l'enfant : mais aprés que l'enfant est passé, cet orifice disparoît, & toute la matrice n'est plus qu'une grande cavité depuis l'entrée du col jus-

qu'à son fond ; ce qui ne dure pas long-tems ; car immediatement après l'accouchement ; ces parties se retrecissent comme une bourse à jettons, dont on tire les cordons pour la fermer, & elles reprennent leur état naturel.

L'orifice interne est fermé pendant toute la grossesse.

L'orifice interne s'entr'ouvre pour recevoir la semence dans le moment de l'éjaculation ; il se referme ensuite si exactement aprés l'avoir reçue que la sonde la plus petite n'y pourroit pas entrer. Il demeure en cet état jusques vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'abbreuve d'une humeur visqueuse & glaireuse, qui transudant des porositez internes de la matrice, découle par cet orifice, ce qui sert à l'amollir & à l'humecter, afin qu'il puisse s'étendre plus facilement pour laisser sortir l'enfant.

Action de l'orifice interne.

L'action de l'orifice interne est purement naturelle, puisqu'il agit par une mecanique necessaire, & indépendante de l'ame : & si les mouvemens en étoient volontaires, il se pourroit trouver des femmes qui lui en feroient faire de tout opposez à ceux qu'il fait.

ZZ

Le fond de la matrice.

LA derniere partie qui reste à examiner, est le fond de la matrice, qui est son propre corps, & la partie principale pour laquelle toutes les autres sont faites ; elle est plus ample, plus large, & plus élevée que les autres : je l'ai ouverte de sa longeur, afin que vous voyez sa capacité, qui est l'endroit où se passe ce qu'il y a de plus surprenant & de plus admirable dans la Nature.

Le col court de la matrice.

Le conduit qui est depuis l'orifice interne jusqu'à la principale cavité de la matrice, est appellé le col court, pour le distinguer du veritable col, qui est le vagina ; il est de la longueur d'un pouce ou environ ; il est assez large pour laisser entrer une plume d'oye ; sa cavité est inégale & ridée.

Ce col auſſi-bien que l'orifice interne, ſe ferme aprés la conception, & demeure fermé pendant tout le tems de la groſſeſſe.

Subſtance du fond de a matrice. La ſubſtance de ce fond eſt membraneuſe, charnue & glanduleuſe, ſes parois ont un doigt d'épaiſſeur, ce qui fait qu'il peut s'étendre commodement; ſa ſuperficie externe eſt polie & égale, excepté ſes deux côtez où on voit deux éminences qu'on nomme les cornes, où s'attachent les ligamens ronds: l'interne eſt parſemée de beaucoup de petits pores & de petits vaiſſeaux qui diſtilent tous les mois le ſang qui doit être évacué, c'eſt ce qu'on appelle menſtrues.

La cavité de la matrice eſt unique. La matrice des femmes n'a qu'une cavité, non plus que celle des bêtes: les lapines, les chiennes, &c. ont une matrice dont les deux cornes ſe dilatent & forment des ſacs particuliers qui contiennent chacun un petit. Ce n'eſt pas la même choſe de la femme, de la cavalle, &c où la matrice ne forme qu'une cavité qui s'élargit plus ou moins ſelon la groſſeur du fœtus, & ſelon le nombre des enfans, comme lorſqu'il y a des gemeaux. Les cotiledons de la matrice ſont plus petits dans les femmes que dans les femelles des autres animaux: & on peut dire que dans celles-là, ce ne ſont que des inégalitez de la partie glanduleuſe, laquelle a été beaucoup augmentée pour donner racine au placenta.

La cavité de la matrice eſt fort petite. Cette cavité eſt ſi petite, qu'on a de la peine à comprendre qu'un enfant, & quelquefois même pluſieurs, puiſſent être formez dans un eſpace ſi reſſerré; mais il ne falloit pas qu'elle fût plus grande pour pouvoir embraſſer étroitement l'œuf. Et vous remarquerez que cette cavité n'eſt pas abſolument ronde, qu'elle eſt un peu applatie, afin qu'en approchant ſes deux parois l'un de l'autre, elle puiſſe pouſſer la ſemence reçûe par les trom-

pes jusqu'aux ovaires, comme nous le ferons voir dans la suite en parlant de la generation.

CHAPITRE III.

Qu'est-ce que generation.

LA generation est une production d'un Etre semblable à celui dont il a été detaché, c'est par son moyen que les hommes produisent leurs semblables, aussi bien que tous les animaux chacun dans leurs especes. L'Auteur de la Nature n'ayant pas trouvé à propos de rendre les Etres qui peuplent l'Univers immortels par eux-mêmes, il a voulu qu'ils se perpetuassent en s'engendrant les uns des autres, jusques à ce qu'il lui plût de détruire le monde qui est l'ouvrage de ses mains.

C'est donc l'intention du Createur que tous les êtres se multiplient par le secours de la generation, & pour cet effet, il leur a donné à tous les parties qui y étoient necessaires, il a doué ces parties d'un certain plaisir qui les détermine à s'accoupler & qui les y porte malgré eux sans pouvoir s'en deffendre : il a fait plus, il a donné à tous les animaux une tendresse naturelle qui leur fait aimer leurs petits, les couver, les deffendre, les allaiter, & leurs apporter dequoi les nourrir, jusques à ce qu'ils soient en état d'en aller chercher eux-mêmes.

L'homme & la femme ne sont pas exempts de cette loi generalle, leurs parties sont sensibles au plaisir comme celles des animaux, & c'est souvent ce plaisir, plûtôt que le desir d'avoir des enfans qui les fait soûmettre aux loix du mariage, & c'est en quoi le Seigneur a donné des

marques de sa sageſſe & de sa prévoyance, sçachant bien que la generation deviendroit une action indifferente à l'homme, s'il n'attachoit aux parties deſtinées pour la faire un aiguillon de plaiſir qui l'y entrainât, & dont il lui fût difficile de ſe deffendre.

Nous voyons neanmoins quantité d'hommes qui ne ſe ſoûmettent pas à ce principe univerſel, les uns par devotion qui ſe jettent dans des cloîtres, les autres par libertinage qui ne veulent pas ſubir le joug du mariage, & d'autres par avarice qui craignent la dépenſe qu'il faut faire pour élever les enfans. Je ne ſçai point s'ils font bien ſuivant les regles des Caſuiſtes; mais je croi qu'ils péchent contre l'intention du Createur, dont le deſſein eſt de peupler l'Univers, car ſi tous les hommes prenoient ce parti, les Etats ſe détruiroient, & le monde deviendroit un déſert.

Puiſqu'il y a des gens inſenſibles aux avantages & aux plaiſirs du mariage, qui ne ſe ſouciant point de ſe voir revivre dans des ſucceſſeurs qui ſont d'autres eux-mêmes, & qui deviennent inutils à l'Etat, en lui refuſant des ſujets qui le ſoûtiendroient, je voudrois qu'ils le dedommageaſſent par quelqu'autre endroit, ſi j'en étois crû; car tout homme qui auroit atteint l'âge de vingt cinq ans, payeroit un impôt à l'Etat que l'on augmenteroit tous les ans juſques à ce qu'il ſe mariât, & qui finiroit au jour de ſon mariage, & cet argent ſeroit employé pour l'éducation des enfans dont les peres n'auroient pas un bien ſuffiſant pour les élever,

Platon, & aprés lui, les plus grands Philoſophes diſent que celui qui refuſe de ſe marier & d'avoir des enfans commet un crime, parce

qu'outre qu'il devient un membre inutil à la république, il renonce à l'immortalité, & meurt tout entier.

J'ai dit qu'avant que d'entrer dans le détail de ce qui se passe dans la generation, il falloit connoître les parties de l'homme & de la femme; mais cette connoissance seule ne suffit pas, il y a deux liqueurs, l'une est la semence que l'homme donne, & l'autre le sang menstruel que fournit la femme qu'il faut examiner, & dont on doit être instruit, c'est ce que nous allons faire.

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que semence.

LA semence est une liqueur blanche écumeuse & animée, separée du sang par les testicules, & absolument nécessaire pour la generation. Ceux qui ont cru qu'elle étoit la cause materielle de l'enfant, l'ont regardée comme un assemblage de quatité de petites particules détachées de toutes les parties du corps dont elles étoient extraites, lesquelles se separoient de la masse du sang en passant par les testicules, & que par l'arrangement de toutes ces particules dans la matrice qui avoient chacunes une idée naturelle des parties dont elles étoient detachées, il s'en formoit un enfant.

Depuis les premiers Anatomistes jusques au dernier siécle, on a cru que c'étoit le sang qui étoit la veritable matiere de la semence qu'étant apporté par les vaisseaux spermatiques dans la substance du testicule par sa vertu & sa chaleur, il s'en feroit une coction, & que ce sang y étoit converti en semence, on croyoit que la véne

& l'artere ſpermatique de chaque côté s'anaſtomoſoient enſemble & qu'il s'y faiſoit un mêlange de ſang vénale & d'arteriel, & que ces deux ſangs dans le chemin qu'ils faiſoient enſemble pour parvenir au teſticule, ils étoient preparés pour devenir ſemence : c'eſt pourquoi ils ont apellé cette véne & cette artere vaiſſeaux preparans.

Cette opinion ſur le mêlange du ſang vénal avec l'arteriel s'eſt détruite dans le dernier ſiécle par la découverte de la circulation de ſang. On a connu qu'il n'y avoit que l'artere ſpermatique qui apporte du ſang de la groſſe artere au teſticule, & que la véne ſpermatique reportoit ce même ſang dans le tronc de la véne cave : mais l'opinion que c'étoit du ſang qui devenoit ſemence dans le teſticule a toûjours ſubſiſté, avec cette difference, qu'on n'y admettoit plus le ſang vénal, & qu'il n'y avoit que l'arteriel qui en étoit l'unique maître : c'étoit le ſentiment de Mauriceau dans lequel il a perſiſté tant qu'il a vécu.

Ces trois opinions que je viens de rapporter ne ſont pas plus vraïes les unes que les autres, on a obligation aux Anatomiſtes modernes qui ont fait voir, qu'il ne ſe faiſoit point de coction dans la ſubſtance du teſticule, que la ſemence y étoit ſeulement ſeparée & filtrée, comme toutes les autres liqueurs le ſont par les glandes, de ſorte que ſans avoir recours à des vertus & à des facultez, je vais vous expliquer ce que c'eſt que la ſemence, & comment elle ſe fait, j'entens la ſemence des hommes, car pour celle des femmes j'en parlerai ailleurs.

Le ſang porté du tronc de la groſſe artere par l'artere ſpermatique au teſticule, ſe répand dans toute ſa ſubſtance, qui n'eſt qu'un compo-

sé d'une infinité de petits filets entrelassés les uns dans les autres, semblables à un tamis très fin dont les porosités sont très-petites, & neanmoins capables de laisser échaper la liqueur seminale mêlée avec le sang dont tout le testicule est arrosé : ces petites particules seminales ainsi séparées, se coulent le long des filamens jusques à l'épidydime qui est à la partie superieure du testicule, & qui fait le commencement du vaisseau déferent, & assemblées ensemble elles font un corps de liqueurs qui est conduit par le vaisseau déferent dans les reservoirs de la semence, qui sont des gardouches ou vessicules seminaires placées entre le col de la vessie & le rectum: c'est là où nous laissons la semence, d'où elle sortira dans quelque tems pour porter la secondité dans l'ovaire de la femme.

CHAPITRE V.

Du sang menstruel.

LE sang que les femmes perdent de tems en tés, est appellé sang menstruel, parce que cette évacuation se fait & se doit faire chez elles, tous les mois ; c'est une loy imposée aux femmes par la Nature, d'avoir de petites pertes de sang douze fois l'année, à jour marqué. Elles y sont tellement accoutumées, qu'elles regardent ces pertes comme des ordinaires qui ne doivent pas manquer; car lorsqu'elles se dérangent, elles sont incommodées; c'est pourquoi la matrice qui fait ces sortes d'évacuations, est comme l'horloge des femmes, qui marque leur bône ou leur mauvaise santé.

Il y a neanmoins deux tems pendant lesquels la femme ne doit point avoir ses ordinaires, le premier, pendant qu'elle est grosse, parce que le

ſang qu'elle perdoit, eſt employé pendant la groſſeſſe à la nourriture de l'enfant; le ſecond quand elle eſt nourrice, à cauſe que le chyle qui deviendroit ſang, eſt converti en lait; il n'y a pour lors point de ſang ſuperflu, & par conſequent point beſoin d'évacuation: ainſi la femme ne doit rien voir dans ces deux occaſions.

Les filles commencent à avoir leurs ordinaires à quatorze ans; & lorſquelles ont une fois paſſé ce tems, elles ſont reputées grandes filles; ſi elles avancent ce tems, ou qu'elles reculent, c'eſt contre les regles de la Nature. Les femmes ceſſent de les avoir à cinquante ans ou environ; de ſorte que depuis quatorze ans juſqu'à cinquante, elles ſont en état d'avoir des enfans.

Les ſentimens des Anciens ſont differens; ſçavoir ſi ce ſang s'échape par les vaiſſeaux du fond de la matrice, & ſi ce ſont les arteres ou les vénes qui le fourniſſent; mais ſans m'arrêter à leurs opinions, je vous dirai que ce ſang ſort par les vaiſſeaux du fond de la matrice, & qu'il y eſt apporté par les arteres; car la circulation nous apprend que les vénes n'apportent rien de la maſſe du ſang à la matrice, qu'elles ne font que reporter dans la véne cave le ſuperflu du ſang dont elle a été arroſée.

Ces mêmes arteres, quand la femme eſt groſſe, s'abouchent avec le placenta, d'où part un cordon qui en conduit le ſang à l'enfant pour le nourrir; le reſte de ce ſang eſt reporté par le même cordon au placenta, qui le verſe dans les embouchures des vénes pour être reporté à la maſſe; c'eſt pourquoi les femmes ne voyent rien pendant la groſſeſſe, ou ne doivent rien voir; car il y en a quelquefois qui dans les premiers mois ont été reglées, & même quelques-unes durant tout le tems de la groſſeſſe, mais cela eſt

rare, & n'arrive qu'à des femmes sanguines, dont le sang, par trop de repletion, cherche à s'échaper par les vaisseaux du col de la matrice; & comme ce cas est extraordinaire, il ne change rien de la loy generale.

La durée de cette évacuation n'est pas reglée par la Nature, les unes ne l'ont que pendant vingt-quatre heures, à d'autres elle dure pendant deux ou trois jours, & à d'autres elle se continue jusques au sixiéme ou septiéme jour, cela dépend du temperament, du plus ou du moins de nourriture que l'on prend, & de l'exercice ou du travail que la femme est obligée de faire.

Pour la quantité du sang qui doit s'évacuer, on ne peut pas la déterminer; il y en a qui en perdent très-peu, & d'autres qui sont obligées de mettre des linges, sans quoi on les suivroit à la piste de leur sang. Les Dames qui mangent beaucoup, & qui sont sedentaires, ont leurs ordinaires en abondance, parce que fourniſſant beaucoup de matiere pour faire ce sang, & ne faisant aucun exercice, il faut bien que ce sang sorte, ou qu'elles meurent.

La qualité de ce sang est ordinairement bonne, car étant destiné, & servant effectivement pour la nourriture de l'enfant, il ne doit pas être plein d'autant d'impuretez, comme quelques Auteurs lui en donnent, ni produire tous les méchans effets qu'on lui impute; il est bien vrai qu'il se fait des suintemens des glandes du col de la matrice, dont les serositez se mêlant avec ce sang, font qu'il ne paroît pas de bonne qualité, & qu'il ne tient pas le linge d'une couleur aussi vermeille qu'il auroit fait sans ce mêlange; mais si on le consideroit en sortant des embouchures des arteres du fond de la matrice, on le trouveroit d'une belle couleur, & d'une bonne

consistance, & tel qu'il doit être pour nourrir un enfant.

On demande dans lequel de ces trois tems une femme devient grosse, ou si c'est éloigné de ses ordinaires, ou si c'est avant que de les avoir, ou si c'est aprés qu'elles sont finies. On répond que c'est presque toûjours à la fin de ses ordinaires; & les Accoucheurs comptent pour le premier jour de la grossesse celui où les ordinaires ont fini, & ils ne se trompent gueres, car dans le tems de cette évacuation, & immediatement aprés, la matrice échaufée par ce sang qui y a passé, fait que la femme en chaleur desire le mari avec plus d'ardeur, & qu'elle le reçoit plus amoureusement, & de l'aveu de presque toutes les femmes, c'est le tems où elles ressentent plus de plaisir, & c'est aussi celui où elles conçoivent plûtôt.

Quoique ce soit un loy absolue aux femmes d'être reglées pour se bien porter, il y en a neanmoins quelques-unes qui ne l'ont jamais été. En voici un exemple. La femme d'un Valet de Chambre du Roy, m'a dit-il y a sept à huit ans, qu'elle n'avoit jamais eu d'ordinaires, qu'elle n'avoit point été saignée de sa vie, & qu'elle ne sçavoit point de quelle couleur étoit son sang, parce qu'elle n'en avoit pas vû une seule goute; & ce qu'il y a encore de particulier, c'est que sa mere ayant pris une paysanne pour la nourrir chez elle à Saint-Germain en Laye, qui s'ennuyant de ne plus voir sa propre fille qu'elle avoit donnée à une autre nourrice, pria la mere de trouver bon qu'elle la prit, disant qu'elle se sentoit assez de lait pour les nourrir toutes deux ensemble: ces deux filles nourries du même lait, n'ont jamais rien vû, & se portent parfaitement bien; mais aussi elles n'ont point eu d'enfans, quoiqu'elles ayent

à preſent chacune vingt années de mariage.

CHAPITRE VI.

De la fecondité.

LA fecondité eſt une diſpoſition naturelle qu'ont tous les animaux de produire leurs ſemblables, mais cette diſpoſition deviendroit inutile, ſi tant les mâles que les femelles ne ſuivoient pas un inſtinct qui les fait s'accoupler les uns avec les autres, d'où s'enſuit la generation : tous les animaux ſe laiſſent entraîner par cet inſtinct qui leur a été donné par le premier Etre dès la création du Monde; il n'y a que l'homme qui, rebelle aux volontez du Souverain Maître, invente de méchantes raiſons pour ne s'y pas ſoumettre.

Dans l'Ancien Teſtament la fecondité étoit regardée comme une grace particuliere du Seigneur; c'étoit la benediction des mariages, & les familles les plus nombreuſes étoient reputées les plus heureuſes : il n'y avoit ni Moines, ni Religieux dans ces tems, tout le monde ſe marioit, & faiſoit des enfans. Nous voyons dans les Evangiles de la Nativité du Sauveur du Monde, & de la Vierge, une longue Genealogie de Patriarches qui ſe ſont engendrez les uns les autres; ſi par caprice quelqu'un de ces Patriarches eut voulut ſe faire Moine, ces genealogies d'où à dépendu le ſalut des hommes, auroient été interrompues, comme nous avons vû des premieres familles de la France finir par une eſpece de devotion mal placée.

Mais ſans penetrer dans l'Antiquité, on voit les bons effets de la fecondité ; elle produit des Etres qui peuplent l'Univers ; elle donne des Su-

jets aux Etats & aux Republiques ; elle fait naître des enfans qui soûtiennent & perpetuent les familles ; elle imprime la qualité de pere & de mere aux gens mariez ; elle redouble l'amitié conjugale de mari pour la femme, qui se voyant revivre dans des enfans qui portent son nom, cherche à lui donner tous les jours de nouvelles marques de son amour & de sa reconnoissance ; mais quand il n'y a point d'enfans, le froid & l'indifference regnent entre le mari & la femme ; & pour lors le mari ressemble au Jardinier qui neglige de labourer un arbre qui ne lui donne point de fruit.

Mauriceau qui a été marié pendant quarante-six ans sans avoir eu des enfans, dit dans son Livre qu'il ne pardonne la passion d'être pere qu'à ceux qui sont de la famille des Cesars & des Bourbons ; qu'il s'étonne comment des gens du commun peuvent souhaiter ce qui n'est permis qu'aux Monarque & aux hommes illustres. Tous ceux qui n'ont point d'enfans, & qui ont perdu l'esperance d'en avoir, parlent comme Mauriceau : ils croyent faire les esprits forts, & se distinguer des autres hommes, en témoignant de l'indifference d'avoir des successeurs ; mais dans le fond de l'ame ils pensent autrement ; & il n'y en a pas un qui ne donna la moitié de son bien pour avoir un enfant : je l'ai oüi dire à Mauriceau lui-même plus d'une fois, & jamais homme ne l'a tant souhaité.

On ne peut pas statuer sur des signes absolument certains de la fecondité : elle dépend principalement de la structure de la matrice, qui est un organe composé de plusieurs ressorts, qui tous ensemble doivent s'accorder, afin qu'elle fasse bien son devoir ; & comme on ne peut pas changer la mecanique de cette partie, quand quelqu'un de ces

ressorts est mal fabriqué, il ne faut pas être surpris si une femme ne fait point d'enfans, quoique d'ailleurs elle paroisse avoir des dispositions favorables & necessaires pour en donner.

Les signes generaux de la fecondité, sont qu'une femme ait eu ses ordinaires, qu'elle soit bien reglée, que le sang en soit vermeil, & de bonne consistance, qu'elle n'en ait ni trop, ni trop peu, qu'il coule sans interruption, que l'évacuation ne dure qu'environ trois jours, qu'elle les ait sans douleurs & sans coliques, que la femme ne soit point trop grasse, qu'elle ne soit point contrefaite dans la taille, qu'elle ne soit point mangée de vapeurs, qu'elle n'ait point de fleurs blanches, point de pâles couleurs, point d'appetit dépravé, qu'elle ait un bon teint, & qu'elle soit d'un temperament sanguin, qui est le meilleur de tous.

Avec toutes ces dispositions favorables pour la fecondité, il faut encore que l'imagination de la femme soit échauffée par les avant-goûts du plaisir; il faut qu'elle souhaite l'action, qu'elle s'y abandonne sans reserve, qu'elle s'y porte avec ardeur, qu'elle sente ce qu'elle fait, & qu'entierement occupée de ce qui se passe, son esprit ne soit point ailleurs

Il ne suffit pas pour qu'une terre produise, qu'elle ait les qualitez d'une bonne terre, il faut encore pour la rendre feconde qu'elle reçoive du bon grain; aussi la femme avec toutes les bonnes qualitez que je viens de marquer, doit recevoir de l'homme une semence bien conditionnée, qui y porte la fecondité: toutes les semences des hommes ne sont point capables de production: on voit des femmes faites & taillées de maniere à donner des enfans, & qui neanmoins n'en font point; le défaut alors vient du mari qui en se-

mence mal ſa terre, ce qui fait qu'elle ne produit rien : l'experience journaliere nous fait voir que pluſieurs femmes n'ont point eu d'enfans avec leur premier mari, & qu'elles en ont fait avec un ſecond.

La fecondité dépend donc ſouvent des bonnes qualitez de la ſemence du mari, & la meilleure eſt celle qui ſort d'un temperament ſanguin : le bilieux a une ſemence acre & piquante ; le melancolique l'a trop lente & trop épaiſſe ; le pituiteux la donne trop froide & trop ſereuſe : mais celle du ſanguin eſt blanche, écumeuſe, & d'une conſiſtance à porter la fecondité dans l'ovaire de la femme. En effet de tous les temperamens, le ſanguin eſt préferable aux autres, il eſt doux, ſincere, affable, amoureux, cordial, & le moins vitieux ; c'eſt auſſi celui qui gagne le cœur des femmes, qui en eſt le plus aimé, & qui donne des enfans en plus grand nombre.

CHAPITRE VII.

De la ſterilité.

LA ſterilité eſt une diſpoſition generale de toute l'habitude du corps, & en particulier de la matrice, tout-fait oppoſée à la fecondité ; autant qu'on loue la femme feconde, autant mépriſe-t-on celle qui eſt ſterile : en effet à quoi eſt-elle bonne ? quel uſage en faire dans le monde ? elle eſt comme une terre ingrate qui ne peut pas faire profiter la ſemence qu'on y jette.

On diſtingue deux ſortes de ſterilitez ; l'une qui eſt naturelle, & l'autre qui arrive par accident ; par la naturelle on entend celle qui vient par le vice de la conformation, laquelle on ne voit point, & à laquelle on ne peut apporter aucun

remede ; par celle qui vient par accident, on entend celle dont on connoît la cauſe, & à laquelle le Chirurgien peut remedier.

La ſterilité naturelle eſt celle dont les parties de la matrice ſont mal conſtruites dès la premiere conformation, & qui par conſequent ne peuvent point faire l'action à la quelle elles étoient deſtinées; comme un fond de matrice trop dure & trop ſolide, qui ne laiſſe point échaper par les embouchures des arteriolles, le ſang qui doit ſortir tous les mois, & qui ne peut point recevoir les racines de l'œuf & du placenta : une trompe dont l'ouverture du côté de la matrice, qui étant bouchée, ne permet pas à la ſemence de l'homme d'être portée à l'ovaire, ni à l'œuf de deſcendre dans la matrice ; des reſſorts de la trompe mal fabriquez, qui l'empêcheront d'aller embraſſer l'œuf pour le recevoir, & le conduire où il doit aller ; la membrane de l'ovaire trop épaiſſe qui ne permettra pas à la ſemence de penetrer dans l'œuf, ni de le laiſſer échaper. Or pluſieurs empêchemens de cette nature, rendent une femme ſterile pendant toute ſa vie, celles qui ont eu pluſieurs maris, & qui neanmoins n'ont point fait d'enfans, doivent être certaines qu'elles ont quelqu'un de ces défauts naturels qui les empêchent d'en avoir.

On renferme les cauſes de la ſterilité par accident en quatre articles ; le premier eſt la mauvaiſe habitude de tout le corps : le ſecond, les impuretez qui ſe jettent, & qui s'écoulent par la matrice : le troiſiéme, quand l'orifice interne eſt caleux ou recourbé : & le quatriéme eſt quand l'orifice externe n'eſt pas ouvert comme il le doit être.

Par la mauvaiſe habitude, on entend une fiévre lente qui mine & affoiblit; une maigreur uni-

verſelle qui fond juſques aux parties ſolides, une maſſe de ſang corrompu, dont les particules ſeminaires ſont tellement diſſoutes & aigries qu'elles ne ſont plus propres à être aſſemblées dans l'œuf pour former les parties de l'enfant ; une indolence pour l'action, une inſenſibilité pour le plaiſir, & une indifference pour les careſſes du mari.

La matrice, quoique la partie la plus noble & la plus neceſſaire pour la production de l'individu, eſt neanmoins un égoût par où s'écoulent les ordinaires tous les mois & les vuidanges dans les couches. Si elle ne donnoit paſſage qu'à ces deux évacuations reglées, elle ne deviendroit pas ſterile, elle n'en ſeroit au contraire que plus fertile, mais les fleurs blanches & les impuretez qu'elle reçoit trés-ſouvent, dont elle eſt abreuvée, & quelquefois ulcerée, font qu'il n'eſt plus dans ſon pouvoir de faire la fonction naturelle, & la rendent incapable de produire un enfant.

La troiſiéme cauſe de la ſterilité ſe trouve à l'orifice interne de la matrice, qui devenu d'une ſubſtance dure & calleuſe, ne peut pas s'ouvrir pour recevoir la ſemence de l'homme, ou ſe fermer pour la retenir lorſqu'il la reçûe, ou quand l'ouverture de cet orifice ne regarde pas directement l'orifice externe, étant recourbé ou à droite, ou à gauche, ou en arriere, de ſorte que la ſemence éjaculée ne peut pas être lancée en droite ligne contre cet orifice interne, & qui par conſequent ne peut par la recevoir.

Enfin la quatriéme cauſe qui rend une femme ſterile, c'eſt quand l'orifice externe eſt tellement clos & bouché, que la verge de l'homme ne peut pas entrer, ce qui arrive ou par la jonction des quatre caroncules mirtiformes, ou par une membrane ſupernumeraire qui en bouche le paſſage;

il y a tant d'exemples de filles qui ſont venues au monde imperforées, qu'on ne peut pas douter de ce fait, il a fallu avoir recours à la main du Chirurgien, pour donner moyen aux ordinaires de ſortir, & à la verge de l'homme d'y entrer, ſans quoi le mariage ne ſe pouvoit pas conſommer. Fabricius cite l'exemple d'une ſervante que tous les Ecoliers d'une Penſion ne purent pas depuceler.

Il y a du remede à ces quatre cauſes accidentelles, à la premiere en gueriſſant la fiévre, redonnant de l'embonpoint, & purifiant la maſſe du ſang : à la ſeconde en détournant les impuretez qui ſe jettent, & qui abreuvent la matrice: à la troiſiéme en rendant la ſoupleſſe à l'orifice interne par des injections émollientes, & en faiſant pancher la femme dans l'action ſur le côté droit ou gauche, ſelon que l'orifice interne y eſt recourbé, ou bien s'il regarde l'inteſtin rectum, en empruntant la poſture des animaux qui eſt aſſurement la meilleure & la plus naturelle: à la quatriéme en débridant les caroncules, ou en ouvrant la membrane ſupernumeraire, afin que la verge puiſſe entrer dans le vagin, & porter à la matrice la ſemence neceſſaire pour la generation.

Dans tous les tems la ſterilité a été regardée comme un défaut eſſentiel. Les femmes qui ne donnent point d'enfans, ſont mepriſées, & comparées à un arbre ſec qui ne porte point de fruit, que l'on arrache, & que l'on jette au feu. Dans l'Ancien Teſtament on croyoit que la ſterilité étoit une punition du Seigneur, & celles qui ne pouvoient point avoir des enfans, ne s'offenſoient point quand leurs maris en faiſoient à leurs ſervantes, ou quand ils demandoient à rompre leurs mariages, pour en épouſer une autre, parce que

les enfans étoient estimez la benediction des mariages.

Les sentimens d'être pere ou mere, sont si naturels aux hommes & aux femmes, que c'est être criminel que de ne les pas avoir : ceux qui ne veulent point avoir des enfans, sont comme des monstres dans la Nature, qui travaillent à sa destruction ; on doit au contraire chercher les moyens d'en avoir ; ceux qui ont passé un tems considerable dans le mariage sans en avoir, sont obligez en conscience de consulter, Medecins ou Chirurgiens, de se baigner, d'aller prendre les eaux, & de faire & suivre ce qu'ils leurs prescriront, d'avoir recours aux Saints, faire neuveines & pelerinages ; & il pourra arriver qu'aprés tout cela ils n'en auront point, mais ils n'auront rient à se reprocher ; ils auront fait voir leur bonne volonté.

Henry II fut plusieurs années marié avec Catherine de Medicis, sans avoir des enfans. Le Roy consulta Fernel son premier Medecin, qui aprés avoir examiné d'où venoit le défaut, lui enseigna la posture dont il se devoit servir en caressant la Reine, qui en eut sept tout de suite.

Henry IV. ne pouvant point avoir des enfans avec la Reine Catherine sa premiere femme, aprés nombre d'années passées, & avoir fait plusieurs remedes inutiles : l'Eglise les separa. Il épousa Marie de Medicis, dont il en eut plusieurs ; ce qui fait voir que la sterilité est une cause de la dissolution du mariage.

Loüis XIII. a été vingt ans marié avec Anne d'Autriche, sans qu'elle devint grosse, dont il ne faut pas s'étonner, puisque le Roy étoit d'un temperament indifferent pour les femmes ; & qu'il étoit presque toûjours separé de la Reine, mais au bout de ce tems, soit par un retour d'amitié,

ou soit que son Confesseur lui eut ordonné par penitence de coucher avec la Reine; elle eut deux Princes, ce qui prouve que ce n'est pas le Sacrement qui fait germer les enfans, mais que c'est quand le mari fait son devoir.

Ce n'est pas dans les femmes seules que la sterilité est reputée un vice; elle l'est encore dans les hommes : ceux à qui on a ôté les parties qui les faisoient veritablement hommes, sont fuis & mépriſez de tout le monde; car outre qu'ils ne sont bons à rien, c'est qu'ils ont une physionomie chocante, qui semble porter le malheur par tout où ils vont; dans une basse-cour même les chapons à qui ont a ôté le pouvoir d'être peres, & les poulardes celui d'être meres, sont chassez & battus par les autres animaux qui les haïssent, quoiqu'ils n'en sçachent pas la raison; ainsi tout ce qui est sterile est mepriſable & vitieux, selon les regles de la Nature.

Je dis selon les regles de la Nature, car je ne prétens pas condamner ceux & celles qui renoncent à la fecondité par des vœux; ou par des motifs de devotion; mais je regarde la fecondité comme un talent donné par l'Auteur de la Nature, à tous les Etres pour s'en servir, & pour travailler à la multiplication; & je crois que ceux qui la mépriſent, & qui ne se marient point, pechent contre son intention, puisque le premier Sacrement qu'il a institué, c'est celui du mariage.

CHAPITRE VIII.

De la conception.

LA conception eſt un principe, un commencement d'un nouvel Etre, qui ſe fait par la jonction & l'action du mâle & de la femelle. Nous avons expliqué dans le Chapitre precedent comment elle ſe faiſoit, nous allons dans celui-ci tâcher de connoître quand elle eſt faite.

Il n'y a guere d'occaſions où le Chirurgien ſoit plus ſouvent conſulté que ſur les doutes où les femmes ſont de ſçavoir ſi elles ſont groſſes, ou non ; & il n'y a rien de plus embaraſſant pour lui que la déciſion qu'il en doit faire, parce qu'elles ne parlent que ſuivant ce qu'elles deſirent; celles qui ſouhaitent d'être groſſes, ne diſent que ce qui peut favoriſer leurs intentions ; celles au contraire qui ne voudroient pas l'être, déguiſent tout ce qui pourroit convaincre qu'elles le ſont ; elles ont preſque toutes ſi peu de bonne foy là deſſus, qu'il ne faut pas que le Chirurgien, par trop de confiance en leurs paroles, en décide legerement ; il faut qu'il les écoute, qu'il paroiſſe perſuadé de ce qu'elles lui diſent, mais qu'il differe ſon jugement à cauſe des ſuites fâcheuſes qui pourroient en arriver ſi elles ſe trouvoient groſſes, aprés qu'il auroit prononcé qu'elles ne l'étoient pas.

Afin que le Chirurgien ne puiſſe pas ſe tromper ſur le jugement qu'il doit porter touchant la conception, il faut qu'il en diſtingue les ſignes en quatre tems differens : 1o. En ceux qui ont precedé l'action : 2o. En ceux qui ont accompagné l'action : 3o. En ceux qui ont ſuivi immediatement l'action : 4o. En ceux qui ne ſont ſurve-

nus que quelques tems aprés l'action.

Les signes qui précedent l'action, sont si la femme a un air de santé, si elle n'est point trop grasse, ni trop maigre; si elle est d'un bon temperament, c'est-à-dire amoureux, si elle aime bien son mari, si elle en a été separée par quelque voyage, si elle a souhaité son retour avec empressement, si étant revenu elle a ressenti un tressaillement de joye qui lui annonçoit le plaisir qu'elle en attendoit, s'il est arrivé sur la fin du tems de ses ordinaires, ou peu de jours aprés; avec toutes ces bonnes dispositions une femme est prête à concevoir.

Ceux qui accompagnent l'action, sont l'avidité avec laquelle la femme souhaite le mari, l'ardeur avec laquelle elle le reçoit, le plaisir mutuel qu'ils ressentent l'un & l'autre; si le mari sent la tête de sa verge frapper contre l'orifice interne, ce qui fait un redoublement de plaisir à la femme; quand l'homme & la femme éjaculent leurs semences en même tems; quoique celle de la femme ne fasse que contribuer à son plaisir; cela marque une matrice échauffée, & en fureur pour ainsi dire, qui va au devant de la semence de l'homme pour la recevoir, & qui l'ayant reçûe, fait un mouvement de contraction qui la comprime, & l'oblige d'entrer dans les trompes, & d'aller jusqu'à l'ovaire. Les habiles faiseuses d'enfans sont sures d'avoir conçu quand elles ont senti ce tremoussement incontinent aprés l'éjaculation, parce que c'en est un signe infaillible.

Ceux qui suivent de prés l'action du coit; Mauriceau veut que l'homme retire la verge plus seiche qu'à l'ordinaire, que la femme ne se trouve point mouillée, parce qu'il supose que les deux semences sont retenues pour former l'enfant; mais cela ne se trouve pas vrai, car il n'y a

qu'une très-petite partie de la ſemence de l'homme qui ſoit portée à l'ovaire, & la femme eſt mouillée comme de coutume : ſi elle a ſenti une legere douleur au nombril, ſi la region de la matrice s'eſt applatie, ſi elle s'eſt ſentie plus abatue & plus fatiguée aprés l'action, qu'elle n'avoit accoutumé de l'être, & ſi elle n'a point eu d'envie de recommencer; ce ſont des ſignes qu'elle a conçû.

Les ſignes qui n'arrivent que quelques jours aprés l'action, ſont en très-grand nombre: ſi elle devient chagrine, de mauvaiſe humeur, pareſſeuſe, & aſſoupie; ſi elle perd l'appetit, & ne veut point manger de ce qu'elle aimoit le plus, ſi elle a des envies dépravées pour des alimens extraordinaires, ſi elle a les yeux battus, enfoncez & languiſſans, ſi ſon ſein commence à lui faire de la douleur, s'il groſſit & ſe durcit, ſi le cercle en eſt plus grand & plus brun, ſi les bouts en ſont plus gros & plus relevez, ſi elle crache beaucoup, ſi elle a des douleurs de dents, ſi elle vomit quelquefois, ſi elle a de l'indifference pour les careſſes du mari; enfin ſi ſes ordinaires ſont arrêtez, & qu'elle ne voye plus rien : tous ces ſignes dénotent la conception.

Ils ne ſont pas neanmoins ſi certains qu'ils ne puiſſent tromper; par exemple, la ſuppreſſion des ordinaires ſans groſſeſſe, peut produire beaucoup de ces accidens; c'eſt pourquoi il faut que le Chirurgien faſſe voir ſa prudence lorſqu'il doit prononcer ſi une femme eſt groſſe ou non; il ne riſque rien à faire un jugement douteux, plûtôt qu'affirmatif, parce que c'eſt le tems qui éclaircit de la verité. Un Chirurgien ne ſe repent jamais d'avoir douté, & il peut ſe repentir d'avoir aſſuré.

Dans une maladie conſiderable qui demandera

de grands remedes, ſi la malade eſt ſoupçonnée d'être groſſe, les Medecins ne lui en ordonneront point qu'ils ne ſoient ſurs de l'état où elle eſt, qui peut mieux les en inſtruire que le Chirurgien Accoucheur; c'eſt alors qu'aprés avoir examiné murement toutes choſes, il doit encore ſuſpendre ſon jugement, parce que toute femme qui eſt en puiſſance de mari, peut tous les jours devenir groſſe : Quel ſpectacle affreux ne ſeroit-ce point, ſi aprés avoir décidé qu'elle n'étoit pas groſſe, & avoir pris des remedes violens, on voyoit ſortir un enfant mort comme il n'eſt arrivé que trop ſouvent; ou ſi malgré tous les remedes la femme demeuroit groſſe, & accouchoit à tems, comme je l'ai vû plus d'une fois!

Si le Chirurgien eſt conſulté par une mere inquiete & ſoupçonneuſe, qui aura fait un jugement temeraire de ſa fille, ou par une autre mere de trop bonne foy à qui il ne ſera pas entré dans l'eſprit que ſa fille peut être groſſe, & que l'on traitera pour une autre maladie, il faut pour lors que le Chirurgien faſſe l'office de Mediateur, qu'il menage l'honneur de la fille, & la réputation de ſa famille, & qu'il n'aille pas par trop de précipitation irriter les parens, & fournir matiere à une hiſtoire qui ſerviroit d'entretien à toute la Ville.

Il arrive ſouvent que des femmes condamnées à la mort, declarent qu'elles ſont groſſes; ceux qui ſont appellez par les Juges pour les viſiter & en décider, ne doivent point imiter cette Sage-femme qui dans une pareille occaſion dit aux Juges que la criminelle n'étoit point groſſe, à laquelle ayant été executée, on trouva dans la matrice, en la diſſequant publiquement, un enfant de trois mois & demi. Il eſt vrai qu'il y a pluſieurs de ces malheureuſes qui ſe diſent groſſes

pour differer leur punition ; mais il vaut encore mieux la retarder de quelques mois, juſqu'à ce que l'on ait des preuves certaines qu'elles ne le ſont pas, que de riſquer de faire perir un enfant avec ſa mere.

On ſçait qu'il ſe fait tous les jours des conceptoins, & on eſt certain qu'elles ſe font dans le ventre de la mere : mais on a de la peine à comprendre comment elles ſe font ; la diverſité des ſentimens de ceux qui nous en ont écrit, jette dans l'embarras ſur ce que l'on en doit croire ; je vais rapporter dans le Chapitre ſuivant les trois principaux, afin que l'on puiſſe juger, & ſuivre celui qu'on trouvera le plus vrai-ſemblable.

CHAPITRE IX.

Trois ſentimens ſur la generation.

IL ne faut pas s'étonner ſi ſur l'Ouvrage le plus impenetrable de la Nature, qui eſt la generation, il y a tant de differens ſentimens, je ne rapporterai ici que les trois principaux, dans leſquels je me renfermerai Le premier, que c'eſt l'homme qui fournit toute la matiere dont l'enfant eſt formé : le ſecond, que l'homme & la femme donnent également leurs ſemences pour le former : le troiſiéme, que c'eſt la femme qui donne un œuf, dans lequel l'enfant eſt formé aprés que la ſemence de l'homme y a porté la fecondité.

Ce premier ſentiment étoit celui des anciens Philoſophes dont Ariſtote étoit du nombre, qui croyoient que la ſemence ſeule de l'homme étoit ſuffiſante pour produire un autre homme ; que cette ſemence jettée & reçûë dans le fond de la

matrice, ſon orifice interne ſe fermoit ſi exactement, qu'il n'y pouvoit plus rien entrer ni ſortir ; qu'aprés il ſe faiſoit un arrengement de particules de cette ſemence, dont chaque partie du corps étoit compoſée.

Ils regardoient la femme comme une terre fertile dans laquelle le Laboureur jette du grain, & qui ne produiroit rien ſi elle n'étoit bien enſemencée ; de ſorte que ſelon eux, le mâle donne la ſemence, & la femelle le lieu & la nourriture à un fœtus, juſques à ce qu'il ſoit aſſez fort pour ſortir de cette priſon.

Ils alloient plus loin, en diſant que les femelles étoient des animaux imparfaits ; que la Nature ſe propoſoit de faire des mâles, qu'ils diſoient être parfaits, & qu'elle ne faiſoit des femelles que par erreur ; mais les lumieres du Chriſtianiſme ont détruit cette opinion des premiers Philoſophes ; elles nous apprennent que le mâle & la femelle ſont tous deux ſortis de la main du Créateur, & par conſequent également parfaits.

Le ſecond ſentiment a ſubſiſté pendant plus de quinze ou ſeize Siécles. Tous les Anatomiſtes qui ont écrit pendant tout ce tems, étoient perſuadez que la generation ſe faiſoit par le mêlange des ſemences de l'homme & de la femme, que l'un & l'autre en fourniſſoient également pour former l'enfant.

Ce ſentiment étoit ſi univerſellement reçu, & appuyé de tant de raiſons, & de tant de faits qui leurs paroiſſoient vrai-ſemblables, que pendant la longueur de tous ces tems, perſonne ne s'eſt aviſé de le conteſter ; & nous le ſuivrions peut-être encore aujourd'hui, ſi dans le dernier Siécle quelques Anatomiſtes ne nous avoient fait voir que l'homme étoit produit par un œuf, comme le ſont tous les Etres qui peuplent l'Univers.

En effet on ne doit pas être surpris si cette erreur a subsisté ; tant de circonstances sembloient l'autoriser, qu'il étoit impossible de ne la pas suivre ; c'est cette vrai-semblance qui a entraîné Mauriceau dans cette opinion ; il a tellement crû qu'elle étoit la veritable, que quoique de son tems on ait fait la découverte des œufs, il n'a jamais voulu changer de sentiment ; & au contraire il l'a regardée comme une nouveauté que l'on ne devoit point introduire, & a persisté dans ses écrits à soutenir que la generation se faisoit de la maniere qu'il l'a décrite.

Il est persuadé que la femme à deux testicules comme les hommes, qu'ils sont placez dans la capacité du ventre, au dessus de la matrice, afin que par la chaleur du lieu, la semence de la femme qui est plus sereuse & plus humide que celle des hommes, fut animée & perfectionnée ; que dans la substance de ces testicules, comme dans celle des hommes, il s'y fait une coction du sang qui y est converti en semence, laquelle y est gardée dans de petites vesicules, pour être ensuite portée par les vaisseaux éjaculatoires dans le fond de la matrice, au tems de l'action.

La semence de la femme étant, selon Mauriceau, versée avec plaisir & chatouillement dans la matrice, dans le même tems que celle de l'homme est éjaculée dans le vagin, & reçue dans ce même fond de la matrice, dont l'orifice interne se ferme alors pour ne les point laisser échaper, & pour comprimer & embrasser de toutes parts ces deux semences ; aprés quoi elle reduit de puissance en acte par sa chaleur, les diverses facultez qui sont dans les semences qu'elle contient, dont elle débrouille peu à peu le cahos, se servant des esprits dont ces semences écumeuses & bouillantes sont toutes remplies, lesquelles ayant reçus

un mouvement divin dans le premier moment de la conception, ſont comme les inſtrumens avec quoi elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties auſquelles elle donne avec le tems, l'accroiſſement & la derniere perfection, avec le ſecours du ſang menſtruel qui y eſt porté.

On a objecté que ſi la generation ſe faiſoit de cette maniere, il faudroit que la femme n'uſa point du coit pendant qu'elle eſt groſſe, parce que la ſemence verſée par l'éjaculation qu'elle en feroit dans le fond de la matrice, troubleroit la conception, & cauſeroit l'avortement. Pour lever cette objection, on ſuppoſe qu'il y a un autre vaiſſeau éjaculatoire qui dans le tems de la groſſeſſe, conduit la ſemence dans le col de la matrice; que ce vaiſſeau étant plus long que l'autre, eſt la cauſe pourquoi les femmes groſſes ont plus de plaiſir dans le coit que les autres, parce que par la longueur du conduit le chatouillement dure plus long-tems; mais ces deux vaiſſeaux éjaculatoires ſont imaginaires, ne ſe pouvant pas démontrer, auſſi-bien que cette augmentation du plaiſir dont les femmes ne conviennent pas.

Ces deux parties ſituées au deſſous & à quelque diſtance du fond de la matrice, que des Anciens ont nommez teſticules, ne le ſont point effectivement, ce ſont deux corps compoſez chacun de dix ou douze veſſicules de la groſſeur d'un gros pois, attachées chacune par une petite queue comme ſont les grains de raiſin, & qui ſemblable aux grains de raiſin, n'ont point de communication les unes avec les autres, & qui contiennent chacune une liqueur capable de former un enfant, comme tous les œufs qui compoſent l'ovaire d'une poule, renferment chacun dequoi faire un poulet.

Suivant le principe de Mauriceau, il faudroit que ces veſſicules dont il forme le teſticule de la femme ſe communicaſſent les unes aux autres pour pourvoir verſer la liqueur qu'elles contiennent dans le vaiſſeau éjaculatoire qu'il leur donne ; il faudroit auſſi qu'il pût faire voir cet autre vaiſſeau, par lequel il conduit la ſemence dans le vagina pendant la groſſeſſe ; il faudroit encore qu'il nous prouva l'inutilité de pluſieurs parties qui ſont au col de la matrice, & à l'orifice externe, & particulierement du clitoris, de l'uſage duquel il ne dit pas un mot; mais comme il n'y a pas une ſeule particule dans la fabrique de la machine qui n'ait ſon uſage, nous allons tâcher de les connoître.

Cette opinion du mêlange des ſemences, eſt tellement pleine de difficultés qu'il eſt preſque impoſſible de les éclaircir, & d'autant plus que pour l'expliquer on a recours à des facultez, à des vertus, & à des mouvemens divins qui ne contentent point le Phyſicien qui veut qu'on lui faſſe connoître ce qui ſe paſſe par des effets purement naturels.

On convient que Dieu a crée tous le Etres qui ſont dans l'Univers, & que nous entendons par la Nature, une cauſe ſeconde qui agit ſur tous ces Etres, ſelon les mouvemens qu'ils ont reçus du Créateur, & ſuivant les regles de la mecanique dont ils ſont fabriquez ; ſur ce principe tâchons de developer comment ſe fait la generation de l'homme, & n'ayons point recours à des qualitez occultes, ni à des facultez qui ne ſont que des termes qui n'expliquent rien.

L'Ecriture nous apprend que Dieu ne s'eſt ſervi que d'un ſeul moyen pour créer l'Univers, & tous les Etres qui le rempliſſent : il a dit, & tout a été

a été fait ; & comme il vouloit que ces Etres fuſſent perpetuels en ſe produiſant les uns les autres, les recherches des habiles Phyſiciens nous font voir que le Créateur s'eſt ſervi d'un moyen uniforme pour cette production univerſelle, qui eſt par le moyen d'un œuf

Par ce mot d'œuf, on n'entend pas ſeulement parler de ceux des oiſeaux qui ſont connus de tout le monde. On en fait un mot general qui comprend ceux des animaux, des poiſſons, des inſectes, & des plantes ; enfin par un œuf on entend tout ce qui renferme en ſoy un Etre ſemblable à celui dont il a été détaché.

On ſçait que les œufs des oiſeaux contiennent chacun dequoi produire un petit oiſeau ; que ceux des poiſſons renferment un autre poiſſon ; que de ceux des inſectes il en ſort un petit inſecte ; que des graines des plantes il en vient une plante ſemblable à celle qui l'a produit. Il n'y avoit que les animaux terreſtres qu'on ne croyoit pas ſortir d'un œuf, parce qu'étant engendrez & nourris dans les entrailles de leurs meres, ils n'en ſortoient qu'aprés être tout-à-fait formez ; mais le principe de leur generation ſe fait par un œuf, & eſt ſemblable à celui de tous les autres Etres, avec cette difference que les oiſeaux couvent hors d'eux mêmes, & que les animaux de la terre, dont l'homme eſt du nombre, couvent en eux-mêmes.

Parce que j'ai commencé de dire ſur l'opinion des œufs, on connoît que je ſuis perſuadé que c'eſt l'unique moyen dont l'Auteur de la Nature s'eſt ſevi pour la production de tous les Etres, je vais tâcher d'en convaincre le Lecteur, en lui expliquant le plus intelligiblement qu'il me ſera poſſible, tout ce qui ſe paſſe dans la generation.

CHAPITRE X.

Comment l'enfant eſt formé.

J'éviterai tout autant que je le pourrai de me ſervir d'aucuns mots qui puiſſent choquer la pudeur de ceux qui liront cet Ouvrage : je choiſirai les termes les plus modeſtes, & je n'emploirai que ceux dont les Phyſiciens & les Naturaliſtes ne peuvent pas ſe diſpenſer de ſe ſervir pour faire connoître toutes les circonſtances d'une action que tous les hommes veulent pratiquer, & dont ils ne veulent pas qu'on parle.

La premiere circonſtance, qui eſt abſolument neceſſaire pour la generation, c'eſt la diverſité des ſexes, le mâle ſans la femelle, & la femelle ſeparée du mâle, ne produiront rien ; il faut donc qu'ils ſoient l'un avec l'autre, & qu'ils s'approchent ; car s'ils ne faiſoient que ſe regarder, ils ne feroient point d'enfans, & il ne ſuffit pas qu'ils s'aprochent l'un de l'autre, il faut encore qu'ils s'accouplent enſemble.

Tous les animaux, chacun, dans leurs eſpeces, executent cet accouplement dans la poſture que leur inſtinct naturel leur a inſpiré ; il n'y a que l'homme qui a inventé des poſtures pour ſon plaiſir. Devroit-il chercher du ragoût dans une action dont il doit s'acquitter ſimplement, parce qu'elle eſt purement naturelle. Je n'entrerai point dans ce détail, je dirai ſeulement que la poſture la plus convenable pour la generation, eſt celle dans laquelle la ſemence peut-être lancée directement dans le fond de la matrice.

On ne voit point les animaux ſe cacher pour s'accoupler ; ils le font dans tous les endroits où ils ſe rencontrent : l'homme ſeul ſe dé-

robe aux yeux des autres, & il semble qu'il soit honteux de produire son semblable. Il n'en étoit pas de même dans l'Antiquité, puisqu'en demandant à un Philosophe ce qu'il faisoit, il répondit fierement, je plante un homme. En effet, y a-t-il plus de mal à planter un homme, qu'à planter un choux ?

Afin que l'accouplement du mâle avec la femelle ait son effet, il faut que l'un & l'autre fourniſſent chacun de leur part ce qui eſt neceſſaire pour engendrer. Examinons ce qui dépend du mâle, & aprés nous verrons ce que la femelle doit donner.

Trois conditions ſont requiſes au mâle, 1°. l'érection, 2°. l'introduction, 3°. l'éjaculation; s'il manquoit quelqu'un de ces trois articles, l'ouvrage ne ſe pourroit pas accomplir ; car il faut qu'ils ſe ſuccedent l'un à l'autre, & très-promptement.

Par l'érection on entend le roidiſſement de la verge, qui ſe fait par le ſang arteriel porté dans les deux nerfs caverneux, lorſque l'imagination eſt échauffée par la preſence de l'objet, ou par l'idée du plaiſir qu'on ſouhaite de reſſentir. Ce ſang alors emplit ces gros nerfs, les gonfle, & les roidit de telle maniere, que la verge devenue furieuſe, cherche à ſe ſatisfaire, l'animal n'étant plus maître de lui, & l'homme ayant ſouvent oublié ſa raiſon.

Par l'introduction on entend l'entrée de la verge ainſi roide dans le col de la matrice, qui n'a pas moins d'empreſſement de la recevoir, qu'elle en a d'y entrer. Ces deux parties ſont autant faire l'une pour l'autre, qu'une gaine eſt faite pour un couteau ; c'eſt pourquoi on a donné au col de la matrice le nom de vagin, dérivé de *vagina*, qui ſignifié gaine. Ces parties pour lor-

reſſentent un chatouillement mutuel cauſé par une friction qui leur fait ſouhaiter une éjaculation reciproque, à laquelle elles aſpirent, comme étant le but de leurs plaiſirs.

Par l'éjaculation on entend la ſortie de la ſemence de l'homme, qui étant détachée des gardouches ſeminaires, force les vaiſſeaux éjaculatoires de lui donner paſſage, & eſt pouſſée avec impetuoſité par les muſcles éjaculatoires hors de l'uretre, pour être jettée dans la matrice. C'eſt dans ce moment que par un engourdiſſement délicieux, le plaiſir augmente, à tel excès, que l'imagination & toutes les ſenſations abandonnent les autres parties pour ſe porter uniquement en cet endroit : de ſorte que ce qui n'étoit qu'un chatouillement dans le commencement, devient une eſpece d'extaſe ſur la fin de l'action.

Ces trois circonſtances accomplies, ce n'eſt point la faute de l'homme ſi la femme ne conçoit point, il a fait de ſon côté tout ce qui dépendoit de lui. Voyons à preſent ce qui ſe paſſe chez la femme.

Je ſuppoſe une femme d'une bonne conſtitution, qui n'a aucune maladie eſſentielle, & qui a paſſé l'âge de quatorze ans, laquelle livrée aux careſſes de ſon mari, les reçoit avec joye, & s'y abandonne toute entiere : dans cette heureuſe diſpoſition, la verge dans l'état que je viens de la marquer, ayant été introduite dans le vagina, & ayant éjaculé la ſemence contre l'orifice interne de la matrice, cette ſemence en eſt reçue & portée dans le fond de la matrice, d'où elle eſt pouſſée par les conduits des trompes aux ovaires, où frapant l'œuf, le premier diſpoſé à être en maturité, elle le rend fecond, & l'oblige de ſe détacher de l'ovaire, & de tomber dans le même canal de la trompe qui le conduit dans le

fond de la matrice, & dont par la suite il en sort un enfant.

Cette manœuvre, quoi que nouvellement découverte, s'est faite de tous temps; il ne faut pas avoir des lumieres surnaturelles pour la concevoir; car elle est toute mecanique; & en examinant bien la structure de la matrice, & des parties qui l'accompagnent, on connoîtra qu'elle ne se peut pas faire autrement. Je vais en faire observer toutes les particularitez, afin que les plus incredules, & les plus obstinez contre l'opinion des œufs, ne puissent pas en disconvenir.

Les deux ligamens ronds dont j'ai fait voir, contre le sentiment de tous les Anatomistes qui leurs en attribuoient un tout opposé, que l'usage étoit d'amener le fond de la matrice au devant de la verge pour en recevoir la semence; ces ligamens ayant fait leur fonction, & la semence reçue; l'orifice interne s'étant fermé exactement; le fond de la matrice par un mouvement peristaltique la resserre, & sa cavité devenant plus petite, elle presse la semence, & l'oblige d'entrer dans les canaux des trompes; & d'aller jusqu'à l'ovaire.

Il faut observer que la cavité de la matrice n'est pas absolument ronde, qu'elle est large & platte; que quand elle se resserre ce sont ces deux parois, sçavoir celui de devant, & celui de derriere, qui s'approchent l'un de l'autre, comme font les deux platines d'un gofrier, & qui s'aplatissans sur la semence reçue, la contraignent de prendre le chemin de l'ovaire. C'est ce mouvement de la matrice que les femmes ne manquent pas de ressentir, qui a fait croire aux Sectateurs du mêlange des deux semences, que c'étoit la matrice qui se resserroit pour embrasser les semences, & qui leur a fait dire que c'étoit un signe infaillible de la conception.

Une des raisons des plus fortes des ces Sectateurs contre les Ovaristes, étoit que les canaux des trompes étant ouverts par leurs extremitez, la semence qu'ils avoient reçu ne pouvoit pas se dispenser de tomber dans la capacité du ventre; que si l'on vouloit qu'elle fut portée à l'ovaire, il falloit donner à cette trompe un instinct ou une faculté d'aller dans ce tems-là se joindre à l'ovaire, parce que dans les autres tems elle en est éloignée, comme on le voit effectivement dans tous les cadavres que l'on ouvre.

On répond à cette objection, que le même mouvement que les ligamens ronds font faire au corps de la matrice en l'approchant de la verge, tire aussi l'extremité des trompes qui y sont attachées, & que l'autre extremité des trompes est obligée par ce moyen de monter en haut, & de s'approcher des ovaires; & de plus les ligamens larges étant attachez au fond de la matrice, ils ne peuvent se dispenser de le suivre lorsqu'il descend en bas; & par consequent les ovaires qui tiennent à ces ligamens larges; de sorte que l'extremité de la trompe montant en haut, & l'ovaire descendant en bas par le même mouvement ces parties deviennent contigues, & en état à l'ovaire d'être frapé par la semence apportée par la trompe, & à la trompe de recevoir l'œuf qui se détache de l'ovaire pour le porter dans la matrice.

Il ne faut point à ces parties, d'instinct ni de facultez pour faire ce qu'elles font, de même qu'il n'en faut point pour sonner à des sonnettes attachées à un cordon; il n'y a qu'à tirer le cordon & infailliblement elles sonneront. Ainsi ces parties agissent par un mouvement de ressort qui dépend absolument de leur structure naturelle, & qui ne leur permet pas de faire autrement.

Tous les œufs qui compoſent l'ovaire de la femme ne ſont pas d'égale groſſeur, de même que ceux qu'on trouve dans les ovaires des poules; ceux qui approchent le plus de leur maturité, ſont les plus gros, & ceux qui en ſont les plus éloignez, ſont les plus petits. Ces œufs ſont compoſez d'une petite pellicule tres-déliée, qui renferme une liqueur aſſez ſemblable à du blanc d'œuf; ſi on les fait cuire, ils ſe durciſſent comme le blanc d'un œuf de poule. C'eſt de cette liqueur dont l'enfant eſt formé, comme le poulet l'eſt du blanc de l'œuf.

Les œufs des animaux terreſtres ſont differens de ceux des volatils : ceux des premiers ne ſont compoſez que d'une petite membrane, & d'une liqueur qu'elle contient; ceux des derniers ont une coquille, & renferment un jaune; la coquille leur étoit neceſſaire, parce qu'étant obligez de couver leurs œufs hors d'eux-mêmes, il leur falloit cette coquille pour leur ſervir de rempart contre de petits accidens qui pourroient leur arriver : ils avoient auſſi beſoin d'un jaune pour ſervir de nourriture au petit dans le tems qu'il eſt renfermé dans la coquille, & juſqu'à ce qu'il pût en ſortir; mais les animaux terreſtres couvans en eux-mêmes, n'avoient beſoin ni de l'un, ni de l'autre.

Tous les œufs pour être rendus feconds, il faut qu'ils ſoient frapez par la ſemence du mâle; nous voyons que les œufs que les polettes font ſans avoir été cochées ſont clairs, & ne produiſent rien. Il faut donc que la ſemence du coq porte la fecondité à l'ovaire de la poule, ſi l'on veut avoir des poulets; il faut de même que la ſemence de l'homme aille à l'ovaire de la femme, ſi on en veut voir ſortir des enfans.

On ſçait bien que c'eſt la ſemence du mâle qui

rend l'œuf fecond ; mais l'embarras eſt de ſçavoir comment cela ſe fait: tâchons de devoiler ce myſtere. Dans le moment de l'éjaculation, les deux premieres gouttes de la ſemence, qui ſont ce qu'il y a de plus ſubtil, & qui en ſont proprement l'eſprit, ſont lancées & jettées loin de la verge, le plus groſſier & le plus épais ne faiſant que baver le long de la tête de la verge, demeure dans le vagina : ce ſont ces deux premieres gouttes qui ſont reçues dans la matrice, & envoyées promptement à l'ovaire, qui frapans la membrane du premier œuf qu'elles touchent, l'imbibent, la penetrent, & ſe mêlans avec la liqueur qui la remplit, elles la vivifient & l'animent, de maniere que devenu plus gros, il ſort de la petite cavité qui le contenoit, & entrant dans la trompe, eſt porté & conduit dans la matrice.

J'ai vû quelques filles qui malheureuſement pour elles, ont experimenté ce que j'avance, dans la crainte de devenir groſſes, elles ne permettoient à leurs amans que de le mettre entre les cuiſſes, & ſe croyoient par ce moyen en ſureté, & qui par la ſuite ſe ſont trouvées groſſes & pucelles ; ce qui n'eſt pas difficile à comprendre, car dans l'ardeur de l'action, la matrice échauffée, avide de recevoir la verge & la ſemence, s'étoit avancée juſqu'à l'orifice externe ; & ces deux premieres gouttes de la ſemence de l'amant ayant été lancées contre l'orifice, elles avoient été reçues & portées à l'ovaire ; de ſorte que ces filles ſont devenues groſſes ſans qu'il y ait eu introduction de la verge, & quoique le plus groſſier de la ſemence n'ait été verſé qu'entre leurs cuiſſes.

Il n'y a pas long-tems que je fus conſulté par un Directeur à qui une fille de famille en ſe confeſſant à lui, avoit fait un pareil aveu. Il ne

pouvoit pas croire qu'il n'y eut eu quelque chose de plus ; mais après que je lui eus expliqué la possibilité du fait, il me quitta dans le dessein de travailler auprés des parens pour les marier ensemble.

Par tous ces faits on connoît que c'est l'esprit seul de la semence, contenu dans ces deux premieres gouttes qui vivifie l'œuf ; que le plus grossier ne sert qu'à pousser le plus subtil dans l'endroit, où il doit aller: d'autres faits détruisent encore l'opinion du mêlange des deux semences; ceux qui la soûtenoient étoient persuadez que tout le corps de la semence entroit dans le fond de la matrice, & par consequent que la femme se trouvoit seiche aprés l'action ; mai cette circonstance ne se trouve pas vraie, car soit qu'elle ait conçu, ou soit qu'elle n'ait pas conçu, elle est toûjours mouillée, & obligée de s'essuyer.

Il n'est pas difficile à concevoir que le plus subtil de la semence qui en est comme l'élixir, peut aisement penetrer la membrane de l'œuf pour l'animer, puisque la seve de la terre qui n'est pas à beaucoup prés si penetrante que la semence, imbibe les membranes des graines que l'on y jette, les perce, les grossit, & les fait germer en peu de tems.

Il y a environ dix ans qu'il s'éleva une opinion nouvelle, qui disoit que l'origine de l'homme & de tous les animaux, étoit un vers ; qu'il y avoit dans toutes les semences une infinité de petits vers, qu'ils appelloient seminaires que le microscope faisoit découvrir, comme ceux que l'on voit nager dans le vinaigre, qu'on les apperçoit se mouvoir dans une semence chaude, & qu'ils perissoient aussi-tôt qu'elle étoit refroidie. Ils prétendoient que de la semence qui alloit fraper l'œuf, un de ces vers en perçoit la membrane,

& que s'étant placé dans l'œuf, ce jet étoit le premier principe de l'animal qui en étoit formé ; ils ne rempliſſoient pas ſeulement de vers la ſemence, ils en mettoient encore dans toutes les liqueurs, & dans toutes les parties de l'animal.

Cette opinion s'eſt rallentie peu à peu, & ceux qui en ont été les inventeurs & les défenſeurs, ont de la peine à la ſoûtenir, parce qu'ils prétendoient faire voir des milliers de petits vers dans très-peu de ſemence, & que de ce grand nombre il n'y en avoit qu'un qui vivifia l'œuf, & que tous les autres devenoient inutils; mais que ce ſoit un ver ou l'eſprit de la ſemence qui entre dans l'œuf pour l'animer, cela ne change rien à nôtre principe, il ſe détache enſuite, & entre dans la trompe pour être conduit dans la matrice.

Les trompes ſont des conduits membraneux dont les ouvertures des extremitez flotantes, ſont plus larges que celles qui percent la matrice; elles ſont faites à peu prés comme de petits entonnoirs ; de ſorte qu'ayant reçu l'œuf par l'extremité la plus large, elle l'embraſſe & le preſſant doucement par un mouvement vermiculaire ſemblable à celui des inteſtins, elle le fait avancer juſqu'à ce qu'il ſoit tombé dans la cavité de la matrice.

CHAPITRE XI.

Des enfans formez hors de la matrice.

IL eſt arrivé quelquefois, ſoit par la groſſeur de l'œuf, ſoit par l'étroiteſſe du paſſage que l'œuf s'eſt arrêté dans ce conduit, qui ne pouvant pas aller plus loin, s'y eſt germé, y a jetté des racines, qui s'étant abouchées avec les vaiſſeaux de la trompe, comme il auroit fait avec ceux de la matrice s'il y étoit entré, s'eſt nourri & a groſſi juſqu'à un certain degré; mais la membrane de la trompe n'étant pas capable d'une auſſi grande diſtenſion que celle de la matrice, elle s'eſt crevée, & l'enfant eſt tombé dans la capacité du ventre, où il a quelquefois reſté mort pluſieurs années, & d'autres fois cauſé la mort à ſa mere dans le tems qu'il a forcé ſa priſon.

Les exemples de la groſſeſſe de vingt-cinq ans d'une femme de Toulouſe, celle de vingt-trois ans d'une femme de Pont-à-Mouſſon, & pluſieurs autres dont je rapporte les hiſtoires dans la Diſſertation ſur la generation que j'ai donnée dans mon Anatomie de l'homme, font foy de ce que j'avance : j'ai encore reçu de Breſt il y a peu d'années, la relation d'une groſſeſſe dont l'enfant avoit été formé dans la trompe, je ne l'ai pas encore donné au Public, mais elle confirme les autres, & prouve que c'eſt un fait conſtant qu'il y a eu des enfans qui ſe ſont formez dans la trompe, comme dans la matrice.

De ces faits, quoique veritables, Mauriceau n'en a jamais voulu convenir, parce qu'ils ne s'accordoient pas à ſon principe ſur la generation. Il étoit perſuadé qu'elle ſe faiſoit par le mêlange des deux ſemences; or ces ſemences ne pouvoient

s'arrêter dans le conduit de la trompe, étant des liqueurs qui en seroient sortis aisement par l'une de ses extremitez ; il n'y avoit donc qu'une cavité comme celle de la matrice qui les pût retenir : & selon lui, il n'y avoit que ce lieu seul où il se pût faire la generation; mais s'il eut voulu se rendre à l'opinion des œufs, il eut connu qu'elle étoit possible dans la trompe, comme on le voit par cette planche qui represente un enfant formé dans la trompe d'une femme grosse morte à l'Hôtel-Dieu de Paris.

L'histoire qu'il rapporte lui-même de cette femme de la ruë de la Tannerie qui mourut, & dont il fit graver la matrice, prouve ce qu'il s'efforce de contester. Il soûtient que l'enfant a été formé dans la propre substance de la matrice, & non dans la trompe; sa preuve est que le ligament rond, & la corne de la matrice de ce côté en étoient separez, parce qu'il s'étoit fait un allongement en forme de hergne, dans lequel étoit une poche qui contenoit l'enfant, & que s'étant crevée à trois mois, avoit causé la mort à la mere avec des convulsions, & de très-grandes douleurs. Mauriceau auroit bien de la peine à nous faire concevoir comment la semence, telle qu'il la suppose mêlangée avec celle de la femme, peut entrer dans la substance de la matrice, s'y loger, & y former un enfant, aussi n'en parle-t'il pas. Mais on peut facilement comprendre que l'œuf s'est arrêté à l'extremité de la trompe qui perce la substance de la matrice, parce que ce bout de la trompe en étant l'endroit le plus étroit, il est probable qu'il se doit plûtôt arrêter là qu'ailleurs. Tous ceux qui ont examiné ce fait, sont convenus que cet enfant avoit été formé dans l'extremité de la trompe qui aboutit à la matrice, & ont été confirmez dans l'opinion des œufs.

Graëf l'a auſſi autoriſé dans ſon Livre des Organes de la femme qui ſervent à la generation il n'y a que Mauriceau qui a voulu être ſeul de ſon ſentiment.

Ne parlons plus de ces œufs qui s'arrêtent en chemin, examinons ceux qui arrivent à bon port munis de toutes les qualitez neceſſaires pour donner des enfans, c'eſt-à-dire qui contiennent toutes les particules capables de former un corps, & qui ont été rendus feconds par la ſemence de l'homme qui les a frapez.

CHAPITRE XII.

Par quels moyens l'enfant reçoit ſa nourriture.

UN œuf ayant été reçu & embraſſé de la matrice, commence par jetter de petits filamens en forme de racines qui ſe gliſſant entre les fibres de la ſubſtance de la matrice, en reçoivent un ſang qu'ils apportent à l'œuf pour le nourrir, l'augmenter, & devoloper ce qu'il contient; il reſſemble en cela à un grain de bled, qui jetté dedans une terre fertile, commence par répandre des racines qui lui apportent une ſeve qui lui ſert à nourrir la plante qu'il renferme.

De ces premiers filamens & de ce ſang apporté, il s'en forme un corps de figure ronde, ſemblable à un petit gâteau qu'on nomme *placenta*, qui non ſeulement ſert à attacher & ſuſpendre l'œuf au milieu du fond de la matrice, mais encore à entretenir la circulation du ſang de la mere avec l'enfant, & de l'enfant avec la mere en recevant celui de la mere & l'envoyant à l'enfant, & en renvoyant à la mere celui qui lui revient de l'enfant.

Le placenta par une mecanique admirable,

reçoit le ſang par les arteres de la mere, qui répandu dans ſa ſubſtance entre dans les branches de la véne umbilicale, qui le porte par le cordon à l'enfant ; il va enſuite paſſer par le ventricule droit de ſon cœur, d'où il paſſe par le trou Botal dans le gauche, ne pouvant pas paſſer par ſes poumons, parce que le fœtus ne reſpire point : de ce ſang arteriel de l'enfant, il en revient une partie au placenta par les deux arteres iliaques, où étant de nouveau répandu dans le placenta, il entre dans les embouchures des vénes de la matrice pour être porté dans la véne cave, & de là au cœur avec le reſte du ſang de la mere ; de ſorte qu'il y a dans le placenta des arteres de la mere & de l'enfant ; & il en ſort auſſi des vénes de la mere & de l'enfant, ce qui entretient la circulation entre l'une & l'autre, tant que l'enfant eſt dans le ventre de la mere.

Le placenta attaché par ſa partie ſuperieure au fond de la matrice, & par ſon inferieure à la membrane de l'œuf, ces parties ne ſont plus qu'un corps pendant que l'enfant eſt enfermé dans la matrice. Du milieu de ce corps deſcend un petit cordon qui va s'attacher par ſon extremité à un petit germe qui eſt au milieu de l'œuf; ce petit germe eſt le premier principe de l'homme, qui dans le commencement n'eſt pas plus gros qu'un grain de millet, il groſſit à meſure que le ſang y eſt apporté, & inſenſiblement toutes les parties de ſon corps ſe developent les unes aprés les autres, qui toutes enſemble forment un enfant parfait.

Ce cordon qui eſt attaché par ſon extremité ſuperieure au placenta, va par ſon inferieure s'inſerer au nombril du fœtus ; il eſt compoſé d'une véne appellée umbilicale, qui porte le ſang de la mere qu'elle puiſe du placenta dans le corps

du fœtus, & de deux arteres nommées iliaques, qui portent des arteres du fœtus, & qui vont le long de ce cordon verſer le ſang qui revient du fœtus dans le placenta ; ces trois vaiſſeaux ſont envelopez d'une membrane qui empêche qu'ils ne ſe rompent dans le chemin qu'ils font du fœtus au placenta.

Quelques anciens croyoient que la longueur de ce cordon contribuoit à perfectionner le ſang qui y paſſe, mais ils n'en ont pas trouvé les veritables uſages qui ſont deux, l'un pour laiſſer la liberté à l'enfant de ſe remuer, & de ſe tourner dans le ventre de la mere; & l'autre pour laiſſer ſortir l'enfant le premier dans le tems de l'accouchement, & enſuite le placenta, ce qui n'auroit pas pû ſe faire s'ils euſſent été attachez l'un proche de l'autre, parce qu'ils auroient été obligez de ſortir enſemble.

Ceux qui ont voulu ſçavoir ce qui ſe formoit le premier, ont tous aſſuré que c'étoit la membrane qui contenoit les ſemences : nous en convenons avec eux ; mais non pas de la maniere de la formation ; car ils pretendent qu'elle eſt faite dans la matrice, & qu'elle eſt le premier ouvrage de la Nature, & nous aſſurons qu'elle eſt fabriquée dans l'ovaire, & qu'elle tombe toute faite dans la matrice avec la liqueur qu'elle contient.

Ce fait rapporté par Hippocrate dont il ſe ſervent pour autoriſer leur opinion, prouve la nôtre : ils diſent qu'aprés une conception de ſix jours une femme avorta, & que ce qu'elle jetta étoit renfermé dans une membrane ſemblable à celle d'un œuf qui n'a point de coquille, & que la ſemence contenue dans cette membrane étoit déja brouillée & pleine de filets rouges qui marquoient le commencement d'un enfant ; d'où ils

concluent que cette membrane étant auſſi forte, c'étoit ce qui avoit été commencé le premier.

On leur répond, qu'il eſt impoſſible que cette membrane ait pû être formée en ſix jours, & renfermer en ſi peu de tems les deux ſemences, & leur donner les premieres teintures de la conception. On ajoute que ſi elle eût été formée dans la cavité de la matrice, elle en auroit eu la forme, parce qu'elle lui auroit ſervi de moule : mais qu'étant ronde & petite, elle venoit de l'ovaire, & que c'étoit un œuf qui aprés avoir ſejourné pendant ſix jours dans la matrice, s'en étoit detaché, & en étoit ſorti par l'avortement; ainſi cette hiſtoire rapportée par Hippocrate, & citée par Mauriceau, confirme l'opinion des œufs.

En mettant une vingtaine d'œufs couver ſous une poule, & en caſſant un tous les jours, on verra quelles parties ſont formées les premieres; & on connoîtra le progrès qu'elles font tous les jours ; mais on ne peut pas faire de pareilles experiences ſur les femmes ; il en faut juger par comparaiſon de l'un à l'autre, & des tems qu'il faut pour les former ; car l'homme eſt neuf mois enfermé dans le ventre de ſa mere, & le poulet ſort de ſa coquille au bout de dix-huit jours.

Tous les Naturaliſtes conviennent que c'eſt le cœurq ui eſt le premier formé ; que c'eſt lui qui par ſon mouvement donne les premiers ſignes de la vie. En effet ſi on regarde à travers de la lumiere un œuf nouvellement couvé, on verra un point rouge qui eſt le cœur, où aboutiſſent pluſieurs venules qui lui apportent du ſang, lequel il diſtribuë aux autres parties pour les former & les nourrir.

Quand une fois le cœur eſt en mouvement, il communique la vie à toutes les autres parties de la

la machine, par le moyen du sang qu'il a reçu qu'il a vivifié en passant par ses ventricules, & qu'il distribue universellement par tout le corps, où il est poussé par une infinité de differentes pulsations ; de sorte que c'est par la circulation du sang que l'homme commence de vivre, c'est par elle qu'il vit tant qu'elle subsiste, & c'est enfin par elle qu'il meurt aussi-tôt qu'elle cesse.

C'est donc le cœur qui est le premier formé, le premier vivant, & le dernier mourant ; mais les Physiciens ne s'accordent pas sur le tems où le corps de l'enfant est tout-à fait formé, les uns veulent que le mâle le soit avant la femelle ; d'autres que ce soit la femelle qui ait le plûtôt atteint sa perfection : & d'autres que le mâle & la femelle soient parfaits en même tems, le plus grand nombre est de ceux qui suivent ce dernier sentiment. En effet nous voyons que les cochets & les poulettes écloſent en même jour ; & si l'on consulte les femmes qui ont eu plusieurs enfans, elles diront qu'elles sentent également remuer les garçons & les filles dans le même tems; & s'il y en a quelqu'une qui ait senti un enfant remuer plûtôt qu'un autre, cela vient de la force ou de la foiblesse de l'enfant, & non pas par l'avancement ou le retardement de la formation.

Si nous en croyons Kerckring, il nous assure dans son Traité de la generation du fœtus, avoir trouvé dans la matrice d'une femme morte subitement, quatre jours aprés ses menstrues, un petit fœtus dont les parties se distinguoient les unes des autres, quoiqu'elles ne fussent encore que grossierement tracées. Hippocrate dit que toutes les parties du corps de l'enfant sont entierement formées & figurées au septiéme jour. Pineau nous a donné la figure d'un fœtus de vingt jours,

qui étoit parfaitement accompli en toutes ſes parties. Mauriceau en a conſervé dans de l'eſprit de vin deux de vingt-cinq ou trente jours, dont toutes les parties du corps étoient tellement bien figurées, qu'on diſtinguoit aſſez que l'un étoit un garçon, & l'autre une fille.

De ces faits rapportez nous tirerons deux conſequences, la premiere que le fœtus eſt plûtôt formé que ne l'ont dit une infinité d'Auteurs, qui ont pretendu qu'il n'étoit parfait & vivant que lorſque la mere commençoit à ſe ſentir : & la ſeconde, qu'il faut qu'il ait été formé d'un œuf qui en renfermoit la matiere & le principe, avant que d'être dans la matrice ; car s'il étoit produit par le mêlange des ſemences il ne pourroit pas être parfait en ſi peu de tems.

Nous voilà en quelque maniere éclaircis de la formation du fœtus, mais nous ſommes dans un ignorance groſſiere ſur le tems que l'ame vient en prendre poſſeſſion pour l'animer, & mettre en mouvement tous les organes & les reſſorts d'une auſſi belle machine.

CHAPITRE XIII.

A quel tems l'enfant eſt animé.

TOus les Anatomiſtes ne s'accordent point ſur ce tems ; les uns le fixent à trente jours, d'autres à quarante, & d'autres vont juſques à deux ou trois mois ; mais ſuivant nôtre principe elle y doit arriver plûtôt, qui eſt dans le tems que le cœur & les vaiſſeaux ſont diſpoſez à commencer le mouvement circulaire du ſang ; ce ſeroit en vain que la Nature auroit fabriqué un corps plein d'organes & de reſſorts, ſi l'ame n'y entroit point, il reſteroit immobile, & ſans vie.

C'eſt donc l'ame qui met la matiere en mouvement ; c'eſt elle qui lui fait faire toutes ſes fonctions, qui comme ſouveraine ſe place dans le cerveau, d'où comme d'un Trône elle envoye par le moyen des nerfs ſes ordres à toutes les parties pour ſe faire obéir ; c'eſt elle enfin qui conſerve le corps, & qui le fait ſubſiſter tant qu'elle ne le quitte point, & qui le laiſſe perir quand elle s'en ſepare.

Mais qu'eſt-ce que l'ame ; de plus habiles gens que moi n'ont jamais pû le dire ; c'eſt pourquoi je n'entreprendrai pas d'en parler, je me contenterai de rapporter ici ce que quelques-uns en ont penſé : Il y en a qui croyent que toutes les ames ſont créées dès le commencement du monde, & qu'auſſi-tôt qu'un corps étoit diſpoſé à la recevoir, il en deſcendoit une pour l'animer ; d'autres ſont perſuadez que les ames ſont créées à meſure que les corps ſont formez, & prêts à être organiſez ; d'autres que l'ame eſt une harmonie & union des quatre qualitez élementaires qui font agir la matiere ; d'autres que l'ame eſt l'eſprit & la chaleur de la ſemence, qui met en mouvement les parties corporelles ; d'autres qu'elle eſt un ſouffle du Createur, qui comme cauſe premiere fait mouvoir toutes les cauſes ſecondes. Tous ces differens ſentimens ſeroient plus capables de nous embarraſſer, que de nous éclaircir, ſi la foy ne nous enſeignoit pas que l'ame eſt une ſubſtance inviſible & immortelle qui anime le corps, & qu'étant une étincelle de la Divinité, elle doit ſubſiſter éternellement.

CHAPITRE XIV.

Des membranes qui envelopent l'enfant.

LA membrane qui sert d'envelope à l'enfant tant qu'il est dans le ventre de sa mere, est la même qui renfermoit la liqueur de l'œuf avant la conception, de très-mince qu'elle étoit pour lors, & semblable à une toille d'araignée, elle épaissit à mesure que l'enfant croît, & elle est trés-forte dans les derniers mois de la grosseſſe, & capable de resister à tous les mouvemens de l'enfant.

Cette membrane qui ne paroissoit que simple lorsqu'elle étoit œuf, se peut separer en deux quand l'enfant en est fort; dont l'une qui est l'exterieure, est appellée chorion, & l'autre amnios.

Cette premiere membrane à qui l'on a donné le nom de chorion, est forte, dure & épaisse, elle est un peu rude & inégale par toute sa partie exterieure, qui est du côté qu'elle touche à la matrice; mais elle est plus polie en dedans, & elle s'unit & se joint de toutes parts avec l'amnios, de sorte qu'il semble que les deux ne fassent qu'une seule & unique membrane. Il y en a qui veulent qu'elle soit attachée dans toute sa circonference à la matrice; mais elle n'est adherente qu'à l'endroit du placenta qu'elle revest du côté qui regarde l'enfant.

Le sentiment de Mauriceau est que le chorion est adherent à la matrice; il y a apparence qu'il le croit, puisqu'il l'a écrit; mais son opinion est détruite par trois ou quatre objections que voici: La premiere, lorsque l'accouchement se déclare, cette membrane pousse en dehors, & s'alonge en forme d'un gros boudin plein d'eau, qui se creve

pour donner passage à l'enfant ; cet alongement ne se pourroit pas faire si elle étoit adherente. La seconde, c'est que quelquefois l'enfant sort la tête envelopée d'une grande partie de cette membrane, c'est ce qu'on appelle être né coëffé ; cette partie de membrane ne pourroit pas sortir avec l'enfant si elle tenoit à la matrice. La troisiéme, qu'après l'accouchement, lorsqu'on veut délivrer la femme ; on ne trouve point d'adherence de cette membrane avec la matrice, il n'y en a qu'à l'endroit du placenta. Enfin ma quatriéme observation, c'est que pendant la grossesse plusieurs femmes vuident des eaux qui se sont amassées entre la matrice & le chorion : si ces parties étoient adherentes, ces eaux n'auroient pas pû s'y placer.

La seconde membrane qui est appellée amnios, & qui tapisse interieurement le chorion, est si mince qu'elle en est transparente ; elle est un peu inégale du côté qu'elle s'attache au chorion, mais elle est fort polie par sa partie interne, qui est le côté par où elle touche à l'enfant qu'elle renferme immediatement. Elle ne touche point au placenta, parce que le chorion est entre les deux ; elle est tellement adherente au chorion, qu'on a de la peine à l'en separer ; & quand des deux on n'en feroit qu'une, on ne se tromperoit gueres.

On peut comparer ces membranes à un balon dont la peau de dehors est beaucoup plus épaisse & plus forte que celle de dedans, ou bien aux deux membranes qui envelopent le cerveau, dont la dure mere est plus épaisse que la pie mere, avec cette difference que celles du cerveau sont tout-à-fait separées l'une de l'autre ; & que celles-ci sont tellement jointes & adherentes ensemble, que les plus habiles Anatomistes ont de la peine à les separer.

Les uſages de ces membranes ſont, 1°. d'aſſembler, & de renfermer toutes les particules propres à former un enfant. 2°. De conduire de l'ovaire par la trompe dans la matrice toutes ces particules aſſemblées dans leurs cavitez, afin qu'elles ne ſe diſſipent, & qu'elles y arrivent toutes en ſureté. 3°. De ſervir d'envelope à l'enfant pendant les neuf mois qu'il eſt dans le ventre de la mere. 4°. De contenir les eaux dans leſquelles nage l'enfant, juſqu'au moment qu'il ſort de ſa priſon.

Les Commeres ſont perſuadées que les enfans qui viennent au monde avec une partie de cette membrane qui leur couvre la tête, ſont plus heureux que les autres, elles diſent qu'ils ſont nez coëffez, & cela s'eſt tourné en proverbe chez elles; mais cette circonſtance étant tout-à-fait naturelle, elle ne contribue en aucune maniere à les rendre plus heureux que les autres. Mauriceau dit qu'elle arrive aux accouchemens qui ſe font promptement, & toûjours aux femmes qui ſont faites de maniere à laiſſer ſortir leurs enfans en toute liberté, parce que pour lors l'enfant n'eſt pas obligé de faire de grands efforts pour crever la membrane dans ſa pointe, il l'amene preſque toute entiere autour de ſa tête, ce qu'il n'auroit pas fait ſi le chemin avoit été plus étroit; de ſorte qu'il dit que la mere & l'enfant ſont également heureux dans un pareil accouchement, la mere d'avoir accouché avec facilité, & l'enfant de n'avoir pas fait beaucoup d'efforts pour ſortir.

CHAPITRE XV.

Des eaux dans lesquelles nage l'enfant.

IL est certain qu'il y a dans ces membranes une liqueur sereuse dans laquelle l'enfant flotte tant qu'il y est enfermé ; mais nos anciens Anatomistes ne s'accordent point sur la nature de cette liqueur, & ils ne conviennent pas même sur la maniere dont elle y est apportée.

Le plus grand nombre a décidé que cette eau n'étoit autre chose que l'urine de l'enfant, fondez sur ce qu'elle étoit salée comme l'urine, ce qui n'est pas une preuve convaincante : les larmes ont une saveur salée, & plusieurs autres serositez ; & neanmoins elles ne sont point urine ; les eaux devoient avoir de la salure, afin de les défendre contre la corruption, & qu'elles se pussent conserver autant de tems que l'enfant sejourne dans la matrice ; elles servent même de saumur à l'enfant; & on voit manifestement qu'un enfant mort dans le ventre de sa mere, s'y conserve un très-long tems sans se corrompre.

Nous voyons que l'urine laissée dans un pot de chambre s'y fermente, & acquiert un degré de puanteur insuportable, quand elle a sejourné dans la vessie plus qu'elle ne doit, quoique son reservoir naturel, elle y devient plus rouge, plus acre & plus puante ; à plus forte raison si elle avoit demeuré pendant neuf mois dans ces membranes, que deviendroit-elle ? n'incommoderoit elle pas l'enfant, & ne le feroit-elle pas perir ? Dans les accouchemens nous voyons que cette eau est claire & nette, & qu'elle n'a aucune mauvaise odeur, ce n'est donc pas de l'urine ?

Si l'enfant urinoit, pendant le long-tems qu'il

ſejourne dans la matrice, il faudroit qu'il s'amaſſa plus d'un ſeau d'urine ; mais comme le ſang qui y eſt apporté pour ſa nourriture, eſt épuré de tous excremens tant groſſiers que ſereux, il ne ſort rien ni par l'anus, ni par l'uretre ; ainſi cette ſeroſité ne peut pas être de l'urine.

Les voyes par leſquelles ils la font verſer dans ces membranes, font voir l'impoſſibilité que ce ſoit de l'urine : les uns veulent que ce ſoit par l'ouraque qu'elle y eſt apportée ; d'autres que ce ſoit par la verge qu'elle y eſt verſée ; mais l'ouraque n'étant qu'un ligament qui ſert à ſuſpendre le fonds de la veſſie, & qui n'étant point cave, ne peut point ſervir de conduit à l'urine ; les autres qui la font verſer par l'uretre, croyent avoir trouvé un chemin facile & inconteſtable ; mais les garçons qui viennent au monde avec le bout de la verge tout à fait clos, & les filles qui ne ſont point percées, à qui neanmoins on trouve la même quantité d'eau, & qui par conſequent n'ont pas uriné, font voir que leur opinion n'eſt pas la veritable, à quoi on peut ajoûter que dans les fauſſes groſſeſſes, & dans les faux germes, il y a de l'eau comme dans les veritables.

Mauriceau croit que ces eaux ſont engendrées des humidités vaporeuſes qui tranſudent & exhalent ſans ceſſe par les poroſitez du corps de l'enfant, leſquelles frapant les membranes ſe convertiſſent en eau ; qu'ainſi elles ne ſont faites que par la ſeule tranſpiration : il ne ſe ſouvient pas en cet endroit qu'il a dit que les faux germes avoient de l'eau ; cela étant ſon opinion n'eſt pas la veritable, puiſque les faux germes ſont des corps dures & ſolides qui ne peuvent pas tranſpirer ; & de plus dès les premiers jours de la conception, le germe de l'enfant n'étant

pour lors que gros comme un grain de millet, on le trouve environné d'eau, quoiqu'il ſoit incapable de tranſpiration.

Cette eau a la même origine que toutes les autres ſeroſitez du corps ; c'eſt une lymphe qui eſt ſeparée & filtrée par les glandes de ces membranes, & qui diſtile peu à peu dans leurs cavitez ; de même que la ſeroſité qu'on trouve au cœur, eſt filtrée par les glandes du pericarde, & celle qu'on voit dans les ventricules de la tête par les glandes du cerveau. Dès le moment que l'enfant eſt germé, il eſt environné de l'eau qui eſt dans l'œuf, à meſure que les membranes s'étendent & s'épaiſſiſſent, la quantité de l'eau augmente de telle ſorte, qu'il s'en trouve environ une chopine dans le tems de l'accouchement.

Il eſt plus vrai ſemblable de croire que cette eau eſt filtrée & diſtilée par les glandes, comme le ſont toutes les autres ſeroſitez, que de vouloir la faire ſortir par les ſueurs de l'enfant ; il faudroit ſuppoſer qu'il fût dans des ſueurs continuelles, pour en fournir autant qu'il s'en conſerve pendant neuf mois, & autant que l'on en voit ſortir dans l'accouchement, ce qui l'affoibliroit, & l'empêcheroit de profiter, & de croître par la trop grande diſſipation qui ſe feroit chez lui.

On donne trois uſages à ces eaux ; le premier, d'être un corps moyen entre l'enfant & les membranes, afin qu'il n'en ſoit point trop preſſé, comme celle du pericarde qui empêche que le cœur ne ſoit incommodé par ſon envelope, & celle du ventricule du cerveau qui empêche que leurs parois ne s'affaiſſent l'un contre l'autre. Le ſecond, de permettre à l'enfant de ſe mouvoir en liberté, & de ſe tourner dans les tems qu'il le

doit. Le troiſiéme, de faciliter l'accouchement en humectant les parties de la femme ce qui les rend plus capables de dilatation, & ce qui fait que l'enfant gliſſe & ſort plus facilement que ſi ces parties ſe trouvoient à ſec.

Il y a environ quarante-cinq ans, qu'étant à des Conferences que M. Denis Medecin, faiſoit chez lui. on agita une queſtion, ſçavoir ſi l'enfant dans le ventre de la mere, étoit nourri par l'umbilic, ou s'il ſe nourriſſoit par la bouche; il ſe trouva quelques Sçavans, ou ſoit diſant tels, qui s'efforcerent de prouver qu'il prenoit ſon aliment par la bouche; la meilleure raiſon qu'ils apportoient pour prouver leur ſentiment, étoit que l'enfant auſſi-tôt qu'il étoit né, en lui preſentant le teton, il le prenoit, le ſuccoit & avaloit le lait qui en ſortoit, ce qu'il n'auroit pû faire, diſoient-ils, s'il n'avoit contracté cette habitude dans le ventre de la mere: ils vouloient que l'eau dans laquelle il nage, fut une ſeroſité laicteuſe qu'il avaloit ſans ceſſe, & qui lui ſervoit de nourriture. Cette propoſition fut agitée dans pluſieurs Conferences; & enfin cette nouvelle opinion avorta peu de tems aprés ſa naiſſance: il y eut tant de raiſons qui la détruiſoient: qu'elle ne pût pas ſe ſoûtenir long-tems. Je n'en apporte point ici, je laiſſe au Lecteur à en décider.

CHAPITRE XVI.

Du placenta ou arriere-faix.

LE placenta, que la plûpart des Sages femmes appellent délivre, parce qu'une femme qui accouche n'eſt pas abſolument délivrée qu'il ne ſoit ſorti; d'autres le nomment arriere-faix;

parce que c'eſt un fardeau que la femme ne vuide qu'aprés que l'enfant eſt ſorti de la matrice. C'eſt une maſſe de chair ſpongieuſe, ſemblable en quelque maniere à la ſubſtance des poumons ou de la rate, entrelaſſée & tiſſue d'une infinité d'arteres & de vénes qui compoſent la plus grande partie de ſon corps.

Cette maſſe de chair a la figure d'un gâteau; elle eſt plate & ronde, & de la grandeur d'une aſſiette : elle a l'épaiſſeur de deux travers de doigts dans ſon milieu, mais elle eſt moins épaiſſe vers les extremitez de toute ſa circonference : ſi on la conſidere du côté qu'elle regarde l'enfant, on la trouvera couverte & tapiſſée par le chorion qui y eſt tout-à-fait adherant; mais ſi on l'examine du côté qu'elle étoit attachée à la matrice, y on verra pluſieurs petites embouchures par où le ſang y entroit de la matrice pour être porté à l'enfant; & d'autres par où le ſang qui revenoit de l'enfant, ſortoit pour être reporté à la mere.

On a raiſon de dire que le placenta eſt une maſſe de chair ſpongieuſe; elle a des poroſitez & des ouvertures ſemblables à celles d'une éponge, avec cette difference que celles de l'éponge ſont capables de s'imbiber de quelque liqueur qui emplit toute ſa ſubſtance, & que celles du placenta ſont autant de canaux qui reçoivent le ſang de la mere pour le porter à l'enfant, ou qui le laiſſent ſortir pour le rendre à la mere.

Si on examine la compoſition du placenta, on verra une infinité de canaux repandus dans toute ſa ſubſtance, ſemblables à ceux des arteres & des vénes pulmonaires, dont les poumons ſont tous parſemez. Ces canaux ſont de quatre ſortes qui font differentes fonctions; les premiers ſont des arterioles de la mere qui verſent du ſang dans le

placenta. Les ſeconds ſont des branches de la véne umbilicale qui reçoivent le ſang, & qu'elles conduiſent à l'enfant. Les troiſiémes ſont des ramaux des arteres iliaques qui reportent au placenta le ſuperflu du ſang de l'enfant. Et les quatriémes ſont des venules de la matrice qui reçoivent ce ſang ſuperflu, & qui le portent dans la véne cave de la mere pour être de nouveau vivifié par la circulation.

Cette ſtructure du placenta nous fait connoître ſon uſage, qui eſt d'être un corps moyen entre la mere & l'enfant pour entretenir la circulation du ſang de l'un à l'autre, en recevant le ſang de la mere & l'envoyant à l'enfant; & en rendant ce même ſang à la mere après qu'il l'a reçu de l'enfant.

Je m'étonne que Mauriceau ait avancé que le placenta étoit un reſervoir du ſang de la mere, que là il étoit purifié de toutes ſes impuretez avant que d'aller à l'enfant, parce que, ſelon lui, c'eſt un ſang menſtruel impur, qui ne ſeroit point propre à nourrir l'enfant, s'il n'étoit épuré par le placenta.

Cette opinion n'eſt fondée que ſur un raiſonnement qui ne ſe peut pas prouver, puiſque la mecanique & les experiences la détruiſent. S'il étoit un reſervoir du ſang, il y auroit de cavitez pour le contenir où il ſejourneroit pendant quelque tems, mais n'étant qu'un tiſſu de vaiſſeaux & de conduits, il ne ſert que de paſſage au ſang qui ne s'y peut point arrêter: parce qu'il eſt pouſſé continuellement par un nouveau ſang, ſuivant les regles de la circulation, laquelle ceſſeroit ſi le ſang s'arrêtoit dans le placenta: de plus ſi le ſang y étoit purifié, il y auroit des égouts, ou des vaiſſeaux excretoires pour porter ailleurs les impuretez qui y auroient été ſeparées; mais n'y en

ayant aucuns, on ne peut pas convenir de cet épurement, d'autant plus que les enfans sont affligez des mêmes maladies que leurs meres, tant qu'ils sont enfermez dans la matrice; si la mere à gagné la maladie venerienne, l'enfant apporte en naissant la même maladie; si pendant qu'elle est grosse elle a la petite verole, l'enfant l'a comme elle; & cela est si vrai, que j'en ai vû naître à qui l'on voyoit encore toutes les marques des pustules. Le fait que Mauriceau rapporte de lui-même, qu'en naissant il avoit apporté plusieurs pustules de la petite verole, prouve que le sang n'est pas purifié par le placenta avant que d'aller à l'enfant, comme il a voulu nous le persuader.

CHAPITRE XVII.

Des vaisseaux umbilicaux.

DU milieu du placenta, du côté qui regarde l'enfant, sort un cordon de la longueur d'une demi aulne ou environ, composé de trois vaisseaux qu'on appelle umbilicaux, lesquels sont revêtus & embrassez tous trois ensemble d'une forte membrane, qui est une continuation du chorion.

Ces trois vaisseaux sont une véne & deux arteres. La véne commence par plusieurs venules qui sortant du placenta, forment un tronc qui se conduit tout le long du cordon, jusqu'à l'umbilic de l'enfant, où l'ayant percé, il va par la sciſſure du foye finir à la véne cave de l'enfant. Les deux arteres commencent aux arteres iliaques de l'enfant & viennent sortir par son nombril, & de là continuant leur chemin par le cordon, elles vont aprés s'être divisées en plusieurs petites arteriolles, se perdre dans le placenta.

Quelques Auteurs ont dit qu'il y avoit quatre vaiſſeaux ; ils y mettoient deux vénes apparamment, parce qu'ayant diſſequé des cordons de brebis, & y en ayant trouvé deux, ils croyoient qu'au fœtus il y devoit en avoir autant ; mais il eſt certain qu'il n'y a qu'une véne umbilicale: d'autres y ajoûtoient un cinquiéme conduit, qui eſt l'ouraque, par lequel ils faiſoient vuider l'urine de l'enfant dans le chorion : cet ouraque ne ſort point par le nombril de l'enfant, c'eſt un ligament qui par un de ſes bouts, eſt attaché à l'umbilic ; & par l'autre au fonds de la veſſie, qui ſert à le ſuſpendre, & à empêcher qu'il ne tombe vers ſon col, afin qu'elle puiſſe contenir une plus grande quantité d'urine.

La véne umbilicale n'a point de valvules, & elle ne devoit point en avoir, parce que le ſang qui va à l'enfant ne devoit point être retardé dans ſon cours, & il ne devoit point trouver d'embarras dans ſon chemin, de crainte que l'enfant n'en ſouffrit. Elle eſt de beaucoup plus groſſe que les arteres, parce que l'enfant devoit recevoir plus de ſang qu'il n'en renvoyoit, la plus grande partie étant employée pour ſa nourriture, & pour ſon accroiſſement.

La membrane qui embraſſe la véne & les arteres umbilicales, & qui les tient unies enſemble, eſt tres-forte ; elle le devoit être pour empêcher que ces vaiſſeaux qui n'ont que des membranes tres-minces, ne ſe rompiſſent dans le long chemin qu'il font, ce qui auroit pû arriver tres-ſouvent, s'ils n'avoient été fortifiez par une gaine de cette nature. On trouve pluſieurs eſpeces de nœuds le long du cordon, que les bonnes gens croyent marquer autant d'enfans que la mere doit encore avoir ; mais comme il y en a également dans les vieilles comme dans les jeunes femmes,

& qu'il s'en trouve au dernier enfant comme au premier ; c'eſt une erreur populaire à laquelle il ne faut point avoir de foy, & il faut plûtôt croire qu'ils n'y ſont que pour rendre le cordon plus ſolide & plus fort, & empêcher qu'il ne ſe rompe, ou qu'il ne s'alonge trop par les efforts cauſez par les mouvemens de l'enfant, auxquels il faut qu'il réſiſte. Pour moi je croi qu'ils rendent à ce cordon le même office que les énervations rendent au muſcle long de l'abdomen, qui ſont de fortifier ſon action.

Il eſt certain que c'eſt par le moyen du placenta & des trois vaiſſeaux umbilicaux, que le ſang circule de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere ; mais Mauriceau donne des bornes à ce mouvement circulaire, & il ne lui donne pas toute l'étendue qu'il a, voici comme il le conçoit. Le ſang de la mere verſé dans le placenta, eſt reçu par les embouchures des branches de la véne umbilicale qui le porte juſques dans la véne cave de l'enfant, de là il va dans le ventricule droit de ſon cœur, d'où il paſſe par le trou Botal dans le gauche, & enſuite il eſt pouſſé dans ſes arteres, qui le diſtribuent par toutes les parties de ſon corps pour les nourrir & augmenter ; qu'il revient à peu près la même quantité de ce ſang, qui par les arteres iliaques eſt reporté au placenta, où ce ſang étant de nouveau élabouré & purifié, il rentre dans la véne umbilicale, & faiſant le même chemin, il retourne au cœur de l'enfant : & ainſi toûjours ſucceſſivement ſans diſcontinuation.

Suivant ſon opinion, la circulation ne ſe feroit que du placenta à l'enfant, & de l'enfant au placenta : ce ſeroit toujours le même ſang qui feroit le même chemin ; & quand une fois une partie du ſang de la mere ſeroit entré dans le

placenta pour aller à l'enfant ; ce ſang ne rentroiroit jamais dans les vaiſſeaux de la mere, que ce qui s'en conſomme ſeroit ſeulement reparé par de nouveau ſang qu'il recevroit de tems en tems de la mere. Cette opinion eſt oppoſée au ſentiment univerſel qui établit la circulation du ſang entre la mere & l'enfant.

Il eſt conſtant que le ſang qui va de la mere à l'enfant, ni celui qui revient de l'enfant au placenta, ne peut pas être ni élabouré, ni purifié par le placenta, parce qu'il n'eſt pas partie capable de le faire, il n'y a que le cœur de la mere qui lui puiſſe rendre cet office. Sur ce principe il faut donc qu'il y ſoit conduit, & qu'en paſſant par les deux fournaiſes de ſes ventricules, il y ſoit de nouveau purifié, & enſuite reporté à l'enfant pour l'animer, le nourrir & le croître.

Si c'étoit toûjours le même ſang qui circula du placenta à l'enfant, le plus ſubtil & le plus pur s'étant conſommé pour la nouriture de l'enfant, il reſteroit dans ſes vaiſſeaux une maſſe de ſang épaiſſe & peſante, qui ne pourroit pas être ſuffiſamment vivifié par le cœur ſeul de l'enfant ; de plus pour rendre le ſang vermeil, écumeux & leger, il faut qu'il s'y mêle des particules de l'air quand nous reſpirons ; or les poumons de l'enfant qui ne reſpire point, ne peuvent lui en donner, il faut qu'il en reçoive d'ailleurs. C'eſt donc une neceſſité qu'il aille paſſer par les poumons de la mere pour y recevoir cet air ſi neceſſaire à ſa perfection ; & par conſequent l'opinion de Mauriceau ne ſe peut pas ſoûtenir.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt né, le placenta, le condon & les vaiſſeaux umbilicaux, deviennent parties inutiles ; c'eſt pourquoi on lie le cordon à deux travers de doigts près du ventre de l'enfant, & on le coupe au deſſus de la ligature ; ce qui

qui en reſte ſe ſepare proche du ventre de l'enfant, & tombe au bout de cinq ou ſix jours. Il y demeure un nœud au même endroit qui y reſte pendant toute la vie, & qui conſerve le nom du nombril.

Les parties de ces trois vaiſſeaux, ſçavoir de la véne & des arteres umbilicales qui ſont au dedans du ventre de l'enfant, demeurent toûjours attachées au nombril : elles ſe deſſechent, & deviennent comme de petites cordes, n'ayant plus aucun uſage pendant toute la vie. Il y a neanmoins une infinité d'Auteurs qui leur en ont voulu donner. Ils ont dit que la véne umbilicale ſervoit de ligament au foye, & les deux arteres de ſoûtien à la veſſie; c'eſt une vieille opinion que Mauriceau a ſuivi, & qu'il croit, puiſqu'il l'a écrit. S'il y avoit bien fait attention, il auroit vû que la véne umbilicale n'étant compoſée que d'une ſeule membrane, ce ſeroit un trop foible lagament pour un viſcere auſſi gros que le foye ; & que quand même elle ſeroit aſſez forte pour être ligament, elle l'incommoderoit en la tirant vers le nombril où il eſt attaché : il auroit encore vû que les arteres umbilicales devenues cordes ne ſervent de rien à la veſſie, puiſqu'elles en ſont éloignées de plus d'un travers de doigt ; & qu'ainſi elles ne peuvent pas la ſoûtenir ; de maniere qu'il faut mettre ces vaiſſeaux au nombre des reins ſuccenturiaux du trou Botal du thimus, & de quelques autres parties qui étoient neceſſaires au fœtus, & qui ne lui ſont plus d'aucune utilité aprés ſa naiſſance.

Nous n'avons parlé juſques à preſent que de la generation d'un enfant ſeul, mais comme une femme eſt ſouvent groſſe de deux, & quelquefois de trois enfans : examinons ſi ces enfans jumeaux

ſont faits par ſuperfetation, ou s'ils ſont engendrez dans le même moment.

CHAPITRE XVIII.

De la ſuperfetation.

PAr ce mot de *ſuperfetation* on entend une ſeconde conception qui ſe fait quelques jours ou quelques mois aprés la premiere : les ſentimens ſont partagez ſur cet article ; il y en a qui ne font point de difficulté de l'admettre, & de le croire poſſible : il y en a d'autres qui balancent leur jugement, ne ſçachant quel parti prendre, & il y en a qui la nient abſolument.

Ceux qui ſont du premier ſentiment, ſe fondent ſur des hiſtoires rapportées par des Anciens, comme celle d'une Servante qui ayant été careſſée deux fois en un même jour par deux differentes perſonnes, eut deux enfans, dont l'un reſſembloit à ſon Maître, & l'autre à ſon Procureur. D'une autre femme qui eût deux enfans, dont l'un reſſembloit à ſon mari, & l'autre à ſon amant. L'hiſtoire encore d'une femme qui accoucha au ſeptiéme mois d'un enfant mort, & qui accoucha encore de deux autres enfans deux mois aprés. Ils prétendent qu'une femme accouchant de deux enfans dont l'un ſera fort & robuſte, & l'autre petit & foible ; que pour lors c'eſt une ſuperfetation, s'imaginans que le plus gros enfant a été fait le premier, & que le plus petit n'a été conçu que quelques tems aprés l'autre : mais ces hiſtoires auſſi-bien que ces faits qui ſont aiſez à refuter, ne prouvent point la ſuperfetation.

Ceux qui ſont neutres comme Mauriceau, ne décident rien ni en faveur, ni contre la ſuperfe-

tation : il a raiſon de prendre ce parti ; car ſuivant ſon principe ſur la generation, qu'il prétend être faite par le mêlange des deux ſemences, il lui eſt impoſſible de faire voir comment elle ſe peut faire : ſi la matrice s'ouvroit pour recevoir une ſeconde ſemence, il ſe feroit un écoulement de la premiere, & quand il ſeroit poſſible que les deux ſemences jettées dans des tems éloignez, puſſent être reçues dans le même fond de la matrice ; comment s'imaginer qu'elles ne puiſſent pas ſe mêler enſemble, & qu'elles ayent un inſtinct de ſe ſeparer l'une de l'autre pour former deux enfans differens : c'eſt ce qui a fait que penchant du côté de la ſuperfetation, & prévoyant ces difficultez, il ne l'admet point dans les premiers jours de la conception, parce que les ſemences ſe confondans enſemble, elle ne ſe pourroit pas faire ; mais il la trouve poſſible aprés le ſeptiéme jour, appuyé du ſentiment d'Hippocrate, qui dit qu'aprés ce tems les premieres ſemences ſont envelopées dans une membrane telle qu'étoit celle de cette femme qui avorta au ſixiéme jour de ſa conception. Et une preuve qu'il en doute, quoiqu'il s'efforce d'en faire voir la poſſibilité, c'eſt qu'il dit qu'elle eſt auſſi difficile à connoître que le flux & le reflux de la Mer.

Malgré toutes les preuves & les objections faites contre cette ſeconde conception. Mauriceau ne ſe rend point. Il répond qu'il n'y a point de regles generales ſans exception ; que la matrice quoiqu'exactement fermée, peut s'entrouvrir pour laiſſer ſortir quelques ſerositez glaireuſes ; que ſi pour lors la femme eſt en chaleur & animée d'un deſir extraordinaire de l'action, que venant aux priſes amoureuſes, elle peut décharger par le conduit qu'il dit aboutir au fond de la matrice ; que ſi la ſemence de l'homme y eſt

lancée dans le moment, la femme peut concevoir une seconde fois ; mais le principe sur lequel il établit ce raisonnement n'étant pas vrai, toutes les consequences qu'il en tire sont fausses.

On convient neanmoins de la superfetation dans les lapines, les chiennes, les chattes, les truyes, & tous les animaux dont la matrice est separée en plusieurs cellules, parce que dans chacune de ces cavitez il s'y peut placer un petit en differens tems ; mais on la nie absolument dans les femmes dont la matrice n'a qu'une seule cavité, qui étant remplie d'une premiere conception, n'en peut pas recevoir une seconde.

Ceux qui tiennent l'opinion des œufs, qui est tout-à-fait opposée à la superfetation, ne peuvent pas en convenir ; car ils démonstrent manifestement que deux jumeaux sont faits en même tems, que ce sont deux œufs vivifiez & détachez dans le même moment, qui tombent dans la matrice, qui ayant deux trompes pour porter la semence aux deux ovaires il est très possible que chaque trompe puisse porter des particules vivifiantes de la semence chacune à son ovaire ; que quoique de ces jumeaux l'un soit plus fort que l'autre, ce n'est pas une consequence qu'ils n'ayent pas été formez en même tems, puisqu'une même mere ne donne pas toûjours, des enfans d'une meme grosseur; & que de six enfans qu'elle aura, ils seront souvent differens & de visage, & de taille.

Une preuve infaillible que l'enfant vient d'un œuf, & qu'il apporte sa membrane de l'ovaire, c'est que s'il y en a deux, ils ont chacun leur membrane separée : or si la generation se faisoit par le mêlange des semences, lorsque l'homme auroit donné de son côté assez de semence pour deux enfans, & que la femme en auroit aussi

fourni autant du sien, il faudroit que la matrice separa en deux la semence de l'homme, & qu'elle en fit autant de celle de la femme, & que les ayant mêlées ensemble, elle travaillât à former deux membranes pour les enveloper chacune separement. Je vous avouë qu'il m'est impossible de comprendre comment cela se peut faire, & que je conçois aisement que deux œufs descendent dans la matrice, & s'y germent aussi facilement que s'il n'y en avoit qu'un.

Mauriceau finit ce Chapitre par un conseil qu'il donne aux femmes pour éviter la superfetation, qui est de s'abstenir du coït durant les premiers mois aprés qu'elles auront conçu; puisqu'il leur donne un conseil aussi difficile à suivre que celui-là, c'est une marque qu'il croit une seconde conception possible, & qu'il est persuadé qu'elles doivent se priver de ce qui leur fait le plus de plaisir pour l'éviter; mais on peut l'assurer qu'il n'y aura pas une femme qui suive son conseil; qu'elles ne refuseront point les caresses de leur mari, & qu'il n'arrivera point de superfetation.

On fait une question aux Ovaristes, on leur demande où ils placent le plaisir que les femmes ressentent dans l'action, puisqu'ils ôtent les fonctions des vaisseaux éjaculatoires, qu'on établissoit auteurs de ce plaisir dans le moment de l'éjaculation.

On répond qu'il n'est pas suprenant que les Ovaristes ne conviennent pas que le siege du plaisir des femmes soit dans les vaisseaux éjaculatoires, puisqu'ils nient qu'il y en ait; ceux qui tiennent l'opinion du mêlange des semences, qui croyent que la liqueur qu'ils voyent dans l'ovaire qu'ils appellent testicules doit tomber dans la matrice, suppose quatre vaisseaux éjacula-

toires, dont ils prétendent qu'il y en a deux qui vont au fond de la matrice, & deux à l'entrée de son col : & sur ce principe ils font de grands raisonnemens, qui se détruisent lorsque l'on cherche ces vaisseaux, parce qu'ils ne se trouvent point. Ses trompes ne peuvent pas faire sentir du plaisir, parce que ce sont des conduits larges qui ne servent que de passages aux œufs pour aller à la matrice : il ne faut donc point aller chercher le siege du plaisir des femmes dans ces parties enfoncées de la matrice, il ne faut que s'arrêter à l'entrée de l'orifice externe, & on le trouve dans le clitoris

Il ne faut pas s'imaginer qu'un organe tel qu'est le clitoris, composé de tant de parties differentes, & assez semblables à celles de la verge de l'homme, ait été fait inutilement, & qu'il n'ait aucun usage : il a un gland, un prépuce, des nerfs caverneux, des muscles, des glandes, & des vaisseaux éjaculatoires ; pourquoi toutes ces parties auroient-elles été faites, si ce n'étoit pas pour donner à la femme le même plaisir, que la verge fait sentir à l'homme ?

En effet, par la friction la verge de l'homme est chatouillée de maniere que l'éjaculation sort ensuite ; le clitoris sensible au même châtouillement causé par la friction, jette par éjaculation une serosité que les glandes qui l'environnent ont separée, ce qui fait que le plaisir que les femmes ressentent, n'est pas moins grand que celui des hommes.

Cette serosité ne sort pas par le gland du clitoris, parce qu'il n'est pas percé, mais par plusieurs petits trous que l'on nomme lacunes, qui sont dans sa circonference ; elle est quelquefois lancée aux femmes amoureuses par goutelettes hors des levres, & jusques sur le penil de l'hom-

me qui se trouve souvent tout mouillé aprés l'action : & il arrive quelquefois qu'il y a des femmes tellement lubriques, qu'elles font plusieurs de ces éjaculations avant que l'homme ait fini la sienne.

Toutes les femmes de bonne foi avoüent que le clitoris est une partie tellement sensible, que pour peu qu'on leur touche avec le doigt seulement, elles entrent dans une passion ardente de recevoir le mari ; & il y en a même de si emportées sur cet article, qu'elles en abusent elles-mêmes : ce qui a fait que quelques Auteurs ont appellé le clitoris, le mepris des hommes.

Il ne faut pas mettre toutes les femmes au même rang ; il y en a qui quoique naturellement d'un temperament amoureux, sçavent renfermer leurs passions dans les bornes que la vertu leur prescrit ; il y en a d'autres si indolentes, qu'elles n'ont aucun merite d'être vertueuses. J'en ai vû beaucoup qui m'ont dit, que ce plaisir qui faisoit faire tant d'extravagances, leur étoit inconnu, & qu'elles étoient devenues grosses sans avoir senti aucun plaisir.

La generation de l'homme se fait donc par un œuf, comme je croi l'avoir suffisament prouvé, & fait voir que c'est un moyen uniforme dont le Créateur s'est servi pour toutes les productions de l'Univers. Cet œuf ayant été reçu dans la matrice, il jette des racines pour lui apporter la nourriture ; dont la premiere est employée à former le placenta qui l'attache au fond de la matrice ; la membrane même de l'œuf tapisse le placenta du côté qu'il regarde l'enfant ; de ce placenta pend un cordon qui va s'attacher au centre du germe, qui est au milieu de l'œuf, qui de tres-petit qu'il étoit dans son principe, grossit peu à peu par la nourriture qui lui est apportée par

le cordon ; de ſorte que ce germe qui n'avoit dans ſon commencement que la groſſeur d'un grain de millet, divient un enfant de la peſanteur de dix ou douze livres, lorſqu'il ſort du ventre de la mere au bout de neuf mois, qui eſt le terme preſcrit par l'Auteur de la Nature. Nous allons le perdre de vûe pour quelque tems, & nous le laiſſerons croître en repos juſqu'à la fin de ſon terme, que nous travaillerons à le tirer de ſon cachot, pour lui procurer la naiſſance qui eſt la fin que la Nature ſe propoſe dans toutes les generations.

Pendant les neuf mois que l'enfant ſejourne dans la matrice, il arrive une infinité d'incommoditez, dont il y en a de naturelles qui ſont des ſuites de la groſſeſſe, & d'accidentaires qui ſurviennet par des malheurs imprévûs : on implore pour lors la main du Chirurgien pour y remedier, c'eſt pourquoi il faut qu'il ſoit inſtruit de tout ce qui peut arriver dans le cours de la groſſeſſe ; c'eſt ce que nous allons faire dans le livre ſuivant.

Figure d'un Fœtus trouvé dans une des trompes de la matrice où il a été formé.

TRAITE' GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE SECOND.

Comment il faut gouverner une femme groſſe.

POUR inſtruire un jeune Chirurgien de tout ce qui regarde les Accouchemens, la meilleure methode eſt celle que j'ai ſuivie dans le Cours des Operations de Chirurgie que j'ai donné au Public, où j'ai fait obſerver ce qu'il y avoit à faire devant, durant & aprés chaque operation. Or l'accouchement étant une operation de Chirurgie, je ne puis pas prendre un meilleur parti que d'apprendre à ceux qui veulent pratiquer l'art des Accouchemens, 1°. comment ils s'y prendront pour gouverner une femme groſſe avant l'accouchement. 2°. Ce qu'il faut qu'il faſſent durant l'accouchement, ſoit naturel, ſoit laborieux. 3°. Comment il faut qu'ils conduiſent une femme aprés ſon accouchement. De ces trois tems differens, j'en fait trois claſſes, qui dans cinquante-huit Chapitres don-

neront les lumieres & les instructions necessaires pour secourir une femme dans quelque état qu'elle se trouve.

CHAPITRE PREMIER.

de la bonne & de la fausse grossesse.

LA grossesse est une élevation & une enflure du ventre de la femme, causée par un enfant qui se forme dans la matrice. On entend par cette définition une bonne grossesse; car le ventre se peut enfler par d'autres causes que par un enfant.

Les premiers signes qui nous ont annoncé la conception, sont semblables à ceux qui nous assurent la grossesse, parce qu'elle n'est qu'une suite de la conception; mais à mesure que la grossesse s'avance, il survient des signes qui la confirment, & qui détruisent les doutes qui nous étoient restez des seuls signes de la conception.

Ces signes sont augmentation de douleur, & d'enflure du sein, dégoût pour les alimens que la femme mangeoit ordinairement, & qu'elle trouvoit bons; appetit dépravé pour ceux qui lui paroissoient mauvais; suppression totale de ses ordinaires sans cause de maladie; son ventre commence à grossir peu à peu vers la region de la matrice; & quand elle a senti remuer l'enfant, c'en est le signe le plus certain.

On fait de deux sortes de grossesses, l'une bonne, & l'autre mauvaise. La bonne grossesse est celle où il y a un enfant vivant qui occupe & remplit la capacité de la matrice: la mauvaise grossesse est celle où il n'y a que des corps étranges engendrez & formez dans la matrice.

Ces corps étranges sont quelquefois des eaux

qui font une hydropisie de matrice ; d'autre fois des vents qui étant sortis imperceptiblement, ou tout d'un coup avec bruit, font évanouir la grossesse ; d'autres fois un faux germe qui est une conception manquée, d'autres fois une molle qui est une masse de chair ; & d'autres fois une infinité de vessicules remplies d'eau, attachées les unes aux autres, qui font un corps semblable à plusieurs grapes de raisin liées ensemble.

Dans une bonne grossesse le ventre de la femme se soutient, sa grosseur est éminente, & se porte en devant ; le nombril est élevé & sort en dehors ; si l'on touche l'orifice interne de la matrice, on la trouvera humectée, & d'une substance souple & molasse sans dureté, & les mammelles s'empliſſent de lait, qui est un témoignage assuré de la bonne grossesse.

Dans la fausse grossesse le ventre est également tendu de tous côtez; si la femme se couche sur un côté, son ventre tombe comme une boulle pesente du même côté ; elle a son nombril enfoncé, & l'orifice interne de la matrice est dur & petit ; il ne se porte point à ses mammelles du veritable lait, ce n'est qu'une serosité provenant de la suppression de ses menstrues, & quoiqu'il y ait plusieurs mois qu'elle se croye grosse, parce qu'elle n'est point reglée, elle ne sent rien remuer.

Il est de la derniere importance au Chirurgien de sçavoir distinguer la bonne grossesse d'avec la mauvaise ; parce que dans la premiere il doit travailler à faire demeurer l'enfant dans la matrice jusqu'à la fin de son terme, & jusqu'a ce qu'il en sorte par un bon accouchement, mais dans la mauvaise il doit avoir une indication toute opposée, il faut que le plûtôt qu'il pourra il procure la sortie de ces corps étranges, qui par leur sejour ne font que fatiguer & incommo-

der la matrice ; c'eſt pourquoi le Chirurgien ne peut être trop attentif ſur toutes les circonſtances que nous avons marquées avant que de faire ſon prognoſtic, & avant que d'en porter un jugement déciſif.

Quelle faute ne lui imputeroit-on pas ſi aprés avoir prononcé que ce n'étoit pas une bonne groſſeſſe, la femme avortoit, & qu'on en vit ſortir un enfant ; ou ſi après avoir décidé que la femme étoit veritablement groſſe d'enfant, aprés avoir attendu le terme de l'accouchement, & quelquefois d'avantage, il n'en ſortoit qu'une molle, de l'eau ou des vents, ſeroit-il excuſable en diſant je le croyois ; Ainſi il faut donc que s'il y a des ſignes douteux & équivoques, comme il s'en trouve tres-ſouvent, qu'il laiſſe faire au tems qui l'en éclaircira ; qu'il ſuſpende ſon jugement, & qu'il n'aille pas par une déciſion temeraire, ſe mettre au hazard de ſe tromper, & de perdre ſa réputation.

Mauriceau cite pluſieurs Exemples de femmes qui ſe ſont crûes groſſes pendant des années entieres, & qui attendoient toûjours un enfant ; j'en ai vû que l'on ne pouvoit pas deſabuſer de leur prétenduë groſſeſſe, & qui, parce qu'elles ſentoient quelque remuement cauſé par l'agitation de leurs boyaux, s'imaginoient ſentir remuer leurs enfans. Combien ai-je vû des layettes magnifiques faites par des femmes qui, parce qu'elles ſouhaitoient avec paſſion d'avoir un enfant, ne vouloient pas qu'on leur dit le contraire ; & combien auſſi ai-je vû des ces groſſeſſes s'en aller en fumée.

Les femmes de l'âge de trente-cinq à quarante ans, ſont ſujettes à avoir de ces fauſſes groſſeſſes, parce que pour lors elles commencent à n'être plus ſi bien reglées, leurs ordinaires ayancent ou

reculent, & le ſang qui en ſort peche en quantité ou en qualité, ce qui occaſionne ce dérangement dans la conception. En effet ſi le Chirurgien les queſtionne, il en trouvera la cauſe dans le déreglement de leurs menſtrues. Et j'ai obſervé que preſque toutes celles qui ſe ſont crues groſſes, & qui ne l'étoient pas, avoient environ l'âge que je viens de marquer.

On conſole une femme qui a eu une fauſſe groſſeſſe en lui faiſant eſperer que celle qui ſuccedera ſera meilleure, & en lui diſant que la matrice avoit intention de faire un bon employ de la ſemence qu'elle avoit reçue, & que ſi elle a manqué cette fois là, elle fera mieux une autre; & que quand on fait bien un faux germe, on peut bien faire un enfant. On ne prétend pas les tromper en leur donnant cette eſperance, car on l'a vû arriver pluſieurs fois.

Ne nous arrêtons pas d'avantage ſur les fauſſes groſſeſſes, retournons aux bonnes, tâchons d'en connoître les differens tems, afin d'en pouvoir porter un jugement certain, & les conduire à terme.

On juge qu'une femme eſt groſſe quand elle n'a pas ſes ordinaires, & qu'elle l'eſt du jour ou du lendemain qu'elles ont fini, ſuppoſé qu'elle ait vû ſon mari, c'eſt ce qui arrive tres-ſouvent; mais cela n'eſt pas infaillible, puiſqu'il y a des femmes qui voyent quelque choſe quoique groſſes, les unes plus, les autres moins, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſanguines; & c'eſt ce qui embaraſſe ſur la déciſion que l'on doit faire du tems de la groſſeſſe.

Neanmoins un Accoucheur expert ne s'y trompera gueres, il ſait que tous les mois le ſang ſe porte à la matrice par un mouvement reglé; que s'il ne s'échape pas pendant la groſſeſſe, que c'eſt

qu'il trouve ſon chemin bouché par le fond de la matrice, & qu'il peut en ſortir par les vaiſſeaux du vagin, dont le chemin eſt libre; mais il ſçait auſſi que cette évacuation ayant été moindre qu'à l'ordinaire, qu'elle n'intereſſe point la groſſeſſe, & il la compte groſſe du lendemain que les menſtrues ont manqué. Il y a même des femmes qui ont eu des pertes, d'autres qui on vû tous les mois, & qui ſont demeurée groſſes; ces differentes diſpoſitions peuvent rendres le jugement difficile à ceux qui n'en auront pas bien examiné toutes les circonſtances.

Le Chirurgien eſt obligé quelquefois de faire ſon rapport ſur une femme nouvellement groſſe, qui aura été maltraitée, & qui en ſera accouchée, ou ſur une fille qui ſe ſera fait avorter, les Juges exigent de lui qu'il leur diſe ſi l'enfant a eu vie ou non, parce qu'ils prétendent que ſi l'enfant a vêcu, le crime en eſt plus grand, & que par conſequent ils doivent ordonner une peine plus forte, que ſi l'enfant n'a point eu de vie, la peine en doit être plus legere.

Les Juges ont raiſon de vouloir être éclaircis, mais il n'eſt pas aiſé de le faire. Il eſt vrai qu'il vient une ame immortelle qui porte la vie au corps, qui l'anime tant qu'elle en fait ſa demeure, lequel perit & rentre dans le neant auſſi-tôt qu'elle le quitte; mais la queſtion eſt de ſçavoir ſi l'ame attend que tous les organes du corps ſoient fabriquez, & prêts à la recevoir avant qu'elle vienne en prendre poſſeſſion, ou ſi elle y vient en même tems que la ſemence, pour bâtir elle-même ſon domicile.

Tous les plus grands Philoſophes n'ayant pas pû rien prononcer de certain ſur la nature & ſur l'exiſtence de l'ame, ni ſur le tems, ni comment elle vient animer le corps, nous en demeurerons

à ce que les yeux de la foy nous en enſeignent ; & nous dirons que toute perſonne qui en frape une autre, & principalement une femme groſſe, dont elle accouche, merite punition ; que toute fille qui ſe fait avorter, eſt criminelle ; que les differences des tems ne changent point l'eſpece, que ſoit que l'ame en ait pris poſſeſſion, ou ſoit qu'elle ſe diſpoſe à y venir, c'eſt être homicide, & détruire un Etre qui ſeroit venu à ſa perfection.

Il faut en quelque maniere s'en rapporter au témoignage de la femme, pour bien connoître les differens tems de la groſſeſſe, par le recit qu'elle fait de ce qui s'eſt paſſé dans ſes autres groſſeſſes, & des particularitez de celle dont elle parle ; on connoît de combien elle eſt groſſe, par le tems que ſes ordinaires ont manqué, la groſſeur du ventre que l'on examine, & le jour qu'elle a commencé à ſentir remuer ſon enfant, ſont des circonſtances certaines qui font juger du tems qu'elle doit accoucher.

Il ſurvient quelquefois à ſix ou ſept mois des douleurs comme ſi c'étoit pour accoucher, il faut bien ſe donner de garde de les exciter, & de faire prendre des remedes pour les augmenter ; c'eſt procurer une mort certaine à l'enfant, & c'eſt mettre la mere en danger de mourir ; il faut au contraire par le repos & par de bons conſeils tâcher d'adoucir les douleurs, & faire enſorte de la conduire à ſon terme ; mais ces douleurs augmentant, comme il eſt arrivé à Madame la Ducheſſe du Maine, qui accoucha de ſon premier enfant à ſix mois & demi, & en dernier lieu à Madame la Ducheſſe de Berry, qui trois jours aprés être arrivée à Fontainebleau, eſt accouchée dans le même terme, il faut ſecourir les femmes comme dans un accouchement à neuf mois, & aprés leurs

couches les traiter avec plus de précaution que si l'accouchement avoit été à terme.

Le Chirurgien connoîtra sûrement en touchant la femme, si les douleurs qui viennent avant terme, doivent finir par un accouchement ou non, si l'orifice interne est clos & élevé, c'est signe qu'elle n'en accouchera pas, mais s'il commence à s'ouvrir, & qu'il se dilate peu à peu, & qu'il sente quelque partie de l'enfant pousser contre cet orifice, c'est signe que ces douleurs conduiront à l'accouchement.

Par l'attouchement de l'orifice interne, un Accoucheur habile sçait le tems, & même le jour que la femme accouchera ; l'orifice interne qui a conservé son épaisseur, & sa solidité pendant la grosseſſe, commence à s'étendre & à s'aplatir sur les derniers mois ; & à mesure que le tems approche, il diminue de grosseur, & vers les derniers jours il est quasi égal au reste du corps de la matrice, n'étant distingué que par un petit boulet qui en marque la circonference, & qui fait ce qu'on appelle couronnement dans le tems que l'enfant pousse contre cette partie pour en sortir

C'est la premiere connoissance qu'on donne à ceux qui veulent apprendre l'art des Accouchemens. Je sçai un jeune Chirurgien qui étant à l'Hôtel-Dieu de Paris pour s'en instruire, toucha en un aprés midi trente-cinq femmes, toutes grosses de differens tems ; la Maîtresse Sage femme, qui étoit tres-habile, lui fit observer par cet attouchement celles qui accoucheroient les premieres, celles qui les suivroient, & celles qui seroient les dernieres, son jugement se trouva juste, car elles accoucherent toutes suivant le rang qu'elle leur avoit marqué.

CHA-

CHAPITRE II.

Des signes qui font connoître si c'est un garçon ou une fille.

LA plus grande partie des femmes ne sont pas contentes d'être sûres qu'elles sont grosses, & d'avoir des signes certains d'une bonne grossesse, elles veulent encore qu'on leur dise si elles sont grosses d'un garçon ou d'une fille ; la curiosité du mari se joint souvent à celle de la femme, & l'un & l'autre le demandent avec tant d'empressement au Chirurgien, qu'il ne peut pas se défendre de leur répondre, quoiqu'il soit persuadé que tous les signes en sont équivoques.

Quand il ne peut pas se dispenser de parler, il faut qu'il commence par leur dire qu'ils ne peuvent rien statuer sur les signes qu'il va leur en donner, parce qu'il n'y en a pas un de certain. Il peut leur citer deux passages d'Hippocrate, l'un qui dit que la femme grosse d'un garçon a bonne couleur, & mauvaise quand elle l'est d'une fille ; & l'autre, que les enfans mâles sont situez dans le côté droit, & les femelles dans le gauche. Il peut ensuite leur rapporter les observations que le Public croit avoir fait sur cet article, qui sont que la femme grosse d'un garçon est plus gaye & plus enjouée, qu'elle se porte mieux, qu'elle a meilleur appetit, qu'elle le sent remuer plûtôt, qu'elle a le poux plus fort & plus frequent, que son sein droit est plus gros que le gauche, & qu'il a du lait plûtôt ; que si elle veut prendre quelque chose, elle le fait de la main droite ; que si elle part de quelque endroit, elle commence le premier pas par le pied droit ; & enfin

ſi c'eſt une fille, elle a des ſignes tout-à-fait oppoſez à ceux de garçons.

Il y en a qui croyent que les tems de la Lune contribuent à la conception des mâles ou des femelles ; que ſi une femme conçoit dans le croiſſant, elle aura un fils ; que ſi c'eſt dans le déclin, ce ſera une fille. Et d'autres aſſûrent que quand une femme eſt accouchée dans le croiſſant, que le premier enfant qu'elle aura ſera un garçon; que ſi elle eſt accouchée dans le décours de la Lune, elle n'aura qu'une fille. Ce ſont des erreurs que l'experience journaliere détruit, puiſque l'on voit naître en un même jour, & en une même ſemaine, autant de garçons que des filles, qui ont été tous conçus en même tems. Madame la Ducheſſe de Beauvilliers a eu dix filles toutes de ſuite : ces dix filles ont été conçûes, & ſont nées en differentes ſaiſons, & neanmoins la Lune n'y a rien changé.

Le conſeil qu'Hippocrate a donné à ceux qui vouloient avoir des garçons, de ſe lier le teſticule gauche avec un ruban pendant l'action, a fait naître une erreur, en faiſant croire que c'étoit la ſemence qui venoit du teſticule droit qui faiſoit les mâles, & celle du teſticule gauche qui formoit les filles, ſuppoſant que le ſang qui étoit apporté au teſticule droit, devoit être plus chaud, (parce qu'il venoit du tronc de la véne cave), que celui qui alloit au teſticule gauche qui venoit de la véne émulgente, & par conſequent qu'il étoit plus ſereux, & plus propre à faire des filles; mais la circulation fait voir que le ſang vient à l'un & à l'autre teſticule par les arteres ſpermatiques. Et de plus la ſemence ne vient point des teſticules dans le moment de l'action, elle y eſt filtrée du ſang, & envoyée goutte à goutte dans les gardouches ſeminaires qui en ſont les reſervoirs,

& d'où elle eſt éjaculée dans la matrice.

Combien voit-on d'exemples de gens qui n'ont qu'un teſticule, les uns le droit, les autres le gauche, & qui font également des garçons & des filles. Mauriceau en rapporte beaucoup, & j'en citerois auſſi ſi je voulois groſſir ce Volume.

On voit tous les jours des femmes accoucher de deux enfans, dont l'un eſt un garçon, & l'autre une fille : on ne peut pas diſconvenir que ces deux enfans n'ayent été conçus dans le même moment, & ne ſoient nez dans la même heure, & que c'étoit le meme tems de la Lune qui regnoit, qui n'a rien changé de l'arrangement qui étoit dans les ſemences diſpoſées à faire un garçon & une fille ; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, que ni le croiſſant, ni le déclin de la Lune, ni le teſticule droit, ni le gauche, n'ont aucune part dans la formation d'un garçon, plûtôt que d'une fille ; que cela dépend des particules ſeminaires arrangées dans les œufs, & vivifiées par la ſemence de l'homme ; que ceux qui penſent autrement, ſont prevenus d'une erreur dont les gens bien ſenſez doivent ſe défaire.

CHAPITRE III.

Des ſignes qu'il y a deux enfans.

L'Inquiétude des femmes groſſes ne ſe borne pas à vouloir ſçavoir le tems de leur conception, la qualité de leurs groſſeſſes, & ſi elles auront un garçon ou une fille, elles veulent encore que le Chirurgien les aſſure qu'elles ne ſont groſſe que d'un enfant dans la crainte où pluſieurs ſont d'en avoir deux à la fois : je leur pardonne à la verité cette inquietude, il ſuffit d'accoucher

une fois, ſans être obligée de recommencer une ſeconde.

Il ſemble que l'Auteur de la Nature ait voulu que la femme ne porta qu'un enfant à la fois, puiſqu'il n'a fait qu'une ſeule cavité à la matrice; aux animaux qu'il deſtinoit à en avoir pluſieurs d'une même portée, il a donné pluſieurs cellules à leurs matrices pour placer chaque petit ſeparement; mais à la femme, comme aux autres animaux qui ne font qu'un petit, on ne trouve qu'une cellule, ce qui fait préſumer qu'elle ne devroit faire qu'un enfant: nous la voyons neanmoins accoucher de deux, quelquefois de trois, & rarement de quatre enfans.

Il y a des Naturaliſtes qui au lieu de s'étonner de voir naître deux enfans, prétendent que cela devroit arriver toûjours. Ils alleguent pour leurs raiſons que la femme ayant deux mamelles capables de nourrir chacun un enfant, elle doit en avoir deux. Mais d'autres Naturaliſtes non moins fondez dans leurs raiſonnemens, répondent que ce n'eſt pas dans les mamelles que ſe forment les enfans; qu'elles ne ſont deſtinées que pour fournir le lait pour ſa nourriture; que s'il n'y en avoit qu'une, il pourroit mourir de faim, s'il lui ſurvenoit quelqu'une de ces incommoditez auſquelles elles ſont ſi ſujettes; que la raiſon pourquoi elles en ont deux, c'eſt afin que l'une ſupplée au défaut de l'autre.

Quoiqu'il n'y ait qu'une cavité dans la matrice de la femme, on en voit ſortir quelquefois pluſieurs enfans: il ne faut pas croire qu'ils ſe faſſent par ſuperfetation, car il n'y en a point. On ne peut s'imaginer qu'ils puiſſent être formez par le mêlange des deux ſemences; c'eſt une idée inſoutenable: mais autant d'enfans qu'il y a, ce ſont autant d'œufs qui tombent à la fois des

ovaires dans la matrice. En voulant faire tomber une poire d'un arbre, si vous secoüez trop fortement le poirié, il en tombera deux ou trois, au lieu d'une ; de même si le mari travaille avec trop d'ardeur à faire tomber un œuf, au lieu d'un il en tombe deux ou trois, principalement quand il a une femme feconde, aussi sensible au plaisir, & aussi emportée que lui.

On voit tous les jours des femmes accoucher de deux enfans, on en voit quelquefois qui accouchent de trois. J'ai vû une jeune femme qui demeuroit dans mon logis ruë Saint-Honoré, qui dès la premiere couche accoucha de trois garçons. J'ai encore vû la femme d'un Apothicaire de Befort, chez qui j'étois logé en allant avec Monsieur le Duc de Bourgogne, l'année qu'il prit Brisac, qui étoit accouchée deux mois auparavant de trois garçons. Madame d'Arnoton, femme d'un Maître des Requêtes, demeurant ruë de Richelieu, accoucha il lui a huit ou dix ans de trois filles. Monsieur d'Arnoton étoit à joüer dans son voisinage lorsqu'un Laquais lui vint dire que Madame étoit accouchée d'une fille ; un quart d'heure aprés il en vint un autre lui annoncer qu'elle étoit accouchée d'une seconde fille ; & un autre quart d'heure ensuite il vint un troisiéme Laquais qui lui dit que Madame venoit d'accoucher d'une troisiéme fille ; aussi-tôt en se levant brusquement, il pria les Dames avec qui il joüoit, de lui permettre d'aller chez lui pour empêcher sa femme d'en faire d'avantage. Mauriceau rapporte l'histoire de la femme d'un Couvreur qui accoucha de quatre enfans tous vivans.

Je ne parlerai point de plusieurs Histoires citées par differens Auteurs, de femmes qui ont eu des dix, douze & quinze enfans à la fois : je ne repeterai point aussi l'histoire de cette Comtesse

de Hollande, qui en eut autant qu'il y a de jours dans l'année; ce sont des faits extraordinaires qui surpassent les regles de la Nature, & qui demandent de la foy pour les croire : & comme je prétens ne parler que de ce qui est naturel, je passerai sous silence tout ce qui ne se peut pas faire sans miracle.

Dans les premiers mois on ne peut pas connoître s'il y a deux enfans; on ne s'en apperçoit que lorsque les enfans commencent à remüer; & on en a des signes certains quand en examinant le ventre de la mere, on le trouve plus gros qu'il ne devroit être s'il n'y en avoit qu'un. S'il y a deux éminences, l'un au côté droit, l'autre au côté gauche, & qu'il y ait une ligne au milieu un peu deprimée, & moins élevée que les deux côtez : si en mettant les deux mains sur le ventre, on sent plusieurs & differens mouvemens aux deux côtez; si ces mouvemens sont plus frequens qu'à l'ordinaire; si le ventre est tendu en rondeur, & non pas en pointe sur le devant; si la femme est plus incommodée de cette grossesse que des autres; si le fardeau de l'enfant lui fait de la peine à porter; si ses jambes & ses cuisses sont toûjours enflées, & même les levres de la matrice : tous ces signes assûrent la pluralité d'enfans.

Il s'est répandu une opinion, sur la bonne foy de quelques Auteurs qui l'ont écrit, que deux jumeaux de differens sexes ne pouvoient pas vivre, prétendans que le mâle ayant plûtôt acquis sa perfection que la femelle, il faisoit des efforts pour sortir avant le terme de l'autre, de sorte qu'ils s'incommodoient l'un l'autre; mais qu'étant tous deux de même sexe, étant parfaits, & sortans en même tems, rien ne les empêchoit de vivre. Il y a tant d'exemples de jumeaux dont

l'un eſt un garçon & l'autre une fille qui vivent & qui ſe portent bien, qu'il eſt inutile de chercher des raiſons pour le prouver.

Dans le tems qu'on croyoit la ſuperfetation poſſible, on donnoit le droit d'aîneſſe à l'enfant qui venoit le dernier au monde, ſuppoſant qu'ayant été conçu le premier, il le meritoit mieux que celui qui naiſſoit le premier, qu'on croyoit n'avoir été formé que quelques jours aprés ſon frere; & que s'il étoit ſorti le premier, c'étoit parce qu'il avoit été placé le plus proche de la porte.

Ceux qui tenoient l'opinion du mêlange des deux ſemences, ont auſſi donné le droit d'aîneſſe à l'enfant qui voyoit le jour le dernier; ils convenoient que les deux enfans étoient formez de la même éjaculation de la ſemence, & en même tems; mais que la partie de la ſemence la premiere éjaculée, étoit portée juſques au fond de la matrice, & qu'elle y formoit un enfant; que la derniere éjaculée demeuroit à l'entrée du fond, & y en formoit un autre: que naturellement c'étoit ce dernier formé qui devoit ſortir le premier étant au paſſage; & qu'ainſi pour être ſorti le premier, il ne devoit pas être reputé l'aîné au préjudice de ſon frere, qui avoit été conçu le premier.

Ces deux opinions n'étant plus reçues, parce qu'elles ſont plus imaginaires qu'elles ne ſont réelles, on a décidé en faveur de celui qui reſpire le premier. Il eſt vrai que deux enfans ſont formez de deux œufs qui ſe détachent en même tems de l'ovaire; on ne peut pas deviner lequel des deux avoit le pas devant l'autre, mais on ſçait qu'étant dans la matrice, ils ſont placez l'un à côté de l'autre; qu'ils ont chacun un cordon qui leur apporte leur nourriture du même

placenta ; qu'étant parvenus à leur terme, celui qui fait le plûtôt la culbute pour ſe placer proche la porte, eſt celui qui ſort le premier ; de ſorte qu'ayant vû le jour avant l'autre, on ne peut pas lui diſputer le droit d'aineſſe qu'il merite legirimement.

S'il eſt vrai qu'en plantant pluſieurs noyaux d'abricots ou de peſches, on en voit ſortir de quelques-uns deux abricotiers ou deux peſchers, que de ceux d'où il en ſort deux ſont ceux qui renfermoient deux amandes, chacunes revêtues de leurs pellicules, qui contenoient l'arbre en petit, comme font toutes les autres graines. Cette obſervation m'a fait venir en penſée que la même choſe peut ſe faire dans un œuf, qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il puiſſe renfermer deux germes capables de produire deux enfans, contenus chacun dans une membrane ſeparée, comme ſont celles de deux amandes dans un même noyau : en ſorte que la conception des jumeaux ſe feroit avec la même facilité que celle d'un enfant ſeul. Cette obſervation me fait reſſouvenir qu'on trouvoit quelquefois deux jaunes dans un œuf de poule, qui apparamment y étoient pour y nourrir deux poulets. Je n'avance pas cette opinion comme une verité conſtante, je ne la donne que comme une conjecture qui merite qu'on y faſſe attention.

La reſſemblance des jumeaux peut autoriſer la penſée que j'avance, étant tous deux contenus dans le même œuf; frapez tous deux du même eſprit de la ſemence de l'homme, & dans le même moment, ils doivent ſe reſſembler ; & ſi ce ſont les idées dont l'imagination du mari & de la femme eſt remplie dans le tems de l'action qui donnent la reſſemblance, les jumeaux ayant la même, il faut tirer une conſequence infaillible,

qu'ils ont été conçus tous deux dans le même instant.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement de la femme grosse.

IL ne suffit pas à une femme d'être sûre qu'elle est grosse, & d'avoir des signes certains que c'est une bonne grossesse, il faut encore qu'elle travaille à la conduire à bonne fin. Elle ne doit point trop se prévaloir de ses forces, de sa jeunesse, & de son bon temperament; elle doit au contraire regarder sa grossesse comme une maladie sur laquelle elle doit faire une serieuse attention.

Mauriceau en a fait un grand Chapitre, qui enseigne de quelle façon la femme se doit gouverner durant le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considerables. Pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver, il y prescrit le regime de vivre qu'elle doit suivre: les alimens dont elle se doit nourrir, & ceux qu'elle doit éviter. Il y marque jusqu'à l'eau qu'elle doit boire, & à l'air qu'il faut qu'elle respire.

On ne peut gueres entrer dans le détail des alimens dont une femme doit user dans sa grossesse. Autant de femmes grosses, autant de differens appetits. On ne peut que lui donner des conseils generaux, qui sont de ne manger que de bons alimens, de choisir ceux qui sont de son goût, & dont son estomac s'accommode le mieux, de ne gueres manger de poisson, de legumes & de fruits, de n'observer aucun jour de jeûne, parce qu'il faut qu'elle mange quand elle a faim, & qu'il ne faut pas qu'elle fasse jeûner son enfant.

Si elle a un appetit dépravé pour quelque chose d'extraordinaire, il faut mieux lui permettre d'en manger, que de vouloir s'obstiner à l'en vouloir empêcher, par les inconveniens fâcheux qui pourroient en survenir : quand elle demande ou qu'elle cherche avec empressement un aliment, quoique méchant & indigeste, c'est une marque que son estomac a un acide capable de digerer ce qu'il a souhaité avec tant d'ardeur; & quand dans le cours de sa grossesse elle ne voudroit que des alimens qui lui seroient mauvais dans un autre tems, il faut les lui accorder, étant absolument necessaire qu'elle mange & pour elle, & pour son enfant. J'en ai vû qui pendant toute leur grossesse n'ont vêcut que de salade bien vinaigrée, & qui ont donné de gros enfans.

C'est une coûtume reçue par toutes les femmes grosses de se faire saigner à quatre mois & demi ; de faire une seconde seignée à sept mois, lorsqu'elles se trouvent trop replettes ou trop pesantes, d'en faire une troisiéme à neuf mois, le plus proche du terme de l'accouchement que faire se peut. J'approuve cette conduite, mais je voudrois que celles qui sont fort sanguines, qui avoient leurs ordinaires en abondandance, ou qui se sont blessées dans quelque grossesse précedente, se fissent saigner huit jours avant que leur ordinaires leurs devroient venir pour la seconde fois, c'est-à dire, quand elles se croyent grosses de sept semaines ou environ. Plusieurs raisons autorisent cette saignée, elle ôte le trop de sang qui reste dans leurs vénes ; l'enfant encore petit n'ayant pas consommé ce qu'elles en perdroient tous les mois, elle empêche que par le reflux du sang qui se fait tous les mois vers la matrice, quoique grosse, il ne s'en échape dans le tems qu'elles devoient avoir leurs ordinaires, & ainsi

elle prévient l'avortement qui n'arrive que par le trop de sang porté à la matrice. Quand on attend de se faire saigner à quatre mois & demi, l'enfant est fort, on le sent remuer, & le peril est passé; de sorte que je préfere cette saignée devant deux mois, à celle qu'on fait à demi terme.

Ce n'est point mon sentiment de purger les femmes grosses, je trouve que les purgatifs ne leurs sont point indifferens; il n'y a que les vomissemens dont elles sont tourmentées qui peuvent indiquer la purgation; mais comme ils ne viennent point par la quantité des humeurs, & qu'ils sont un effet de la communication que la matrice a avec l'estomac par le moyen des nerfs, le tems en sera le remede. On observe que le vomissement leur est souvent utile; que celles qui ont le plus vomis dans leur grossesse, sont celles qui se portent le mieux dans la suite: s'il leur survient quelque accés de fiévre, la quinquina leur convient mieux que la purgation; & enfin il ne la faut purger que dans une necessité dont on ne pourra pas se dispenser, alors on ne lui donnera que des purgatifs les plus doux, & les moins irritans; on ne se servira d'aucune drogue violente, comme étant pernicieuse aux femmes grosses.

Il arrive souvent que les femmes grosses sont constipées, & que leur ventre est plusieurs jours sans s'ouvrir; elles ne s'en inquieteroient point si elles observoient que les meilleures temperamens sont ceux qui vont à la garde-robe le moins souvent; & que ceux qui ont le ventre serré, se portent beaucoup mieux que ceux qui l'ont foireux; mais elles sont prévenues de l'erreur commune, qui est que ces matieres retenues & recuittes, leurs envoyent des fumées à la tête, qu'elles

leurs cauſent des rougeurs, qu'elles leurs font venir des boutons, & que ſemblables au fumier amaſſé en quelque lieu, elles jettent des vapeurs qui les incommodent; à celles-là on leur conſeillera de prendre le matin des bouillons au veau & aux herbes, avant le repas quelques boles de caſſe mondée, & aprés le repas de manger de quelque compotes de pommes, de prunes ou de brugnoiles. Si on eſt obligé d'avoir recours aux lavemens, ceux d'eaux tiede ſont préferables à tous, & ſi on en veut de plus compoſez, on ſe ſervira des décoctions ſeules de mauves, de guimauves, de violiers, de chicorée, de graines de lin, & de ſon; on n'y mettra ni miel, ni beurre, ni huile, de crainte qu'en voulant faire couler les matieres fécales, on ne faſſe auſſi couler l'enfant.

La femme groſſe ne doit point être contrainte dans ſes habillemens, il faut auſſi-tôt qu'elle s'apperçoit que ſon ſein & ſon ventre groſſiſſent, qu'elle ceſſe de mettre de ces corps de robe durs & pleins de baleine; elle doit ſeulement avoir de ces corſets qui ne font que former la taille & ſoutenir le ſein. Celles qui veulent être ſerrées pendant leurs groſſeſſes pour paroître de belle taille, ſe gâtent non ſeulement le ſein qui demeure tout vergeté aprés leur couche, mais encore le ventre qui leur reſte pendant comme une beſaçe, parce que le fardeau de l'enfant eſt obligé de ſe porter en embas, n'ayant pas la liberté de s'étendre en haut; ce qui peut encore incommoder l'enfant, & le rendre contrefait.

On ne peut pas s'empécher de blâmer la chauſſure des femmes d'aujourd'hui, qui ont abandonné l'uſage des ſouliers, & qui ne ſortent plus qu'avec des mules ſi mignonnes, qu'à peine la pointe du pied y peut-elle entrer. Si cette ma-

niere de se chausser est condamnable dans toutes les femmes, elle l'est encore plus dans celles qui sont grosses, qui sont plus en danger de se laisser tomber, parce que la grosseur de leur ventre les empêche de voir où elles posent leurs pieds, étant obligées de porter leurs épaules & leur tête en arriere pour faire l'équilibre de la pesanteur du ventre : il faut donc qu'avec de bons souliers elles soient chaussées commodement, si elles ne veulent pas s'exposer par des chûtes à des malheurs qu'on a vû arriver tres-souvent, qui ont fait perir la mere & l'enfant.

Si les fortes passions sont dangereuses à tous les hommes, elles le sont encore plus aux femmes grosses qui doivent éviter la colere, la jalousie, les emportemens, les grandes veilles, & tout ce qui va à l'excès, il faut qu'elles se tranquilisent s'il est dans leur pouvoir de le faire; car la plûpart des femmes ne se soûmettent pas aisement aux conseils qu'on leur donne : on ne doit point leurs annoncer brusquement une nouvelle soit bonne, soit mauvaise; parce que la surprise peut causer des tressaillemens fâcheux à la mere & à l'enfant.

Un exercice moderé est necessaire à la femme grosse; si elle n'en faisoit point, elle deviendroit trop sedentaire, & trop pesante; si elle en faisoit de violens, elle se mettroit en danger de se blesser; il ne faut point qu'elle augmente ni qu'elle dimince celui qu'elle avoit accoutumé de faire avant que d'être grosse, supposé qu'il n'y eut point de raisons qui dûssent l'en empêcher. On ne peut pas précisement donner des regles sur cet exercice; celles qui n'alloient qu'en carosse, doivent continuer; celles qui étoient dans l'usage de marcher, ne doivent pas discontinuer d'aller à pied; celles qui étoient accoutumées au gros tra-

vail, comme les payſannes, les blanchiſſeuſes, les porteuſes d'eau, ne doivent point le ceſſer; car ſi on les obligeoit à ne rien faire, elles deviendroient malades. En general une femme dans le commencement de ſa groſſeſſe fera un exercice legere, qu'elle augmentera, & continuera juſques à ſon accouchement, pourvû qu'il n'aille pas au-de-là de celui qu'elle faiſoit avant ſa groſſeſſe.

Mauriceau aura de la peine à perſuader aux femmes de faire moins d'exercice dans les derniers mois, que dans le reſte de la groſſeſſe; il leur fait peur en leur diſant que celui qu'elles font à la fin de leur terme, eſt ſouvent la cauſe que leur enfant prend une mechante ſituation, parce que cet exercice peut forcer l'enfant de faire la culbute avant le tems qu'il la doit faire, & ainſi avancer le travail; mais c'eſt une terreur panique qui n'a point fait d'impreſſion ſur leur eſprit, puiſqu'elles ſont perſuadées par leur propre experience, que quand elles ont marché juſqu'à la fin de leur terme, elles en ont accouché avec plus de facilité; qu'elles remarquent que les femmes de gros travail ſont celles qui ont les accouchemens les plus heureux, & qu'au contraire les Dames qui n'ont pas voulu ſe donner la peine de ſe promener à pied, ont ſouvent des accouchemens laborieux.

Dans les Chapitres précedens Mauriceau défend à la femme les approches de ſon mari les premiers jours de la conception, pour deux raiſons qu'il allegue; l'une parce qu'il craint que la ſemence éjaculée en dernier lieu ne trouble la conception, qu'il croit ſe faire par le mêlange des deux ſemences, & l'autre que c'eſt pour éviter la ſuperfetation. Et dans celui-ci il en défend encore les approches les deux derniers mois de la groſ-

ſeſſe, prétendant que le corps en eſt extrêmement agité, & même le ventre comprimé dans l'action. Pour répondre à ces trois objections, je dirai que la premiere eſt imaginaire, puiſqu'il eſt dans l'erreur de croire que la generation ſe faſſe par l'union de la ſemence de l'homme avec celle de la femme, & que cette union puiſſe être troublée par une nouvelle ſemence qui ne peut plus entrer dans le fond de la matrice, l'orifice interne en étant exactement fermé, comme il le dit. Que la ſeconde eſt fauſſe, puiſqu'il n'y a point de ſuperfetation, & qu'il ne peut pas s'en faire cinq ou ſix jours après la conception, comme il ſuppoſe qu'elle peut arriver : Et que la troiſiéme ne ſe rencontre point, puiſque le mari & la femme prennent ſi bien leurs meſures, qu'ils évitent cette agitation, & cette compreſſion du ventre qu'il dit être tant à craindre par la mort qu'il s'imagine, qu'elles ont cauſées à quantité de femmes & d'enfans. J'ajouterai que Mauriceau ne peut point avoir fait ces obſervations par lui-même, n'ayant jamais pû avoir un ſeul enfant en quarante ſix années de mariage. Pour moi qui ai une femme qui a été groſſe vingt fois, & qui m'a donné vingt enfans, dont elle eſt accouchée à terme & heureuſement, je ſuis perſuadé que les careſſes du mari ne gâtent rien.

CHAPITRE V.

Du vomiſſement de la femme groſſe

NOus avons juſqu'à preſent parlé de la conduite qu'une femme doit obſerver pendant le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens : elle ſeroit trop heureuſe s'il n'en ſurvenoit point ; mais comme il y

en a beaucoup qui en ſont preſque inſeparables, il faut tâcher d'y remedier, c'eſt dont nous allons traiter dans les articles ſuivans.

La nauſée & le vomiſſement ſont deux accidens qui les premiers font connoître à une femme qu'elle eſt groſſe. La nauſée eſt une envie de vomir, cauſée par l'agitation de l'eſtomac, qui met dans un état d'angoiſſe, & dans un tel abbatement qu'il ſemble qu'on aille vomir tout ce que l'on a dans l'eſtomac. Le vomiſſement ſuit la nauſée, & alors on rejette tout ce qui eſt contenu dans l'eſtomac, par le ſoulevement de ſon fond qui s'approchant de l'orifice ſuperieur, oblige ce qu'il contient d'y entrer, de là dans l'œſophage, & enſuite de ſortir par la bouche.

C'eſt ordinairement une trop grande quantité d'alimens dont on a empli l'eſtomac, ou des humeurs qui s'y verſent, & qui s'y amaſſent qui excitent à vomir; mais dans les femmes ce n'eſt ni l'un ni l'autre de ces deux cauſes qui excitent le vomiſſement; elles vomiſſent ſouvent avant que d'avoir mangé, & le ſang retenu de leurs ordinaires n'a pas encore pû ſe corrompre pour faire des humeurs, mais c'eſt par la communication que l'eſtomac a avec la matrice, par le moyen des branches des nerfs qu'ils reçoivent tous deux de la neuviéme paire; car la matrice a quantité de nerfs qui la rendent tres-ſenſible, & par-conſequent ſuſceptible de plaiſir & de douleurs, & qui font qu'elle ſe communique à preſque toutes les autres parties.

Les vomiſſemens commencent quelquefois dès les premiers jours de la groſſeſſe, & ne ſe continuent que juſqu'au troiſiéme ou quatriéme mois, qui eſt le tems que l'enfant ſe fait ſentir. Il n'eſt point dangereux alors, parce que les femmes vomiſſent ſans faire de grands efforts, & particulierement

lierement quand il y a de l'aliment dans l'eſtomac ; car quand elles vomiſſent ſans avoir mangé, & qu'il n'y a que quelques liqueurs dans l'eſtomac, les angoiſſes du vomiſſement ſont plus fâcheuſes, car le vomiſſement de ſoi n'eſt point dangereux, mais les efforts qu'elles font pour vomir, ſont à craindre.

On a vû des femmes vomir preſque tous les jours pendant le cours de leur groſſeſſe, & neanmoins accoucher de gros enfans, ce qui prouve qu'elles ne rendent pas tout ce qu'elles ont dõné à l'eſtomac, & qu'il en peut reſter aſſez pour la nourriture de l'enfant, quoiqu'il ſemble bien ſouvent qu'elles rejettent autant & quelquefois plus d'aliment qu'elles n'en ont pris ; mais c'eſt qu'il s'y mêle toûjours des liqueurs qui en augmentent le volume; ce qui fait pour lors plus de bien à la femme que de mal, puiſqu'on obſerve que celles qui ont vomi pendant leur groſſeſſe, ſe portent mieux après être accouchées que celles qui n'ont point vuidé ces humeurs par le vomiſſement.

Un Chirurgien feroit mal ſa cour à une femme groſſe, ſi dans le tems qu'elle eſt fatiguée par des vomiſſemens, il vouloit lui perſuader que c'eſt un bien pour elle ; il faut au contraire qu'il la plaigne ; qu'il la conſole, & qu'il lui faſſe eſperer qu'ils ne dureront pas encore long tems : il faut qu'il lui cõſeille d'imaginer elle-même quelque viande, quelque ſauce, ou quelque ragoût qui lui pourroit reveiller l'appetit, & dont elle croiroit que ſon eſtomach pourroit s'accommoder ſans le vomir. On doit donc lui laiſſer le choix des alimens, & lui permettre de manger tout ce qui lui viendra en fantaiſie ; on doit ſeulement lui faire entendre qu'elle en doit prendre peu à la fois, de crainte qu'en trop chargeant l'eſtomac, il ne ſoit obligé de le rendre; qu'il eſt plus à pro-

pos qu'elle en prenne ſouvent, & qu'elle peut manger à toutes les heures du jour, ſans s'aſſujettir aux heures du repas.

Si malgré toutes ces précautions les vomiſſemens continuent aprés le troiſiéme & le quatriéme mois, ſi même la femme ne ceſſe point de vomir pendant toute ſa groſſeſſe, comme il arrive aſſez ſouvent, il y en a qui veulent qu'on ait recours aux purgatifs. Mauriceau conſeille de donner une infuſion de ſené, de rhubarbe, avec le ſyrop de chicorée, croyant que ce ſont des humeurs corrompuës, attachées aux parois intérieurs de l'eſtomac, qui entretiennent les vomiſſemens.

Pour moi je croi qu'il eſt inutile, & même dangereux de purger les femmes groſſes, j'entens pour raiſon du vomiſſement; car il leur ſurvient quelquefois des maladies qui nous indiquent la néceſſité de le faire; & on a donné ſouvent des purgatifs avec ſuccès; mais dans la groſſeſſe, la femme ne vomit que pour l'une de ces deux cauſes, ou par la communication que l'eſtomac a avec la matrice par le moyen des nerfs, alors les purgatifs ſont dangereux, ou parce qu'on voit qu'elle vomit des humeurs qu'on accuſe en être la cauſe, alors les purgatifs ſont inutiles, puiſque les humeurs ſortent bien ſans leur ſecours; car de croire que des humeurs puiſſent demeurer attachées aux parois de l'eſtomac, c'eſt s'imaginer ce qui ne peut pas être; quand même il ſeroit poſſible qu'il pût s'y en attacher, elles ſeroient bien-tôt détachées par la liqueur acide qui ſort continuellement des glandes dont les membranes de l'eſtomac ſont toutes parſemées; de ſorte que non ſeulement ils ſont inutiles, mais ils ſeroient nuiſibles en fatiguant l'eſtomac qui ne l'eſt que trop par le vomiſſement

& on peut ajoûter que ſi l'eſtomac a tant de facilité à rejetter l'aliment qu'il ſouhaite ; il en auroit encore plus à repouſſer un purgatif qu'il haït. On voit tous les jours que les femmes groſſes vomiſſent les medecines auſſi tôt qu'elles les ont priſes ; c'eſt pourquoi il leur faut épargner le dégoût de les prendre, & la peine de les vomir.

CHAPITRE VI.

De la douleur des reins & des aines.

AU fond de la matrice ſont attachées quatre parties que l'on a appellées juſqu'à preſent ligamens de la matrice, dont deux vont s'attacher au peritoine vers la region des reins qui ſont membraneuſes & étenduës en forme d'aîles de chauve-ſouris, auſquels on a donné le nom de ligamens larges & ſuperieurs : les deux autres deſcendent en bas, & vont ſe perdre dans les aînes & dans les cuiſſes, leur figures qui eſt ronde, & ſemblable à deux cordons, les a fait appeller ligamens ronds, & inferieurs de la matrice.

Les premiers Anatomiſtes ont crû avoir trouvé leurs veritables uſages, en diſant que les ſuperieurs empêchoient que le fond de la matrice ne tomba vers ſon orifice externe ; que les inferieurs ne lui permettant pas de monter trop haut, ce fond étoit retenu par ces quatre parties ſans pouvoir changer de place.

Cette opinion qui eſt venuë juſqu'à nous d'Anatomiſtes en Anatomiſtes, ſe trouve détruite tant par l'examen que l'on a fait ſur la ſtructure de ces parties, que par les obſervations des faits & des accidens qui arrivent tous les jours. En effet s'il étoit vrai que ces parties euſſent été

faites pour les usages que les Anciens leur ont donné, il faudroit convenir que la Nature se seroit trompée dans son dessein, puisque nous voyons le fond de la matrice descendre & monter, sans qu'il en soit empêché par ces prétendus ligamens.

Plus j'ai examiné ces parties, & plus je me suis étonné qu'on ait pû rester si long tems dans l'erreur, que de croire qu'elles fussent des ligamens, & qu'elles eussent les usages qu'on leur a donné; c'est à la verité beaucoup entreprendre que de ne vouloir pas convenir de ce que tant de celebres Anatomistes ont écrit; mais la preuve du contraire est si claire, que je suis sure qu'après y avoir fait attention, on ne pourra pas disconvenir de ce que j'avance.

Je suis donc persuadé que ces parties ne sont point des ligamens, & qu'elles n'en font point les fonctions, & j'ajoûte que le fond de la matrice n'en devoit point avoir. Où pourroit-il aller: n'est-il pas aussi fortement attaché au vagin, que le fond d'une bouteille est attaché à son col, dont il est impossible de le separer? Pourquoi est-ce que la Nature auroit fait ces ligamens? seroit-ce pour empêcher le fond de la matrice de descendre, & de venir au devant de la semence de l'homme pour la recevoir? il faut qu'il y vienne, sans quoi la conception ne se feroit point. Seroit-ce pour la retenir dans l'hypogastre, afin qu'il ne monte trop haut, il faut qu'il s'étende dans toute la capacité du bas ventre pendant la grossesse? Seroit ce pour le contenir dans les maladies hysteriques: ne lui voïons-nous pas faire des mouvemens extraordinaires malgré ces ligamens imaginaires? Seroit-ce pour empêcher les chûtes, les palpitations & les renversemens de la matrice? ces accidens sont si

frequens, que nous pouvons conclure que s'il y avoit des ligamens destinez de la Nature pour retenir la matrice dans l'hypogastre, ces malheurs n'arriveroient point.

Il ne suffit pas de priver ces parties des usages qu'on leur attribuoit, il faut convenir de ceux qu'elles font, n'y ayant dans l'homme aucune partie inutile; les deux membranes larges & superieures ont trois usages, le premier, de conduire les arteres & les veines spermatiques qui vont aux ovaires & à la matrice, & qui en reviennent. Le second, de servir d'attache aux ovaires. Le troisiéme, d'être l'appui & le soutien des trompes, & leur aider à embrasser l'œuf, & le conduire dans la matrice; les deux cordons inferieurs servent dans le tems de l'action à approcher le fond de la matrice de la verge, pour en recevoir la semence; ce mouvement est pour lors si necessaire, que sans leurs secours, il se feroit peu de conceptions.

Les femmes payent cherement par la suite les avantages qu'elles tirent de ces parties pour la generation; car dans la grossesse à mesure que le volume de la matrice grossit, étant obligée de prêter & de s'alonger, elles causent des douleurs insupportables à la femme grosse, qui se font sentir dans la region des reins, dans les aînes, & dans les cuisses.

Les douleurs des reins sont occasionnées par les deux membranes larges qui tiraillent le peritoine auquel elles sont attachées; celles des aînes & des cuisses sont causées par les deux cordons inferieurs qui vont se perdre dans ces parties. Les femmes en sont quelquefois tellement incommodées, qu'elles ont beaucoup de peine à marcher, & d'autres ne peuvent pas être

un petit eſpace de tems à genoux ſans tomber en foibleſſe.

Mauriceau prétend que l'extenſion que la matrice eſt obligée de faire dans les derniers mois de la groſſeſſe, contribuë à exciter ces douleurs, & que d'un premier enfant, elles ſont plus fortes que des autres, la matrice ne s'étant pas encore étenduë; mais il y a plus d'apparence de croire que la matrice n'y a point de part, parce qu'elle eſt composée d'un nombre infini de fibres membraneuſes capables d'une forte extenſion, & que ces parties qui l'environnent n'étant que des membranes tres-minces ne peuvent s'alonger qu'avec douleur. On convient que les femmes groſſes d'un premier enfant, & celles qui le ſont extrêmement, doivent ſentir des douleurs plus violentes que celles qui ont déja eu des enfans, & qui le ſont dans les regles de la Nature : mais que ce ſont toûjours ces prétendus ligamens qui les cauſent.

Les femmes ne ſe contentent pas de ſçavoir ce qui fait leur mal, elles demandent d'être ſoulagées, & elles ont raiſon ; mais la friction, les huiles, les baumes, étant inutiles dans ces incommoditez, parce que les remedes ne peuvent pas penetrer juſqu'aux parties douloureuſes; on ne peut que conſoler la malade, en lui diſant que ces maux ne ſont point dangereux, qu'ils ſont des ſuites de la groſſeſſe, & qu'ils finiront par l'accouchement.

C'eſt la femme groſſe elle-même qui doit ſe procurer la conduite qu'elle doit tenir : elle doit obſerver ce qui lui fait du bien ou du mal, afin d'éviter tout ce qui peut lui entretenir ou lui augmenter ſes douleurs: ſi d'être levée ou de marcher lui fait de la peine, il faut qu'elle demeure

au lit le plus qu'elle pourra. Feuë Madame la Dauphine a gardé le lit pendant les trois derniers mois de sa premiere grossesse, parce qu'elle ne pouvoit pas être debout sans sentir de tres-grandes douleurs. En effet se mettre à genoux, est une situation incommode pour les femmes grosses, c'est pourquoi il ne faut point par un principe de devotion, qu'elles s'obstinent à vouloir y demeurer trop long-tems. Il ne faut donc que de la patience, qui est le remede d'une infinité de maladies, & particulierement de celle-ci.

CHAPITRE VII.

De la douleur des mammelles.

LA douleur des mammelles est un accident inseparable de la grossesse, c'est souvent cette douleur qui en marque la certitude; car il y a plusieurs femmes qui ne doutent plus d'être grosses lorsque leur sein commence à devenir douloureux: cette douleur est souvent si legere, qu'il y a une infinité de femmes qui ne s'en plaignent point; c'est pourquoi je ne la mets pas au rang des incommoditez qui demandent des remedes, puisqu'il n'y en a aucun à y faire.

Mauriceau attribuë la cause de cette douleur à la suppression des menstrues, fondé sur ce que beaucoup de filles ont le sein douloureux lorsque leurs ordinaires sont ou supprimées ou differées; d'où il conclut que c'est l'abondance du sang qui se porte aux mammelles, qui cause de la douleur, tant aux femmes grosses qu'à celles qui sont sur le point d'avoir leurs ordinaires, ou qui ont passé leur tems.

Cette conclusion n'est pas juste dans tous ses points; on lui accorde que la douleur que les filles

& quelques femmes ressentent dans le tems que leurs ordinaires sont prêtes à venir, est causée par l'abondance du sang, parce que ce sang qui cherche à sortir se fait sentir aux mammelles jusqu'à ce qu'il ait pris son cours par la matrice; mais il n'en est pas de même aux femmes grosses, elles ont souvent le sein douloureux dès les premiers jours de leur grossesse : c'est pourquoi on ne peut pas dire que ce soit le trop de sang, puisqu'il n'y a pas quelquefois huit jours qu'elles ont eu leurs menstruës.

On ne peut pas recevoir la preuve qu'apporte Mauriceau pour soutenir son opinion, quand il dit que l'enfant dans les premiers mois est trop petit pour consommer la quantité du sang que la femme perd tous les mois, & que c'est ce sang superflu qui se porte aux mammelles, & qui les rend douloureuses. Si la douleur ne se faisoit sentir qu'aprés quelques mois, & aprés des ordinaires cessées, il auroit raison, ce seroit pour lors ce sang retenu qui n'ayant pas été consommé par l'enfant trop petit, qui feroit la douleur; mais comme elle commence avant qu'on en puisse accuser l'abondance du sang, il faut en chercher une autre cause.

Quand un œuf est détaché de l'ovaire, & qu'il est tombé dans la matrice, la Nature ne s'occupe pas seulemẽt à en former un enfant elle travaille encore à le pouvoir nourrir lorsqu'il aura reçu le jour. La matrice est destinée pendant neuf mois à le rendre parfait; alors c'est le sang de la mere qui le nourrit, & aprés qu'il est sorti les mammelles sont destinées pour l'alaiter; & alors c'est le lait de la mere qui le doit nourrir; & pour cet effet il commence à se porter au sein une serosité laiteuse, qui abreuvant les glandes, leur cause une legere douleur qui augmente peu à peu, à

meſure qu'il s'y porte une plus grande quantité de cette ſeroſité : c'eſt donc cette liqueur qui gonfle les glandes des mammelles, & non pas le ſang qui ne gonfle jamais les glandes, ni les autres parties du corps, mais bien les vaiſſeaux qui les contiennent.

On ne peut pas douter que ce ne ſoit une ſeroſité laiteuſe ; & non pas du ſang, puiſqu'on en voit ſortir par les ouvertures du mammelon, & jamais du ſang, à moins qu'il ne ſoit ulceré. La plûpart des femmes groſſes trouvent leurs chemiſes gâtées en ces endroits, par cette liqueur qui s'échape peu à peu ; aux unes plus, aux autres moins, ce qui a jetté quelques femmes dans l'opinion de croire que quand il ſort du lait pendant la groſſeſſe, c'eſt ſigne que l'enfant eſt foible, & qu'il ne vivra pas, parce que c'eſt autant de nourriture qu'il perd ; mais on en doit tirer une conſequence toute oppoſée, & croire que celles qui perdent le plus de cette liqueur étant groſſes, ſeront les meilleurs nourrices, & qu'elles ne ſeront pas de dure trait.

Jamais les femmes n'ont la gorge plus belle que quand elles ſont groſſes : celles là même qui n'en ont preſque point dans un autre tems, en ont beaucoup pendant la groſſeſſe : c'eſt cette ſeroſité laiteuſe qui à meſure qu'elle ſe porte au ſein en abreuve les glandes, les gonfle, les durcit, & les diſpoſe à recevoir une plus grande quantité de lait, pour nourrir l'enfant qu'elles doivent mettre au monde ; mais les femmes d'aujourd'hui ne ſont point dans l'habitude de nourrir leurs enfans, & elles n'en ſont pas mieux.

L'application des remedes eſt inutile aux douleurs des mammelles des femmes groſſes, & même d'une dangereuſe conſequence, parce qu'il faudroit ſe ſervir de remedes repercuſſifs, qui

empêchant la liqueur laiteuſe de s'y porter, l'obligeroit de fluer ſur quelque autre partie où elle cauſeroit des maladies conſiderables ; il faut laiſſer agir la Nature, & ne travailler qu'à tâcher à en diminuer la quantité, ſi elle y couloit trop abondamment ; ce qui ſe doit faire par un bon regime de vivre, & en tenant le ventre libre par des lavemens doux & rafraîchiſſans, dont les meilleurs ſont ceux qui ne ſont faits que d'eau tiéde.

Une des principales attention qu'on doit avoir, c'eſt de défendre le ſein contre le froid qui en grumelant la ſeroſité laiteuſe y pourroit cauſer des abſcés ; c'eſt pourquoi il faut qu'une femme groſſe tienne ſon ſein auſſi couvert qu'elle feroit après être accouchée : il ne faut point qu'il ſoit contraint par les habillemens durs & trop ſerrez, ce qui le meurtriroit, & en augmenteroit la douleur, ou du moins qui le rendroit vergeté, comme on le voit arriver à celles qui ne voulant pas paroître groſſes, ſe ſont tellement ſerrées par leurs habits, que leur gorge & leur ventre en ſont gâtez, & demeurent tous vergetez pendant le reſte de leur vie.

CHAPITRE VIII.

De la difficulté & des envies d'uriner.

LA veſſie eſt ſujette à une infinité de maladies qui lui peuvent arriver pendant la groſſeſſe, auſſi-bien que dans un autre tems; je ne parlerai point ici de ces maladies, car elles demandent de grands remedes qu'on ne peut point faire aux femmes groſſes, & qu'on differe juſqu'à ce qu'elles ſoient accouchées. Mais il eſt des incommoditez cauſées par la groſſeſſe qui interrompent la

veſſie dans ſes fonctions, pour leſquelles le Chirurgien eſt appellé pour y apporter les ſecours convenables.

Ces incommoditez ſont de deux ſortes tout-à-fait oppoſées l'une à l'autre ; l'une eſt une difficulté d'uriner ; l'autre des envies frequentes d'uriner : car pour la pierre, le ſable, le gravier, les ulceres, les ardeurs d'urines, comme elles ne ſont point des effets de la groſſeſſe, je n'en parlerai point.

La difficulté d'uriner n'arrive pas auſſi ſouvent que les frequentes envies d'uriner, il n'y a que quelques femmes qui en ſont incommodées, encore ce ſont celles dont le fond de la matrice avant la groſſeſſe tomboit dans le vagin juſqu'à l'orifice externe. Ces femmes devenuës groſſes, & le fond de la matrice ayant acquis plus de groſſeur par l'enfant qu'il contient; quand il ſe précipite comme il avoit accoutumé de faire, il preſſe le col de la veſſie, qui ſe trouvant ſerré entre l'os pubis & le fond, ne peut pas s'ouvrir pour laiſſer échaper l'urine, ce qui en cauſe une ſuppreſſion à laquelle il faut remedier au plutôt.

Ce n'eſt point par des remedes diuretiques & aperitifs que l'on fait uriner dans cette occaſion, c'eſt ſeulement en remettant le fond de la matrice dans ſa place ordinaire. Pour y parvenir il faut faire coucher la femme, & avec deux doigts ou une bougie, repouſſer doucement ce fond, qui étant replacé, ne preſſe plus le col de la veſſie, & lui laiſſe la liberté de vnider l'urine retenuë ; mais s'il arrivoit que l'urine aprés cela ne ſortit point, ou parce que la ſuppreſſion avoit duré trop long-tems, ou parce que la veſſie étoit trop pleine, ou parce que le reſſort des fibres de la veſſie n'étoit pas aſſez fort pour le pouſſer dehors, il faudroit porter une ſonde creuſe dans

l'uretre pour faire sortir cette urine retenuë, capable de causer du desordre par son trop long séjour dans la vessie.

Cet accident dont je viens de parler, ne peut arriver que dans les premiers mois de la grosseſſe, parce que dans les autres, le fond de la matrice ayant acquis un plus gros volume, il ne peut plus tomber dans le vagin; mais les femmes ne sont pas si-tôt quittes de celui-là, qu'elles tombent dans un autre qui augmente à mesure que leur grosseſſe avance, & qui les incommode beaucoup dans les derniers mois; ce sont des envies fréquentes d'uriner, qui les obligent de pisſoter à tous momens.

Pour peu que l'on soit instruit de la mecanique des parties, on connoîtra que cette incommodité est causée par la grosseur de la matrice, & par la pesanteur du fardeau qu'elle contient, qui pressans le corps de la vessie, & pesant sur son fond, oblige l'urine de se porter vers son col, & de chercher à sortir. Plus l'enfant est gro, plus il pese sur la vessie; & par consequent les envies d'uriner sont plus fréquentes, & elles le deviennent quelquefois à tel excès le dernier mois, qu'il y a des femmes qui n'osent sortir de chez elles, & qui ne vont qu'aux endroits où elles ont la liberté de pisſer aussi-tôt que l'envie leur en prend.

Le seul moyen d'éviter cette incommodité, c'est d'être couchée, parce qu'alors la grosseur de la matrice, ni le fardeau de l'enfant, ne fatiguent, ni ne pesent sur la vessie. Si elle ne se peut résoudre à demeurer au lit, il faut qu'elle supporte ce petit mal avec patience, & qu'elle se console dans l'esperance de le voir finir avec l'accouchement.

CHAPITRE IX.

De l'enflure des cuisses & des jambes.

LA plus grande partie des femmes ont les cuisses & les jambes enflées pendant leur grossesse ; le plus ou le moins dépend de la grosseur de l'enfant qu'elles portent ; & celles qui sont grosses de deux enfans les ont toujours plus enflées que celles qui n'en ont qu'un.

Cette incommodité est une suite de la grossesse, parce que l'enfant pesant sur les vaisseaux qui reviennent des extrêmitez inferieures, elle empêche que les liqueurs ne remontent & ne circulét avec la même facilité qu'elles doivent faire : ces liqueurs ne pouvant pas passer par la region Iliaque qui est pressée par l'enfant, elles regorgent dans les cuisses & dans les jambes, & font toute l'enflure dont nous parlons. On observe que ces femmes ont ces parties moins gonflées le matin quand elles se levent, que le soir quand elles se couchent, parce qu'étant couchées, l'enfant ne pese point sur les vaisseaux Iliaques, ce qui fait que les liqueurs peuvent circuler avec liberté.

Si ces extrêmitez ne sont enflées que mediocrement, & que la chaleur naturelle y reside, il n'y a point de remedes à y appliquer, il faut seulement marcher avec moderation, ne point faire d'exercice violent, être au lit plus de tems que l'on pourra, & attendre le moment de l'accouchement qui guerira surement de cet accident.

Mais si l'enflure étoit considerable, si ces extrêmitez étoient boursouflées & œdemateuses, & qu'en appuyant le doigt dessus, le vestige y demeuroit comme dans de la pâte, & si l'on s'ap-

percevoit que la chaleur naturelle commença à vouloir abandonner les parties, il faudroit la reveiller par des remedes chauds & penetrans, dont les meilleurs ſont toutes les plantes aromatiques boüillies dans du vin, dont on fera ſouvent des fomentations ſur ces parties; on a de coutume d'ajoûter à ces plantes, les roſes de Provins, mais il n'en faut point mettre dans cette occaſion, de crainte qu'elles ne cauſent des vapeurs, comme il arrive très-ſouvent.

CHAPITRE X.

Des varices des femmes groſſes.

LE dedans des cuiſſes & des jambes des femmes groſſes, eſt quelquefois plein de petites tumeurs molles pleines de ſang, que l'on apelle des varices. Ce ſont des dilatations de veines aux endroits des valvules qui ſont placées dans ces veines d'eſpace en eſpace, pour faciliter au ſang qu'elles contiennent les moyens d'aller aux Iliaques, & de là dans la veine cave, & auſſi pour empêcher que ce même ſang, par ſon propre poids, ne retombe en enbas.

Les varices peuvent arriver à toutes ſortes de perſonnes après de violens efforts; celles-là demandent la main du Chirurgien, j'en ai parlé dans le Cours d'Operations que j'ai donné au Public: ce n'eſt point de ces varices dont je prétens parler ici, c'eſt de celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, & qui ſe guériſſent auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti.

La cauſe de ces varices eſt aiſée à connoître, on ſçait que le ſang eſt porté par les arteres à toutes les parties, que ce ſang doit retourner dans la veine cave, & que celui qui revient des extremitez

inferieures, ne manqueroit pas d'y retourner s'il trouvoit le chemin libre, mais le trouvant barré par le preſſement que l'enfant fait ſur les veines Iliaques, ce ſang force les membranes des veines de ſe dilater, & particulierement les endroits des valvules qui ſont les plus capables d'extenſion.

Il n'y a ni ouvertures, ni operations à faire à ces ſortes de varices, qui ne ſont qu'accidentelles; le ſeul remede qu'il y faut faire, c'eſt de mettre des compreſſes longitudinalles le long des vaiſſeaux, & avec des bandes de toiles de la largeur de trois travers de doigts, bander circulairement les cuiſſes & les jambes; on empêche par ce moïen qu'elles ne groſſiſſent davantage; & cette compreſſion facilite au ſang la liberté de monter dans la veine cave.

S'il eſt neceſſaire de comprimer les varices juſqu'au tems de l'accouchement, de crainte qu'elles ne groſſiſſent: il eſt encore plus neceſſaire de les contenir dans le tems de l'accouchement pour éviter qu'elles ne rompent ou qu'elles ne s'ouvrent par les efforts que les grandes douleurs obligent de faire en accouchant.

CHAPITRE XI.

Des hemorroïdes.

LEs femmes groſſes n'ont pas ſeulement le malheur de ſouffrir les incommoditez de la groſſeſſe, elles ont encore celui de connoître & d'eſſuyer pluſieurs maladies qui leurs étoient inconnuës avant que d'être groſſes, dont les hemorroïdes ſont du nombre.

Les hemorroïdes qui viennent aux femmes groſſes, ont deux cauſes; l'une eſt la compreſſion que l'enfant fait ſur les vaiſſeaux hemorroïdaux,

qui empêche que le ſang porté à l'anus ne puiſſe remonter, & retourner dans la maſſe : l'autre eſt cette même compreſſion faite par l'enfant ſur le rectum, qui ne permet pas aux excremens de ſortir, ce qui fait que les femmes n'ont pas le ventre auſſi libre dans la groſſeſſe que dans un autre tems : alors ces excremens retenus ſe durciſſent ; & pour les pouſſer dehors, la femme eſt obligée de faire de grands efforts, qui font gonfler les extrémitez des veines hemorroïdales qui entourent l'anus, & qui font cette malheureuſe maladie, qu'on appelle pour ce ſujet hemorroïdes.

Si elles ſont cauſées par la peſanteur de l'enfant ſur les veines hemorroïdales, il n'y a que l'accouchement qui les puiſſe guerir ; c'eſt pourquoi il faut l'attendre avec patience ; mais ſi c'eſt par la compreſſion que la matrice trop groſſe fait au rectum, ce que l'on connoît par le long-tems qu'il y a que la femme n'a été à la ſelle, & par la dureté des excremens, il faut lui donner de tems en tems des lavemens tres doux & tres-ſimples, dont les meilleurs ſont ceux qui ne ſont compoſez que d'eau tiede.

Si neanmoins les hemorroïdes étoient douloureuſes, il faudroit ſe ſervir des pomades faites avec le populeum, le cerat & le jaune d'œuf : on peut encore faire des linimens avec les huiles d'œuf, de pavot, de nenuphar, ou d'amandes douces, ou bien fomenter la partie avec du lait tiéde, & les décoctions de mauves, guimauves, boüillon blanc, & graines de lin, tous ces petits remedes ſont capables de ſoulager, & ne peuvent point faire de mal ; quand ils ne feroient que contenter la malade, & l'amuſer juſqu'au terme de l'accouchement, ce ſeroit toûjours un bien.

CHAP.

CHAPITRE XI.

Du flux menſtruel des femmes groſſes.

C'Eſt une loy generale que toutes les femmes doivent perdre du ſang tous les mois, ce que l'on appelle flux menſtruel ; & cette même loy en diſpenſe les femmes enceintes, pendant les neuf mois de leurs groſſeſſes ; & comme il n'y a point de regle ſi generale qu'elle n'ait ſon exception, nous voyons quelques femmes qui ne laiſſent pas d'être reglées étant groſſes, & qui portent leurs enfans à terme.

De ces femmes il y en a pluſieurs qui ne voyent quelque choſe que le premier mois de leurs groſſeſſes, c'eſt ce qui fait qu'elles ſe trompent ſouvent dans leur calcul, & qu'elles accouchent croyant n'être qu'à la fin de leur huitiéme mois; il y en a d'autres qui ſont reglées juſqu'au quatriéme ou cinquiéme mois. Et j'en ai vû avoir leurs ordinaires pendant les neuf mois, auſſi bien reglées que ſi elles n'avoient pas été groſſes.

Celles qui ne voyent que pendant les premiers mois, ſont ces femmes ſanguines qui perdent plus de ſang chaque mois, qu'il n'en faut pour la nourriture de l'enfant encore trop petit pour conſommer tout ce qui s'en évacuë, & dont le ſuperflu cherche à s'échaper par les embouchures des vaiſſeaux qui aboutiſſent au col de la matrice. Et celles qui ſont reglées pendant tout le cours de leurs groſſeſſes, ſont ces femmes extrêmement ſanguines qui mangent beaucoup, qui ne font point d'exercice, & qui abondent tellement en ſang, que ſans les évacuations que la Nature leur procure, elles étoufferoient, & leur enfant en ſeroit ſuffoqué.

On demande par quels endroits ce ſang peut ſortir, ſi c'eſt par les vaiſſeaux du fond de la matrice ; ou par ceux de ſon col ; l'opinion la plus commune, eſt que ce ſang ſort par les vaiſſeaux qui aboutiſſent au col de la matrice; c'eſt le ſentiment de Mauriceau, qui pour cet effet établit deux conduits pour porter ce ſang des vaiſſeaux du fond de la matrice à ceux du col. Il en fait la même choſe pour ce ſang, qu'il en a fait pour la ſemence, à qui il donne deux vaiſſeaux éjaculatoires pour le conduire des teſticules dans le col pendant la groſſeſſe; mais ni les uns, ni les autres de ces conduits ne ſe trouvent point, & même il ne doit point y en avoir.

J'ai déja fait voir que les vaiſſeaux éjaculatoires étoient de l'invention de quelques Auteurs que Mauriceau a ſuivis, parce qu'ils convenoient à ſon opinion de la generation, par le mêlange des deux ſemences, & que ſi l'éjaculation, ſelon lui, s'étoit faite dans le fond de la matrice pendant la groſſeſſe, elle auroit détruit la conception commencée : il falloit donc imaginer des conduits qui portaſſent la ſemence dans le fond de la matrice, afin que l'ouvrage de la Nature ne fut point troublé.

C'eſt la même raiſon qui a fait inventer ces vaiſſeaux pour porter dans le col le ſang que quelques femmes perdent étant groſſes : je dis qu'il n'y a point d'autres vaiſſeaux qu'une infinité de branches des arteres & des veines ſpermatiques, & hypogaſtriques, qui arroſent également le fond & le col de la matrice ; & je dis encore qu'il n'y doit point y en avoir d'autres ; que s'il y en avoit de particuliers pour évacuer le ſang pendant la groſſeſſe, toutes les femmes groſſes ſeroient reglées, & le ſang trouvant une route ouverte pour l'y conduire, ſortiroit & s'é-

échaperoit avec facilité ; mais comme ce sang devoit être retenu, il ne lui falloit point de chemin pour sortir.

Suivant le sistême de Mauriceau, si ce sang venoit du fond de la matrice, il troubleroit la generation; mais suivant l'opinion des œufs qui est la plus vrai-semblable, il peut sortir de la cavité de la matrice, sans qu'elle en soit troublée ; car l'arriere-faix n'étant attaché qu'à la partie superieure de la cavité de la matrice, les vaisseaux qui aboutissent au reste de cette cavité, qui sont les mêmes qui laissoient écouler les ordinaires, peuvent en laisser échaper quelque partie lorsqu'il y en a plenitude, qui coulant entre les membranes de l'œuf & la matrice, peut sortir par l'orifice interne sans nuire à l'embrion qui est enfermé dans sa membrane.

On voit souvent des femmes grosses vuider quantité d'eau, de fleurs blanches, & de glaires, dont les grossesses subsistent, & se terminent heureusement ; on ne peut pas dire que ces impuretez sortent des conduits du col de la matrice, parce qu'il n'y en a point ; il faut donc qu'elles viennent du fond qui a une infinité de vaisseaux pour les évacuer. Et pourquoi ne veut-on pas que le sang en puisse sortir, lui qui ne fait que suivre sa route, & qui a les mêmes vaisseaux excretoirs pendant la grossesse, qui y étoient avant qu'il y eut un enfant ?

Mauriceau prétend, avec ceux qui suivent son opinion, que dans la grossesse l'orifice interne de la matrice est si exactement clos, que la pointe d'une aiguille n'y pourroit pas entrer ; il ne se souvient donc pas que parlant de la superfetation, il a dit qu'il pouvoit s'ouvrir pour recevoir une seconde semence. Or s'il est vrai qu'il puisse se dilater pour recevoir, il le peut

encore mieux pour laiſſer ſortir les impuretez que quelques femmes vuident dans leurs groſſeſſes ; cet orifice n'eſt donc pas ſi exactement fermé qu'ils le diſent ?

Lorſque malheureuſement par quelque coup, ou par quelque chute, une partie du placenta eſt détachée du fond de la matrice, on en voit ſortir du ſang; on ne peut pas dire alors qu'il vienne des vaiſſeaux du col ; il faut donc convenir que c'eſt le fond qui le fournit, & que l'orifice interne peut s'ouvrir, puiſqu'effectivement il le fait pour donner iſſuë à ce ſang.

Je ne me contente pas d'avoir avancé que tout ce qui ſe vuidoit par la matrice, venoit de ſon fond ; je ſoutiens encore qu'il ne peut pas venir d'ailleurs, puiſque le col eſt revêtu interieurement d'une membrane épaiſſe qu'on compare à celle du palais d'un bœuf, dont les fibres ſont tellement ſerrées, qu'elles ne peuvent pas permettre à aucun vaiſſeau de laiſſer rien échaper. J'ai ouvert pluſieurs femmes dans des tems differens, j'ai toûjours trouvé quantité de vaiſſeaux qui ſe répandoient par tout le fond de la matrice, & je n'en ai trouvé à ſon col qu'autant qu'il en falloit pour ſa nourriture.

Je ſçai que le col de la matrice eſt parſemé d'une infinité de glandes, qui ſeparent & filtrent une liqueur capable de donner du plaiſir dans l'action ; que cette ſéparation ſe fait également dans la femme groſſe, comme chez celle qui ne l'eſt pas : mais cette liqueur qui eſt en petite quantité, ne doit point être miſe au rang des évacuations dont j'ai parlé ; c'eſt pourquoi elle ne détruit point l'opinion que j'avance, dont on conviendra ſi on l'examine ſans prévention en faveur des Anciens.

Il faut encore ſe défaire d'une erreur ancienne,

qui portoit qu'un enfant étoit mal sain, & ne pouvoit pas vivre quand la mere étoit reglée pendant la grosseſſe. Hippocrate en parle dans un de ſes Aphoriſmes, où il ſuppoſe que ce ſang perdu étoit autant de nourriture qui lui étoit dérobée, mais l'experience nous fait voir que des femmes reglées ont accouché de gros enfans, & qui ont vêcu.

On doit neanmoins faire la difference d'une femme groſſe d'avec une autre femme ; ſi celle qui a ſes ordinaires les premiers mois, ou même pendant toute ſa groſſeſſe, eſt replete & ſanguine, ſi elle mange beaucoup, & de bons alimens, & ſi elle ne fait que peu ou point d'exercice, c'eſt un bien pour elle & pour l'enfant que cette évacuation ſe faſſe; mais ſi c'eſt une femme foible & délicate qui ſoit dégoûtée, & qui mange peu, c'eſt un mal pour elle & pour l'enfant pour peu que cette évacuation continuë; & c'eſt de ces dernieres qu'Hippocrate a entendu parler dans ſon Aphoriſme.

Ces deux differentes femmes ne doivent pas être traitées de la même maniere ; il faut ſaigner pluſieurs fois & copieuſement celle qui eſt replette & ſanguine, la faire marcher, & lui retrancher de ſa nourriture, parce que le ſang qu'elle perd, eſt une preuve qu'il y en a trop ; mais celle qui eſt d'un temperament foible & délicat, ne doit être que tres-peu ſaignée, il la faut tenir en repos, & la nourrir avec des alimens ſucculens capables de rafraîchir & épaiſſir le ſang, qui ſouvent ne s'échape que parce qu'il eſt trop échauffé & trop ſereux : on peut mettre ſur les reins des compreſſes trempées dans un vin aſtringent, & appliquer des ventouſes ſeiches ſous les mammelles, mais le meilleur de tous les remedes, c'eſt la bonne nourriture.

Il y a beaucoup de femmes qui ne peuvent pas se persuader qu'elles sont grosses, parce qu'elles ont vû quelque chose ; si le Chirurgien est consulté dans une pareille occasion, il ne faut point qu'il décide trop affirmativement ; & pour peu qu'il soupçonne qu'elles le puissent être, il ne doit point leur donner aucun remede, afin de ne point tomber dans l'inconvenient de celles qui supposant d'autres maladies, ont pris des remedes qui les ont fait avorter.

CHAPITRE XIII.

Des pertes de sang des femmes grosses.

QUoique dans les pertes de sang & dans le flux menstruel, on voye également sortir du sang de la matrice, ce sont deux accidens bien differens l'un de l'autre, qui ne demandent ni la même conduite, ni les mêmes remedes, car ce qui convient à l'un, est d'une dangereuse consequence pour l'autre.

Le flux menstruel est la marque de la santé des femmes, elles se portent toutes bien quand elles sont reglées. Je n'en excepte point les femmes grosses, c'est-à-dire, celles qui sont replettes & sanguines, dont le sang est obligé de prendre ce cours, parce qu'il y en a une trop grande abondance. Les femmes qui sont reglées, quoique grosses, se portent mieux que si elles ne l'étoient pas ; c'est peut être la suppression de leurs ordinaires qui leur cause la plûpart de ces incommoditez qu'elles ressentent dans leurs grossesses ; il n'en est pas de même de la perte de sang, qui met toutes les femmes qui en sont surprises en danger de perdre la vie. Or si elle est si funeste en general à toutes les femmes, elle le devient en-

core davantage à celles qui ſont groſſes, & à leurs enfans, dont la vie n'eſt entretenuë que par la circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, & qui par une perte ſe trouvent tous deux, faute de ſang dans la neceſſité de perir.

Il y a beaucoup de difference entre le flux menſtruel & la perte du ſang, quoique l'un & l'autre ce ſoit du ſang qui s'échape par la matrice; au flux menſtruel il coule peu à peu & ſans douleur, & paroît tel qu'il eſt en ſortant de ſes vaiſſeaux, ſans être caillé ni alteré; il vient au tems accoutumé des ordinaires, & aprés quelques jours il ceſſe entierement; mais dans la perte, le ſang debonde tout d'un coup, & en grande abondance; il continuë à couler avec douleur, & s'il ceſſe pour quelques jours, c'eſt qu'il tombe dans le col de la matrice, & que la femme étant couchée il s'y arrête & s'y caille mais ces caillots de ſang venans à ſortir, il recommence à couler à flot, & quelquefois plus abondamment que lorſqu'il a commencé.

Les femmes ſont ſujettes à des pertes de tems en deux tems differens, ou quand elles ne ſont point groſſes, ou quand elles le ſont; les unes & les autres ſont également perilleuſes pour elles, parce qu'elles courent le riſque de perdre la vie en perdant le ſang, ſans lequel il eſt impoſſible de vivre.

Je ne parlerai point ici des pertes de ſang des femmes qui ne ſont point groſſes, celles là demandent un regime de vivre particulier, des remedes continuels, & toute l'attention de la Medecine; je me renfermerai dans celles qui arrivent aux femmes groſſes qui ont beſoin d'être ſecouruës promptement.

C'eſt toûjours quelque malheureux accidét qui cauſe les pertes aux femmes groſſes: il y en a qui

de crainte d'être blâmées, en déguisant la cause, & qui ne veulent pas avoüer qu'elles sont tombées, ou qu'elles ont reçu quelque coup, ou qu'elles ont eu un emportement de colere ; mais le Chirurgien doit sçavoir à quoi s'en tenir; il faut qu'il commence par la faire coucher, par la saigner le plutôt que faire se pourra, & par lui faire garder le lit pendant neuf jours.

Les pertes qui arrivent dans les premiers mois, ne sont point dangereuses ; elles le deviennent à mesure que la grosseſſe avance ; & dans les deux & trois derniers mois elles sont mortelles ; & celles qui sont causées par un détachement d'une grande partie de l'arriere faix, ne peuvent être guéries que par l'accouchement.

Ce n'est pas pour cela qu'il faille venir d'abord à l'accouchement; car quand il n'y a qu'une petite partie de l'arriere faix de détachée, la perte du sang n'est que mediocre, & n'est proprement qu'un suintement qui ne peut affoiblir ni la mere, ni l'enfant ; & pourvû qu'elle se conserve, & qu'elle demeure en repos, elle peut aller jusqu'à la fin de son terme, & accoucher heureusement.

Il ne faut point allarmer la femme grosse, & ne lui point parler de l'accouchement, que lorsqu'on verra qu'il n'y aura que ce seul moyen pour lui sauver la vie. Il faut la conduire doucement, en lui donnant de bons alimens qui reparent le sang qu'elle perd ; les boüillons sont tres-bons, parce qu'ils passent promptement dans la masse du sang, pour en entretenir le mouvement circulaire; quand la perte recommence, il faut recommencer la saignée pour desemplir les vaisseaux qui se portent à la matrice; mais il faut la faire petite, & en faire plûtôt plusieurs si la necessité le requiert, & même si l'on a dessein, d'en

tirer deux poëlettes, il faut aprés la premiere mettre le doigt sur l'ouverture de la saignée pendant un demi quart d'heure, & ensuite tirer la seconde, on prétend que par ce moyen la revulsion s'en fait mieux.

On a vû des femmes avec des écoulemens de sang pendant toute leur grosseſſe, accoucher à terme & avoir de gros enfans; mais il faut qu'elles écoutent raison, & qu'elles ne mangent point de ces ragoûts épicés & vinaigrés qui mettent le sang en mouvement & qui l'échauffant font qu'il s'échappe encore davantage: il ne faut point qu'elles fassent les difficiles, ne voulant point manger ce qu'on leur ordonne, & s'excusant sur ce qu'elles sont dégoûtées: quand il y va de la vie on doit s'efforcer, ou bien on se met dans le hazard d'en payer les dépens.

Mauriceau trouvera peu de personnes de son sentiment, quand il dit que l'enfant dans les mouvemens qu'il fait dans le ventre de la mere, s'entortille le cordon autour du col, & qu'alors il tire le placenta & le fait détacher du fond de la matrice. On lui répond que cet entortillement ne peut arriver que dans le dernier mois, qui est quand l'enfant fait la culbute pour préſenter la tête au passage, & que le détachement du placenta peut arriver & arrive pendant toute la grosseſſe; on y ajoute que quand même le cordon seroit entortillé, comme effectivement on le trouve quelquefois tourné autour du col de l'enfant! il romproit plûtôt que de faire séparer l'arriere-faix de la matrice, comme on le voit arriver dans des accouchemens où la sage-femme tirant le cordon avec force, il se rompt avant que le placenta soit détaché.

Mais de quelque cause que vienne la perte,

ſi aprés avoir épuiſé toute la bonne conduite que la Medecine & la Chirurgie peuvent inſpirer, ſi la perte continuë toûjours, il faut avoir recours à l'extrême remede qui eſt l'accouchement, quoi qu'il y ait peu de diſpoſition & point de dõuleurs; il eſt vrai que le ſang & les caillots qui ſont ſortis par l'orifice externe, l'ont humecté & diſpoſé à ſe pouvoir dilater, mais il ne faut point attendre que ce ſoit la nature qui le faſſe, c'eſt la main de l'accoucheur qui doit faire tout l'ouvrage, & c'eſt d'elle dans cette occaſion d'où dépend la vie ou la mort de la mere & de l'enfant.

De tous les accouchemens, celui-là eſt le plus hazardeux, il ne ſuffit pas d'avoir dilaté l'orifice interne, il faut, quelque partie que préſente l'enfant, le retourner & l'avoir par ſes pieds, & après s'être donné tant de peines, il n'eſt pas ſûr d'avoir réuſſi; car ſi la femme vient à mourir par le peu de ſang qui reſte dans ſes vaiſſeaux, la partie qui veut toujours s'en prendre à quelque choſe, s'en prend à l'accoucheur, quoi qu'il ait bien fait ſon devoir.

L'hiſtoire de la ſœur de Mauriceau qu'il rapporte tout au long, nous apprend que la perte de ſang qu'elle eut, lui fut funeſte, mais de pareils exemples ne doivent pas intimider un Chirurgien qui a de la probité & de la capacité, ils doivent au contraire l'encourager à les ſecourir pour empêcher qu'elles ne deſcendent dans le tombeau; c'eſt en les accouchant qu'on peut leur ſauver la vie; nous en dirons les moyens dans le chapitre troiſiéme en parlant des accouchemens laborieux, de chacun en particulier.

CHAPITRE XIV.

De l'avortement.

QUoique l'avortement & la fausse couche paroissent signifier la même chose, on les doit neanmoins differentier l'un de l'autre; car l'avortement est un accouchement prématuré, dans lequel on voit sortir avant son terme un enfant avec un arriere-faix, & la fausse couche est la sortie d'un faux germe, d'une mole ou de quelqu'autre corps étranger qui s'est formé dans la matrice à la place d'un enfant.

Il y en a qui prétendent qu'on ne doit pas se servir du mot d'avortement en parlant des femmes qui sont accouchées dans les premiers mois de leur grossesse; qu'il ne doit être en usage qu'en parlant des bêtes qui ont mis bas leur fruit avant sa maturité, & qu'on doit plûtôt employer le mot de fausse couche pour distinguer l'accouchement d'une femme d'avec celui d'une bête. Mais comme l'honneur des femmes n'est en aucune façon interessé dans cette maniere de parler, & que je ne cherche qu'à me faire entendre, je me servirai également de ces deux mots, sçavoir de celui d'avortement, lorsque ce sera un enfant, & de celui de fausse couche, quand ce ne sera qu'un corps étranger qui sera sorti.

Il y a tant de causes de l'avortement qu'il est tres-difficile d'entrer dans le particulier de chacunes; non seulement la disposition naturelle du corps & les violentes passions de l'ame y contribuent, mais encore tous les malheurs qui surviennent pendant la grossesse; Mauriceau a tâché de nous les faire connoître toutes, &

neanmoins il en a oublié beaucoup parce que le nombre en eſt trop grand : il dit que l'action du mariage trop fréquent peut faire avorter une femme, & ſelon lui il faudroit que le mari ſe ſéparât de ſa femme quand il la croit groſſe, ou du moins qu'il n'en approchât que rarement.

Il eſt inutile & même imprudent d'alarmer une femme groſſe par le recit de quantité de malheurs qui peuvent ſurvenir, & auſſi qui peuvent ne pas arriver, la crainte ne doit point s'emparer de ſon eſprit, & le Chirurgien ne doit lui rien dire qui la puiſſe faire naître ; il la doit entretenir dans l'eſperance que ſa groſſeſſe ſera heureuſe, pourveu qu'elle ſe contienne, & il lui doit faire voir le gros interêt qu'elle a de ne point hazarder de ſe bleſſer, tant pour elle-même, que pour ſon enfant, & pour l'avenir.

La mere eſt la premiere intereſſée dans la conſervation de ſa groſſeſſe : ſi elle ſe met au hazard de ſe bleſſer, elle court le riſque d'en avorter, ce qui eſt toûjours accompagné de pertes de ſang qui la mettent dans le danger de mourir, & quand même elle en échapperoit, elle tombe dans une foibleſſe & une pâleur à faire peur, dont elle a beaucoup de peine à revenir, & elle eſt un tems conſiderable avant que de reprendre ſon premier embonpoint.

Pour peu qu'une mere faſſe reflexion qu'en ſe bleſſant elle donne une mort certaine à ſon enfant, elle en évitera les occaſions, quels reproches n'auroit-elle point à ſe faire, ſi par ſa faute elle rendoit ce pauvre innocent la victime de ſon imprudence & de ſon obſtination ; & ſi au lieu de travailler à lui conſerver la vie, elle l'avoit fait perir avant qu'il ait reçû le jour.

Si la femme groſſe enviſage l'avenir, elle ſongera à ſe bien conſerver, parce que celles

qui ſe ſont une fois bleſſées & qui en ont avorté, ſont en danger qu'il leur en arrive la même choſe dans la groſſeſſe ſuivante & même dans pluſieurs autres; on en a vû tant d'exemples qu'on ne peut pas en douter.

Les groſſes maladies comme les fiévres aiguës, les fluxions de poitrine, les petites veroles font avorter preſque toutes les femmes qui en ſont ſurpriſes étant groſſes, on les peut compter pour mortes, car elles ont pour lors la maladie & l'avortement à combattre, auſquels il leur eſt impoſſible de reſiſter, quoique la Medecine leur prête tous les ſecours qu'elle eſt capable de donner.

Quand l'avortement vient par la force de la maladie, on ne peut en imputer la faute à perſonne, mais quand c'eſt par les remedes qu'on le procure, c'eſt une pernitieuſe pratique condamnée par tous les habiles gens, il y en a qui croyent qu'en faiſant accoucher la malade, ils procureront par le moyen des vuidanges qui ſuccederont, la ſortie des humeurs qui font la maladie, & que n'étant plus groſſe ils pourront lui faire des remedes qu'ils n'oſeroient faire ſi elle l'étoit : cette pratique fait horreur, & c'eſt mettre un poignard dans le ſein d'une femme que de la mettre en uſage.

On ne condamne pas moins celles qui par des potions & des remedes tâchent de ſe faire avorter, c'eſt vouloir aſſaſſiner un enfant de deſſein prémedité, il n'y a point de raiſons qui puiſſent excuſer ce procedé, quand même ce ſeroit une fille qui ſe trouvant groſſe le feroit pour conſerver ſon honneur & celui de ſa famille, c'eſt toûjours un meurtre qui merite punition, & que les loix condamnent à la mort.

Mais ce que l'on aura de la peine à croire,

c'eſt qu'il y ait des gens aſſez dénaturez pour donner & vendre des remedes capables de faire avorter ; une fille ou une femme veuve tombée dans le malheur, eſt en quelque maniere excuſable devant les hommes, quoique criminelle devant Dieu, de chercher les moyens de n'être pas deshonnorée, mais ceux qui pour de l'argent procurent ces moyens, meritent une punition exemplaire : j'ai vu faire mourir à Paris une ſage-femme qui faiſoit ce maudit commerce.

Si une fille étoit capable de faire reflexion ſur tous les malheurs où elle s'expoſe lors qu'elle forme la réſolution de ſe faire avorter, je crois qu'elle ne pourroit pas s'y reſoudre, elle ſe rend doublement criminelle devant Dieu : le premier peché eſt d'avoir fait l'enfant, le ſecond eſt de vouloir le défaire, qui eſt infiniment plus grand que le premier : il faut qu'elle cherche quelqu'un & qu'elle lui confie ſon ſecret ſi elle veut qu'il lui donne du ſecours ; il faut qu'elle s'abandonne à ſa diſcretion, & qu'elle le paye bien. Quoiqu'elle avale des breuvages dégoûtans & trés-difficiles à prendre, il arrive quelquefois que malgré tous ces remedes la groſſeſſe ſubſiſte, & que l'enfant vient à ſon terme : ſi les remedes font ce qu'elle ſouhaite, dans quels nouveaux malheurs ne ſe jette-elle pas ; elle tuë un enfant, & elle met ſa vie en danger : combien en a t'on vu mourir, & tres-promptement par la violence de ces remedes ; & enfin, ſuppoſé que le tout ſe ſoit paſſé comme elle le ſouhaitoit, elle en reſte ſouvent incommodée, & la matrice a de la peine de ſe remettre de l'impreſſion fâcheuſe que ces remedes extraordinaires lui ont fait ; ce qui le prouve, c'eſt que la plus grande partie de celles qui ſe ſont faites avorter étant filles, aprés s'être mariées n'ont

pas pû avoir des enfans, quoi qu'elles en ſouhaitaſſent pour lors avec paſſion ; & qu'elles fiſſent tout ce qui eſt neceſſaire pour devenir groſſes.

CHAPITRE XV.

Du faux germe.

TOute conception eſt appellée germe. il y en a de deux ſortes, le veritable & le faux ; le veritable germe eſt celui qui produit un enfant ; le faux germe c'eſt celui qui au lieu d'enfant ne donne qu'un morceau de chair ; c'eſt de ce dernier dont nous allons parler dans cet article.

Une femme dans le commencement de ſa groſſeſſe ne peut point connoître ſi elle eſt groſſe d'un veritable ou d'un faux germe ; les mêmes ſignes de l'un ſont ceux de l'autre, elle vomit, elle a des envies & des dégoûts, ſon ſein lui fait de la douleur, ſes ordinaires ſe ſuppriment, ſon ventre commence à groſſir, & rien ne lui peut faire ſoupçonner qu'elle n'eſt pas veritablement groſſe d'un enfant.

Tout faux germe eſt une conception commencée & manquée, parce que le principe du germe qui eſt dans l'œuf n'ayant pas pû être animé ſuffiſamment, il s'eſt détruit peu de tems aprés le moment de la conception ; & alors des membranes de l'œuf, de l'arriere-faix, & du ſang de la mere, il s'eſt fait un corps charnu qui ſéjourne & croît pendant quelque tems dans la matrice, & qui entre le deuxiéme & le troiſiéme mois de la groſſeſſe, eſt jetté dehors, & c'eſt ce que nous appellons une fauſſe couche.

Ce corps charnu a la même ſolidité, & la fi-

gure d'un gezier de poulet d'Inde : en l'ouvrant on y trouve une cavité dans laquelle il y a de l'eau qui eſt la même que celle contenuë dans l'œuf : on voit un petit point attaché à la membrane qui tapiſſe cette cavité interne, qui étoit le germe de l'enfant qui s'eſt flêtrit & détruit, n'ayant pû parvenir à ſa maturité.

L'intention de la Nature eſt de produire tous les jours des êtres nouveaux, & pour cet effet elle a conduit la ſemence de l'homme à l'ovaire, elle en a fait tomber l'œuf qui en a été frapé; elle lui a fait jetter des racines dans la matrice pour en recevoir le ſang pour ſa nourriture & ſon accroiſſement : elles a donc fait juſques là tout ce qui dépendoit d'elle; & neanmoins de ſon ouvrage il n'en reſulte qu'une fauſſe conception, qui eſt ſuivie d'une fauſſe couche.

A qui en imputer la faute ? on ne la peut chercher qu'en l'un de ces deux endroits, ou dans les particules renfermées dans l'œuf, qui n'étoient pas diſpoſées à recevoir une veritable conception, ou dans la ſemence de l'homme trop peu animée pour porter une fécondité parfaite dans l'œuf ; c'eſt ſouvent l'une de ces deux cauſes ; mais je la donne aux plus claire voyans, & aux plus grands Phyſiciens, à décider laquelle des deux a fait manquer la conception.

Mauriceau prétend avoir trouvé la raiſon pourquoi il y a tant de faux germes, & tant de moles ; il dit que c'eſt parce que l'homme uſe trop ſouvent du coit, qu'il ne donne pas le tems à la ſemence de ſe cuire, de s'échauffer, & de s'animer pour faire une parfaite génération. Il ſe confirme dans ſon opinion, en diſant que les bêtes ne font ni faux germes, ni moles, parce qu'elle n'uſent du coit que dans des tems où leur ſemence eſt en abondance, & en état d'engendrer,

gendrer. Puisqu'il avoit tant de connoissance sur cet article, il a eu tort de n'avoir point fait des enfans à sa femme pendant quarante ans qu'ils ont été mariez ensemble ; mais comme en beaucoup d'endroits de son Livre il défend l'action du mariage, & en d'autres il conseille la moderation, il y a apparence qu'il pratiquoit ce qu'il ordonnoit aux autres.

Quand au lieu d'un enfant il s'est formé un faux germe, il faut qu'il sorte de la matrice ; le tems n'en est pas fixé, les uns plutôt, les autres plus tard. S'il se presente à six semaines, il vient ordinairement par morceaux ; car n'étant pour lors que membraneux, il se rompt aisement ; s'il va jusqu'au deuxiéme mois, sa substance est plus charnuë, & il sort souvent tout entier ; mais quand il va jusqu'au troisiéme mois, il est solide & dur comme un gesier, & la nature ne passe gueres le troisiéme mois sans faire des efforts pour se délivrer de ce corps qui lui est étranger.

Si le faux germe sort de lui même avec une legere perte de sang, & tres peu de douleurs, c'est un bonheur pour la femme, qui n'a ensuite qu'à garder le lit pendant quelques jours ; mais elles ne sont pas toutes si heureuses, il y en a qui en sont à la mort par une furieuse perte de sang qui précede presque toujours la sortie de ces corps ; il faut alors appeller du secours, & promptement, parce que le peril est present, & que les momens sont chers.

Quand le Chirurgien appellé trouve la femme dans une perte de sang, il faut qu'il en examine la cause. Si elle ressent des douleurs qui prennent par intervales ; & s'il sort des caillots, c'est signe qu'il y a un faux germe ; car si c'étoit les ordinaires qui eussent été retenuës, le sang couleroit comme il sort des vaisseaux ; il

s'informera depuis quel tems la femme croyoit être enceinte, pour juger de la groſſeur du faux germe, & ſi elle a eu des enfans; car ſi c'eſt ſa premiere groſſeſſe, elle ſouffrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant pas encore ouverte, elle a plus de peine à donner iſſue à ce corps qu'elle contient, & qui étant molaſſe, n'eſt pas capable de lui faire faire une grande diſtention.

Quoique les douleurs & les caillots de ſang faſſent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en eſt plus aſſuré quand il l'a touché; s'il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, en y introduiſant le doigt indice, il ſent le corps étranger qu'il doit tirer le plutôt qu'il peut. Ayant donc gliſſé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour le dilater plus qu'il ne l'eſt; il y fait entrer un ſecond doigt, enſuite un troiſiéme, s'il le peut ſans violence, avec leſquels il pince le faux germe pour l'attirer dehors peu à peu.

S'il ne peut pas l'avoir d'abord aprés avoir tourné ſon doigt autour du faux germe pour le détacher de la matrice, il doit laiſſer la femme en repos pour voir ſi la perte continue, parce que ſouvent elle ceſſe quand le faux germe n'eſt plus attaché par aucun vaiſſeau à la matrice; pour lors on attend qu'il ſorte de lui même, ou par le moindre effort que fait la femme, comme lorſqu'elle ſe preſente au baſſin.

Mais ſi le flux de ſang continue avec excès, la femme pourroit mourir avant que le faux germe fut ſorti: pour la délivrer il faut introduire le bout d'un petit dilatatoire dans l'orifice interne pour le dilater doucement, afin de procurer l'iſſue du faux germe; ce que l'on fait mieux avec un inſtrument fait exprès, qu'avec le doigt. Si aprés

cette dilatation les doigts n'ont point encore de prise sur le faux germe, on prend une tenette faite en forme de bec de grue, dont on glisse le bout le long de son doigt jusques sur le corps que l'on pince avec l'instrument pour en faire l'extraction, prenant bien garde de ne point se tromper en pinçant quelque partie de la matrice au lieu du faux germe.

Les breuvages que les Sages-femmes donnent pour exciter la sortie de ces corps étranges, sont inutiles quand il n'y a rien qui presse, & pernicieux lorsqu'il y a une perte de sang, parce qu'ils l'augmentent; ce qu'il y a de meilleur dans ces occasions, ce sont de petits bouillons peu nourrissans, donnez de demie en demie heure, parce que passans promptement dans les vaisseaux, ils reparent le sang perdu; & entretenant la circulation, ils empêchent que la malade ne meure.

CHAPITRE XVI.

De la mole.

CE que nous entendons par *mole*, est une masse de chair informe, qui s'engendre & qui croît dans la matrice à la place d'un enfant aux femmes mariées; car il ne se peut point former de mole chez les filles, puisque la generation d'une mole est une conception manquée comme le faux germe.

On voit sortir quelquefois de la matrice de petits corps étranges qui paroissent charnus, & qui ne le sont point; ils sont fait d'un sang coagulé & desseché, qui étant resté à la fin des ordinaires, s'attache aux parois de la matrice, & y demeure pendant tout le mois, & dont il est détaché par le sang des ordinaires du mois d'en-

ſuite, qui entraîne ces petits corps avec lui. J'ai vû une perſonne du premier rang qui en vuidoit reglement tous les mois, les plus habiles Accoucheurs furent conſultez ſur ce ſujet ; ils convinrent que ce n'étoient pas des faux germes, comme quelques uns l'avoient cru d'abord, & que ce n'étoit que du ſang coagulé ; & on en fut certain lorſqu'aprés que cette Princeſſe ſe fut ſeparée de ſon mari pendant quelques mois, elle en vuidoit avec ſes ordinaires comme quand elle étoit avec lui ; de maniere que ſi on en voyoit à une fille, il ne faudroit pas en faire un mauvais jugement, puiſqu'ils peuvent ſe former ſans la participation des hommes.

On ne peut pas donner une figure déterminée à la mole, c'eſt une eſpece de chair fongueuſe qui croît aiement, & qui prend ordinairement la figure de la cavité où elle eſt formée. Il y en a qui veulent que cette chair ait du ſentiment, d'autres lui donnent du mouvement ; mais elle n'a ni l'un ni l'autre, & elle eſt comme une maſſe de chair, plus ou moins groſſe & peſante, ſelon le plus ou moins de tems qu'elle a ſejourné dans la matrice.

La mole eſt donc une ſubſtance charnuë beaucoup plus dure que celle de l'arriere faix, elle remplit le fond de la matrice, à laquelle elle eſt adherente par pluſieurs petits vaiſſeaux qui lui apportent la nourriture ; c'eſt pourquoi elle n'a ni cordon, ni arriere-faix duquel elle puiſſe comme l'enfant, tirer un ſuc nourricier, qui doit par conſequent lui venir immediatement des vaiſſeaux de l'uterus.

On fait en general de trois ſortes de moles, de petites, de moyennes, & de grandes, les premieres ſont de petitts corps que quelques femmes vuident aprés leurs ordinaires, ce ne ſont pas de

veritables moles, mais des grumeaux de sang qui par leur sejour se coagulent & s'endurcissent, & qui se forment sans avoir connu l'homme, comme j'ai déja dit. Les moyennes sont d'une substance plus dure & plus rouge, étant de la grosseur d'un petit œuf, c'est ce que l'on appelle faux germe, & dont nous avons parlé dans l'article précedent. Les grandes moles sont des moles de chairs ou des amas de vessicules qui se tenans toutes les unes aux autres par de petites queuës comme des grains de raisin, occupent toute la capacité de la matrice, & la tiennent tenduë comme si c'étoit un enfant, avec cette difference que la mole la gonfle plus également, & qu'elle est plus en pointe quand c'est un enfant.

La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté, la mole y tombe comme si c'étoit une boule fort pesante : elle en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultez d'uriner, & par une pesanteur qu'elle sent au bas du ventre, causée de ce que la mole, par son propre poids, entraîne la matrice en embas.

Ces incommoditez legeres dans le commencement, deviennent insupportables dans la suite, ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien pour en être délivrée ; il en procurera la sortie par deux manieres ; sçavoir en tâchant que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'operation de la main.

Comme on doit toujours commencer par les moyens les plus doux, avant que d'en venir aux plus forts. Si la femme n'a ni fiévre, ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clisteres acres & piquans, qu'on réiterera

à plusieurs repriſes, afin d'exciter des éprintes qui faſſent dilater la matrice pour donner paſſage à la mole. On peut mettre en uſage le beure dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus ſouple & plus dilatable ; on ſe ſert d'injections émollientes, de la ſaignée du pied, ou du demi-bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'eſt que d'une groſſeur mediocre, elle pourra ſortir par le ſecours de tels remedes.

Mais ſi la mole eſt d'un volume exceſſif,& fortement attachée, il faut la main du Chirurgien ; en ce cas, aprés avoir rogné ces ongles, & froté ſa main d'huile ou de beure, il l'introduira dans la matrice de la femme, qui doit être ſituée à la renverſe ſur le bord du lit, & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher, en commençant par l'endroit où elle eſt le moins adherente, il pourſuivra ainſi juſqu'à ce qu'elle ſoit tout à fait ſeparée, ſans intereſſer la matrice, & y procedera de la même maniere que pour l'extraction de l'arriere-faix reſté dans la matrice aprés la rupture du cordon.

Mais ſi elle eſt ſi groſſe qu'elle ne puiſſe pas ſortir, on ſe ſervira pour lors d'un crochet avec lequel on la tirera, ſi elle eſt aſſez ſolide pour qu'il ait priſe ſur elle, ou bien avec un autre crochet tranchant il la coupera en deux, ou en pluſieurs parties, afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement.

Il faut remarquer que les moles ſortent ordinairement avant le huitiéme mois de la groſſeſſe, & qu'il eſt rare qu'elles aillent juſqu'à deux & trois années ou davantage, comme l'ont écrit pluſieurs Auteurs, & entr'autres Ambroiſe Paré, qui nous dit que la femme d'un Potier d'Etain en a porté une pendant dix ſept ans.

CHAPITRE XVII.

De la situation de l'enfant, & du placenta dans la matrice.

L'Oeuf détaché de l'ovaire est reçu dans la matrice, il en est embrassé de toutes parts, & il travaille aussi-tôt à jetter des racines, qui s'insinuans dans la substance de la matrice, s'abouchent avec les vaisseaux qu'elles y trouvent, en reçoivent du sang, & l'apportent à l'œuf qui le communique à l'embrion qu'il contient, & dont il doit produire un enfant. Cet amas de racines & de vaisseaux forme une partie qu'on nomme placenta, qui est un corps moyen entre la matrice & l'enfant, pour recevoir le sang de la mere & l'envoyer à l'enfant, & en même tems recevoir celui qui revient de l'enfant pour le rendre à la mere.

Le placenta si necessaire pour entretenir la circulation du sang de la mere à l'enfant, est toujours placé à la partie superieure de la cavité de la matrice : les Anatomistes conviennent de sa situation ; mais je n'en ai point vû qui nous ait donné des raisons pourquoi il est placé plutôt en cet endroit qu'en un autre, & neanmoins j'en trouve trois essentielles, que je vais expliquer.

La premiere, c'est que la substance du fond de la cavité est moins serrée que celle qui approche de l'orifice interne qui est plus solide & plus compacte ; & par consequent ces racines ne peuvent pas y entrer ; & de plus c'est qu'à cette partie superieure aboutissent les vaisseaux qui apportent le sang à la matrice ; c'étoit donc là où l'œuf de-

voit prendre racine pour en recevoir la nourriture qu'il n'auroit pas trouvé dans les autres endroits de la matrice.

La seconde, c'est que si le placenta avoit été placé ou en devant, ou en arriere, ou à l'un des côtez de la cavité, il auroit été continuellement pressé par l'enfant; & ses vaisseaux ainsi comprimez, n'auroient pas pû faire librement la distribution du sang; mais étant au plus haut lieu de la matrice, l'enfant par son propre poids s'en éloigne, & ne l'incommode en aucune maniere dans ses fonctions.

La troisiéme, c'est que le sang qui va de la mere à l'enfant, est un sang venal porté par la veine umbilicale dont il falloit faciliter le cours, en mettant le reservoir dont il part au dessus de l'endroit où il doit aller; il falloit donc que le placenta fut placé superieurement à l'umbilic de l'enfant, afin que le sang pût couler aisement par son propre poid le long du cordon, & entrer par le nombril de l'enfant, pour être distribué ensuite à toutes les parties de son corps; il n'en est pas de même de celui qui revient de l'enfant à la mere; car étant un sang arteriel, conduit par les arteres Iliaques, il remonte aisement au placenta par l'impulsion continuelle de ces arteres.

J'en ajoûterai une quatriéme sur laquelle on n'a point encore fait de reflexion, c'est que le placenta étant une substance moyenne entre la matrice & l'œuf, il devroit être placé à la partie superieure de la cavité de la matrice pour suspendre l'œuf, & empêcher qu'il ne tomba sur l'orifice interne, & qu'il ne pût s'écouler avec le sang, avec les fleurs blanches, & les autres impuretez qui sortent de la matrice, & que cet orifice interne laisse échaper dans le cours de la grossesse; ce qui prouve qu'il n'est point si exactement fer-

mé, que le vouloient tous les Anciens, & que Mauriceau le prétend.

On conviendra donc qu'on n'avoit point fait assez d'attention sur cet emplacement du placenta, qui, comme on le voit, n'est pas indifferent, & dont au contraire l'enfant tire quatre utilitez considerables: ainsi plus on examine la mecanique du corps humain, plus on la trouve admirable, & plus on est convaincu qu'il n'y a pas la moindre circonstance qui n'ait son utilité.

L'enfant est toujours placé dans le milieu de la matrice; car soit que la femme soit plus grosse d'un côté que de l'autre, ou soit que la tumeur qui ferme la matrice soit plus ou moins élevée, il n'a point d'autre place que la cavité de la matrice qu'il emplit tout entiere.

C'est un abus de croire que les mâles occupent la cavité droite de la matrice, & les femelles la gauche, puisque celle de la femme n'a qu'une seule cavité; & que cette separation imaginée par quelques-uns, ne se trouve point. Quand il y a deux enfans, & qu'ils sont tous deux mâles ou femelles, ils sont placez l'un d'un côté, l'autre de l'autre dans la même cavité; & pour lors il y a un mâle dans le côté gauche, comme une femelle dans le droit; ce qui prouve qu'ils n'ont point de place marquée & distinguée l'une de l'autre.

Quant à la situation particuliere de l'enfant dans la matrice, elle est toujours la même, c'est à dire, que toutes les parties de son corps sont ployées de maniere que toutes ensemble elles forment une figure ronde comme une boule, pour s'accommoder à la cavité de la matrice, de même que tous les membres d'un poulet sont ployez pour s'assujettir à la cavité de l'œuf qui le renferme.

Le visage de l'enfant regarde en devant ; son dos est appuyé sur les vertebres des lombes de la mere ; il a la tête panchée sur sa poitrine; l'épine de son dos a la figure d'un demi cercles ; ses cuisses sont ployées sur son ventre ; ses talons touchent ses fesses ; il embrasse ses cuisses & ses jambes ; & sa tête touche ses genoux, sur lesquels elle est appuyée.

Dans cette posture contrainte l'enfant demeure jusqu'au neuviéme mois, ne pouvant faire que quelques legers mouvemens à la faveur des eaux dans lesquelles il nage. Dans la fin du huitiéme mois, ou au commencemens du neuviéme, il se tourne, & faisant la culbute en devant, la tête qui étoit en haut se trouve en bas, appuyée sur l'orifice interne, qui est la porte par où il doit sortir ; il a pour lors les pieds en haut, le dos tourné du côté du ventre de la mere, & le visage regarde l'intestin rectum.

Lorsque l'enfant fait cette culbute, la mere sent un mouvement extraordinaire qui lui fait croire qu'elle va accoucher ; mais ce n'est ordinairement qu'une fausse allarme qui n'a point de suite, & l'enfant demeure dans cette situation jusqu'au terme de l'accouchement.

Il ne falloit pas que l'enfant attendit les derniers jours pour se mettre dans la posture dans laquelle il doit sortir ; il auroit été pour lors trop gros, & n'auroit pas pû se tourner avec autant de facilité qu'il le fait un mois ou six semaines avant l'accouchement.

La posture que tient l'enfant est la plus commode de toutes pour lui faciliter sa sortie. Sa tête qui doit passer la premiere, est proche de la porte ; le visage est en dessous, afin qu'il ne soit point blessé ni meurtri par la dureté des os pubis, & les pieds étant en enhaut, en les allon-

longeant dans le tems de l'accouchement, il les pousse contre le fond de la matrice, & oblige par ce mouvement la tête de s'avancer dans le passage, & d'ouvrir ainsi le chemin pour le reste du corps.

Dans les deux ou trois derniers jours de la grossesse le ventre s'abat ; on voit un vuide entre la grosseur du ventre & les côtes, qui n'y étoit point auparavant, ce qui marque que l'enfant est descendu, & qu'il s'est approché de la porte par où il doit sortir ; ce signe d'un prochain accouchement est certain, & tellement connu des femmes qui sont dans la pratique de faire des enfans, qu'on leur entend dire qu'elles accoucheront bien-tôt, parce que la grosseur de leur ventre est descendue.

CHAPITRE XVIII.

Comment la femme à terme se doit conduire.

TOus ceux qui jusqu'à present ont gouverné les femmes grosses, leur ont conseillé de faire plus d'exercice dans les derniers mois de la grossesse qu'elles ne faisoient dans les premiers, persuadez que celles qui étoient sedentaires avoient plus de peine à accoucher que celles qui avoient fait de l'exercice. Cette pratique dont on s'est toujours bien trouvé, est venue jusqu'à nous avec une approbation universelle, & les bons effets que l'exercice produisoit en faisant accoucher heureusement, sembloient leur promettre qu'elle devoit passer à nos successeurs, sans que qui que ce soit dût s'y opposer.

Neanmoins Mauriceau entreprend de persuader aux femmes grosses de suivre une conduite toute opposée. Il veut que les derniers mois elles fassent moins d'exercice que dans les autres ; & il

les menace de quantité de malheurs si elles ne se rendent pas à son sentiment. Il dit que c'est le tems que l'enfant se tourne & fait la culbute ; que l'exercice peut l'avancer, & lui faire prendre une situation contre nature, ce qui peut rendre l'accouchement laborieux, qu'il peut causer des pertes de sang ; qu'il fait descendre trop tôt l'enfant dans l'hypogastre, & qu'il peut procurer un accouchement avant terme, comme un vent qui fait tomber le fruit avant sa maturité.

Si Mauriceau supose des exercices violens, il a raison. On convient avec lui qu'il peuvent causer ces accidens, & encore de plus grands ; mais le sentiment commun, est que la femme pendant sa grossesse ne fasse qu'un exercice moderé, & qu'elle l'augmente un peu les derniers mois de quelques promenades qui lui faciliteront son accouchement. Toutes les femmes conviennent par leurs propres experiences, que le travail & le marcher rend leurs couches plus heureuses, que l'indolence & la paresse.

Il est vrai qu'il est des occasions où la femme grosse est obligée de garder le repos, & même le lit, comme quand il y a disposition à craindre une perte de sang, ou quand elle porte son enfant si bas, qu'elle ne peut marcher, ni se tenir debout, alors il y a necessité de se reposer ; mais ces cas particuliers ne font point une regle pour toutes les autres en general, qui doivent faire de l'exercice si elles veulent s'épargner la durée des douleurs qui sont toujours plus longues à celles qui ont été sedentaires, qu'à celles qui se sont donné du mouvement. Ainsi Mauriceau n'a point eu raison de leur défendre l'exercice aussi positivement qu'il a fait.

Il prétend supprimer les purgatifs, les lavemens & la saignée, lorque la femme approche

de son terme ; disant que l'émotion & l'agitation que ces remedes causent à l'enfant, qui est déja grand, le font mouvoir quelquefois si fortement, que la matrice peut être contrainte de s'ouvrir pour le laisser sortir avant qu'elle y fût naturellement disposée. Pour les purgatifs & les lavemens, on convient qu'ils peuvent faire cet effet ; mais pour la saignée, on n'en convient pas : on remarque bien qu'aprés qu'elle est faite, l'enfant se remuë avec plus de liberté, ce qui lui procure un bien plutôt qu'un mal ; car n'étant pas si gêné dans sa prison, il ne cherche point à en sortir, & il y demeure plus long tems : ainsi la saignée au lieu d'avancer l'accouchement, est capable en desemplissant & laissant la liberté à l'enfant de se mouvoir, de l'empêcher de sortir avant son terme.

Dans le même Chapitre où Mauriceau défend l'exercice & les remedes, de crainte de procurer l'accouchement, il conseille les fomentations émollientes, & les onctions d'huiles & de graisses, pour rendre les parties qui se doivent dilater plus souples, & les disposer à une plus prompte & plus facile distention. Je vous avoue qu'il y a là dessus une contradiction qu'on a de la peine à lui passer ; car s'il avoit dit qu'il ne faut absolument rien faire, & qu'on doit attendre que la matrice se dispose d'elle même à livrer passage à l'enfant, on ne le blâmeroit pas de condamner l'exercice & les remedes, en même tems qu'il approuve les fomentations & les onctions qui vont à même fin. On sçait qu'on se sert d'huile & de beure, mais c'est dans le tems des douleurs, & lorsque l'orifice interne commence à se dilater, mais de les employer huit ou dix jours avant l'accouchement, comme il l'ordonne, cest

une partie qui n'aura point d'Approbateurs.

Le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner à une femme groſſe qui approche de ſon terme, c'eſt de ne rien faire; les purgatifs, les lavemens, les bains, les fomentations, les onctions, ſont tous remedes qui peuvent avancer les couches, c'eſt pourquoi il ne faut point les mettre en uſage; la ſaignée même qui ſe pratique dans le neuviéme mois, doit être differée s'il n'y a point de raiſons preſſantes, juſqu'à ce que la femme s'apperçoive des avant coureurs de l'accouchement; car pour lors elle ſert à deux fins; l'une pour vuider la plenitude du ſang, & l'autre pour prévenir la perte qui pourroit arriver dans ſe douleurs; elle doit donc ſeulement ſe promener, & faire un exercice moderé, qui eſt le moyen le plus innocent pour lui donner la facilité d'accoucher; & cela eſt ſi vrai que nous voyons, lorſque le travail eſt tardif, que les Accoucheurs font marcher la femme dans la chambre pour avancer ſa couche, ce qui leur réuſſit tres heureuſement.

Il y a neanmoins quelque occaſion où cela ne ſe peut pas executer, comme nous l'avons vû arriver à feuë Madame la Dauphine dans ſa premiere groſſeſſe, qui ne pouvoit pas marcher, ni ſe tenir debout, ſans ſentir de grandes douleurs, & qui fut obligée de garder le lit pendant les trois derniers mois, & dont la couche ne laiſſa pas d'être heureuſe. Mais cet exemple ne change en rien la regle generalle, & il ne doit point autoriſer les autres femmes à le ſuivre, quand les mêmes raiſons ne s'y rencontrent pas.

Nous voilà enfin parvenus à la fin de ce ſecond Livre, dans lequel j'ai tâché de faire connoître tous les accidens qui peuvent ſurvenir dans le cours de la groſſeſſe, & d'inſtruire des moyens

dont on se doit servir pour en soulager les femmes grosses : ainsi pour suivre l'ordre que je me suis prescrit, aprés avoir parlé de tout ce que l'Accoucheur doit observer avant l'accouchement, voyons ce qu'il doit faire durant l'accouchement, & tâchons de n'en pas oublier aucunes circonstances ; c'est à quoi nous allons travailler dans ce troisiéme Livre.

Fin du second Livre.

TRAITE GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE TROISIE'ME.

Ce qu'il faut faire durant l'accouchement.

LEs deux Livres précedens regardent plutôt la theorie que la pratique des accouchemens. Le premier nous instruit de la generation de l'homme ; & le second nous apprend comment il faut se conduire pour conserver l'enfant depuis le moment de sa conception jusqu'au terme de l'accouchement.

Il ne suffit pas de l'avoir préservé pendant les neuf mois qu'il a sejourné dans le ventre de sa mere, de tous les perils qui y a couru, il faut l'en tirer, & de quelque maniere qu'il se presente pour en sortir, il faut lui aider ; ce n'est point par des discours & des paroles qu'on peut le secourir, c'est la main du Chirurgien qu'il demande pour le faire sortir d'une prison où il ne veut plus demeurer.

Nous allons dans ce troisiéme Livre qui contient vingt-huit Chapitres, parler de tous les accouchemens

couchemens tant naturels que laborieux, & des moyens les plus sûrs pour avoir l'enfant, de quelque maniere qu'il soit tourné, & de quelque nature que soit l'accouchement. C'est ici où le Chirurgien doit faire voir son adresse en tournant un enfant dans le ventre de sa mere, aussi facilement que s'il tournoit un étui dans sa poche, & c'est dans ces accouchemens laborieux qu'il donne des marques essentielles qu'il est habile Accoucheur.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce qu'Accouchement.

NOus entendons par Accouchement la sortie d'un enfant hors la matrice d'une femme dans son terme ordinaire; je dis d'une femme, parce que tous les animaux ont des termes particuliers qui signifient la sortie de leurs petits hors la matrice: on dit, par exemple, d'une chienne, qu'elle a chienné, d'une vache, qu'elle a vêlé, & ainsi des autres: on ne dit point qu'elles ont accouché, le mot d'accouchement étant uniquement reservé pour les femmes.

On ne doit pas appeller accouchement toutes les fois que la matrice s'ouvre pour laisser échapper ce qu'elle contenoit; quand quelques jours aprés que l'œuf est tombé dans la matrice, que la membrane trop delicate ou trop pressée se déchire, & que la liqueur contenue s'écoule & sort, on appelle cela écoulement; quand par une conception manquée il s'est formé un faux germe ou une mole, & que ces corps étranges sortent dans leurs termes, on donne à cela le nom de fausse couche: quand à deux ou trois mois ou plus, soit par une perte de sang, soit

par une maladie, on ſent que la mere ait été bleſſée, qu'un petit enfant ſort de la matrice avec ſon arriere faix, on appelle cela avortement : quand on voit ſortir dans le neuviéme mois un gros enfant bien conditionné & bien vivant, c'eſt ce qu'on appelle veritable accouchement, qui eſt d'autant plus heureux, qu'il approche de la fin du neuviéme mois.

On fait de deux ſortes d'accouchemens, de naturels & de contre nature, on entend par accouchemens naturels ceux qui ſe paſſent ſelon les regles preſcrites par la nature à toutes les femmes, & qui finiſſent heureuſement ; & par accouchement contre nature, ceux qui ſont accompagnez d'accidens fâcheux, & qui finiſſent ſouvent malheureuſement, & pour la mere, & pour l'enfant : il n'y en a que trop d'eſpeces de ces derniers, dont nous parlerons de chacun en particulier, chapitre par chapitre, dans la ſuite de ce livre.

Quatre conditions ſont neceſſaires à l'accouchement naturel, la premiere qu'il ſoit à terme, la ſeconde, que l'enfant ſoit bien tourné, la troiſiéme, qu'il ſoit prompt & ſans accidens, & la quatriéme, que l'enfant ſoit vivant : examinons ces quatre conditions les unes aprés les autres.

Tous les êtres qui ſont dans l'univers ont leurs tems & leurs termes pour leur production, les animaux terreſtres qui couvent en eux-mêmes, ont chacun leur tems où ils entrent en chaleur, & où ils s'accouplent, & chacun leur terme reglé pour mettre au jour leurs petits.

Les oiſeaux qui couvent hors d'eux-mêmes ont leur tems pour pondre, & leurs œufs leur terme pour éclore; les poiſſons vuident leurs œufs dans de certains tems, dont il en ſort de petits

poissons à leurs termes ; les insectes avant que de perir laissent des œufs qui dans leurs termes en produisent d'autres : les plantes mêmes dont les graines sont des œufs, ont chacunes leurs saisons pour grainer & pour en produire d'autres : c'est un ordre établi qui ne s'est point démenti depuis la création du monde.

La femme n'est pas exempte de cette regle generale, avec cette difference que presque tous les animaux n'ont qu'un tems de l'année où ils sont capables de concevoir, & qu'elle le peut douze fois chaque année, sçavoir, à la fin de ses ordinaires, auquel tems la matrice est disposée à faire un bon usage de la semence qu'on lui donne.

Tous les animaux ont leur terme fixé pour porter leurs petits, les uns plus long ; les autres plus court ; mais celui de la femme est reglé à neuf mois accomplis ; ce terme est une loy si positive qu'il n'y a pas une femme qui en soit dispensée : celles qui nous disent qu'elles ont porté leurs enfans plus ou moins de tems, ont souvent leurs raisons ; il ne faut pas que le Chirurgien soit assés credule pour les en croire sur leur parole, mais il ne faut pas aussi qu'il entreprenne de leur prouver que cela ne peut être, car quelquefois leur honneur est interessé à soûtenir ce qu'elles nous disent.

Il y a une infinité de femmes qui se trompent de bonne foy sur le jugement qu'elles font de leur grossesse par exemple, celles qui auront vû quelque chose les deux premiers mois, nous assûrent être accouchées à sept mois, parce qu'elles s'imaginent n'être devenuës grosses qu'aprés que cela leur a manqué, d'autres soûtiennent être accouchées dans le onziéme mois sur des aparences trompeuses qui leur faisoient croire

qu'elles étoient groſſes deux mois avant qu'elles le ſoient devenues, mais les unes & les autres ſe trompent, car elles accouchent toutes à la fin du neuviéme mois.

Il eſt des occaſions où on ne doit pas affirmativement ſoûtenir ce principe; une jeune femme qui au bout de ſept mois accouchera d'un enfant auſſi formé que s'il étoit venu à neuf: une veuve qui dix ou onze mois aprés la mort de ſon mari lui donnera un ſucceſſeur, une femme qui accouchera quelquefois onze mois ou un an aprés le depart de ſon mari, ira-t-on dire que l'un & l'autre fait eſt impoſſible? il y va de l'honneur de ces perſonnes; il faut pour lors que le Chirurgien paroiſſe perſuadé que cela eſt poſſible, qu'il leur cite quelques autheurs qui rapportent de pareilles hiſtoires, & qu'il ſe deffende honnêtement d'en dire ſon ſentiment, pour éviter le deſordre & le deshonneur qu'un aveu trop ſincere cauſeroit à toute une famille.

Les Arrêts des Cours ſouveraines & les deciſions des Juriſconſultes ne changent point la loy impoſée par la nature à tout ce qui peuple l'univers; ils les ont prononcez ſur des rapports mandiez ou deguiſez qu'on leur a donnez, ou bien ſouvent des raiſons d'Etat, de famille ou de bienſeance les y ont determinez; mais un Chirurgien éclairé qui connoît les ouvrages de la nature, qui ſçait qu'elle eſt toûjours une dans tout ce qu'elle fait, doit croire que tous les accouchemens ſe font au bout de neuf mois, qui eſt le terme preſcrit par la nature à toutes les femmes.

Remarquons ici que preſque tous les mâles des animaux n'ont qu'un tems où ils cherchent à s'accoupler, que pendant le reſte de l'année cette action leur eſt indifferente; que l'homme

au contraire depuis l'âge de quinze ans jusques à la fin de sa vie, est en état de travailler à la generation, & que dans toutes les saisons & tous les jours il peut produire son semblable : que la plûpart des femelles des animaux n'entrent en chaleur que dans un certain tems de l'année, & que c'est dans ce seul temps qu'elles sont capables d'engendrer, mais que les femmes le peuvent douze fois l'année, & même qu'il n'est pas impossible qu'elles ne puissent tous les jours devenir grosses : cette remarque nous fournit une reflexion qui est que puisque l'Autheur de la nature a accordé ce privilege à l'homme par préference aux autres animaux, c'est qu'il a jugé qu'il étoit le plus necessaire pour peupler le monde.

Cette reflexion en fait naître une autre qui est qu'en même tems qu'il a donné à l'homme ce pouvoir de produire en tout tems, il lui a donné la raison qu'il a refusée à tous les animaux dans le dessein qu'il en usera avec moderation, & qu'il ne se laissera pas comme eux emporter brutalement par un instinct dont ils ne sont pas les maîtres ; mais que lui se conduisant par la raison qui doit être un frain à ses passions, il ne s'y abandonneroit qu'autant qu'il le doit pour avoir des enfans qui soient ses successeurs, qui peuplent le monde & qui soient utiles à l'Etat.

Il ne suffit pas à un accouchement naturel, qu'il soit à neuf mois, qui est son terme, il faut encore que l'enfant soit bien tourné, c'est-à-dire qu'il presente la tête la premiere, on le voit se presenter en tant de differentes manieres, qu'il y a lieu de craindre qu'il ne soit mal tourné, jusques à ce que l'accoucheur ait touché & reconnu la partie qui se presente la premiere.

Pour peu que l'orifice interne soit dilaté, si

en y introduisant le doigt l'Accoucheur sent de la resistance a la partie qu'il touche, c'est signe qu'il est bien tourné, parce que c'est la dureté du crane qui fait cette resistance; alors il peut assûrer la mere qu'elle accouchera naturellement, & qu'il n'y a qu'à attendre que par les douleurs cet orifice se dilate peu à peu pour livrer passage à l'enfant.

La troisiéme condition, c'est que l'accouchement soit prompt, on entend une promptitude raisonnable, car s'il se faisoit tout d'un coup, il faudroit que l'enfant forçât l'orifice interne de se dilater en trop peu de tems, ce qui fatigueroit la matrice par des douleurs trop fréquentes ou trop violentes, & de plus, c'est qu'on ne feroit pas un jugement favorable d'une femme qui accoucheroit si promptement, parce que le public croit que cette facilité vient de la disposition de la partie, & que les femmes se font honneur quand elles ont été longtems en travail; il ne faut pas aussi que l'accouchement soit trop lent, la durée des douleurs qui ne portent point en embas, affoiblit la mere, & n'avance point l'enfant: il ne faut point encore qu'il soit accompagné d'accidens, c'est à dire, de ces gros accidens qui peuvent être préjudiciables à la mere ou à l'enfant; car il en est de legers inseparables de l'accouchement, ausquels il faut s'attendre, comme la douleur qu'on ne peut pas éviter.

La quatriéme condition pour rendre l'accouchement naturel & heureux, est que l'enfant vienne vivant. Quel triste spectacle pour une mere qui aprés avoir été grosse pendant neuf mois, & qui aprés avoir souffert les douleurs de l'accouchement, ne voit qu'un cadavre pour fruit de ses peines! quel desolation pour un pere, & pour les assistans qui ne s'attendent pas à un

pareil malheur ! on voit pour lors la triſteſſe s'emparer de tous les cœurs, & prendre la place de la joie, que l'eſperance d'avoir un enfant vivant y avoit fait naître.

Ceux qui ne connoiſſent pas la ſtructure de la matrice, ne peuvent pas comprendre comment elle peut ſe dilater aſſez pour livrer à l'enfant un paſſage ſuffiſant pour ſa ſortie : ils voyent neanmoins ſortir un gros enfant, comment cela s'eſt il pû faire ? c'eſt ce qui fait leur étonnement ; mais ceux qui ont examiné la diſpoſition naturelle de la matrice, n'en ſont aucunement ſurpris ; ils ſçavent qu'elle eſt compoſée de fibres capables de s'étendre aſſez pour laiſſer ſortir un enfant quelque gros qu'il puiſſe être.

La matrice ſe diviſe en quatre parties, 1°. en ſon fond ; 2°. en ſon orifice interne ; 3°. en ſon col ; 4°. en ſon orifice externe. Tout le monde voit & ſçait que le fond de la matrice s'étend peu à peu, à meſure que l'enfant groſſit, & qu'il eſt capable même d'en contenir pluſieurs. Quand l'enfant eſt à terme, l'orifice interne, qui eſt compoſé d'un peloton de fibres, commence à s'ouvrir, & ſes fibres ſe developent & s'étendent aſſez pour ſon paſſage, étant forcez de le faire par la tête de l'enfant qui pouſſant à chaque douleur les oblige à ſe dilater. La tête de l'enfant ayant paſſé la barriere que formoit l'orifice interne, elle entre dans le col de la matrice, qui étant compoſée de membranes pliſſées & épaiſſes qui peuvent s'étendre & s'alonger, ne fait aucune reſiſtance au paſſage de l'enfant, qui en tres-peu de tems ſe preſente à l'orifice externe, & où il s'arrête quelque moment, juſqu'à ce qu'il l'ait forcé de s'ouvrir ſuffiſamment pour ſa ſortie. A cet orifice ſont

les caroncules, les nymphes, les lévres externes, toutes parties ſpongieuſes & membraneuſes qui ne peuvent pas reſiſter aux efforts de l'enfant, & qui aidées de la main de l'Accoucheur, ne s'oppoſent que legerement à ſa ſortie ; de ſorte qu'il faut convenir que toutes ces operations ſont purement naturelles, & qu'elles ſe font ſans miracle.

Beaucoup d'Auteurs anciens, peu inſtruits de la mécanique des parties qui environnent la matrice, ont crû que les os des iles & ceux du pubis, ſe ſeparoient dans le tems de l'accouchement ; ils ont trouvé des Sectateurs qui ont ſuivi leur opinion, & qui ont écrit avoir trouvé ces os ſeparez de la largeur d'un travers de doigt quinze jours aprés l'accouchement. Je puis aſſurer que ces Auteurs ſe ſont trompez : que j'ai examiné ce fait autant qu'un autre, & je puis dire au contraire, par le grand nombre d'Anatomies que j'ai fait, que j'ai toujours trouvé ces os unis par des cartilages que le plus fort ſcalpel avoit de la peine à couper.

Ce qui les a jettez dans cette erreur, c'eſt qu'ils ne croyoient pas l'eſpace que ces os forment à la partie inferieure de l'hypogaſtre, aſſez grand pour laiſſer paſſer un enfant. Ils n'avoient peut-être examiné que des ſquelets d'hommes, dont le baſſin fermé par ces os, n'eſt pas aſſez ſpacieux pour donner paſſage à un enfant ; mais s'ils avoient confronté le ſquelet d'une femme avec celui d'un homme, ils auroient vû que la femme a les os des iles plus écartez, & l'os ſacrum plus porté en dehors que ceux des hommes ; que c'eſt la raiſon pourquoi elles ont plus d'hanches & plus de cul que les hommes, & qu'ainſi leur baſſin étant plus large, un enfant y peut paſſer ſans y trouver de la difficulté ; de maniere qu'il n'étoit point

beſoin que ces os ſe ſeparaſſent dans l'accouchement, comme tant d'Auteurs l'ont publié ſans aucun fondement.

CHAPITRE II.

Des ſignes qui précedent l'accouchement.

LOrſque la femme groſſe eſt ſur ſon terme, elle eſt attentive ſur tout ce qui lui arrive : elle a raiſon parce qu'elle eſt la partie intereſſée, & que c'eſt elle qui doit jouer le premier rôlle de l'accouchement : aux premieres mouches qui la picquent, elle appelle du ſecours ; que ce ſoit un Accoucheur ou une Sage femme, ils doivent examiner la nature des douleurs avant que de ſe déterminer à la mettre en travail ; car de ces douleurs il y en a de deux ſortes, de fauſſes & de bonnes.

On appelle fauſſes douleurs celles qui ne proviennent point de la matrice, & qui ne portent point en bas ; ce ſont celles qui ſont cauſées par des vents ou de la bile répandue dans les boyaux, qu'on connoît par des brouiſſemens, par des épreintes, & des envies d'aller à la ſelle. Une trop grande agitation, un mouvement de colere, un friſſon ſuivi d'un accès de fiévre, peuvent exciter des douleurs qui ne font point accoucher ; c'eſt pourquoi on les appelle fauſſes douleurs.

Les veritables douleurs commencent dans la region des reins & des lombes, & ſe font ſentir dans celles de la matrice ; elles rendent le poulx plus plein, plus frequent, & plus élevé ; elles enflamment le viſage qui en eſt plus rouge, parce que le ſang en étant plus agité & plus échauffé, il s'y porte plus promptement ; elles reprennent & ceſſent par intervalles ; elles vont toujours en

augmentant, & enfin elles finissent par l'accouchement.

Les jeunes femmes dans leur premiere grossesse se trompent souvent sur la nature de ces douleurs ; mais celles qui ont eu des enfans en sçavent faire la difference. Celle qui accouche de son premier enfant est excusable quand elle se trompe, & qu'elle prend ces douleurs pour des coliques, comme fit une Princesse qui à chaque douleur qu'elle croyoit être une colique, se faisoit chauffer des serviettes qu'elle mettoit sur son ventre ; la douleur finissoit à la verité. mais ce n'étoit pas l'effet de ces serviettes chaudes ; car il lui en prit plusieurs par intervalles qui la firent accoucher.

Les signes qui précedent & qui arrivent peu de jours avant l'accouchement, sont quelques douleurs dans les reins qui n'étoient pas ordinaires à la femme, & qu'elle commence à sentir que la grosseur de son ventre qui étoit vers le haut, est tout-à-fait abbaissé vers le bas, qu'elle ne peut pas marcher aussi facilement qu'elle avoit accoutumé ; qu'elle a des envies d'uriner tres-frequentes, & qu'il s'écoule de la matrice des humiditez glaireuses destinées pour humecter le passage, & le rendre plus glissant.

A ces signes generaux, à mesure que l'accouchement s'avance, il s'y en joint d'autres, comme un tremblement general de tout le corps, & particulierement des cuisses & des jambes, qui ressemble au frisson, mais qui ne vient pas de froid comme celui qui précede la fiévre ; le vomissement survient quelquefois, qui étonne les assistans, qui ne sçavent pas qu'il est utile dans cette occasion, & que c'est un signe que l'enfant bien tourné pousse ses pieds contre le fond de l'estomac, & qu'il fait des efforts pour sortir :

quand les glaires qui viennent de la matrice paroiſſent teintes de ſang, c'eſt une marque que l'accouchement eſt declaré, & qu'il n'y a que le plus ou le moins de tems à attendre.

L'Accoucheur qui avant ce tems ne doit point fatiguer la femme par des attouchemens inutiles, comme font la plûpart des Sages femmes, doit alors la toucher pour voir en quel état eſt l'orifice interne, & pour pouvoir juger & faire ſon prognoſtic ſur le tems de l'accouchement; s'il trouve cet orifice dilaté, & s'il ſent la membrane pouſſer dans cet orifice, comme un boudin plein d'eau, c'eſt ſigne que les eaux ſe forment, & qu'elles ſont pouſſées par la tête de l'enfant qui doit les ſuivre; & enfin quand dans une grande douleur cauſée par les efforts de l'enfant, cette membrane ſe creve, & que les eaux s'écoulent, on dit pour lors que les eaux ſont percées; & on peut aſſurer que l'accouchement ne tardera pas long-tems.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire au commencement du travail.

L'Accoucheur étant certain par les ſignes précedens que le travail eſt déclaré, il doit faire préparer & apprêter toutes choſes pour parvenir à l'accouchement. Ce ſont de ces diſpoſitions préparatoires dont nous allons parler dans le preſent Chapitre; car pour les ſecours qu'il doit donner dans le moment de l'accouchement, ils feront le ſujet du Chapitre ſuivant.

Un Accoucheur ne peut pas répondre que la conduite qu'il a preſcrite à une femme groſſe,

soit utile à une autre ; autant de grosseſſe, autant de differentes circonſtances ; c'eſt pourquoi il ne doit point les réduire toutes ſous une regle generale, qui conviendroit à quelques-unes, & qui ſeroit pernicieuſe à d'autres ; il faut qu'il ſe diſtingue des matrônes qui ſouvent n'ont qu'une routine qu'elles ſuivent, & qu'elles pratiquent ſans diſtinction, & ſans connoiſſance des ſuites qui en peuvent arriver.

La premiere choſe que doit faire l'Accoucheur, c'eſt d'interroger la femme groſſe ſur tous les articles qui doivent lui faire connoître l'état où elle eſt ; il faut qu'il ſoit attentif à ce qu'elle lui répond, & qu'il ne paroiſſe point étonné, quand même elle lui diroit quelque circonſtance qui lui feroit appréhender un mauvais accouchement ; s'il jugeoit par la groſſeur du ventre qu'il pût y avoir deux enfans, ou qu'il fût mal tourné, il ne doit point le dire, il ſera tems d'en avertir lorſque l'un des deux ſera ſorti. Il ne faut donc point qu'il paroiſſe aucune crainte ſur le viſage de l'Accoucheur, qui doit au contraire s'efforcer de faire eſperer à la femme & aux aſſiſtans que la fin en ſera heureuſe.

Il ne faut point qu'il décide affirmativement de l'accouchement. J'ai vû des femmes à qui on avoit dit qu'elles accoucheroiét à une telle heure, s'impatienter furieuſement aprés l'heure paſſée. Les quarts d'heures à celles qui ſouffrent, paroiſſent des journées, & particulierement à celles à qui on avoit fait eſperer la fin de leurs douleurs à une heure marquée. Il eſt plus à propos de leur impoſer un terme plus long; car il arrive de deux choſes l'une, ou elle va juſqu'à ce terme, ou elle accouche avant qu'il ſoit venu ; ſi elle n'accouche point avant l'heure qu'il lui a prédite, elle n'a point d'occaſion de s'impatien-

ter, & elle attend cette heure avec plus de patience. Si elle accouche avant l'heure marquée, elle peut croire que les secours de l'Accoucheur lui ont épargné quelques heures de douleurs; ainsi l'Accoucheur doit plutôt allonger son prognostic que de l'avancer.

Mauriceau ordonne un lavement, la saignée, & la nourriture facile à digerer, comme les consommez, les œufs frais, & la rôtie au vin & au sucre. Et il défend en même tems les vins de liqueurs, le ratafiat & tout ce qui peut échauffer; mais comme il est des occasions où l'on doit éviter ce qu'il ordonne, & d'autres où l'on doit faire ce qu'il défend, examinons les cas où nous devons suivre son sentiment.

Il allegue deux raisons pourquoi il fait prendre un lavement; l'une, c'est pour vuider les gros excremens endurcis dans le rectum, qui pourroient par leur dureté empêcher la sortie de l'enfant: l'autre, c'est qu'en s'efforçant de rendre le lavement, cela cause des épreintes qui peuvent avancer l'accouchement. Il en oublie une troisiéme, qui est qu'il faut vuider le gros boyau de ses excremens, afin qu'ils ne soient pas obligez de sortir en accouchant, étant poussez par la tête de l'enfant, comme il arrive souvent que les femmes ne peuvent point pour lors les retenir; ce qui n'est pas d'une petite incommodité.

Ces raisons s'évanoüissent en un moment si la femme a été à la selle dans la journée, car les excremens étant sortis, ils ne peuvent point nuire à l'enfant, ni s'échaper en accouchant, ni causer des épreintes, en sorte que le lavement devient inutile quand il n'y a plus d'excremens dans le gros boyau. On peut ajoûter que dans plusieurs endroits Mauriceau défend de mettre

les femmes trop tôt en travail ; or le lavement peut l'avancer ; il ne faut donc en donner que dans les neceſſitez preſſantes qui ne ſe rencontrent point dans l'accouchement naturel, qui eſt celui dont nous parlons à preſent.

La ſaignée eſt quelquefois d'un grand ſecours dans le travail, mais il faut qu'il y ait quelque raiſon qui indique de la faire, mais dans l'accouchement naturel il n'y a point de raiſon qui la demande abſolument. Mauriceau veut neanmoins qu'on la faſſe, diſant qu'on peut en ſureté deſemplir les veines de la femme qui eſt prête d'accoucher, parce que n'ayant plus d'enfant à nourrir, elle n'a plus beſoin d'avoir tant de ſang. Cette raiſon paroît trop generale pour devoir être ſuivie à la lettre. Si la femme eſt ſanguine & replette, & qu'il y ait long tems qu'elle n'ait été ſaignée, il a raiſon ; mais ſi elle eſt foible & délicate, & qu'elle ait tres-peu mangé durant ſa groſſeſſe, il lui faut conſerver ſes forces & ſon ſang. Il ne faut point craindre qu'elle ait de ces grandes pertes de ſang qui font mourir en peu de tems, ni des vuidanges en abondance, comme celles qui ſont fortes & robuſtes, & qui ont mangé beaucoup, & quand même à celles à qui on a jugé d'épargner la ſaignée, il reſteroit dans leurs veines quelques poëllettes de ſang de trop, la Nature ſçauroit s'en débaraſſer par les vuidanges.

Si une femme commence à ſentir des douleurs peu de tems aprés avoir dîné ou ſoupé, il ne faut point ſonger à lui donner de la nourriture, au contraire il ſeroit à ſouhaiter qu'elle n'eût rien dans l'eſtomac, parce qu'elle ſeroit moins excitée à vomir. Il y a des femmes qui ont toujours peur de mourir de faim, & qui croiroient être mortes ſi elles avoient été quatre heures

sans prendre de la nourriture ; à celles-là on ne peut pas se dispenser de leur en donner ; non pas pour leur donner des forces, comme elles se l'imaginent, mais pour contenter leur gourmandise : il n'en seroit que mieux si une femme accouchoit sans prendre de la nourriture, j'entens un accouchement naturel qui ne passe pas sept ou huit heures, car s'il alloit plus loing, il faudroit par de la gelée ou des consommez, entretenir les forces de l'Accouchée.

Les vins, les liqueurs & toutes les compositions chaudes sont deffendues par Mauriceau: j'avouerai avec lui que la femme en travail, qui a le poulx élevé & le visage enflammé par les douleurs qu'elle ressent, & la gorge échauffée par les cris qu'elle fait ; n'a point besoin de toutes ces liqueurs qui l'échauffent encore davantage ; que la ptisane ou l'eau simple lui conviennent mieux pour la rafraîchir & humecter sa gorge. Mais afin que les vins d'Espagne ou de Canarie dont on a fait provision, ne soient pas perdus, il faut les faire boire par les assistans fatiguez par quelque partie de la nuit qu'ils auront passée sans dormir, & a qui ils feront plus de bien qu'à l'Accouchée.

La plûpart des femmes & même des Dames de la premiere qualité sont dans l'usage de prendre quelque chose, sans quoi elles croiroient ne pouvoir pas accoucher : les Princesses ont beaucoup de foy pour l'eau de tête de cerf, ce sont des andouilles de la tête de cerf, encore tendres, que l'on fait distiller, & dont on prend dans le travail ; d'autres ont un rossolis composé dont elles prennent ; d'autres, des eaux divines qu'elles font faire exprès ; d'autres moins delicates se contentent de faire bouillir dans du

vin, de la canelle & du ſucre ; & enfin les moins aiſées prennent du vin : l'Accoucheur feroit de vains efforts s'il entreprennoit de perſuader à celles qui ſont dans quelqu'un de ces uſages, de le retrancher ; tout ce qu'il doit faire, c'eſt de tâcher d'en moderer la quantité.

S'il ne doit point s'oppoſer aux liqueurs que les femmes en travail veulent prendre ; il le doit encore moins aux Reliques & aux Reliquaires qu'on leur apporte dans ce tems là ; s'il paroiſſoit n'y avoir point de foy, il paſſeroit pour un Heretique & pour un Athée ; c'eſt pourquoy il faut les laiſſer faire ſur cet article, il faut qu'il entende tout & qu'il ne diſe mot : les unes promettent de délivrer un priſonnier, d'autres de faire dire une neuvaine, d'autres envoyent dire des meſſes ; d'autres ſe font apporter la Ceinture de Sainte Marguerite, & d'autres vouent leurs enfans au Blanc ou au Gris ; ce ſont toutes bonnes actions qui ne gâtent rien.

Sa complaiſance doit encore paroître ſur toutes les ſuites de l'accouchement ; les unes ſont dans l'habitude d'accoucher debout, les coudes acoſtez ſur une table, les autres dans une chaiſe, d'autres à genoux, d'autres ſur un matelas auprés du feu, & d'autres dans leur lit ; ſi l'Accoucheur vouloit entreprendre de leur faire changer leur maniere, il auroit de la peine à y réuſſir : il n'a pour lors que la voye de la remontrance, encore faut il qu'il ne l'appuye pas trop fort, s'il ne veut pas s'expoſer au réfus.

Les Angloiſes ſont dans l'uſage d'accoucher dans un fauteuil de bois fait exprès, dont le fonds eſt échancré par devant, pour laiſſer la liberté à l'enfant de ſortir commodement, on ne peut pas condamner cette ſituation qui a ſes utilitez

litez pour faciliter l'accouchement, mais comme ce n'eſt point la coutume en France, on auroit de la peine à l'y introduire.

La maniere la plus uſitée en France, c'eſt d'accoucher ſur un petit lit qu'on appelle lit de travail, que l'on dreſſe exprès dans la plus grande ruelle du lit de la femme groſſe : l'Accoucheur ne doit pas ſe contenter d'avoir ordonné de diſpoſer ce lit, il faut qu'il le faſſe faire de telle ſorte qu'il convienne à l'accouchement : il doit être compoſé de deux matelas ſans lit de plume, placez ſur un lit de repos qui n'ait pas plus de trois pieds de large, il faut même mettre entre les deux matelas une planche, afin que les feſſes de la femme ne ſoient pas dans un creux; on y met deux draps & une couverture des plus minces ; il y faut double traverſin pour lever la tête & les épaules de la femme; on y met deux chevilles d'un pied de long, l'une à droite & l'autre à gauche, que la femme empoigne dans le tems des douleurs, & il y a une barre au pied du lit, qui ſert d'appui aux pieds de la femme en travail.

Quoique ces ſortes de lits ſoient tres commodes, que toutes les femmes qui s'en ſervent s'en trouvent bien, & que les Reines & les Princeſſes, pour leſquelles on a cherché & inventé ce qu'il y a de meilleur, accouchent ſur ces lits, dont il y en a un dans le Garde-meubles du Roy, qu'on a fait exprès, ſur lequel les Reines & Madame la Dauphine ont accouché ; neanmoins Mauriceau veut que les femmes accouchent dans leur lit ordinaire ; il allegue, pour toute raiſon, qu'aprés leur accouchement elles n'ont pas la peine d'être tranſportées d'un lit dans un autre.

Il me paroît que cette legere incommodité ne doit pas prévaloir ſur vingt commoditez que la

femme reçoit en accouchant sur un lit de travail ; je l'appelle legere, parce qu'effectivement elle l'est, car aprés l'accouchement, en approchant le petit lit du grand, deux personnes la prennent aisement & la mettent dans son grand lit sans qu'elle en soit aucunement incommodée.

Les avantages qu'une femme tire d'accoucher dans un autre lit que le sien, sont que le lit de travail étant plus étroit, elle est mieux secourue, qu'elle a les mains & les pieds appuyez, qu'on peut lui passer une alaize sous les reins que deux personnes, l'une à droite & l'autre à gauche, soutiennent dans le tems des douleurs, ce qui la soulage extrémement ; que l'Accoucheur est plus à portée de la secourir ; que les immondices qui sortent en accouchant, ne gâtent point son lit ; qu'elle peut demeurer aprés l'accouchement quelques heures, pendant lesquelles la matrice se degorge de plusieurs impuretez; que pendant ce tems on la change de linge, on lui met une chemise de couche, une camisolle, on lui garnit son sein, & qu'ensuite la remettant dans son grand lit, elle le trouve propre & bien fait, & où on la laisse en repos.

Toutes ces raisons semblent autoriser la pratique d'accoucher sur un lit de travail, mais il y en a qui prétendent se distinguer par des sentimens differens ; Mauriceau est du nombre de ces derniers, car il paroît être opposé, non seulement sur cet article, mais encore sur beaucoup d'autres aux sentimens des autres Accoucheurs ; je ne prétens pas le condamner, je me contente de rapporter les raisons pour & contre. & je laisse la liberté au public d'en decider.

Pendant qu'on prépare le lit de travail, l'Accoucheur doit envoyer chez l'Apoticaire cher-

cher les drogues dont il peut avoir besoin, sçavoir, de l'huile d'amandes douces, de l'huile de noix & du syrop de capillaire; il faut avoir des étoupes, cinq ou six œufs & quelques oranges; il ne faut pas oublier une bouteille de vin qui servira pour decrasser l'enfant, en cas qu'on n'en ait pas besoin dans l'accouchement.

Si l'Accoucheur est dans l'usage de se servir d'huile, il faut qu'il en fasse préparer; ceux qui se servent de beurre frais, doivent en envoyer chercher; mais sur tout il doit tenir prêt du fil & des ciseaux, sçavoir, du gros fil en trois ou quatre doubles, de la longueur d'un pied, pour noüer le cordon, & des ciseaux pour couper le cordon aussi-tôt qu'il est noué.

Une circonstance qui n'est pas à negliger, c'est de faire garnir la tête de la femme avant qu'elle accouche; elle peut se peigner, mettre de la poudre qui n'ait point d'odeur, avoir de bons bonnets & de grosses cornettes & s'accommoder la tête, de maniere qu'elle n'y sente point de froid, & qu'elle puisse demeurer douze ou quinze jours sans y toucher.

Tous ces préparatifs faits, on attend que les douleurs augmentent; pendant les intervalles qu'elles donnent, on s'entretient de choses agreables, on évite de parler d'aucun accouchement funeste, & on donne une interpretation favorable à tout ce qui survient, en l'assûrant que ce sont tous signes qui annoncent un heureux accouchement.

CHAPITRE IV.

Des secours qu'il faut donner dans l'accouchement naturel.

QUand les douleurs sont augmentées à tel point que la femme ne peut plus marcher, & qu'elle a même de la peine à se tenir assise; il faut la faire mettre dans le petit lit préparé, aprés l'avoir fait bassiner, de crainte qu'il ne lui causât un frisson, s'il étoit froid.

Mauriceau veut qu'on ne couche la femme qu'aprés que ses eaux sont percées; je crois que c'est attendre trop tard, il est vrai qu'il y en a plusieurs qui ont encore beaucoup de douleurs avant que d'accoucher, mais il y en a aussi quelques unes qui accouchent dans la même douleur que les eaux percent, ainsi s'est trop risquer de differer si long tems, parce que les eaux venant à percer, la femme étant debout, & l'enfant suivant ces eaux, il pourroit tomber sur le plancher comme on l'a vû arriver.

Il ne faut pas aussi tomber dans un autre inconvenient qui est de mettre trop tôt la femme dans son lit de travail, les heures lui paroissent pour lors plus longues que si elle étoit debout; car quand l'Accoucheur lui propose de se coucher, elle compte d'accoucher peu de tems aprés, & lorsque cela differe, elle s'impatiente, se plaint & croit être en danger; c'est pourquoy il est de la prudence de l'Accoucheur de bien prendre son tems afin d'éviter l'une & l'autre de ces deux extremitez.

La femme étant dans le lit, elle doit avoir la tête & la poitrine élevée afin de respirer plus librement, & d'avoir plus de force pour pous-

ſer en bas dans le tems des douleurs, on peut lui mettre un petit oreiller ſous les feſſes, qui empêche qu'elles ne ſoient dans un creux ; ſes cuiſſes doivent être écartées l'une de l'autre, & ſes jambes ployées : il faut placer deux femmes à ſes côtez pour lui tenir les mains ou pour lui donner ce qu'elle demanderoit, l'Accoucheur ſe met au côté droit de la femme, comme la place la plus commode pour la ſecourir.

Dans cette diſpoſition on attend les douleurs qui ſe ſuivent l'une à l'autre, & qui vont toûjours en augmentant ; c'eſt pour lors que l'Accoucheur, aprés avoir touché la femme dans une douleur, peut tirer ſon prognoſtique, & juger du tems & de l'heure qu'elle pourra accoucher. qu'il ne doit pas pourtant dire trop affirmativement, car ſouvent les douleurs ſe relâchent & paroiſſent endormies pour quelque tems, ce qui retarde l'accouchement.

Quand l'Accoucheur a une fois touché la femme, & qu'il n'a trouvé l'orifice interne que mediocrement dilaté, mais aſſez pour ſentir la tête de l'enfant, à travers des eaux qui le préparent, & qu'il eſt ſur qu'il eſt bien tourné, il ne faut point qu'il fatigue la femme par des attouchemens continuels : il ne doit imiter ces ſages femmes, qui pour faire les neceſſaires, y portent la main à chaque douleur ; il doit en laiſſer paſſer pluſieurs qui ne laiſſent pas que d'avancer le travail autant que s'il y touchoit continuellement.

Il y a des femmes qui ne croiroient pas être bien ſecourues ſi l'Accoucheur n'y avoit toûjours la main, il ne peut pas ſe deffendre de toucher celles qui ſont dans cette opinion, & il faut qu'il le faſſe plutôt pour guérir leur imagination que pour leur être d'aucun ſecours.

Il en eſt d'autres qui dès le commencement crient auſſi fort que ſi elles étoient dans les dernieres douleurs ; il faut à celles là leur repreſenter qu'elles ſe font plus de mal que de bien, qu'il faut qu'elles menagent leurs cris, qu'il ne faut pas qu'elles les employent inutilement, & que quand il ſera tems on leur permettra de crier autant qu'elles voudront.

A chaque fois que l'Accoucheur croira qu'il y a neceſſité de toucher, il faut qu'il porte un petit morceau de beurre dont il oindra l'orifice interne pour lui donner moyen de ſe dilater plus promptement & plus facilement, car du plus ou du moins de tems que cet orifice eſt à s'ouvrir, depend l'accouchement prompt ou lent.

Il eſt vrai que les huiles & le beurre peuvent faciliter la dilatation de l'orifice interne, mais ce ne ſont pas ces onctions qui y contribuent le plus, c'eſt la tête de l'enfant qui à chaque douleur pouſſe contre lui, & à la fin le force de lui livrer paſſage, & plus l'enfant eſt fort, plus il fait d'efforts pour ſortir ; c'eſt ce qui fait que les accouchemens des garçons ſe font preſque toûjours plus promptement que ceux des filles.

Les femmes qui ſe ſont trouvées à pluſieurs accouchemens, ſont tellement perſuadées de ce fait, que lors qu'elles voyent qu'il tire en longueur, elles ne manquent pas de dire que ce ne ſera qu'une fille ; en effet, c'eſt quaſi une regle generale que les garçons paroiſſent au jour en moins de tems que les filles.

J'ai dit quaſi une regle generale, & j'ai raiſon, car il ſe trouve des accouchemens de garçons qui durent plus que ceux des filles : cela arrive quand c'eſt un enfant puiſſant, qui a une groſſe tête & les épaules larges, mais ce n'eſt

pas sa faute, c'est celle de cet orifice qui n'est pas assez dilaté, il faut qu'il attende jusques à ce que par des efforts redoublez il soit contraint de s'ouvrir & de lui donner passage.

A chaque effort que fait l'enfant pour sortir, il cause de la douleur à sa mere; quand l'effort est leger, la douleur est petite, lorsqu'il est violent, la douleur est tres grande, mais les petites douleurs n'avancent point le travail, c'est ce qui fait qu'on en souhaite de grandes qu'on appelle bonnes douleurs dans cette occasion, parce qu'elles conduisent à l'accouchement.

Il y a des femmes qui à chaque douleur s'efforcent de pousser en bas dans l'intention d'être plûtôt délivrées, ce qui ne fait que les fatiguer & diminuer leurs forces sans utilité; mais l'Accoucheur doit les en empêcher & leur conseiller de garder ces grands efforts pour les dernieres douleurs, & leur dire qu'il les avertira quand il sera tems de les employer utilement.

Comme c'est l'orifice interne qui retarde l'accouchement, la principale attention de l'Accoucheur est de lui aider à se dilater en y portant de tems en tems un peu de beurre, & tournant un de ses doigts dans toute sa circonference, prenant garde de ne le violenter en aucune maniere.

Par l'espace que l'orifice interne laisse en se dilatant, il sort une membrane pleine d'eau qui forme un gros boudin, c'est la même membrane qui renferme l'enfant, & ce sont les eaux dans lesquelles nage l'enfant, qu'il pousse avec sa tête dans cette membrane; il ne faut point, à l'exemple de plusieurs sages-femmes, rompre avec les ongles cette membrane pour en faire écouler les eaux; c'est une mauvaise pratique, parce que ces eaux sont destinées pour humecter

ces parties & les rendre plus glissantes, & quand elles sont sorties quelque tems avant l'enfant, l'accouchement en devient plus difficile, parce qu'il est obligé de venir à sec ; il faut donc attendre qu'elles percent d'elles mêmes par les efforts de l'enfant qui souvent ne tarde pas à les suivre.

Quand les eaux sont percées, l'Accoucheur sent la tête de l'enfant s'avancer & s'appuyer directement sur cet orifice qui la ceint comme une couronne, c'est pour lors qu'on dit que l'enfant est au couronnement ; elle y reste quelque fois pendant quelque tems par la resistance que fait cette couronne de s'ouvrir suffisamment pour sa sortie, & souvent la tête de l'enfant dont les futures ne sont pas encore formées, s'alonge en pointe dans le vuide de la couronne, & enfin par les efforts réiterez de l'enfant, qui sont plus violens parce qu'il a la liberté de s'étendre davantage, elle force cette barriere & entre dans le col de la matrice, & c'est alors qu'on dit que l'enfant est au passage.

Quoique le plus fort soit fait, l'enfant n'est pas encore hors d'affaires, il trouve souvent de la resistance à l'orifice externe dont les caroncules, les nimphes & les levres ont de la peine à prêter & à s'ouvrir assez pour lui laisser la liberté de sortir, la tête de l'enfant se presente, on la voit, & elle ne peut point se debarrasser sans le secours de l'Accoucheur qui avec ses deux mains qu'il coule entre la tête & les levres, les oblige de s'ouvrir pour la laisser avancer ; alors coulant ses doigts jusques sous les machoires de l'enfant, il la tire dehors.

Il ne suffit pas que la tête soit sortie, il faut que les épaules suivent, qui font quelquefois de la peine à avoir ; il ne faut pas que l'Ac-

coucheur tire la tête avec trop de violence, il pourroit l'arracher, & la separer du corps, il doit la tirer à droite pour dégager une épaule, & ensuite à gauche pour faire venir l'autre; & s'il ne pouvoit pas réussir par ce moyen, il faut qu'il coule deux de ses doigts le long du col de l'enfant jusqu'à une de ses aisselles, pour débarasser une des épaules, & qu'il en fasse autant à l'autre; de cette maniere les épaules passées, le reste du corps suit sans peine.

Il ne faut pas que l'Accoucheur tire l'enfant avec trop de vîtesse, ni qu'il le fasse sortir tout-à fait, qu'il n'ait observé s'il n'a point le cordon tourné autour du col, ou de quelqu'autre partie de son corps, de peur de rompre ce cordon, ou de tirer l'arriere-faix qui peut n'être pas encore détaché, parce qu'il amenéroit avec lui le fond de la matrice, s'y trouvant encore adherent.

Que s'il n'y a point eu d'obstacles qui ayent empêché la sortie de l'enfant, qui doit être venu la face en dessous, comme il arrive dans tous les accouchemens, il faut que l'Accoucheur le mette sur le côté, afin qu'il respire plus librement, & pour ne lui pas laisser le visage dans les eaux & le sang, & autres impuretez qui sont sorties pendant l'accouchement.

Il n'est pas besoin aussi d'avertir que l'enfant est sorti, & qu'il est vivant, par les cris qu'il fait aussi tôt qu'il est né, il le donne assez à connoître, la plûpart de ces femmes qui président aux couches, prétendent décider par les cris si c'est un garçon ou une fille, mais elles se trompent souvent, car il est des filles qui ne crient pas moins fort que des garçons.

La mere a souvent de l'impatience de sçavoir si c'est d'un garçon ou d'une fille dont elle est accouchée, mais l'Accoucheur ne le doit point

dire qu'elle ne ſoit délivrée, parce que la joye d'avoir un fils, ou le chagrin de n'avoir qu'une fille, peuvent faire ſur elle une telle impreſſion, qu'elle peut retarder la ſortie de l'arriere-faix : il ne faut donc lui cauſer aucune de ces paſſions, qu'elle ne ſoit entierement délivrée.

L'empreſſement de ſçavoir ſi c'eſt un garçon, eſt pardonnable aux Rois & aux Princes, qui ont beſoin de Succeſſeurs. Dans le premier accouchement de Madame la Dauphine, le Roy qui vouloit être averti le premier ſi ce ſeroit un Prince ou une Princeſſe, convint avec l'Accoucheur de la réponſe ſur la demande qu'il lui en feroit immediatement aprés la naiſſance ; on entendit le Roy demander à Clement ce que c'étoit, il devoit lui répondre, je ne ſçai point, Sire, ſi c'étoit une fille ; & je ne ſçai point encore, Sire, ſi c'étoit un Prince ; ainſi le mot d'*encore* devoit être le ſignal qui avertit le Roy de la naiſſance d'un Prince tant ſouhaité : auſſi-tôt que ce mot eût été prononcé on s'apperçut de la joye que le Roy en reſſentit.

Aprés la naiſſance de l'enfant il y a deux choſes à faire, l'une de nouer le cordon de l'enfant, & l'autre, de délivrer la femme de ſon arriere-faix. Il y a des Accoucheurs qui veulent qu'on commence par la ligature du cordon, les autres prétendent qu'on doit commencer par délivrer la femme le plutôt que faire ſe peut. Ils ont l'un & l'autre des raiſons pour autoriſer leur procedé; nous les rapporterons dans la ſuite.

Mais avant que de faire l'une ou l'autre, l'Accoucheur doit examiner s'il n'y a point deux enfans, car s'il y en avoit un ſecond, il faudroit travailler à l'avoir avant que d'entreprendre d'avoir le délivre. On connoît qu'il y en a deux quand aprés la ſortie du premier on voit que le

ventre eſt encore gros, que la femme a des douleurs, & qu'en la touchant on ſent une membrane pleine d'eau ſe preſenter au paſſage; mais n'y ayant point d'apparence qu'il y ait plus d'un enfant, on doit ſonger à tirer le délivre le plutôt que faire ſe peut. Nous en allons dire les moyens dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Le moyen d'avoir l'arriere-faix.

ON ſçait que l'arriere faix eſt une maſſe de chair ronde & plate qui doit ſortir peu de tems aprés l'enfant, à qui on a donné ce nom, parce qu'il eſt un ſecond fardeau qui charge & embaraſſe la femme juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti: on l'appelle auſſi le délivre, parce que l'accouchement n'eſt pas fini qu'elle n'en ſoit entierement délivrée.

Nous avons dit qu'il y a des Accoucheurs qui veulent que l'on délivre la femme auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti: c'eſt le ſentiment & la pratique de Mauriceau. Il prétend que pendant le tems qu'on employe à faire la ligature du cordon, l'orifice interne de la matrice ſe reſſerre, & qu'alors on a plus de peine à tirer le délivre, que ſi on le faiſoit ſortir immediatement aprés l'enfant; qu'ainſi on ne donne point le tems à la matrice de ſe fermer, & que la femme en eſt bien plûtôt délivrée.

Ceux qui commencent par la ligature du cordon, dont Clement eſt du nombre, & pluſieurs autres, prétendent que le plutôt qu'on peut ôter l'enfant d'entre les cuiſſes de la mere, & l'en débaraſſer, eſt le meilleur, pour le mettre entre les mains de celles qui ont ſoin de l'accommoder.

Ils ajoûtent que plus on differe à lier le cordon, & plus l'enfant perd de sang par les arteres umbilicales qui le versent dans le placenta, & que par la ligature du cordon, le cours de ce sang est arrêté, & demeure chez l'enfant; & que laissant l'enfant crier entre les cuisses de la mere, cela lui fait de la peine, & lui peut donner du chagrin, qui par la tendresse maternelle, peut retarder la sortie du délivre.

Les celebres Accoucheurs ne manquent pas de raisons pour autoriser leur procedé; & sans les condamner, il faut prendre un milieu qui accorde leurs sentimens, qui est qu'aussi-tôt l'enfant sorti & tourné sur le côté, l'Accoucheur conduise sa main le long du cordon, & que s'il ne trouve point l'arriere-faix adherent, qu'il tâche de l'avoir avant que de faire la ligature du cordon; mais que s'il trouvoit de la difficulté par sa trop grande adherence à le pouvoir tirer promptement, qu'il lie le cordon, qu'il le coupe ensuite, & qu'il donne l'enfant aux assistans, aprés cela il travaillera à délivrer la femme, selon les circonstances qui s'y trouveront, & selon les regles que son art lui ordonne.

Supposé que l'enfant n'y soit plus, le cordon qui sort par le vagin, & qui pend en dehors, est d'un grand secours à l'Accoucheur pour délivrer la femme naturellement; il faut qu'il entortille deux ou trois doigts de sa main gauche de ce cordon, & qu'il avance sa main droite jusques dans le vagina, pour avec le pouce & l'index tenir ce cordon le plus prés de l'arriere-faix qu'il pourra; s'il y sent en tirant doucement ce cordon, que l'arriere faix s'avance peu à peu, il a esperance qu'il l'aura bien-tôt; mais s'il s'apperçoit qu'il ne fait aucun chemin, c'est signe qu'il est encore trop adherent: il faut pour lors l'ébran-

ler, tantôt à droite, tantôt à gauche, afin de l'obliger de se détacher peu à peu, & cela sans faire aucune violence.

Quoique l'Accoucheur fasse de son mieux, il faut qu'il se fasse aider par la Garde, en lui faisant mettre une de ses mains sur la region de la matrice, qui la pressera legerement en la coulant plusieurs fois depuis le nombril jusques sur l'os pubis ; & par la mere, en lui conseillant de souffler dans une de ses mains fermée, comme si elle soufloit dans une bouteille, de retenir son haleine, afin que la poitrine pleine d'air, pousse le diaphragme en embas, & par consequent le fond de la matrice, de faire les mêmes efforts comme si elle étoit sur le bassin pour faire une selle, & de se mettre un doigt dans la bouche pour s'exciter à vomir. Tous ces petits secours réussissent assez souvent, c'est pourquoi il ne faut pas les negliger.

Si malgré tout cela l'arriere-faix ne sort pas, il ne faut pas perdre patience; il se passe quelquefois des demie heure & des heures entieres, avant qu'il vienne. Celles qui ont un sang grossier & épais, qui ont mangé beaucoup, & qui ont fait peu d'exercice, sont les plus difficiles à délivrer, parce que leur arriere-faix est plus adherent.

Si par impatience on tiroit trop fort le cordon, il pourroit en arriver trois accidens tres-fâcheux ; le premier, c'est qu'il se pourroit rompre, ce qui rendroit l'extraction de l'arriere-faix tres-difficile : le second, c'est qu'obligeant l'arriere-faix de se separer de la matrice avec trop de précipitation, il pourroit en arriver une perte de sang par le dégorgement des vaisseaux de la matrice : & le troisiéme, c'est que l'arriere faix adherent à la matrice, étant tiré trop fortement, il amene avec lui le fond de la matrice, dont

il ſe fait un renverſement qui cauſe ſouvent la mort;

Un habile Accoucheur évite tous ces écueils ; avec de l'adreſſe & de la patience il en vient à bout. Lorſque la femme eſt délivrée, il faut qu'il faſſe mettre l'arriere faix dans un plat pour le laiſſer voir ; & examiner par un chacun, c'eſt une circonſtance qu'il ne faut pas qu'il oublie ; car ſi par malheur dans la ſuite de la couche il ſurvenoit quelque accident, les Commeres ne manqueroient pas de l'attribuer à quelque morceau de l'arriere-faix reſté, s'il ne l'avoit pas expoſé aux yeux de tout le monde.

Auſſi-tôt que la femme eſt délivrée, on couvre la partie avec un chauffois mediocrement chaud, & ployé en pluſieurs doubles, on lui fait approcher les cuiſſes l'une de l'autre, & allonger les jambes : on ajoûte à ſon lit une couverture, afin qu'elle ne ſente point de froid ; & on la laiſſe en repos pendant quelque tems qu'elle goûte alors avec plaiſir.

Si l'Accoucheur craint que la partie n'ait été mal traitée par le paſſage d'un gros enfant, & particulierement quand c'eſt une premiere couche, il faut qu'il y mette deſſus une eſpece de cataplaſme fait avec des œufs & de l'huile de noix brouillez & cuits enſemble, & étendus ſur de l'étoupe, & par deſſus un grand chauffois pour tenir le tout ſur cette partie.

Beaucoup de femmes ſont dans l'uſage de prendre du ſyrop de capillaires, de l'huile d'amandes douces, & un jus d'orange dont elles font un breuvage qu'elles avalent peu de temps aprés être accouchées : elles croyent par ce moyen appaiſer les tranchées, & faciliter l'écoulement des vuidanges ; d'autres prennent un conſommé fait avec une tranche de bœuf, un morceau de gigot

de mouton, une perdrix & des poireaux. Je préfererois le conſommé à l'autre breuvage, parce que l'Accouchée a plus beſoin d'être fortifiée, que d'être dégoûtée par un remede qu'elle ne peut pas prendre ſans repugnance.

Pendant les deux ou trois heures qu'elle reſte dans ſon lit de travail pour laiſſer dégorger la matrice de ſes impuretez, on prépare ſon lit ordinaire, on le garnit, & on le diſpoſe de maniere qu'elle puiſſe y être commodement: enſuite on met à l'Accouchée le linge qui lui convient; & aprés avoir bien garni ſon ſein, on approche le lit de travail de celui où on la doit coucher; & l'ayant envelopée d'une alaiſe, deux perſonnes l'a mettent dans ſon lit, où on la laiſſe en repos pendant toute la couche.

Il y en a qui ne veulent pas qu'on laiſſe ſi-tôt dormir les femmes accouchées, à cauſe des grandes évacuations qu'elles ont faites: c'étoit un uſage qui ſe pratiquoit chez la Reine, & dans ſes dernieres couches, j'ai eu l'honneur de l'entretenir, afin qu'elle ne s'endormit pas, que les premieres quatre heures ne fuſſent paſſées. Je croi que cette opinion n'eſt pas mieux fondée, que celle de ne pas dormir aprés la ſaignée.

CHAPITRE VI.

Le moyen de délivrer une femme, le cordon étant rompu.

CE n'eſt pas ſouvent la faute de l'Accoucheur, ni celle de la Sage-femme, ſi le cordon ſe rompt avant que l'arriere-faix ſoit ſorti: il eſt tant d'occaſions où ce malheur arrive ſans que ceux qui ſont commis pour ſecourir la femme

groſſe y ayent contribué, qu'on ne doit pas leur en imputer la faute, avant que d'avoir examiné ce qui peut en être la cauſe.

Dans tous les termes de la groſſeſſe un enfant peut ſortir, le cordon ſe rompre, & l'arriere-faix demeurer dans la matrice, quand il n'y a perſonne auprés d'elle pour la ſecourir. On en voit tous les jours qui accouchent avant que d'avoir appellé du ſecours.

Dans les premiers mois de la groſſeſſe, chez une femme qui eſt ſanguine, il ſe porte à la matrice plus de ſang qu'il n'en faut pour nourrir l'enfant encore petit: cette abondance de ſang ſorti des vaiſſeaux, forme des caillots qui venans à ſortir entraînent avec eux l'enfant; & comme l'arriere faix n'eſt pas ſi-tôt détaché, le cordon qui eſt pour lors tres-délicat ſe rompt, & il reſte dans la matrice juſqu'à ce qu'il ſoit entierement ſeparé, & qu'il puiſſe ſortir avec le ſang, qui ne ceſſe point de couler juſqu'à ce que la matrice ſoit délivrée de ce corps étranger.

Dans tous les mois de la groſſeſſe une femme peut tomber, ſe bleſſer, & en accoucher ſeule, parce que ſçachant qu'elle n'eſt pas à terme, elle ne croit pas que les douleurs qu'elle reſſent doivent ſe terminer par un accouchement: l'enfant étant ſorti, & n'y ayant perſonne pour la délivrer promptement, il n'eſt pas ſurprenant que le cordon, qui n'eſt pas auſſi ſolide qu'il ſeroit à neuf mois, ſe rompe, & que l'arriere faix ne l'ait pas ſuivi.

Si dans le cours de la groſſeſſe un enfant meurt dans la matrice, ſoit naturellement, ſoit par accident, il n'en ſort pas auſſi-tôt qu'il eſt mort; pendant le ſejour qu'il y fait, il ſe corrompt, & par conſequent le cordon auſſi; & lorſque la mere vient à accoucher de ce cadavre, le cordon

don à demi pourri, qui n'a pas assez de resistance pour amener avec lui l'arriere faix, se rompt, & laisse cette masse de chair dans la matrice, qu'il faut aller chercher.

Dans les accouchemens naturels & à terme, l'enfant peut avoir le cordon tourné autour de son col, ou de quelqu'autre partie de son corps, qui venant à sortir, le tiraille, & le peut rompre, ou du moins par le tiraillement qu'il lui a fait, le dispose à se rompre lorsque l'Accoucheur, l'enfãt étant sorti, le veut tirer pour avoir l'arriere faix.

Par toutes ces dispositions on doit convenir que le cordon peut souvent se rompre sans qu'on en puisse accuser l'Accoucheur; il n'y a qu'une seule occasion où il y peut avoir de sa faute, qui est quand avec trop de précipitation il le tire avec violence avant que l'arriere-faix se soit détaché de la matrice.

On demande dans quel tems l'arriere faix se détache, si c'est dans le commencement du travail, ou vers la fin, ou aprés la sortie de l'enfant; les Experts en Accouchemens ne nous ont point instruits de ce fait; mais nous pouvons dire & assurer que quand l'accouchement est accompagné d'une perte de sang c'est signe qu'il est separé de la matrice, ou dans sa totalité, ou en partie; quand il n'y a qu'une petite quantité de sang qui suit l'enfant, c'est signe qu'il n'y a pas long tems qu'il est détaché; mais quand il sort à flot, & en quantité, c'est une marque qu'il s'est passé quelque tems depuis sa séparation; & enfin quand il n'y a point paru de sang avec l'enfant, on peut tirer une consequence infaillible que c'est que l'arriere faix est encore adherent.

Mais qu'il soit détaché de la matrice, ou qu'il y soit encore attaché, soit que la femme ait avorté à deux ou trois mois, ou qu'elle soit plus

plus avancée dans sa grosseſſe, ou enfin qu'elle soit accouchée à terme, il faut l'en délivrer, & le plûtôt c'eſt le meilleur ; & c'eſt dans de pareilles occasions où l'Accoucheur doit donner des marques de sa prudence, & de son adreſſe.

Après un avortement de deux ou trois mois qui ne se passe point sans perte & sans caillots de sang, quoique l'arriere faix ne soit pas sorti, il ne faut pas s'en allarmer ; il eſt pour lors d'un trop petit volume pour causer des accidens mortels : ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt l'inquiétude de la femme qui voudroit être délivrée, & qui ne se contente point des raisons que son Accoucheur lui rapporte pour luy prouver qu'il n'y a aucun danger pour sa vie.

Il eſt vrai qu'elle souffre, & qu'elle reſſent de petites douleurs par intervalles, causées par ces arriere-faix, qui chagrinent & fatiguent la matrice, & qui l'obligent à travailler à s'en défaire. Quand ces douleurs ceſſent, c'eſt signe qu'il eſt entierement détaché, & qu'il sortira de lui-même dans le tems qu'on y penſera le moins ; car en se preſentant au pot de chambre, ou au baſſin, elle le sent sortir sans peine : ainsi quand l'arriere-faix eſt au deſſous de trois mois, il ne demande point l'operation de la main, il eſt l'ouvrage de la Nature, qui eſt la premiere à chercher les moyens de s'en débaraſſer.

Quand l'accouchement eſt plus avancé, & qu'il eſt à cinq ou six mois, si après que l'enfant eſt sorti le cordon s'eſt rompu, & que l'arriere-faix soit reſté, de quelque cauſe que ce soit que le cordon ait été rompu, soit qu'on ait tiré trop fort, soit que le placenta ait été trop fortement attaché, soit qu'étant gros & schirreux il n'ait pas pû suivre le cordon, ou que l'enfant étant mort, & le cordon pourri, il se soit rompu aiſé-

ment, il le faut tirer le plus promptement qu'il eſt poſſible, parce que le ſéjour de ce corps étrange dans la matrice, peut cauſer des accidens terribles.

Pour y parvenir, l'Accoucheur ayant rogné ſes ongles de fort près, & frotté ſa main droite d'huile ou de beurre, il l'introduira dans le vagin, puis fourrant deux ou trois doigts dans l'orifice interne, il le dilatera doucement, & ouvrira ainſi le paſſage au reſte de la main, afin qu'elle puiſſe aller juſques dans le fond de la matrice; il y trouvera l'arriere-faix qu'il diſtinguera aiſément d'avec la matrice, pour peu qu'il ſoit verſé dans les accouchemens, & qu'il ait lû les Anatomiſtes ſur ces parties. Si le placenta eſt tout à-fait détaché, il l'empoignera, & l'amenera dehors ſans peine; mais s'il eſt encore adherent, on le ſeparera adroitement en gliſſant le côté de la main entre l'arriere faix & la ſurface interne de la matrice, à quoi on réuſſi quelquefois ſans beaucoup de peine, & de la même maniere qu'on ſépare les parties d'un gâteau feüilleté: s'il tenoit neanmoins fortement, il ne faudroit pas ſe rebuter, ni travailler avec trop de précipitation, on en fera la ſéparation avec douceur, & lentement, prenant bien garde de ne point offenſer la matrice.

Mauriceau conſeille ici de laiſſer plûtôt quelque petite portion du placenta attachée, qui par la ſuite ſortiroit avec les vuidanges, que de trop tirailler & tourmenter la matrice, dont il pourroit s'enſuivre une inflammation perilleuſe. Et dans un autre endroit il rapporte les malheurs arrivez par le ſéjour de ces corps étranges dãs la matrice. Il en rapporte quelques hiſtoires, & entr'autres celle de la femme du Concierge de Saint Coſme qui n'auroit pas été encore deux heures

en vie, s'il ne l'en avoit pas délivrée. Il faut tâcher neanmoins de l'avoir tout entier pour le montrer aux assistans, & empêcher par là tous les contes des Commeres, qui dans ces occasions se croyent en droit de dire ce qu'elles veulent, & de décider sur des faits qui passent leurs connoissances. Que ne diroient-elles point si quelques jours aprés elles voyoient sortir quelque morceau de l'arriere faix ? quelle consequence n'en tireroient-elles pas ? & à quels discours la réputation de l'Accoucheur seroit-elle exposée ? il doit donc se servir de toute son adresse, & de sa patience pour ne rien laisser dans la matrice, pour éviter les mauvais discours qu'on en feroit.

Quand c'est un accouchement à neuf mois, & que par quelque hazard le cordon est rompu, l'ouvrage n'en est pas si difficile ; car la main de l'Accoucheur peut aisément entrer dans un endroit d'où un gros enfant vient de sortir : il faut donc que sans perdre de tems il y porte la main, qu'il prenne l'arriere faix, & qu'il le conduise dehors ; la femme en est aussi tôt délivrée, & n'en souffre pas davantage que s'il avoit été amené par le cordon.

Pour délivrer une femme aussi promptement que je viens de dire, il faudroit que l'Accoucheur fut present à la sortie de l'enfant : quand c'est une Sage-femme qui a fait l'accouchement, elle ne demande jamais du secours aussi-tôt qu'elle s'apperçoit du malheur; elle espere que l'arriere-faix sortira de lui-même ; elle a de la confiance à un lavement, ou en quelqu'autre drogue ; enfin elle differe tout autant qu'elle peut, afin qu'il ne soit pas dit qu'on ait été obligé d'appeller une autre personne pour achever son ouvrage ; pendant tout ce tems perdu la matrice se resserre, &

l'Accoucheur y trouve des difficultez qui n'y auroient pas été s'il avoit été mandé plutôt.

Si l'arriere-faix a séjourné quelque tems dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui arrive quand il y a du tems que l'enfant est mort, il faut aprés l'avoir tiré, faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine & le miel rosat, qui entraînent & nettoyent ce qui par son séjour peut incommoder la matrice; on se sert pour cet effet d'une seringue qui est particuliere pour les femmes, ayant son canon courbé, & percé par le bout comme un arrosoir.

CHAPITRE VII.

Les signes qui font connoître si l'enfant est vivant ou mort.

L'Accoucheur est souvent embaraſſé sur la décision qu'il doit faire sur la vie ou la mort d'un enfant, c'est un fait qui est d'une telle consequence pour la mere, & encore plus grande pour l'enfant, qui y est le plus interessé, qu'il ne doit pas en porter un jugement certain avant que d'en avoir exactement examiné toutes les circonstances; & encore aprés cet examen, il ne doit pas parler trop affirmativement, puisqu'il est fondé en partie sur le recit de la mere, qui elle-même se peut tromper dans le rapport qu'elle en fait.

Une femme aprés être tombée, ou avoir fait quelque effort, qui croit être blessée, parce qu'elle s'imagine que depuis sa chûte, ou cet effort il y a du changement dans sa grosseſſe, consulte l'Accoucheur pour sçavoir si son enfant est mort, ou vivant. Pour une femme qui sera malade, on

lui demandera ſon avis ſur l'état de l'enfant ; parce que les Medecins trouveront à propos de lui faire des remedes qu'ils ne voudront pas lui donner avant que d'être sûrs ſi l'enfant eſt en vie ou s'il eſt mort : dans un accouchement qui tirera en longueur, dont les douleurs ſont lentes, & où il s'agira de ſe ſervir d'inſtrumens pour avoir l'enfant, parce que les forces de la mere diminuent, il faut avant que d'en venir à cette extremité, être certain que l'enfant eſt mort ; dans toutes ces occaſions la timidité eſt préferable à la temerité, il faut que l'Accoucheur differe pour quelque tems de prononcer, & ſouvent en differant, il n'a pas ſujet de s'en repentir.

Le ſigne le plus certain que l'enfant eſt vivant dans la matrice, c'eſt lorſque la mere le ſent remuer ; ce n'eſt pas pour cela une conſequence qu'il ſoit mort, lorſqu'il a été quelque tems ſans remuer : on a vû des femmes aſſurer n'avoir point ſenti mouvoir leurs enfans pendant pluſieurs jours, & des ſemaines entieres, & qui neanmoins étoient vivans. La plenitude & le trop de ſang les empêchent quelquefois de remuer, & aprés une ſaignée ils reprennent leurs mouvemens ordinaires, & ſe font ſentir comme auparavant.

Dans un travail où les eaux ſe ſont percées promptement, il arrive quelquefois que l'enfant ceſſe de remuer, parce que les eaux dans leſquelles il nageoit lui donnoient la liberté de s'étendre, & qu'étant écoulées, les parties de la matrice s'affaiſſent & compriment l'enfant qui n'a plus la liberté pour lors de ſe mouvoir comme il faiſoit ; la mere s'en allarme, & croit qu'il eſt mort, ce qui peut retarder ſon accouchement.

Le Chirurgien doit la raſſurer en lui en expliquant la cauſe ; & pour en être plus sûr, il doit tâcher de couler doucement ſa main dans la ma-

trice pour pouvoir toucher le cordon ; s'il sent battre les arteres umbilicales, il est certain que l'enfant est vivant ; ou bien s'il trouvoit la main de l'enfant, en lui touchant le poulx, il connoîtroit s'il est encore en vie : & en cas que sa main passa par dessus le visage de l'enfant, en lui mettant le doigt dans sa bouche, s'il le serroit, il seroit certain qu'il n'est pas mort.

Les signes au contraire qui marquent que l'enfant est mort, sont qu'il ne fait plus aucun mouvement, qu'il ne se soutient point, qu'il tombe comme une masse pesante au bas de l'hypogastre, & que comme une boulle la grosseur du ventre panche du côté que la femme se couche. Qu'en touchant la tête de l'enfant on la sent mollasse, que les sutures en sont tout à fait separées, que la femme a des foiblesses & des sincopes & qu'il sort de la matrice des humiditez cadavereuses & puantes.

A tous ces signes qui signifient la mort de l'enfant, on en sera plus certain, si la mere a le visage plombé, les yeux enfoncez, & le regard abbatu & languissant ; si son sein se fletrit, si son ventre diminuë au lieu d'augmenter, si elle a l'haleine puante, & si ses eaux étant percées l'accouchement ne s'avance pas.

Tous ces signes nous persuadent que vrai semblablement l'enfant est mort ; mais ils ne nous l'assurent pas veritablement, il y en a plusieurs qui sont équivoques, & sur lesquels il ne faut pas absolument conter : par exemple, celui qui devroit être le plus sûr, c'est l'écoulement des humiditez fœtides & cadavereuses, & neanmoins il peut nous tromper. On a vû sortir par la matrice pendant la grossesse de quelques femmes, des fleurs blanches, des glaires, des serositez vertes & noirâtres qui sentoient tres mauvais, &

qui ont accouché d'enfans vivans, & en bonne ſanté.

Il arrive quelquefois que l'enfant vuide une humeur noire qui s'amaſſe dans ſes inteſtins, pendant le ſéjour qu'il fait dans la matrice, que l'on appelle *meconium*; cette humeur mêlangée avec ſes eaux, les rend noires & puantes, ce qui peut faire croire à ceux qui ne s'y connoiſſent pas, que l'enfant eſt mort; mais un habile Accoucheur en ſçait faire la difference; car il ſçait que cette accident arrive lorſque l'enfant, au lieu de preſenter la tête au paſſage, preſente le cul, & que faiſant des efforts pour ſortir dans cette ſituation, le meconium eſt obligé de couler par l'anus, & de tromper ainſi les ignorans.

Il peut arriver encore que de deux enfans formez en même tems, l'un peut mourir dans la matrice, & l'autre être vivant; ce qui fait deux indications differentes; car il ſort des humiditez de celui qui eſt mort, pendant que l'autre, par les mouvemens qu'il fait, donne des marques qu'il eſt vivant. On a vû des exemples d'enfans morts dans la matrice, y demeurer pluſieurs mois, & ne ſorti qu'au terme de l'accouchement de celui qui étoit vivant.

Par l'obſervation de tous les ſignes que nous venons de remarquer, ſi l'Accoucheur a de la certitude que l'enfant ſoit mort, il doit travailler à le faire ſortir d'un lieu où il ne fait qu'incommoder, on ſçait qu'il faut l'en accoucher au plutôt; mais cela n'eſt pas facile à executer. Dans les accouchemens où l'enfant eſt vivant, c'eſt lui qui fait le plus fort de l'ouvrage, mais dans celui ci tout dépend des efforts de la mere, & de l'adreſſe de l'Accoucheur. Nous allons parler dans le Chapitre ſuivant des moyens de la ſecourir.

CHAPITRE VIII.

De l'extraction d'un enfant mort.

QUand par les signes que nous avons declarez dans le Chapitre precedent, on est certain que l'enfant est mort dans la matrice, le meilleur parti que l'Accoucheur ait à prendre, est de l'accoucher promptement, & de se déterminer sur les moyens dont il se doit servir pour y parvenir.

Dans une pareille occasion l'Accoucheur n'a pas lieu d'attendre aucun secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement tres-long & tres-penible.

On ne doit pas non plus en esperer beaucoup de la mere dont les douleurs sont si foibles & si lentes dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant dehors; il arrive même quelquefois qu'elles n'en ont aucunes; & cela met l'Accoucheur dans la necessité de les secourir, sans quoi elles ne pourroient accoucher.

Si l'enfant est dans une bonne situation, il faut tâcher de reveiller les douleurs qui sont comme endormies: ce qu'on fera par des lavemens forts & acres, qui picotans les boyaux excitent des épreintes qui peuvent faciliter la sortie de l'enfant. On ne doit point faire prendre des potions, parce que si elles sont composées de medicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce sont des remedes de bonnes femmes, si au contraire elles sont faites de drogues fortes & violentes, elles seront dangereuses, & pourront causer des accidens cruels, & souvent la mort.

Si les lavemens n'ont pas eu l'effet que l'on attendoit, il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'operation de la main de retirer le plutôt qu'il pourra cet enfant mort; & pour y parvenir, il fera ſituer la femme ſur le bord de ſon lit, & de la maniere que l'on fait dans les accouchemens laborieux. S'il y a long-tems qu'elle n'ait uriné, il introduira une ſonde creuſe ointe d'huile dans la veſſie, pour en évacuer l'urine, qui rempliſſant cet organe, incommoderoit dans l'accouchement; puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant ſoit trop engagée dans le paſſage, il la repouſſera, & gliſſant cette main par-deſſous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner, & le faire ſortir. Ainſi en obſervant les circonſtances marquées dans le Chapitre où l'on parle des enfans qui viennent par les pieds, & prenant garde ſur tout de ne point tirer trop fort ſi la tête demeuroit accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raiſon de ſa pourriture, ſi on le tiroit avec trop de précipitation.

Quelques précautions que prennent les plus habiles Accoucheurs, il peut leur arriver que l'enfant ſe décole, parce qu'il ſera tout corrompu. En ce cas il ne faudra pas laiſſer ſéjourner la tête dans la matrice où elle ſera reſtée ſeule. Pour en faire l'extraction, on ſe ſervira d'un crochet mouſſe, avec lequel on embraſſera la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de ſon autre main l'appuiera contre ce même crochet pour la conduire dehors.

Mais ſi la tête de l'enfant s'étant preſentée la premiere, étoit tellement avancée & engagée dans le paſſage, qu'elle ne pût être repouſſée ſans faire trop de violence à la femme, il faudroit

tâcher d'en procurer la sortie en cet état ; & comme la tête est ronde & glissante à cause des humiditez dont elle est abreuvée, le Chirurgien n'a sur elle aucune prise avec les mains ; il faut qu'il ait recours à un crochet pointu, qu'il poussera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduisant cet instrument au dedans d'une de ses mains ; le pointu en étant tourné du côté de la tête où il doit s'accrocher dans un endroit solide, de telle sorte que le crochet ne puisse glisser ; étant ainsi affermie, on amenera la tête dehors en appliquant la main gauche au côté opposé au crochet, pour aider à la dégager, & à la conduire plus directement hors du passage.

Si la main ne suffisoit pas, on prendroit un second crochet pointu, que l'on introduiroit de la même maniere que le précedent, & que l'on attacheroit à la tête, du côté où on avoit la main: avec ces deux crochets on tirera l'enfant également quelque gros qu'il soit. Si la tête étant sortie l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégagera en coulant un ou deux doigts de chaque main jusques sous les aisselles, pour achever de tirer l'enfant tout-à-fait dehors.

Quand pour avoir un enfant mort on est contraint de le couper par morceaux, soit que le passage ne pût assez se dilater, soit que les parties de l'enfant soient excessivement grosses, on se servira d'un crochet fait comme un couteau courbe, qui a la figure d'une serpette dont les Jardiniers taillent les arbres.

Voilà la methode dont on s'est toûjours servi; mais Mauriceau a inventé un instrument qu'il appelle *tire tête*, & qu'il croit incomparablement meilleur que le crochet pour tirer une tête de

de la matrice lorſqu'elle y eſt reſtée aprés que le corps en a été ſeparé, il lui a donné ce nom à cauſe de ſon uſage qui eſt de l'attacher à la tête de l'enfant à l'endroit de la ſuture ſagittale, lorſqu'elle eſt fortement engagée entre les os qui forment le paſſage. Cet inſtrument eſt gravé dans ſes Ouvrages, avec le biſtouri pointu qui ſert à faire l'inciſion à la tête pour y placer le tire-tête, c'eſt pourquoi j'y renvoye le Lecteur, qui y apprendra les moyens de s'en ſervir, dont je ne pourrois pas l'inſtruire ne l'ayant jamais vû mettre en uſage.

Mais ſoit des crochets ou du tire tête dont on doive ſe ſervir, il faut être tres certain que l'enfant ſoit mort avant que de les employer. Quel ſpectacle affreux ſeroit ce que de trouver l'enfant encore vivant, & preſque expirant après l'avoir ainſi tiré! il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en uſage les inſtrumens qu'après des preuves inconteſtables de la mort de l'enfant. Il ſeroit beaucoup mieux de ſe ſervir de ſes mains, ſi elles pouvoient ſuppléer à tout, & de n'employer les ferremens qu'à la derniere extrêmité.

CHAPITRE IX.

Des accouchemens laborieux.

TOus les accouchemens ſe reduiſent ſous trois eſpeces, 1°. ſous ceux qui ſont naturels; 2°. ſous ceux qui ſont laborieux; 3°. ſous ceux qui ſont contre nature. Des naturels nous en avons parlé dans le quatriéme Chapitre de ce Livre: des laborieux nous en allons parler dans le preſent Chapitre, & ceux qui ſont contre nature, ſeront le ſujet du Chapitre ſuivant.

Tout accouchement où il se trouve des difficultez qui n'ont pas accoutumé d'accompagner le naturel, est appellé laborieux, ce mot est dérivé de *labor*, qui signifie travail, parce que par les difficultez qui s'y rencontrent, la mere est obligée de beaucoup travailler pour être délivrée, l'enfant de redoubler ses efforts pour sortir, & l'Accoucheur de leur aider à l'un & à l'autre. On entend donc par accouchement laborieux celui qui augmente le travail de la mere, de l'enfant, & de l'Accoucheur.

L'accouchement laborieux tient le milieu entre le naturel & celui qui est contre nature, & souvent il participe de l'un & de l'autre; car il arrive que les commencemens paroissent si heureux, qu'ils semblent faire esperer un accouchement naturel, parce que l'enfant sera bien tourné, la tête en embas, la face en dessous, le dos du côté du ventre de la mere, les eaux se bien préparer, l'orifice interne vouloir se dilater, & les douleurs se suivre les unes les autres, & augmenter peu à peu, & neanmoins dans la suite il se rencontre des difficultez qui de naturel qu'il paroissoit, le rendent laborieux.

Ces difficultez peuvent venir de trois causes differentes, 1°. de la part de la mere; 2°. de la part de l'enfant; 3°. de la part de celui ou de celle qui aura été appellé pour secourir.

De la part de la mere il y a aussi trois causes qui font naître des difficultez qui retardent ou empêchent les accouchemens, 1°. celles qui viennent par la mauvaise constitution du corps; 2°. celles qui sont causées par les passions de l'ame; 3°. celles qui proviennent des accidens auxquels on ne s'attendoit pas.

La mauvaise constitution du corps se distingue en deux, 1°. en celle qui regarde l'habitude du

corps ; 2°. en celle qui ne consiste que dans la structure particuliere de la matrice.

Les difficultez qui viennent de l'habitude du corps en general, sont en grand nombre ; quand la femme est trop jeune, & qu'elle accouche à quinze ou seize ans, alors toutes les parties de son corps n'ayant pas encore acquises leur parfaite croissance, elles ne peuvent pas donner un passage aussi libre à l'enfant, que si elle étoit plus avancée en âge. Or quand elle est trop âgée, & qu'elle accouche de son premier enfant aprés quarante ans, les parties ne peuvent pas prêter & se dilater avec la même facilité que si elle n'avoit que vingt ou vingt-cinq ans. Si l'on prend deux peaux de brebis, sçavoir d'une jeune & d'une vieille, & que l'on en fasse des gants, ceux qui seront faits de la peau de la jeune brebis se ganteront aisément, & s'accommoderont à la grosseur de la main ; mais ceux qui seront faits de la peau de la vieille, auront de la peine à se ganter, parce que les fibres étant plus dures & plus dessechées, ne pourront point s'étendre : il ne faut point que la femme soit ni trop jeune, ni trop vieille quand elle accouche de son premier enfant ; & de ces deux extremitez les Accoucheurs préferent d'accoucher plutôt une jeune à quinze ans, qu'une vieille qui en a passé quarante.

Le trop d'embonpoint ou une grande maigreur, peuvent causer des difficultez. La quantité de graisse qui emplit la circonference du col de la matrice, peut ne lui pas permettre de se dilater autant qu'il le faudroit ; & à celle qui est extrêmement maigre, les ligamens des os du coccix trop dessechez, ont de la peine à s'étendre, & à s'éloigner en dehors dans le tems de l'accouchement.

Les petites femmes trapues & contrefaites dans

leur taille, n'accouchent pas aiſément; celles qui ſont boſſues ont plus de difficulté que les autres, parce que les poumons preſſez, ne peuvent pas pouſſer le diaphragme en bas, autant qu'il faudroit dans le tems de la douleur. Les boiteuſes qui ont un des os des hanches plus haut que l'autre, ont quelquefois beaucoup de peine à accoucher parce que le baſſin formé par ces os n'étant pas exactement rond, l'enfant eſt obligé de redoubler ſes efforts pour franchir ce paſſage.

Les femmes qui ont été nouées dans leur jeuneſſe, dont les os des hanches ne ſe ſont oſſifiez que long tems aprés leur naiſſance, ſont les plus à plaindre de toutes; car s'ils ſe ſont endurcis de maniere que le baſſin ſoit trop ſerré, il eſt impoſſible que l'enfant y puiſſe paſſer; on en a vû aprés un travail de pluſieurs jours, & avoir ſouffert mille douleurs mortelles, mourir ſans pouvoir accoucher.

Les difficultez qui ſe rencontrent de la part de la matrice, procedent de deux differentes cauſes, ſçavoir, 1°. de ſa ſtructure particuliere qui ſera vicieuſe; 2°. des choſes qu'elle contient, & qui y ſont renfermées avec l'enfant.

Il eſt certain que la mauvaiſe conformation de la matrice rend l'accouchement difficile; quand elle a ſon col trop étroit & trop dure; quand il eſt devenu calleux par une cicatrice qui a ſuccedé à un abſcès arrivé en cette partie; quand il y eſt ſurvenu une chair fongeuſe qu'on a été obligé d'extirper; quand il y aura eu un ulcere qui ſe ſera cicatriſé, & qui aura retreſſi le paſſage; quand l'orifice interne trop ſolide ou trop compacte aura de la peine à ſe dilater; ou quand à une fille qui ſera née imperforée, on n'aura fait qu'une petite ouverture qui ne ſera pas ſuffiſante pour livrer paſſage à l'enfant.

Il eſt encore vrai que ce qui eſt contenu dans la matrice peut rendre l'accouchement laborieux; ſi les membranes de l'enfant ſont trop foibles, & qu'elles ſe percent trop tôt, les eaux écoulées long tems avant qu'il ſoit en état de ſortir, font qu'il demeure a ſec; ſi au contraire elles ſont trop dures, & qu'elles different trop à ſe percer, l'accouchement en eſt retardé; s'il s'y rencontre quelque mole, ſi le cordon ſe preſente dans le col, qu'il faut repouſſer promptement, ſans quoi l'enfant periroit à l'inſtant, parce que la circulation du ſang de la mere à l'enfant, ſeroit interceptée, ou ſi l'arriere faix ſortoit le premier, qu'il faudroit ſeparer ſur le champ, aprés avoir lié le cordon & tâcher d'avoir l'enfant au plutôt, ſi on veut lui ſauver la vie.

Les paſſions de l'ame peuvent retarder l'accouchement, comme la timidité, la triſteſſe, la crainte de ſentir de la douleur, ou de mourir: il y a des femmes qui ſont les délicates, qui ne veulent pas ſe donner la peine de pouſſer & de faire valoir la douleur; d'autres qui ſaiſies de la crainte de mourir, ne ſont que pleurer; d'autres impatientes qui voudroient que l'on tira leur enfant comme on feroit un étui de la poche; & d'autres qui crient ſans ceſſe, & dans les tems qu'elles devroient ſe repoſer; car dans la douleur on leur permet de crier, & les cris ſont pour lors neceſſaires; mais quand elle eſt paſſée, ils deviennent inutils, & même nuiſibles.

Il y a une infinité d'accidens qui rendent l'accouchement laborieux; s'il eſt prématuré, ce qu'on appelle avortement; ſi la mere eſt tombée, & qu'elle ſe ſoit bleſſée; s'il ſurvient une perte de ſang; ſi la mere a des foibleſſes ou des convulſions; ſi elle a une pierre dans la veſſie; ſi elle a des hemorroïdes groſſes & douloureuſes, ou

une

une exomphale qui ne lui permette pas de s'efforcer, & si elle a de la fiévre ou quelqu'autre maladie considerable, l'accouchement qui de soi est penible, le devient encore davantage par ces accidens qui sont proprement des maladies effectives, car pour celui que Mauriceau met de ce nombre, il est de si peu de consequence qu'il ne merite pas d'en parler, qui est, la retenue des excremens dans le rectum; car quand il y en a, la tête de l'enfant les pousse dehors, & il n'est pas dans le pouvoir de la mere de les retenir, de sorte que les excremens dans le rectum ne sont pas capables d'arrêter l'enfant dans le passage, lorsque cela arrive, c'est une malpropreté dans l'accouchement, mais non pas une difficulté telle que Mauriceau le veut faire croire.

L'enfant apporte aussi des difficultez de son côté, qui ne sont pas aisées à surmonter, comme quand il est extraordinairement gros, quand la tête pleine d'eau par une hydrocephale ne peut point passer; quand les épaules trop larges l'arrêtent au passage; quand le ventre est furieusement tendu par une hydropisie; quand il est monstrueux, qu'il y en a deux attachez ensemble, ou qu'il est figuré de maniere à ne pouvoir sortir; quand il a le visage en dessus ou quand il a un ou plusieurs tours de son cordon autour du col, qui le retiennent.

Comme l'adresse & l'experience d'un Accoucheur ou d'une Sage femme sont d'un grand secours à la femme qui accouche; aussi leur ignorance lui peut être tres préjudiciable; il faut de la tête pour connoître le peril, & il faut de la main pour le prévenir; on ne peut se mettre en de trop habiles mains, ce n'est point par comperes & par comeres qu'on doit

faire ſon choix : ceux qui par une bonne pratique ſe ſont faits une réputation, doivent être préferez, & on ne peut point prendre trop de précautions pour être ſecouru à propos dans une occaſion où il ſe rencontre tant de difficultez, & où il y va de la vie.

A toutes ces difficultez qui ne ſont pas petites, qui ſont en grand nombre, & ſouvent tres-embarraſſantes, l'Accoucheur doit employer les remedes, & ſe ſervir des moyens les plus convenables pour les ſurmonter : de ces moyens on ne peut en parler qu'en general ; il eſt tant de differentes circonſtances qui accompagnent ces difficultez, qu'il eſt impoſſible de les rapporter toutes : un Accoucheur, quoique dans la pratique journaliere des accouchemens, eſt quelquefois ſurpris de voir des faits que lui & ſes prédeceſſeurs n'ont jamais vû arriver.

Celles qui viennent de la part de la mere, ſi elle eſt trop jeune, trop vieille ou trop maigre, ſi elle a des duretez, des calloſitez ou des cicatrices au col de la matrice ou à ſon orifice, il faut tâcher de les amollir en y portant les huiles & le beurre, ou des décoctions émollientes ; ſi elle eſt contrefaite dans ſa taille, il faut la ſituer dans une poſture convenable, & ſi elle eſt petite & trapue, il faut la faire marcher dans la chambre & ne la mettre ſur le lit de travail qu'aprés que les eaux ſont percées, & le plus tard que l'on peut.

Si la femme eſt d'un caractere d'eſprit particulier, & qu'elle ait des ſentimens extraordinaires, il faut par bonnes raiſons tâcher de la reduire à la regle generale ; ſi elle eſt timide, il faut l'encourager ; ſi elle eſt craintive, il faut la raſſûrer ; ſi c'eſt la peur de la mort qui l'alarme, il faut lui faire voir qu'elle n'a aucun

ſujet de la craindre, & qu'il n'y aucune apparence qu'elle arrive ; ſi elle fait la mignone & qu'elle apprehende la douleur, il faut lui faire voir que c'eſt une neceſſité de ſouffrir & qu'il faut abſolument qu'elle en paſſe par là comme toutes les autres femmes ; ſi par un motif de pudeur elle ne veut pas ſe livrer à un homme, il ne faut point la contraindre, il faut pour lors lui donner une Sage femme.

Si c'eſt quelque accident qui rende l'accouchement laborieux, il y faut remedier autant que faire ſe peut ; ſi c'eſt une maladie du reſſort de la Medecine, il faut appeller un habile Medecin, ſi la femme eſt tombée, il faut la mettre au lit & la ſaigner ; s'il y ſurvient une perte de ſang, il faut l'accoucher au plûtôt ; ſi la veſſie eſt trop pleine d'urine, il faut la vuider par la ſonde ; s'il y a une pierre dans la veſſie, il faut patienter, parce qu'on ne peut pas l'ôter pour lors ; ſi elle a des hemorroïdes douloureuſes, il faut les adoucir avec des pommades ; ſi le cordon eſt ſorti, il faut le remettre promptement ; ſi c'eſt l'arriere-faix, il faut tirer le cordon & le couper ; les membranes trop dures ne percent pas d'elles mêmes, il faut les percer en les déchirant avec les ongles ; ſi au contraire elles ſe ſont percées trop tôt, & que les eaux étant écoulées, les douleurs ayent ceſſé, il faut les reveiller par de lavemens, & alors Mauriceau conſeille de faire infuſer deux dragmes de ſené dans un verre d'eau, & d'y ajoûter le jus d'une orange aigre, & de faire prendre cette infuſion à la femme en travail ; il aſſûre en avoir vû de bons effets.

Les difficultez qui viennent de la part de l'enfant ne ſont pas moins conſiderables ; s'il a une hydrocephale, il faut par une ponction

en tirer l'eau qui l'emplit ; s'il eſt hydropique ; il faut par une autre ponction au ventre en vuider les eaux, s'il a la face en enhaut on ne peut pas le retourner, on en eſt quitte pour quelques douleurs de plus ; s'il a le cordon autour du col, on ne peut pas le detourner que la tête ne ſoit ſortie ; s'il eſt trop gros ou monſtrueux, il faut attendre ſans s'impatienter que les douleurs puiſſent peu à peu ouvrir & dilater ſuffiſamment le paſſage pour le laiſſer ſortir : mais ſi aprés quelques jours de ſouffrance, l'enfant n'avançoit point, & qu'on vît les douleurs diminuer & la mere s'affoiblir, il faudroit employer le crochet pour le tirer, afin de ne pas laiſſer mourir la mere, ſon enfant encore dans ſon ventre.

Dans cette extremité fâcheuſe, je ne conſeillerai point à un Accoucheur de ſe charger ſeul de cette operation : il doit dans une pareille occaſion avertir les parens du peril où eſt la femme, & de la neceſſité qu'il y a de ſe ſervir d'inſtrument pour l'accoucher, & demander quelqu'un de ſes Confreres pour convenir enſemble des moyens de ſauver la vie à la mere, qui infailliblement mourroit ſi elle n'étoit ſecourue.

Tout Chirurgien qui demande conſeil, eſt loué de tout le monde, & même de ceux à qui il le demande ; cette conduite produit pluſieurs bons effets, il fait ſon operation avec plus de hardieſſe lorſqu'il eſt fortifié par l'approbation de ſon Confrere, lequel dans le tems qu'il travaille, peut l'aſſiſter de ſes conſeils & de ſa main, & l'encourager dans des tems où la crainte pourroit s'emparer de ſon eſprit ; il évite encore par ce moyen le blâme qu'on pourroit lui imputer ſi malheureuſement aprés l'operation la mere venoit à mourir.

Les difficultez causées par celui ou celle qu'on appelle pour secourir, n'arrivent qu'autant qu'on fait un bon ou un mauvais choix, si par hazard une femme se livre en des mains ignorantes, elle en est la victime, mais si elle choisit un habile Accoucheur, non-seulement il ne survient aucune difficulté de sa part, mais encore il surmonte toutes celles qui se rencontrent de la part de la mere & de l'enfant.

CHAPITRE X.

De l'accouchement contre nature.

NOus avons divisé les accouchemens en trois. 1° En ceux qui sont naturels. 2° En ceux qui sont laborieux. 3° En ceux qui sont contre nature : des deux premieres especes, nous en avons deja parlé ; nous allons tâcher de trouver les moyens de secourir dans ceux qui sont contre nature.

Dans les naturels, la femme n'a quelque fois pas besoin de secours, quand l'enfant est bien tourné, qu'il travaille pour sortir de sa prison, qu'il est aidé par les efforts de sa mere, & que la matrice est bien disposée à s'ouvrir pour le laisser passer, on le voit paroître au jour sans Accoucheur ni sans Sage-femme, c'est pour lors le matelas qui le reçoit ; il s'agit aprés d'avoir l'arriere-faix, & on en a vû avoir assez de courage pour prendre le cordon, le tirer doucement & se délivrer elles-mêmes : cette facilité heureuse de quelques unes, a fait croire à de certains Autheurs qu'il en devoit être de même de toutes les autres femmes, & pour soûtenir leur opinion, ils citoient les pauvres femmes qui étant accouchées à la campagne en travaillant,

ou celles qui ſuivent les armées, qui auſſi-tôt aprés être accouchées, prenoient leurs enfans, & les emportoient avec elles.

Ces exemples ſeroient dangereux à ſuivre, car pour quelques-unes dont l'accouchement aura été heureux, combien en a-t-on vû qui ont été ſuivis de pertes de ſang, de deſcente de matrice ou de ſuppreſſion de vuidanges qui les ont fait perir par la ſuite; c'eſt pourquoi il eſt de la prudence des femmes groſſes de ne ſe pas expoſer à de pareils malheurs, & de ne pas croire ces Autheurs qui oſent impunement écrire que de mille femmes qui accouchent, il n'y en aura au plus qu'une qui aura beſoin d'être ſecourue.

On ne doit pas établir pour une regle generale ſi on a vû quelques femmes accoucher ſans ſe plaindre, & avoüer qu'elles n'avoient point ſenti du mal en accouchant; c'eſt ſigne que la nature a traité celles là favorablement, en diſpoſant ces parties de maniere que l'enfant en pouvoit ſortir ſans peine: c'eſt ce qui faiſoit dire à une Dame de la premiere qualité, que quand cela arrivoit, c'étoit tant mieux pour la femme, & tant pis pour le mari.

Dans les accouchemens laborieux, le ſecours eſt tres ſouvent neceſſaire; il eſt vrai qu'il en eſt quelques uns où les difficultez n'étant pas de grande conſequence, la nature les peut ſurmonter; mais il en eſt tant d'autres, comme nous l'avons remarqué dans le chapitre precedent, que ſi la femme n'étoit ſecourue à propos, elle ne pourroit pas s'en tirer, & que la nature, quoique bien intentionnée, feroit des efforts inutiles.

Mais dans les accouchemens contre nature, il ne faut attendre aucun ſecours de la nature,

il n'y a que la main ſeule du Chirurgien qui puiſſe en venir à bout ; c'eſt dans ces occaſions où la vie de la mere & celle de l'enfant, ſont entre ſes mains, & c'eſt pour lors que par des coups de maître, il doit faire voir ſa prudence & ſon adreſſe, en tournant un enfant dans le ventre de ſa mere, & en le tirant dehors, lequel n'en auroit pû jamais ſortir ſans ſon ſecours.

On entend par accouchemens contre nature, ceux où l'enfant préſente toute autre partie que la tête ; ces ſortes d'accouchemens arrivent tres ſouvent, & ſont de tant de differentes eſpeces, qu'il eſt difficile de pouvoir entrer dans le détail de chacune en particulier : nous ferons dix ou douze chapitres des plus mauvaiſes ſcituations où l'enfant ſe peut préſenter : nous dirons les moyens de ſecourir la femme dans un état ſi fâcheux ; ainſi l'Accoucheur inſtruit de ce qu'il doit faire dans les accouchemens les plus difficiles, n'aura pas beaucoup de peine à ſoulager celles où il ne ſe trouve pas tant de difficultez.

Certains Autheurs, dont j'ai parlé ailleurs, mettent les accouchemens au nombre des operations de la Chirurgie les plus aiſées à faire, ils ne ſe trompent pas ſeulement ſur la facilité, mais encore ſur la maniere de les faire, puiſqu'ils diſent que la femme eſt expoſée à la vûe & à la main du Chirurgien : s'il étoit vrai, comme dans toutes les autres operations, que le Chirurgien pût ſe ſervir dans celle cy de ſa vûe & de ſa main, il ne ſeroit pas quelquefois ſi embaraſſé, mais dans les accouchemens ſes yeux lui ſont inutiles, il n'a que la main qui lui ſert de guide dans tout ce qu'il fait ; Deſforges, un des plus habiles Accoucheurs de ſon

tems, étoit aveugle, ce qui prouve qu'on ne se sert point de ses yeux pour accoucher.

Quand un Chirurgien fait quelqu'autre operation, il voit & il touche, mais dans celle-cy, qui est la plus difficile & la plus dangereuse de toutes, il n'a que le toucher pour le conduire : dans toutes les autres où on a recours au Chirurgien, il agit au dehors & voit à découvert les parties sur lesquelles il opere, mais dans l'accouchement il travaille au dedans & il ne voit point, ni ne pourroit pas même, quand il le voudroit, se servir de la vûe pour conduire sa main : on ajoûte que dans les autres operations il ne s'agit que de la vie de la personne sur laquelle on travaille, mais que dans les accouchemens il y va de la vie de la mere & de l'enfant, ce qui redouble l'attention de l'Accoucheur pour la partager entre la mere & l'enfant.

Aussi tôt que l'Accoucheur est arrivé chez la femme qui le fait appeller, il ne peut pas toûjours connoître si son accouchement sera naturel ou contre nature, & quoiqu'il la touche dans la douleur, & que l'orifice interne commence à se dilater, les eaux qui se preparent ne permettent pas à son doigt d'aller jusques à l'enfant ; il sent bien à travers l'épaisseur de la matrice que l'enfant pousse, mais il ne peut pas distinguer quelle est la partie de l'enfant qui fait cette impulsion, il est obligé pour lors de suspendre son jugement, & d'attendre que les eaux soient percées, pour sçavoir par quelle partie il se présente.

Quand c'est la tête qui doit se présenter, les douleurs sont vives & pressantes, elles se suivent de prés les unes & les autres, les membranes sont fortement tendues, & elles percent

plus promptement ; mais quand les douleurs ſont lentes, qu'elles viennent de loin à loin, & que les eaux ſont tardives à percer, l'Accoucheur doit s'attendre à un accouchement contre nature. En effet elles ne ſont pas plutôt écoulées, que l'enfant les ſuit ; & il eſt étonné qu'au lieu de la tête il voit ſortir une main, ou un pied ou quelqu'autre partie, ce qui lui prépare un travail des plus penibles, auquel il faut qu'il ſe prépare de remedier à l'inſtant.

Si c'eſt à un Accoucheur qu'un pareil travail arrive, ce n'eſt qu'un demi mal pour la mere, & pour lui, parce qu'il ne donne pas le tems à l'enfant de deſcendre dans le paſſage, & qu'il travaille auſſi-tôt à le retourner avant qu'il y ſoit engagé ; mais quand c'eſt une Sage-femme qui devoit faire l'accouchement, comme il devient au deſſus de ſa portée, elle eſt obligée de demander du ſecours : pendant qu'on va chercher l'Accoucheur, & pendant le tems qu'il eſt à venir, l'enfant s'avance toujours, ce qui rend l'ouvrage plus difficile que s'il avoit été preſent.

Mais que ce ſoit à un Accoucheur à qui un accouchement contre nature ſe preſente, ou que ce ſoit à une Sage-femme qui l'aura fait appeller, il s'agit de ſecourir la femme qui ſouffre, & qui eſt en danger de ſa vie ; ce qu'on ne peut faire qu'en l'accouchant le plus promptement que faire ſe pourra. Parlons des moyens generaux dont il faut qu'il ſe ſerve pour y parvenir ; car pour des particuliers nous en parlerons dans chaque Chapitre ſeparement.

Avant que de rien entreprendre, il faut qu'il examine la femme groſſe, & qu'il lui touche le poulx, pour connoître ſi elle a des forces ſuffiſantes pour ſoutenir l'operation qu'il va lui faire, s'il eſt foible & intermittent, ſi elle a le viſage

pâle, les yeux abbatus, la parole languiſſante, les extremitez froides, s'il lui prend ſouvent des ſincopes avec des ſueurs froides, & ſi elle tombe en convulſion avec perte de connoiſſance : tous ces ſignes avant-coureurs de la mort, doivent faire apprehender que la ſuite & la fin n'en ſoient funeſtes.

On a vû neanmoins beaucoup de femmes avoir la plus grande partie de ces mauvais ſignes, & n'en pas mourir, parce qu'elles avoient été ſecourues à propos; c'eſt pourquoi on ne doit point abſolument deſeſperer d'une femme en quelque état qu'elle ſoit. On les voit d'un quart d'heure à une autre ou mourante ou ſauvées. La Nature qui a impoſé à toutes les femmes la dure neceſſité d'accoucher, ne l'a pas fait pour les faire perir, mais pour peupler l'Univers ; c'eſt pourquoi elle eſt la premiere intereſſée à la conſervation de celles qu'elle a aſſujettie à cette loy. En effet on la voit ſouvent redoubler de forces, & les tirer quaſi d'entre les bras de la mort, quand elle eſt aidée par l'art qui en pluſieurs occaſions lui eſt d'un tres grand ſecours.

Il ne faut pas auſſi que l'Accoucheur compte trop ſur les bonnes intentions de la Nature ; il ne doit point ſe flater qu'elle puiſſe faire des miracles, quand une femme eſt dans l'état malheureux dont nous venons de parler, il faut qu'il en avertiſſe le mari & les aſſiſtans, qu'il propoſe de lui faire donner ſes derniers Sacremens, & de regler ſes affaires temporelles s'il en eſt beſoin ; & aprés cela qu'il la diſpoſe à l'accoucher au plutôt, dans la confiance que Dieu benira ſon travail.

Il ne faut pas que les exemples de celles qui ſont mortes en accouchant, ou peu de tems aprés être accouchées de la ſorte, intimident un

Accoucheur, ni que les discours impertinens des Commeres, qui parlant sans raison, le fassent fuir ces accouchemens perilleux, & l'obligent à abandonner une pauvre femme à une mort certaine; son honneur & sa conscience l'engageant à la secourir; & quoiqu'il en arrive n'ayant rien à se reprocher, il ne doit point s'embarasser de tout ce que l'on pourra dire, ni de ce que les ignorans, ou les mal intentionnez pourroient lui imputer, parce qu'il est vrai que les honnêtes gens rendent toujours à un habile homme la justice qu'il merite.

L'Accoucheur doit ensuite parler naturellement à la femme : il faut qu'il lui represente sans l'allarmer, l'état où il la trouve elle & son enfant; qu'il lui dise le besoin absolu qu'elle a d'être secourue, parce qu'il n'est plus dans le pouvoir de la nature de la faire accoucher, si elle n'est aidée par la main du Chirurgien; que si on lui a conseillé de se munir des Sacremens, ce n'est point qu'elle soit dans un danger certain, mais par une précaution que tout Chrétien doit prendre lorsque la maladie est tant soit peu considerable, que les douleurs qu'elle doit souffrir ne seront pas aussi violentes qu'elle se les peut imaginer; & enfin que si elle avoit de la peine à se resoudre, il faut lui representer qu'elle est obligée en conscience à s'y soumettre par rapport à son enfant qui periroit sans recevoir le Sacrement de Baptême.

Si la femme n'est grosse que de quatre ou cinq mois, ou même si elle n'est pas dans un terme si avancé, & que l'enfant se presente dans une mauvaise situation, il ne faut point travailler à lui en faire prendre une meilleure, parce qu'étant trés-petit pour lors, il peut être poussé dehors dans quelque situation qu'il se trouve; c'est pour-

quoi on en doit abandonner l'ouvrage à la nature qui fait tous ces efforts pour se débarasser d'un avorton qui ne fait que l'incommoder, & principalement si la femme a déja eu des enfans, & qu'elle en soit accouchée à terme, parce que la matrice s'étant déja dilatée pour donner passage à un enfant de neuf mois, elle peut s'ouvrir facilement pour laisser sortir un avorton; mais si c'est la premiere grossesse, la mere en souffre d'avantage, & plus long tems, à cause de la peine que l'orifice interne a de se dilater la premiere fois: il faut neanmoins en commettre la sortie à la nature, en quelque posture qu'il soit situé, plûtôt que de tenter de le retourner pour lui faire prendre sa figure naturelle; ce que l'on ne pourroit faire à une femme qui n'a point encore eu des enfans, sans lui faire quelque sorte de violence, qui pourroit lui être plus préjudiciable, que le secours qu'on voudroit lui donner.

Quoique l'enfant se presente par toute autre partie que la tête, il ne faut pas toujours que l'Accoucheur se mette en état d'operer, par exemple, si aprés que les eaux sont percées, une main se plaçoit dans le passage, il faudroit qu'il examina si l'orifice interne seroit assez dilaté pour y pouvoir introduire sa main, afin de retourner l'enfant, & l'avoir par les pieds; mais si cette orifice est encore trop serré, il doit attendre que par des douleurs réiterées il s'ouvre davantage; car s'il étoit suffisamment dilaté pour que la main y pût entrer, il n'y auroit point à déliberer, il faudroit travailler sans perdre de tems, dans la crainte que l'enfant s'embarrassant dans le passage, l'accouchement n'en devint plus difficile; mais quand par le peu d'ouverture de cet orifice, il ne peut pas s'y engager, on ne risque rien en differant, au contraire on lui donne le tems de

s'ouvrir peu à peu ſans le violenter.

Quand l'Accoucheur a reconnu la neceſſité preſſante de travailler, il faut qu'il mette la femme dans une ſituation commode à ſes intentions, c'eſt à dire, qu'il la faſſe aſſeoir ſur le bord de ſon lit les jambes embas, & le reſte du corps couché ſur le lit; s'il croit être obligé de retourner l'enfant, il faut qu'elle ait la tête auſſi baſſe que les feſſes, afin de pouvoir faire remonter l'enfant en le retournant; mais s'il voit qu'il y ait apparence de l'accoucher dans la ſituation où l'enfant ſe preſente, il faut qu'elle ait la tête & les épaules élevées comme dans l'accouchement naturel, afin qu'elle puiſſe reſpirer librement, & faire valoir les douleurs dans le tems que l'Accoucheur lui conſeillera; elle aura les cuiſſes écartées l'une de l'autre, les jambes ployées, dont les talons ne ſeront pas éloignez des feſſes, qui ſeront tenues chacune par une perſonne qui ſoit aſſez forte pour empêcher la malade de changer de ſituation; on placera une troiſiéme perſonne derriere la femme pour lui tenir les épaules, afin qu'elle ne puiſſe pas reculer quand on retourne l'enfant, & qu'elle ne puiſſe pas s'avancer trop ſur le bord du lit quand on fait l'extraction de l'enfant.

L'Accoucheur doit ſe placer commodement tant pour ſoulager la femme à propos, que pour ne ſe point trop fatiguer en operant; & pour cet effet aprés avoir mis une ſerviette ou une nappe autour de lui, il ſe mettra ſur un tabouret en face de la femme, & le plus proche d'elle que faire ſe pourra: ainſi placé il ſera de hauteur & à portée de travailler, & de faire tout ce qu'il jugera neceſſaire, ou de ſe repoſer dans le moment que l'accouchement lui permettra, il obſervera que les cuiſſes & les jambes de la femme

ſoient couvertes du drap pour les garentir du froid, & pour la bien ſecourir.

C'eſt faire un propoſition extravagante que de conſeiller comme font quelques Auteurs, de lier une femme pour l'accoucher de force ; n'eſt elle pas aſſez à plaindre de ſon mal, ſans être garotée comme ſi elle étoit condamnée au ſupplice ? A-t-on peur qu'elle s'enfuye, & qu'elle s'échappe ? elle a trop d'interêt d'être délivrée pour apprehender qu'elle ne ſe ſoumette pas volontairement à tout ce que l'Accoucheur lui impoſe pour ſon bien : il n'eſt donc point neceſſaire de lacs ni de cordes, il ne faut ſeulement que trois femmes qui la tiennent de la maniere que nous venons de dire.

L'Accoucheur aſſis en preſence de la femme qu'il va ſecourir, fera mettre auprés de lui du beurre ou de l'huile pour s'en ſervir en tems & lieu : il aura auſſi fait mettre de l'eau dans un vaiſſeau proche de lui, pour ondoyer l'enfant ſi la neceſſité le demande ; & il n'aura pas manqué de préparer du fil pour nouer le cordon, & des ciſeaux pour le couper aprés la ligature faite ; toutes choſes ainſi diſpoſées, il operera dans chaque accouchement contre nature, de la maniere que nous allons dire dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE XI.

De l'accouchement par les pieds.

DE tous les Accouchemens où l'enfant ſe preſente par toute autre partie que par la tête, celui où il paroît par les pieds eſt le moins dangereux, & le plus facile à faire ; & ſouvent entre les mains d'un habile Accoucheur, il eſt plus prompt & moins douloureux que celui où la

tête de l'enfant doit sortir la premiere.

Quand c'est la tête qui doit ouvrir le passage, elle ne le peut faire qu'en poussant fortement contre l'orifice interne, & en redoublant ses efforts par des douleurs réiterées ; mais aprés que les eaux sont percées, si les pieds de l'enfant se presentent au passage, l'Accoucheur en les tirant doucement, oblige cet orifice de se dilater pour laisser passer les jambes, ensuite les cuisses, & enfin tout le corps ; ainsi les parties les premieres sorties étant moins grosses que celles qui suivent, elles s'ouvrent le chemin les unes aux autres ; & ainsi dans cette situation l'accouchement en est plutôt fait, & elle épargne beaucoup de douleurs à la mere.

Il y a des signes qui font connoître que l'enfant n'est pas bien tourné, & qu'il se presente par quelque autre partie que par la tête, par exemple, si les douleurs sont lentes & éloignées les unes des autres, si elles commencent dans la region des reins, & qu'elles ne répondent pas tout à fait en embas, ce sont des signes que ce n'est point la tête de l'enfant qui les cause, & l'Accoucheur en est certain si en touchant la femme il ne sent rien qui pousse sur l'orifice interne, ou s'il sent quelque partie, elle n'est point dure & ronde comme si c'étoit la tête, il sent bien les eaux se préparer ; mais en poussant son doigt contre la membrane des eaux, il ne sent point la même résistance, comme si c'étoit la tête de l'enfant.

Dans cette conjoncture l'Accoucheur doit attendre que les eaux se percent d'elles mêmes, lesquelles étant écoulées, donnent moyen à l'enfant de descendre, & de faire sentir la partie qui la premiere se presente au passage ; quand ce sont les pieds ou l'un d'eux, il ne doit point

ſonger à retourner l'enfant, ni travailler à lui faire prendre une autre poſture ; il doit le recevoir & l'accoucher par les pieds, en ſe conduiſant de la maniere que nous dirons dans un moment.

Quand je dis qu'il faut attendre que les eaux percent d'elles mêmes, je ne prétens pas en faire une regle generale, j'entens quand les douleurs ſont lentes, & que l'accouchement paroît encore éloigné, mais quand elles ſont vives & frequentes, & que les eaux forment un gros boudin qui emplit tout l'orifice interne, il faut que l'Accoucheur avec ſes ongles les perce, parce qu'alors par leur écoulement, l'enfant a la liberté de deſcendre & de ſe preſenter au paſſage ; s'il eſt bien tourné, la tête ſe poſe ſur l'orifice interne, qui empêche que le reſte des eaux ne s'écoule, ce qui facilite la ſortie du corps de l'enfant aprés que la tête eſt paſſée ; mais ſi c'eſt toute autre partie que la tête qui ſe place au paſſage, toutes les eaux s'écoulent peu à peu, parce que rien ne les en empêche, & il n'en reſte plus quand l'enfant ſort, ce qui rend pour lors l'accouchement plus difficile.

Il ne ſeroit pas impoſſible ſi l'orifice interne étoit aſſez dilaté pour y introduire la main auſſi tôt que les eaux ſont percées, & avant que l'enfant ſe fut embaraſſé dans le paſſage, de le retourner s'il preſentoit les pieds, & de lui faire prendre la poſture naturelle, qui eſt de venir par la tête ; comme il ne ſeroit pas auſſi impoſſible quand il preſente la tête de le retourner, & de le faire venir par les pieds ; mais on ne doit point travailler à changer l'une & l'autre de ces deux ſituations qui ſont les plus naturelles ; & ſoit qu'il preſente la tête ou les pieds, il faut le recevoir de l'un ou de l'autre maniere,

&

& ne point exposer la mere à souffrir des douleurs inutiles, ni l'enfant aux violences qu'il faudroit lui faire pour le changer de situation.

Aussi tôt que les eaux sont percées, & que le premier flot en est écoulé, l'Accoucheur n'ayant point de bagues à ses doigts, ni les ongles trop longs, & ayant frotté sa main d'huile ou de beurre, il l'introduira dans le vagin; s'il ne trouve pas l'orifice interne assez dilaté pour aller jusqu'à l'enfant, avec deux ou trois doigts il faudra doucement l'obliger de s'ouvrir davatange; si les pieds de l'enfant se presentent, il les empoignera; & les tirant sans violence il obligera les autres parties de les suivre; & ainsi l'accouchement se fera heureusement, & en trés-peu de tems.

Mais s'il ne se presentoit qu'un pied, il faudroit l'amener dans le vagin, & examiner si c'est le droit ou le gauche, afin de conduire la main le long du dedans de la jambe que l'on tient, pour plus facilement trouver l'autre, ce qui n'est pas difficile à un habile Accoucheur, qui quand il tient un pied a bien-tôt trouvé l'autre. Les tenant tous deux, il les joint l'un à l'autre; & les ayant envelopez d'un chauffoit, il les amene doucement dehors avec le reste du corps qui est obligé de les suivre.

Mauriceau nous avertit de prendre garde que les deux pieds que l'on tient ne soient pas de deux differens enfans; mais comme il est impossible que cela puisse arriver, l'avertissement paroît inutile. Quand il y a deux enfans, ils sont enfermez chacun dans une membrane particuliere, qui ne se percent que l'une aprés l'autre; ainsi les quatre pieds ne peuvent pas se presenter en même tems: des deux enfans l'un est au passage, & l'autre au fond de la matrice, ce qui les empêche de pouvoir

ſortir enſemble; & de plus quand même on voudroit joindre le pied droit d'un enfant avec le pied gauche d'un autre, on ne pourroit pas y réuſſir, par la diſtance qu'il y auroit de l'un à l'autre; de ſorte qu'il auroit pû s'épargner la peine de faire une obſervation qui ne peut être qu'en idée, & non pas en effet.

Ceux qui prennent la précaution de lier le premier pied de l'enfant qui eſt ſorti, avec un ruban, & de l'attacher autour de la cuiſſe de la mere, dans la crainte qu'il ne le retire dans le tems qu'on eſt occupé à trouver le ſecond, & qu'on ne ſoit obligé de l'aller chercher une ſeconde fois, ils croyent ſans doute qu'il eſt dans le pouvoir de l'enfant de retirer ſon pied; mais ils ſe trompent, car la mere qui pouſſe ſans ceſſe en embas, contraint plutôt l'enfant de s'avancer en dehors, que de lui permettre de ſe replacer en dedans; ainſi c'eſt une précaution tout à-fait inutile, dont on ne doit point ſe ſervir.

En tirant doucement le pied ſorti, ſouvent l'autre ſe preſente, & pour peu qu'il differa de paroître, il faudroit l'aller chercher, ce qui ſe fait en coulant la main le long de la cuiſſe de l'enfant juſqu'à la feſſe, où l'on ne manque pas de le trouver. Les deux pieds étant ſortis & joints enſemble, on les envelope d'un linge ſec pour pouvoir par leur moyen tirer l'enfant, & empêcher que les humiditez glaireuſes dont ils ſont couverts, ne faſſent gliſſer les mains de l'Accoucheur dans le tems de l'operation.

De cette maniere on tire l'enfant juſques au-deſſus des hanches, où l'Accoucheur s'arrête quelque tems pour débarraſſer les bras de l'enfant l'un aprés l'autre, & les coucher le long de ſon corps: quand cela eſt fait, il recommence à tirer denouveau, & même avec plus de force à

cause des épaules, qui étant la partie la plus grosse du corps, font le plus de peine à sortir. Quand les épaules sont passées, la tête suit aisement, pourvû qu'elle ne soit pas extrêmement grosse, & pour éviter qu'elle ne soit arrêtée en sortant dans le tems que les épaules passent, l'Accoucheur recommande à la mere de redoubler ses efforts, afin que lui tirant d'un côté, & la mere poussant de l'autre, la tête puisse couler plus aisement, & suivre le reste du corps.

Mauriceau ne veut pas qu'on laisse un des bras de l'enfant sans l'abaisser, pour servir de conducteur & d'écliſſe au col de l'enfant, quoique ce soit le sentiment de beaucoup d'Accoucheurs, qui disent que c'est un trait de pratique dont ils se sont bien trouvez. Il dit qu'un bras laissé, faisant pancher la tête, empêche qu'elle ne vienne en ligne directe, & peut la faire accrocher aux os pubis; mais ils lui répondent qu'il n'y a qu'à laisser les deux bras, qu'alors la tête sera droite, & que son volume n'en sera pas pour cela augmenté, parce qu'ils se placent aux deux parties lateralles de la tête sur les tempes où elle est applatie, mais soit qu'on couche les bras sur les côtez, ou soit qu'on les laisse sortir aux côtez de la tête, cela ne fait point une difference essentielle dans l'accouchement, & ne peut être préjudiciable.

Quand les pieds de l'enfant sortent les premiers, c'est une marque qu'il n'a point fait la culbutte au commencement du neuviéme mois, comme font tous les autres enfans, & qu'il se presente dans la même posture qu'il a toujours eu dans le ventre de sa mere; s'il a le visage en dessus, & qu'il soit couché sur le dos, ce qui se connoît aisement par les pieds sortis; il faut

que l'Accoucheur se donne bien de garde de le tirer dans cette situation, parce qu'ayant le visage en dessus, le menton ne manqueroit pas de s'accrocher aux os pubis, ce qui feroit une difficulté tres-grande; il faut que l'Accoucheur à mesure qu'il tire l'enfant peu à peu, lui fasse faire un demi tour, & qu'au lieu d'être sur le dos, il le mette sur le ventre, la face en dessous, parce que c'est la situation la plus commode pour sortir, & celle où il court le moins de risque d'être arrêté par les os qui forment le passage.

L'enfant ainsi tourné la face en dessous, pour peu qu'on le tire sort assez aisement, supposé que la grosseur de la tête soit proportionnée à celle du corps; mais quand la tête est extrêmement grosse, elle se trouve arrêtée par les os du bassin qui ne pouvant pas prêter, ne lui permettent point de sortir; il ne faut pas pour lors tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de crainte de separer le corps d'avec la tête; comme il n'est arrivé que trop souvent. L'Accoucheur doit faire tenir les pieds par une autre personne, lui ordonnant de ne les tirer que quand il lui dira. Ensuite de la main gauche le dos tourné du côté du coccix, il en coulera un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant pour en abaisser le menton; & de la main droite ayant empoigné le col proche l'occiput de l'enfant, il le tirera doucement avec l'aide de la personne qui tiendra les pieds, à qui il aura dit de tirer conjointement avec lui; & ainsi l'enfant sortira sans courre le risque d'être décolé. Aussi tôt aprés avoir fait un pareil accouchement à la femme d'un Chirurgien de Versailles, le pere fut étonné de ce que je lui dis de couper le filet à son enfant; c'étoit que j'avois senti qu'il l'avoit en lui met-

tant mes deux doigts dans la bouche pour dégager le menton.

Si on recommande de ne pas tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de peur de le separer de la tête, on recommande en même tems de ne pas le laisser trop long-tems dans cette situation, parce qu'infailliblement il y mouroit s'il y restoit plus d'un demi-quart-d'heure, il faut qu'il respire pour que la circulation du sang soit entretenuë; il ne peut pas respirer ayant la tête ainsi embarrassée, & la circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, ne se peut pas faire, parce que le cordon par où elle se faisoit, est pressé entre la tête de l'enfant & les os qui l'environnent; ainsi l'un & l'autre ne se pouvant pas faire, il faut qu'il perisse. Ce malheur est arrivé en l'année 1695 à un des fils de M. le Duc de Savoye, ayant été trop long-tems dans cette situation, par la faute de la Sage-femme. C'est ce qui fit que deux ans aprés Madame la Ducheſſe de Savoye, aujourd'hui Reine de Sicile, étant devenuë groſſe, M. le Duc de Savoye, Roy de Sicile, envoya ſon premier Chirurgien à Paris pour y apprendre l'art des Accouchemens, & qui étant retourné à Turin, a accouché la Reine des enfans qu'elle a eu, & qui ſe ſont bien portez.

CHAPITRE XII.

Quand la tête eſt reſtée ſeparée du corps.

IL eſt deux incidens dans leſquels la tête de l'enfant peut être ſeparée du corps, & reſter dans la matrice le corps en étant ſorti; l'un quand un enfant mort a ſejourné dans la matrice, & qu'il s'y eſt entierement corrompu, que pour peu que l'on faſſe d'efforts en tirant le corps, la

tête s'en ſepare, & reſte dans la matrice. L'autre, quand la tête de l'enfant eſt ſi exceſſivement groſſe, qu'elle ne peut pas paſſer par où le corps eſt ſorti, & qu'elle s'en ſepare par les violens efforts qu'on eſt obligé de faire en tirant l'enfant par les épaules. L'un & l'autre de ces deux incidens ſont cauſez par l'étroiteſſe du paſſage.

Le paſſage par où ſort l'enfant eſt compoſé de cinq os qui en font toute la circonference; ſçavoir les deux os pubis, les deux os des hanches, & l'os ſacrum; quand ces os ſont formez naturellement, l'enfant ne trouve aucun empêchement pour ſortir; mais quand ils n'ont pas leur grandeur, ni leur configuration naturelle, ils étreciſſent le paſſage: de ſorte que l'Accoucheur n'y peut pas faire paſſer la tête de l'enfant qu'en faiſant des violences extraordinaires. Ce malheur arrive ordinairement aux femmes qui ont été nouées dans leur jeuneſſe, c'eſt à dire, à celles dont les os ne ſe ſont oſſifiez que fort tard; & à celles dont ceux qui forment le paſſage en s'oſſifiant, n'ont pas pris leur étenduë naturelle, non plus que tous les autres os du corps, ce qui fait que ces femmes demeurent plus petites que les autres, & ne ſont jamais de belle taille.

Il s'agit d'avoir cette tête, & de la faire ſortir le plutôt que faire ſe peut, parce que plus elle y ſejourne, & plus l'extraction en devient difficile, à cauſe que les fibres de la matrice, & celles des orifices qui s'étoient dilatées, tant pour contenir que pour livrer paſſage au corps de l'enfant, ſe raprochent les unes des autres, étreciſſant le fond & les orifices de la matrice; & d'autant plus que ſi on attendoit que la nature ſe débaraſſe elle même de cette tête, que toute la force de l'Accoucheur, & quelquefois de pluſieurs qui ſe ſont joints à lui pour la tirer, n'ont pas

pû y réuſſir : c'eſt expoſer une femme à une mort certaine, il y faut donc travailler, & promptement ; mais avant que d'entreprendre une operation auſſi dangereuſe, & pendant qu'on préparera tout pour cet effet, je conſeille au Chirurgien de perſuader aux parens d'appeller quelqu'un de ſes Confrers, habile Accoucheur, pour déliberer avec lui de ce qu'il y a à faire, & pour l'encourager & l'aider dans une operation auſſi difficile.

La premiere choſe qu'il faut faire aprés avoir mis la femme dans une ſituation commode, c'eſt de lier le cordon, afin d'empêcher qu'il ne s'écoule beaucoup de ſang par la veine umbilicale, ce qui affoibliroit la mere, & ce qui ne manqueroit pas d'arriver, l'arriere-faix n'étant pas encore détaché du fond de la matrice, & de couper ce cordon, afin d'en ſeparer le corps de l'enfant, qui alors n'eſt plus qu'un cadavre qui embaraſſeroit dans l'operation.

La queſtion que fait Mauriceau, qui eſt de ſçavoir laquelle de ces deux parties on doit tirer la premiere, ou de la tête de l'enfant, ou de l'arriere-faix, eſt tout-à-fait inutile, puiſque ce doit être toujours celle qui ſe preſente la premiere ; il nous fait de grands raiſonnemens pour nous faire connoître les inconveniens qui peuvent arriver quand on tâche d'avoir la tête avant l'arriere-faix, & en même tems ceux qui peuvent ſurvenir ſi on veut tirer l'arriere-faix avant la tête ; mais comme on ne peut pas les faire ſortir toutes deux enſemble, & qu'il n'eſt pas dans le pouvoir de l'Accoucheur de commencer par une autre que celle qui ſe preſente à l'orifice, tous les raiſonnemens de Mauriceau n'aboutiſſent qu'à faire naître des difficultez auſquelles il eſt impoſſible de remedier.

Les Accoucheurs s'étant mis en devoir de travailler, celui qui eſt chargé de l'execution introduit ſa main droite dans la matrice juſques à la tête de l'enfant qui ſe préſente toûjours par la partie inferieure, c'eſt à dire par l'endroit où elle a été ſeparée du col; il met deux de ſes doigts dans la bouche de l'enfant, ſçavoir l'index & celui du milieu, & appuyant ſon pouce ſous le menton, il tâche d'amener la tête par le moyen de la machoire inferieure qu'il tient fortement, & qu'il tire de toute ſa force: ſi la tête s'eſt ſeparée entre la premiere & la ſeconde des vertebres du col, il peut alors porter ſon pouce dans le trou de l'os occipital par où ſort la moëlle allongée, & ainſi tenant cette tête avec plus de fermeté, il n'eſt pas impoſſible qu'il n'en vienne à bout.

Si ce moyen ne lui a pas réuſſi, il faut qu'il ait recours aux inſtrumens, & pour lors ayant retiré la main droite de dedans la matrice, il y introduit la main gauche, & de la droite il prend un crochet fort & bien amanché, pour le tenir plus fortement, & à la faveur de la main gauche, il le conduit juſqu'à la tête de l'enfant qu'il accroche par l'endroit qu'il trouve le plus commode, c'eſt-à dire, ou par un orbite, ou par le trou de l'os occipital, ou par une des cavitez de l'oreille; & ſentant que ſon crochet eſt attaché à une partie ſolide, il appuye de ſa main gauche la tête contre le crochet & il tire de toute ſa force, & à pluſieurs repriſes, parce qu'il ne faut pas qu'il eſpere la pouvoir faire ſortir que par des efforts redoublez.

Quand par le ſecours d'un crochet l'Accoucheur n'a pas pû réuſſir, parce que la tête étant de figure ronde, elle tourne comme une boulle, ce qui fait que le crochet ſe détache fort ſouvent

il faut qu'il ait recours à un second, & qu'il s'en ſerve de cette maniere : ayant poſé le bout du premier crochet dans le trou d'une oreille, il le fait tenir à quelqu'un par le manche, tandis qu'il en prend un autre de la même figure, qu'il plante dans le trou de l'autre oreille, puis ayant tiré ſa main gauche de la matrice, qui lui avoit ſervi à conduire ſes crochets, il en prend un de chaque main, & alors les tirant également il faut de neceſſité que la tête les ſuive, d'autant qu'elle ne peut plus rouler, ainſi priſe entre deux crochets qui ne manquent de l'amener dehors, ſuppoſé qu'il y eut de la poſſibilité à le faire.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuppoſe la choſe poſſible, car il eſt des femmes ſi contrefaites, & qui ont les os des hanches tellement ſerrez, que toute l'adreſſe humaine échouë contre l'obſtacle cauſé par cette mauvaiſe conformation. Il faut neanmoins lui arracher du corps cette tête, ſans quoi la mort eſt indubitable ; & puiſqu'on ne peut pas la tirer dans ſon entier, il faut l'avoir par morceaux, ce que l'on fait par le moyen d'un crochet tranchant, fait comme un couteau courbe, introduit & conduit dans la matrice le long de la main gauche, & en depeçant cette tête par morceaux qu'on tire les uns aprés les autres.

Cette operation à la verité fait horreur, mais laiſſera-t-on mourir une femme ? la charité chrétienne nous ordonne de tout employer pour lui ſauver la vie, & n'y ayant point d'autres moyens, il faut donc s'en ſervir. Une pauvre femme eſt digne de compaſſion de ſe trouver dans la neceſſité de ſouffrir une ſi cruelle operation, & un Accoucheur eſt à plaindre de ſe voir obligé de l'executer.

Mauriceau nous dit qu'il a imaginé une maniere de tirer commodement une tête reſtée dans

la matrice ſans ſe ſervir du crochet. Il conſeille de prendre une bande de toille forte, large de quatre travers de doigts, de la paſſer par derriere la tête, & de faire enſorte qu'elle l'embraſſe comme une fronde, puis tirant les deux bouts de la bande, on l'amenera ainſi dehors ſans faire beaucoup de violence. S'il nous diſoit qu'il s'en fût ſervi, & que cela lui eût réuſſi, nous conclurions qu'il auroit penſé juſte : ce qu'on peut dire là-deſſus, c'eſt que l'invention en eſt belle, mais que l'execution en eſt impoſſible.

CHAPITRE XIII.

Quand le col de la matrice ſort avant l'enfant.

LA deſcente de matrice eſt un mal dont quelques femmes ſont affligées. Cette fâcheuſe incommodité eſt cauſée par la rexalation & l'allongement des deux ligamens ſuperieurs de la matrice, qui au lieu de la retenir dans l'hipogaſtre ſa place ordinaire, lui permettent de deſcendre ſur l'orifice externe, & même d'en ſortir, & de ſe précipiter tout-à-fait en dehors. Celles qui ont ce malheur, ſont obligées de porter un peſſaire pour la ſoutenir ; & comme ce peſſaire eſt de figure ronde, & fait en forme de petit bourlet, percé dans ſon milieu, ſur lequel l'orifice interne eſt appuyé, de maniere que cet orifice n'étant point bouché par le peſſaire, les ordinaires de la femme s'en peuvent écouler tous les mois, & il peut recevoir & retenir la ſemence qui lui eſt lancée.

Il eſt donc poſſible qu'avec une deſcente de

matrice une femme puisse devenir grosse : on l'a vû arriver tres souvent. Pendant la grossesse ces femmes ne sont point sujettes à cet accident, parce que le fond de la matrice devenant d'un volume plus grós à mesure que l'enfant grossit, il ne peut plus sortir par l'orifice externe pour se précipiter en dehors, comme il faisoit avant la grossesse. Mais si elles ne craignent plus cette précipitation, elles doivent plus que les autres femmes craindre les incommoditez qui accompagnent la grossesse, & celles qui dépendent de l'accouchement.

Pendant la grossesse elles se doivent plus conserver que les autres ; elles ne doivent point faire aucun exercice violent ; il ne faut point qu'elles aillent dans des voitures qui les puissent cahoter, ni même qu'elles marchent trop à pied, parce que la matrice étant disposée à se porter en bas, parce qu'elle n'est pas suffisamment retenue par les ligamens, ces sortes d'exercices contribueroient encore à augmenter la mauvaise disposition où elle est : ce qui excepte ces femmes, & beaucoup d'autres de la regle generale, qui dit qu'il faut que les femmes grosses fassent de l'exercice ; il ne faut pas qu'elles soient couchées sur des oreilliers trop élevez, ni qu'elles prennent des lavemens, ni émolliens qui relâcheroient encore les ligamens, ni acres & purgatifs qui les obligeroient par les épreintes qu'ils causeroient, de pousser en embas. Et s'il se trouvoit une necessité absolue d'en prendre, ils ne doivent être composez que d'eau toute simple.

Dans le tems de l'accouchement à celles qui sont sujettes aux descentes de matrice, il arrive que le col de la matrice, poussé par les efforts de la mere, causez par les douleurs qu'elle sent, sort en dehors, & embarasse tout l'orifice externe.

Ce col ainſi ſorti, que nous appellons le vagin, qui eſt ſemblable à un palais de bœuf, eſt tout plein de groſſes rides qui ſe tumefient de plus en plus par les efforts que la tête de l'enfant fait pour ſortir.

Dans un pareil accouchement il ne faut pas faire promener la femme, ni la faire tenir debout, comme on fait ſouvent dans celui qui eſt naturel, il faut au contraire la tenir toujours couchée, le corps & la tête même au niveau des feſſes; enſuite l'Accoucheur prenant l'intervale de deux douleurs, il doit avec ſa main faire rentrer ce col dans ſa place ordinaire; & afin qu'il ne retombe point à la premiere douleur, il faut qu'il tienne ſa main dans le vagin, afin de ſoutenir la maſſe de l'enfant, & empêcher qu'elle ne repouſſe le col, & qu'elle ne l'oblige pas de reſſortir.

Dans ces ſortes d'accouchemens il ne faut point ſe ſervir de beurre frais ni d'huile, de crainte de relâcher encore ces parties; & on doit recommander à la mere de ne point pouſſer en embas dans le tems des douleurs, pour éviter la ſortie de cette partie, ce qui ne manque pas d'arriver à la moindre impulſion.

C'eſt donc une neceſſité abſolue à l'Accoucheur de tenir la main dans le vagin, tant pour dilater peu à peu l'orifice interne avec le bout de ſes doigts, que pour contenir le col dans ſa place. Il eſt vrai que le travail eſt plus long que celui où on humecte ces parties, & où la femme a la liberté de crier, & de pouſſer; mais auſſi il eſt conduit avec plus de ſureté, & il ſe termine plus heureuſement.

La femme étant accouchée, il la faut délivrer avec beaucoup de circonſpection; il ne faut point tirer le cordon, & par conſequent l'arriere-faix

avec trop de violence, de crainte que le fond de la matrice, qui n'eſt point retenu par ſes ligamens ſuperieurs trop relâchez, ne ſuive l'arriere-faix, & ne tombe en dehors. Si par malheur il étoit ſorti, il faut que l'Accoucheur ſur le champ avec ſa main ferme, le repouſſe le plus loin qu'il pourra, ce qui non ſeulement le remettra dans ſa place, mais qui faiſant alonger le col, lui ôtera ces plis & ces rides que l'impulſion de l'enfant lui avoit cauſé.

Il faut donc repouſſer promptement une matrice tombée & renverſée, pour éviter les accidens fâcheux qui en arriveroient ſi on differoit, & ſi l'on donnoit aux fibres de la matrice le tems de ſe reſſerrer avant que d'être remiſe à ſa place : on ne doit point craindre de faire de la douleur à la mere, puiſque le paſſage de l'enfant a tellement dilaté ces parties, qu'une main y peut entrer avec beaucoup de facilité, ce qu'elle ne pourroit pas faire pour peu qu'on differa.

Aprés un accouchement de cette nature, & des ſuites auſſi fâcheuſes, une mere doit être attentive à ſe mieux conſerver que dans une autre couche ; il faut qu'elle ſoit bandée avec plus de fermeté pour ſoutenir la matrice ; qu'elle ne mette les pieds à terre que quinze jours aprés ſa couche ; qu'elle ne releve qu'au bout du mois ; qu'avant que de vaquer à ſes exercices, elle mette pluſieurs fois ſur ſes reins une compreſſe trempée dans du vin aſtringent, & qu'enfin elle n'oublie pas de porter un peſſaire pendant quelques mois.

CHAPITRE XIV.

Quand la tête de l'enfant eſt trop groſſe.

NOus parlons ici d'une femme à terme, dont l'enfant eſt bien tourné, & où tout ſemble ſe diſpoſer pour un accouchement naturel, neanmoins aprés que les membranes ont été percées, & que les eaux ſe ſont écoulées, on ne voit point la tête de l'enfant s'avancer dans le paſſage par où elle doit ſortir, on ſent au contraire qu'elle eſt arrêtée par quelque obſtacle, qui non ſeulement differe ſa ſortie, mais qui l'empêche encore de faire ſon chemin, quoique la mere ait des douleurs ſuffiſantes pour accoucher.

Cet empêchement peut avoir trois cauſes differentes; la premiere, quand les os qui ferment le baſſin ſont où naturellement, ou par accident diſpoſez de maniere qu'ils ne peuvent pas livrer un paſſage ſuffiſant pour la ſortie de l'enfant. La ſeconde, quand la mere eſt trop avancée en âge, & que c'eſt ſon premier enfant, alors les fibres de la matrice trop ſerrées & trop dures, ne peuvent pas prêter, & s'alonger comme elles font dans une jeune perſonne. La troiſiéme, quand la tête eſt tellement groſſe, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe s'ouvrir le chemin qui lui eſt neceſſaire.

Des deux premieres cauſes, nous en avons traité dans leur lieu, nous ne parlerons dans ce Chapitre que de la troiſiéme, qui eſt de la groſſeur exceſſive de la tête d'un enfant, qui, quoique bien tourné, eſt arrêté pendant des deux, trois & quatre jours dans un même endroit, ſans faire aucun progrès qui puiſſe faire eſperer un heureux accouchement.

C'eſt dans une pareille occaſion où l'Accoucheur ſe trouve fort embaraſſé, il faut qu'il faſſe proviſion de patience, tant pour attendre que les efforts de la mere puiſſent faire avancer l'enfant, que pour répondre à toutes les queſtions qui lui ſont faites par les parens, & par les aſſiſtans, qui impatiens de voir durer le travail ſi long-tems, s'imaginent ſouvent que c'eſt la faute de l'Accoucheur, & qu'il ne remplit pas ſon devoir, parce qu'il ne leur donne pas l'enfant auſſi-tôt qu'ils le ſouhaiteroient.

La preſence de l'Accoucheur eſt pour lors d'un tres-leger ſecours, il ne peut de tems en tems que porter du beurre frais à cette partie pour tâcher de la dilater. Il eſt vrai qu'il touche la tête de l'enfant, mais comme elle ſe preſente par le ſommet, il n'a point de priſe, il ne peut ni la faire avancer, ni la faire reculer, il eſt ſeulement ſpectateur des efforts que la mere & l'enfant font pour ſe tirer de l'embarras où ils ſont; il n'a donc rien à faire qu'à attendre, & à ne rien promettre.

Il eſt des Accoucheurs, & des plus celebres de Paris, qui impatiens de la longueur du travail, entreprennent de repouſſer l'enfant, & de le retourner pour l'avoir par les pieds. Je l'ai vû faire à deux femmes differentes, à qui aprés avoir tiré leurs enfans par les pieds, les têtes ſont demeurées dans le corps, qu'on n'a pû retirer qu'avec des violences extraordinaires, & qui en ſont mortes toutes les deux; c'eſt pourquoi je ne conſeillerai jamais cette pratique, qui a été funeſte à celles qui en ont été les victimes.

Quand un enfant preſente ainſi ſa tête le premier jour, on croit être sûr d'un heureux accouchement: le ſecond on eſpere de moment en moment voir finir le travail: le troiſiéme on com-

mence à craindre que la fin n'en ſoit pas heureuſe ; & enfin le quatriéme jour on deſeſpere de le pouvoir avoir naturellement, & on ſe voit dans la neceſſité d'avoir recours aux inſtrumens.

Avant que de s'en ſervir, l'Accoucheur doit dans une chambre prochaine, afin que ce ne ſoit pas en preſence de la mere, parler aux parens, & par de bonnes raiſons les convaincre de l'obligation où il ſe trouve de les employer pour avoir cet enfant, & pour ſauver la vie à la mere, qu'ils verroient perir indubitablement, ſi elle n'étoit promptement ſecourue : il doit encore leur propoſer d'appeller du ſecours, tant pour être fortifié du conſeil d'un de ſes Confreres, que pour être aidé dans une operation de cette conſequence.

Ce qui embarraſſe le plus dans cette occaſion, c'eſt l'incertitude où on eſt ſouvent de ſçavoir ſi l'enfant eſt ou vivant ou mort : ſi on avoit des ſignes certains de la mort, il ne faudroit pas balancer un moment ; mais la crainte de le trouver vivant aprés l'avoir tiré avec le crochet, fait trembler l'Accoucheur, & eſt cauſe qu'il differe le plus qu'il peut ; d'un autre côté ſi en differant trop long-tems il hazarde la vie de la mere, il tombe dans un inconvenient encore plus fâcheux ; c'eſt pourquoi, ſuivant le principe établi, qui dit quand tous les deux ſont en danger de mourir, on doit ſauver la vie à la mere, préferablement à celle de l'enfant, il faut qu'il travaille.

Pour inſtruire un jeune Accoucheur de ce qu'il doit faire lorſque la tête de l'enfant eſt ſi prodigieuſement groſſe, que malgré les efforts que la mere fait pour la pouſſer dehors, elle ne peut point ſortir, je croi que le meilleur moyen eſt de lui faire le recit d'un pareil accouchement arrivé à Verſailles il y a environ dix ans, la conduite

duite qu'on y a tenu, & qui a réuſſi, lui ſervira de regle pour celle qu'il doit avoir en une pareille occaſion, parce que l'exemple & les faits inſtruiſent ſouvent plus que les raiſonnemens.

Une jeune Dame de qualité groſſe de ſon premier enfant, auſſi-tôt qu'elle ſentit des douleurs, envoya chercher Mauriceau qui étoit pour lors à Verſailles pour Madame la Ducheſſe du Maine, les douleurs ayant continué juſqu'au lendemain, les eaux percerent, & s'écoulerent, on crut que la tête ſuivroit comme il arrive à toutes les autres; mais elle demeura en la même place, ſans faire aucun chemin. On promena la mere, on la ſaigna, & on lui donna des lavemens tres-forts pour exciter des épreintes qui l'obligeaſſent de pouſſer en embas; rien ne put la faire avancer. Le ſecond jour étant paſſé les parens firent appeller Dionis le fils, en qui ils avoient de la confiance: ces deux Accoucheurs pendant le troiſiéme jour furent ſpectateurs des douleurs qu'elle ſouffroit ſans aucun progrès: enfin aprés le quatriéme jour, le poulx devenant mauvais, les forces diminuant, & les douleurs n'étant plus ſuffiſantes, & craignant qu'elle ne mourut, ſon enfant dans le corps, ils reſolurent de concert avec les Medecins & les Chirurgiens de la Cour, de l'accoucher de force, n'y ayant que ce moyen pour lui ſauver la vie.

La femme ayant été miſe dans une ſituation commode, c'eſt-à-dire, aſſiſe ſur le bord du lit, le corps panché ſur des oreilliers, & ces deux jambes tenues par deux femmes aſſurées, on commença par ondoyer l'enfant ſous condition, en portant dans une petite cuilliere de l'eau juſques ſur la tête de l'enfant qu'on pouvoit toucher. Mauriceau, comme le plus ancien, voulut travailler, mais ayant mis le crochet au ſommet de la

tête, & le cuir chevelu s'étant déchiré, il voulut le mettre dans un des parietaux, comme il l'ordonne dans son Livre, & n'ayant pas pû y réussir, aprés beaucoup d'efforts inutils, il donna l'instrument à Dionis, en lui disant vous êtes jeune & fort, vous réussirez mieux que moi.

Mauriceau s'étant ôté, Dionis prit sa place, & se mit en devoir de travailler. Pendant qu'il cherchoit où placer son crochet, Mauriceau voulu, en prenant un ton de maître, lui donner quelques conseils, mais le pere de la Dame qui lui tenoit une de ses mains, lui imposa silence, en lui disant de laisser faire Dionis, parce qu'il lui paroissoit qu'il s'y prenoit avec toute la prudence possible. En effet il s'y prit si bien, qu'ayant planté le crochet à la nuque du col, vers la base de l'os occipital, & ayant senti un point d'appui tres-solide, il tira de toute sa force, & faisant avancer la tête peu à peu, il l'amena au dehors en tres-peu de tems; il débaraſſa ensuite les épaules qui répondoient à la grosseur de la tête: l'enfant étant sorti, il la délivra heureusement.

Cet accouchement fit beaucoup d'honneur à Dionis, d'autant que toutes les Dames de la Cour s'y intereſſoient, & que Madame la Ducheſſe de Bourgogne envoyoit plusieurs fois le jour sçavoir comment il alloit. Les suites de la couche se passerent sans accidens. Et cette Dame a eu depuis deux enfans dont Dionis l'a accouchée naturellement, parce que ce premier avoit tracé le chemin aux autres.

En même tems que Dionis étoit content d'avoir aussi-bien réussi, Mauriceau étoit mortifié par trois endroits; le premier, d'avoir été obligé de quitter le travail, aprés avoir voulu l'entreprendre; & le second, d'avoir vû que Dionis avoit sçu accrocher l'enfant par la base de l'os occipi-

tal, aprés qu'il a avancé dans son Livre qu'il étoit impossible de le faire à cause des os pubis ; & le troisiéme, d'avoir vû que l'enfant n'étoit pas encore mort, aprés avoir assuré dans ses Ecrits qu'il ne pouvoit pas être vivant aprés avoir été quatre jours dans cette disposition.

Comme c'est par l'excessive grosseur de la tête que l'accouchement est retardé, il y a des Accoucheurs qui conseillent de vuider le cerveau pour en diminuer le volume;& pour cet effet qu'on fasse une grande incision avec un bistouri courbe au sommet de la tête, à l'endroit des sutures, & que par cette incision on vuide tant le cerveau que le cervelet. Et qu'ensuite ayant porté le crochet dans la cavité du crane, on l'attache à quelqu'un de ses os pour pouvoir la tirer avec plus de facilité ; mais ce moyen ne doit point être mis en pratique ; car outre qu'il est tres-embarassant de vuider la cervelle par une ouverture longitudinale, qui ne peut pas s'entr'ouvrir à cause que les os du crane ne peuvent point s'écarter, étant pressez dans le passage ; & quand même la tête seroit vuide de la cervelle, elle n'en seroit pas plus petite, parce que ce n'est pas elle qui en fait la grosseur, & que ce sont les os qui la composent.

Mauriceau nous dit avoir inventé un instrument auquel il a donné le nom de *tire-tête*, & dont il assure qu'on approuvera l'utilité ; & comme il faut faire une ouverture à la tête pour l'appliquer, on ne peut pas s'en servir aux enfans vivans, nous dirons à la fin de ce Chapitre la maniere qu'il faut observer pour en tirer l'usage qu'il nous en promet.

Voilà donc trois moyens que nous avons pour avoir un enfant de force, l'un par le crochet, l'autre en vuidant la cervelle, & le troisiéme en

ſe ſervant du tire-tête. Par ces trois moyens on ne peut pas avoir l'enfant vivant ; car s'il n'étoit pas mort quand on commenceroit à s'en ſervir, on le tueroit infailliblement ; c'eſt pourquoi il ne faut rien précipiter, & on doit avoir des ſignes certains de la mort de l'enfant avant que de prendre la reſolution de s'en ſervir, à moins qu'on ne ſe trouve dans la cruelle neceſſité de faire perir l'enfant pour ſauver la vie à la mere.

CHAPITRE XV.

Quand l'enfant preſente la face, ou le côté de la tête.

APrés que les eaux ſont percées, quoique la tête de l'enfant ſe preſente au paſſage, l'accouchement n'en eſt pas toujours naturel ; elle peut ſe preſenter de quatre maniere ; 1°. ou la face en deſſous, 2°. ou la face en deſſus, 3° ou la face en devant, 4°. ou la face tournée de côté. Les deux premieres ſituations ſont naturelles, & ſont ſuivies d'un accouchement heureux ; mais les deux dernieres ſont vitieuſes ; il y faut remedier, & c'eſt dont nous allons parler dans ce Chapitre.

Les eaux étant écoulées, le Chirurgien peut ſentir quelle partie de la tête ſe preſente au paſſage ; quand il trouve qu'au lieu du ſommet de la tête, c'eſt le viſage qu'il touche, il doit dire à la femme de ne faire aucun effort, pour ne pas faire avancer trop avant dans le paſſage la tête de l'enfant, avant qu'il ait travaillé à lui faire prendre ſa ſituation naturelle ; & pour cet effet il coulera ſa main doucement entre l'os pubis & la tête de l'enfant, & appuyant legerement ſur

le front de l'enfant ; il lui fera tourner peu à peu la face en embas, qui eſt la ſituation naturelle qu'elle doit prendre pour ſortir avec plus de facilité : il ne faut point ſe trop preſſer dans cette operation, de crainte de meurtrir le viſage de l'enfant, qui pour peu de tems qu'il ait ſejourné dans cette ſituation, devient brun & livide par le ſang qui y eſt porté, & qui ne peut pas s'en retourner par la compreſſion qu'il ſouffre dans cette mauvaiſe poſture.

La quatriéme maniere dont la tête ſe peut preſenter, eſt lorſqu'elle eſt de côté ou couchée ſur l'épaule droite ou ſur la gauche, alors elle ne peut ſortir qu'elle ne ſoit redreſſée en ligne directe, c'eſt à quoi le Chirurgien doit travailler, en coulant ſa main du côté qu'elle eſt panchée, aprés avoir fait coucher la femme ſur le côté oppoſite, pour par cette ſituation lui aider à ſe mettre en droite ligne ; mais ſi la tête étoit tellement engagée dans le paſſage, qu'elle ne pût pas être redreſſée, il faudroit pour lors gliſſer ſa main juſqu'à l'épaule de l'enfant, puis la repouſſant en enhaut pour faciliter par cette impulſion le moyen à la tête de ſe mettre en ligne directe. Il faut obſerver que cette operation ne veut point qu'on la differe ; car auſſi tôt qu'on a reconnu que la tête de l'enfant ſe preſente dans cette ſituation, il faut travailler à la redreſſer ; car plus on differe, & plus la choſe devient difficile, tant par les efforts que la mere fait pour pouſſer ſon enfant dehors, qui engagent de plus en plus cette tête dans le paſſage ; que l'écoulement des eaux étant fait, la ſechereſſe des parties contribuë encore à rendre l'operation tres-difficile. Ce n'eſt pas un petit ouvrage pour l'Accoucheur de redreſſer une tête ainſi panchée ſur une épaule ; il eſt à ſouhaiter qu'il le puiſſe faire avec ſes mains,

car ſouvent il eſt impoſſible qu'il puiſſe réuſſir ; il ne faut pas pourtant, quoiqu'il y trouve tant de difficultez, abandonner cette operation à la nature, qui ſuccomberoit plutôt que d'y réuſſir ; il faut donc alors repouſſer l'enfant dans le fond de la matrice, & chercher un pied, puis l'autre, & l'accoucher ainſi par les pieds. Mauriceau nous en rapporte deux exemples de deux femmes de Chirurgiens, dont les enfans ſe preſentoient dans une pareille ſituation, qu'il retourna, & qu'il tira par les pieds.

CHAPITRE XVI.

Quand la tête de l'enfant eſt ſortie, & qu'il eſt accroché par les épaules.

IL arrive ſouvent que la tête de l'enfant étant ſortie, le reſte de ſon corps demeure arrêté par les épaules, ou parce qu'elles ſont trop groſſes, où parce que la tête étant trop petite, elle n'a pas aſſez dilaté le paſſage pour les pouvoir laiſſer ſortir. Cet accident arrive encore quand l'enfant eſt mort dans la matrice : l'enfant venant à ſortir la tête étant mollaſſe elle prête & s'alonge, ce que ne peuvent pas faire les épaules ; & l'on prétend que les peres qui ont les épaules larges, faiſant des enfans qui leur reſſemblent, leurs femmes ont beaucoup de peines à accoucher, & qu'elles ſont ſouvent expoſées à cet accident, qui peut encore arriver pour n'avoir pas bien pris ſon tems pour tirer la tête dans le même inſtant qu'elle eſt ſortie, afin de faire prendre aux épaules la place par où elle a paſſé.

Quand l'enfant eſt ainſi arrêté, il ne faut pas l'y laiſſer long tems, parce qu'ayant le col preſſé,

& ne pouvant reſpirer, il y ſeroit étranglé, comme il arriva en l'année 1695 à un fils de M. le Duc de Savoye, aujourd'hui Roy de Sicile, comme nous venons de le dire page 261.

Il faut donc ſans perdre de tems tirer l'enfant de ce malheureux état; aprés avoir obſervé ſi le cordon n'entoure point le col, ce qui arrive ſouvent, & qui peut encore empécher l'enfant d'avancer: il faut tirer cette tête tantôt à droite, & tantôt à gauche, pour donner moyen aux épaules de ſe débaraſſer l'une aprés l'autre. On prend quelquefois la tête d'une main ſous le menton, & de l'autre ſur le derriere de la tête, & la tirant avec une douce violence, on s'efforce d'avoir l'enfant, dont on vient à bout, à moins qu'il n'y ait quelque choſe de monſtrueux qui en fut un obſtacle invincible: je dis la tirer avec une douce violence, car ſi l'on tiroit trop fort, on pourroit arracher la tête, comme il eſt arrivé quelquefois, & dont il n'y a que trop d'exemples.

Quand les épaules n'avancent point, & qu'en tirant ainſi la tête, on craint de l'arracher, il faut couler un ou deux doigts juſques ſous une des aiſſelles de l'enfant; & par ce moyen débaraſſer une épaule, puis faiſant la même choſe ſous l'autre aiſſelle, on vient à bout de ſon ouvrage; il ne faut point paſſer ſes doigts ſous l'aiſſelle avec trop de violence, de crainte de caſſer l'humerus, comme je l'ai vû arriver à un celebre Accoucheur, cet os caſſa comme une rave; je lui remis, & l'enfant fut gueri en peu de tems: c'étoit une fille qui eſt à preſent une des premieres Dames de la Cour.

CHAPITRE XVII.

Quand l'enfant presente une main.

LE plus difficile des Accouchemens pour le Chirurgien, sans contestation, c'est lorsque l'enfant presente un bras, au lieu de la tête, qui naturellement doit suivre l'évacuation des eaux, parce que l'enfant étant pour lors en travers dans le corps de sa mere, il est impossible qu'il en puisse sortir tant qu'il sera dans cette situation, il faut donc le retourner; & c'est dans une pareille occasion où l'Accoucheur doit donner des preuves de son adresse, puisque cet accouchement dépend entierement de lui; car il ne faut point qu'il attende aucun secours ni de la part de la mere, ni de celle de l'enfant, les efforts que l'un & l'autre feroient, seroient plutôt nuisibles que profitables; car ils obligeroient le bras de s'engager de plus en plus dans le passage.

Je plains la mere qui dans un tel accouchement tombe entre les mains d'une Sage femme ignorante, qui au lieu de repousser ce bras, s'efforce de le tirer, croyant pouvoir réussir, & qui n'appelle du secours qu'aprés avoir fait mille efforts inutils qui rendent l'accouchement plus laborieux, que si aussi-tôt qu'elle a connu que le bras se presentoit, elle l'eût empêché de s'avancer davantage.

La premiere chose que l'Accoucheur doit faire, c'est d'empêcher la mere de faire aucun effort pour pousser son enfant en embas; il faut ensuite qu'il prenne la resolution de retourner l'enfant, n'y ayant absolument point d'autres moyens pour le faire sortir; & qu'il se dispose à le faire le plutôt qu'il pourra; aprés avoir fait son pro-

gnostic aux parens, & leur avoir fait connoître la necessité de travailler incessamment, il doit faire mettre la femme dans une situation convenable, sçavoir assise sur le bord de son lit, le corps à demi couché, & soutenuë par derriere par une femme qui lui appuye les deux mains sur les épaules, afin qu'elle ne puisse pas reculer dans le tems de l'operation, & deux autres femmes fortes qui lui tiendront les deux jambes ployées, & écartées l'une de l'autre.

Il faut que le Chirurgien touche le poulx de l'enfant, pour connoître s'il est mort ou vivant; car s'il étoit mort, il n'auroit rien à menager du côté de l'enfant, son attention seroit toute entiere pour la mere; mais si le poulx lui marquoit qu'il fût vivant, il faudroit commencer par l'ondoyer sur cette main, parce qu'il pourroit mourir dans le tems de l'operation qui est quelquefois tres-longue, & tres-dangereuse pour l'enfant.

Il faut encore que l'Accoucheur examine si c'est la main droite ou la gauche qui est sortie, ce qu'il connoîtra par le pouce, qui est le doigt le plus proche de la tête, parce qu'ayant à repousser le bras du côté de la tête, il faut qu'il soit certain que celui qui est sorti soit le droit ou le gauche; & de plus c'est qu'il lui indique de quelle main il doit se servir pour travailler, parce que si c'est le bras droit de l'enfant qui soit sorti, il faut que l'Operateur se serve de sa main droite, & ainsi de l'autre.

Ces précautions prises, il faut que l'Operateur empoigne le bras de l'enfant le plus haut que faire se pourra, & qu'il le repousse en droite ligne du côté de l'épaule, laquelle épaule poussant doucement la tête en enhaut, lui donnera le moyen d'avancer sa main, & la coulant le long de l'épine du dos de l'enfant, d'y trouver les pieds, de s'en

saisir d'un, & le tirant sans trop de violence pour l'amener en dehors, ce qui oblige l'enfant de se retourner peu à peu ; puis ayant amené un pied il faut qu'il aille chercher l'autre, & que les ayant joints ensemble, il se comporte dans cet accouchement comme on fait dans ceux qui se font où l'enfant presente les pieds.

On dit vrai quand on assure que l'on arracheroit plutôt le bras de l'enfant, que de le pouvoir faire sortir dans cette situation, ayant la tête dans un des côtez de la mere, & les pieds dans l'autre, il faut donc le retourner comme je viens de vous le marquer ; mais il y en a qui proposent de le faire venir par la tête, disant que c'est la maniere la plus naturelle ; il est vrai, mais cela n'est pas possible, il faut avoir fait ces sortes d'accouchemens pour en connoître les difficultez; car en voulant introduire sa main dans le fond de la matrice, on sent l'orifice interne de la matrice qui n'ayant été que tres-peu dilaté par le bras de l'enfant qui est sorti, ne permet pas à la main d'y entrer facilement ; ainsi il faut qu'elle s'ouvre elle même le passage ; & si à peine y permet-il d'y passer un pied, à plus forte raison lui permettroit-il d'y amener la tête.

C'est avec juste raison qu'on appelle ces sortes d'accouchemens laborieux, par les peines qu'ils donnent à la mere, à l'enfant, & au Chirurgien : j'en ai fait plusieurs qui m'ont tous réussi, quand j'ai pris le parti de retourner les enfans, & de les avoir par les pieds ; mais quand j'ai voulu prendre celui de les faire venir par la téte, je me suis donné des peines infinies sans pouvoir y réussir;c'est pourquoi je conseille à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, de s'en tenir à la meilleure, qui est de faire ces sortes d'accouchemens par les pieds.

C'eſt une erreur de croire qu'en trempant la main de l'enfant dans de l'eau froide, ou la frotant d'un morceau de glace, le froid peut obliger l'enfant de retirer ſa main ; le pourroit-il quand il le voudroit ? & la peſanteur de ſon corps ne l'empêcheroit-elle pas de retirer ſon bras ? c'eſt donc un moyen plutôt imaginaire qu'effectif.

Ambroiſe Paré conſeille de couper le bras de l'enfant quand on eſt certain qu'il eſt mort. Il dit de le faire le plus haut que l'on pourra ; & aprés avoir coupé les chairs, de couper l'os avec des tenailles inciſives, & qu'aprés on aura plus de facilité à tourner l'enfant. Les difficultez qu'il y a à faire une telle operation, & l'horreur qu'elle inſpire aux aſſiſtans, doivent la faire éviter ; & je ne conſeillerai jamais de la pratiquer.

Mauriceau a imaginé un autre moyen, il dit que quand on croit être obligé de retrancher le bras de l'enfant pour pouvoir le retourner, il faut le tordre trois ou quatre tours pour ſeparer l'humerus d'avec l'omoplate, & enſuite couper les chairs ; & qu'ainſi il ne reſtera point une partie d'os qui pourroit bleſſer la mere en tirant l'enfant ; mais comme il ne nous dit point l'avoir pratiqué, & qu'il n'avance cela que comme un avis, je ne conſeillerai à perſonne de le mettre en pratique.

CHAPITRE XVIII.

Quand l'enfant preſente l'épaule, le dos ou le côté.

UNe des plus mauvaiſes poſtures dans leſquelles un enfant ſe peut preſenter, c'eſt celle de l'épaule, parce qu'étant tres-éloignée des pieds, que le Chirurgien eſt obligé d'aller chercher pour le faire ſortir, la main du Chirurgien a plus de chemin à faire; & de plus, c'eſt que la tête & le col de l'enfant ſont dans une ſituation tres-contrainte quand c'eſt l'épaule qui s'avance la premiere.

Il eſt inutile de ſçavoir ſi c'eſt l'épaule droite ou la gauche, parce que l'une & l'autre demandent le même travail. Aprés avoir fait mettre la femme dans une ſituation convenable, il faut lui recommander de ne faire aucun effort, & de ne point crier, ſi faire ſe peut, pendant l'operation; le Chirurgien introduira ſa main juſques ſur l'épaule de l'enfant pour la pouſſer en enhaut, & pouvoir mettre ſa main à ſa place; il ne doit point s'étonner s'il trouve de la réſiſtance, cauſée par le poid de l'enfant, & par l'impulſion que toutes les parties de la mere font pour ſe débaraſſer de ce fardeau; c'eſt ce qui l'oblige de redoubler ſes forces pour lui faire changer de place; s'il trouve que la tête ſoit diſpoſée à ſe reduire, & à prendre la place de l'épaule, il faut qu'il lui en facilite les moyens; mais comme il eſt difficile que cela ſe puiſſe faire, il ne faut pas s'y attendre; il faut donc aprés avoir repouſſé l'épaule, qu'il coule ſa main le long du côté de l'enfant, qui lui ſera le plus commode, & qu'il aille cher-

cher les pieds pour le tirer, & le faire sortir de la maniere que nous avons déja dit.

Quand l'enfant presente le dos, il est impossible qu'il puisse sortir dans cette posture, tous les efforts que fait la mere lui deviennent préjudiciables; car au lieu de le faire avancer, ils l'obligent de se courber, & alors les parties contenuës dans la poitrine & dans le bas ventre, en étant plus pressées, l'enfant suffoqueroit s'il demeuroit long-tems dans une situation si contrainte. Le Chirurgien doit donc, aprés avoir un peu repoussé le dos, glisser sa main le long de l'épine du côté des fesses, & aller chercher les pieds qui n'en sont pas loin, pour les amener en dehors & faire l'accouchement comme s'il avoit presenté les pieds.

Il est arrivé fort souvent que les eaux étant percées, qu'au lieu de la tête de l'enfant, il presentoit le cul; plusieurs Sages-femmes s'y sont trompées, qui aprés avoir touché une fesse ronde & ferme, qu'elles prenoient pour la tête, ont assuré que l'enfant étoit bien tourné; & qui ne se sont apperçûes de leur erreur, qu'aprés avoir vû que rien n'avançoit, quoique la mere eût souffert de tres grandes douleurs. On convient qu'il s'est fait beaucoup d'accouchemens de cette maniere où l'enfant est venu par derriere, c'est-à-dire en double, ayant les cuisses ployées sur le ventre: mais afin que ces sortes d'accouchemens réussissent, il faut deux circonstances, l'une que l'enfant soit tres-petit, & l'autre que la mere ait ses parties tres-larges; car il faut qu'elles se dilatent beaucoup plus que pour laisser passer un enfant qui sort par la tête. Je plains les femmes à qui cela est arrivé, & elles devorient être fort irritées contre les Sage-femmes qui leur ont fait essuyer de pareilles douleurs.

Dans le dernier accouchement de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, ſon enfant qui eſt aujourd'hui le Roy, preſenta le derriere, M. Clement s'en étant apperçu, fit ce qu'il jugea neceſſaire : on entendit Madame la Ducheſſe de Bourgogne lui dire qu'il l'a tourmentoit plus qu'il n'avoit fait dans ſes autres accouchemens ; il alla ſon chemin, & il l'accoucha aſſez promptement, & fort heureuſement ; ce qui prouve la difference qu'il y a d'être entre les mains d'un habile homme, ou d'une Sage-femme peu experimentée.

Quoique Mauriceau nous diſe que le premier accouchement qu'il a fait, l'enfant vint le cul le premier, & qu'il fût heureux, il ne nous conſeille pas pourtant de recevoir les enfans de cette maniere ; & il avouë qu'il y fut contraint, parce que l'enfant, avant qu'il fût arrivé, s'étoit tellement avancé dans le paſſage, qu'il ne fût pas dans ſon pouvoir de le repouſſer pour le retourner. Et il ajoûte que quand le Chirurgien ſe trouve dans cette neceſſité, il faut qu'il coule une de ſes mains à côté de la feſſe de l'enfant, pour gliſſer deux de ſes doigts dans une de ſes aines, & le tirant à ſoi, lui aider par ce moyen à ſortir. Il dit encore qu'il a vû des accouchemens fort heureux, & dont les meres n'étoient point incommodées, où l'enfant étoit venu en double ; mais il falloit, comme nous avons dit, de deux choſes l'une, ou que l'enfant fut tres petit, ou que le paſſage fut tres-large.

Quand l'enfant ſe preſente le cul devant, il ne manque pas de lui arriver une incommodité qui eſt fort deſagréable, c'eſt que le meconium qui eſt cette humeur noire qui s'amaſſe dans les inteſtins de l'enfant, pendant qu'il eſt dans le ventre de ſa mere, ne manque point à ſortir, parce qu'étant dans une ſituation comme s'il étoit ſur une

chaise percée, & poussant continuellement, il n'est pas dans son pouvoir de le retenir.

Les enfans qui presente le derriere ont ordinairement le dos tourné vers celui de la mere, & par consequent la face en devant : en les retournant il ne faut pas manquer de les mettre la face en dessous, parce qu'il pourroit arriver que si la face étoit en dessus, le menton pourroit s'accrocher aux os pubis, ce qui feroit une difficulté, & ce qui pourroit arrêter la tête au passage.

CHAPITRE XIX.

Quand l'enfant presente le ventre, la poitrine ou le côté.

IL y a peu de difference entre ces deux situations, ou quand l'enfant presente le ventre, ou quand c'est la poitrine, c'est ce qui fait qu'elles sont également dangereuses, tant parce que le cordon ne manque point de sortir, qu'à cause de l'épine du dos qui ne peut pas se ployer en arriere, ce qui tient l'enfant dans une situation si contrainte, qu'il y periroit s'il n'étoit promptement secouru.

Ce qui doit encore déterminer l'Accoucheur à ne pas differer, c'est l'impossibilité qu'il y a que l'enfant puisse sortir tant qu'il sera dans cette posture, il faut donc qu'il travaille à la changer, & pour y parvenir il introduira sa main, afin de pouvoir pousser doucement l'enfant ; & par ce moyen glisser sa main en embas pour chercher les pieds, & les tirer dehors, de la même maniere que s'il les avoit presentez les premiers, observant en tirant l'enfant de lui tourner la face en dessous, pour les raisons que nous avons déja dites.

Lorſque l'enfant ſe preſente par le côté, cette ſituation n'eſt pas ſi dangereuſe que les deux autres dont nous venons de parler, parce qu'étant dans la matrice comme une boule, il peut plus aiſement ſe jetter ſur un côté ou ſur l'autre, & y demeurer plus long-tems ſans être en danger, d'y ſouffrir, ou d'y perdre la vie, comme dans les deux autres, & de plus c'eſt que le cordon umbilical n'eſt pas ſi en danger de ſortir avant l'enfant; il ne faut pas neanmoins en differer l'accouchement, qui dépend entierement du Chirurgien, qui ne doit pour lors rien attendre de la nature, par l'impoſſibilité qu'il y a que la mere puiſſe accoucher tant que l'enfant ſera dans cette ſituation. Il faut donc le retourner, & ne pas prétendre pouvoir lui mettre la tête dans le paſſage pour l'avoir la premiere; mais il faut en la repouſſant en enhaut chercher les pieds, & les tirer dehors au plutôt; car la lenteur en cette occaſion ne peut être que préjudiciable à l'enfant.

CHAPITRE XX.

Quand l'enfant preſente les genoux.

C'Eſt une regle generale à tous les enfans de faire la culbute quelque tems avant l'accouchement, & la tête en embas, la poſer ſur l'orifice interne de la matrice, qui eſt l'endroit par où il ſe diſpoſe à ſortir; mais cette regle n'eſt pas ſi generale qu'il n'y en ait quelques uns, & même pluſieurs qui au lieu de la tête preſentent differentes parties du corps. Nous en avons déja parlé de beaucoup, & nous allons encore examiner ce qu'il faut faire à celui dont les genoux ſe jettent les premiers dans le paſſage.

Il n'eſt pas aiſé de ſçavoir quelle partie de l'enfant ſe doit preſenter lorſque les eaux ne ſont pas encore percées, mais auſſi tôt qu'elles ſont évacuées, l'enfant en s'avançant au paſſage fait ſentir la partie qu'il preſente; on connoît que ce ſont les feſſes par la groſſeur & la molleſſe de la partie: on eſt ſûr que c'eſt la tête quand elle eſt ronde, dure, & qu'elle emplit tout le paſſage; on juge que c'eſt un genoux quand elle eſt plus petite, & qu'elle a une rondeur plus égale que celle que feroit le coude qui l'auroit plus pointue.

On eſt certain que c'eſt le genoux quand peu de tems aprés l'avoir touché on ſent l'autre genoux ſe joindre au premier; alors l'Accoucheur doit examiner ſi l'enfant eſt couché ſur le dos ou ſur le ventre; car s'il avoit la face tournée vers le dos de la mere, & que les genoux fuſſent beaucoup avancez dans le paſſage, il pourroit les laiſſer venir dans cette ſituation; mais s'il avoit le viſage en deſſus, il faudroit le retourner; ce que le Chirurgien fera en gliſſant deux de ſes doigts ſous le jarret d'une de ſes jambes, pour la faire allonger, & enſuite de même ſous l'autre; & les ayant ainſi déployez, le tirer par les pieds, obſervant de lui mettre la face en deſſous pour empêcher que le menton ne s'accroche aux os pubis, ainſi qu'il a déja été dit.

CHAPITRE XXI.

Quand l'enfant preſente les pieds avec les mains.

IL eſt aſſez ordinaire qu'un enfant preſente les mains enſemble, ou les pieds de même; mais il eſt tres-rare qu'il puiſſe preſenter les mains & les

pieds tout à la fois, parce qu'ayant, pendant qu'il eſt dans le ventre de ſa mere, les jambes ployées, & par conſequent les talons proche ſes feſſes; il eſt tres-difficile qu'il puiſſe les déployer pour les aller joindre à ſes mains pour ſortir conjointement avec elles; mais cela pouvant arriver, ſi nous en croyons quelques Auteurs, il eſt bon que l'Accoucheur ſçache à quoi s'en tenir en pareille occaſion.

Si aprés que les eaux ſont percées, le Chirurgien ſent une confuſion de doigts qui ſe preſente à l'orifice interne, il ne peut pas douter que ce ne ſoient les mains & les pieds, mais n'étant pas beaucoup avancées, & étant ſerrées par cet orifice, il a de la peine à diſtinguer les doigts des mains d'avec ceux des pieds, c'eſt pourquoi il faut qu'il ſe donne un peu de patience, & qu'il attende que quelques douleurs ayent fait dilater l'orifice interne, & par conſequent avancer un peu ces parties; & alors pouvant les diſtinguer les unes des autres, il ne doit pas balancer un moment, il faut qu'il prenne le parti de repouſſer les mains, & d'empoigner les pieds pour les tirer dehors au plutôt.

Cet accouchement n'eſt pas ſi difficile qu'on pourroit ſe l'imaginer; car en tirant les jambes doucement, la tête & les mains de l'enfant ſont obligées de remonter en haut, & enſuite de ſuivre le reſte du corps: & ce qui en facilite la ſortie, c'eſt quand toutes les eaux ne ſont pas évacuées, lorſque les membranes ſe ſont crevées, & qu'il y en eſt reſté une partie qui ſert à humecter le paſſage pendant l'operation; mais ſi ces parties ſont demeurées à ſec, parce qu'il y aura long-tems que les eaux ſeront ſorties, l'enfant ne pouvant ſe retourner, il faut que la main de l'Accoucheur aille chercher la tête de l'enfant, qui heureuſe-

ment n'eſt pas loin, & qu'en la preſſant doucement, il lui aide à remonter. Cet accouchement, à dire la verité, peut être appellé laborieux, mais il ne l'eſt pas tout-à-fait tant que celui où l'enfant ne preſente qu'une ſeule main.

Ceux qui ne ſont point dans la pratique des accouchemens, & qui n'en ont que la theorie, diſent tous que quand il s'agit de retourner un enfant, il faudroit lui donner ſa ſituation naturelle pour le faire ſortir la tête la premiere; ils ont raiſon ſi cela étoit auſſi facile comme ils ſe l'imaginent; mais les Accoucheurs qui ont voulu eſſayer cette pratique, y ont trouvé tant de difficultez, qu'ils ont tous pris le parti de faire les accouchemens laborieux par les pieds; ils nous diſent que quand même ils auroient reduit la tête au paſſage pour ſortir la premiere, il faudroit encore que la mere eſſuyât beaucoup de douleurs avant que l'orifice interne fût aſſez dilaté pour la laiſſer paſſer; mais qu'ayant une fois les pieds, les cuiſſes & le corps, en ſortant procuroient une libre ſortie pour la tête, & qu'ainſi on épargnoit beaucoup de douleurs à la mere, & on retiroit plûtôt l'enfant de ſa priſon.

CHAPITRE XXII.

Quand l'enfant eſt hydropique ou monſtrueux.

DEs trois cavitez du corps capables de contenir de l'eau, & de s'en remplir tellement qu'elles puiſſent empêcher un enfant de ſortir du ventre de ſa mere il ne faut avoir égard qu'à deux qui ſont, la tête & le bas ventre; parce qu'étant membraneuſes, elles peuvent prêter & s'étendre extraordinairement; car la troiſiéme étant compoſée de chairs & d'os qui l'environnent circulai-

rement, elle ne peut pas souffrir autant d'extension que les autres, & par consequent elle ne peut pas s'opposer à la sortie de l'enfant.

Quand la tête est pleine d'eau, ce qu'on appelle hydrocephale, elle peut bien differer l'accouchement, mais non pas l'empêcher absolument, car étant une humeur molle, elle prête & s'alonge dans le passage, à force de douleurs réïterées, elle peut sortir & le corps de l'enfant incontinent aprés elle; j'ai vû des enfans venir au monde avec cette espece d'hydropisie, à qui aprés leur naissance on a fait des scarifications aux environs de la nuque du col, par où les eaux se sont écoulées peu à peu, & qui se portent bien aujourd'hui; mais il faut remarquer que les hydrocephales curables sont celles où l'eau est contenuë entre le cuir chevelu & le pericrane, car celles où elle est renfermée dans le tronc, sont mortelles.

Si neanmoins la tête étoit si grosse qu'elle ne pût pas sortir par la plenitude des eaux qu'elle renfermeroit, il faudroit venir à l'operation qui consiste à faire une ponction au sommet de la tête de l'enfant, par où les eaux étant écoulées, le volume de la tête diminuë, & lui donne moyen de sortir en liberté; lors qu'on est obligé d'en venir à cette operation, il faut avant que de la faire, ondoyer l'enfant, & non pas s'attendre de le recevoir vivant.

Il est arrivé quelquefois que la tête de l'enfant étant sortie, & même les épaules, il étoit arrêté, le reste du corps ne pouvant suivre par la grosseur du ventre qui étoit plein d'eau; Mauriceau rapporte l'histoire d'un enfant hydropique à qui on arracha la tête à force de la tirer, les bras & les épaules avec des crochets, & qu'on ne pût pas avoir le reste du corps qu'aprés lui avoir percé le ventre, & que les eaux fussent écoulées.

L'Accoucheur qui se trouve dans une telle occasion est à plaindre, mais il ne faut pas qu'il abandonne l'ouvrage, car si l'enfant perit il faut qu'il sauve la mere ; pour y parvenir, ayant mis la femme dans une situation commode, il doit couler sa main gauche le long de la poitrine de l'enfant jusqu'à ce qu'elle soit sur le ventre, puis ayant pris de sa main droite un crochet fort bien emmanché pour le tenir plus ferme, courbe & tranchant par la pointe, il le glissera le long de sa main gauche jusques sur le ventre de l'enfant, qu'il percera avec la pointe du crochet, alors les eaux étant vuidées, & le ventre reduit à sa grosseur naturelle, il suivra le reste du corps.

On appelle un enfant monstrueux, ou quand il est d'une grosseur prodigieuse, ou quand il est d'une conformation extraordinaire, y en ayant quelquefois deux qui se tiennent ensemble par quelque partie de leurs corps ; ces sortes d'accouchemens sont veritablement laborieux ; ils demandent toute l'attention, toute l'adresse, & toutes les forces d'un habile Accoucheur, pour en venir à bout.

Si l'enfant est bien tourné, s'il presente la tête, & que ce soit son extrême grosseur qui l'empêche de sortir, il faut que l'Accoucheur fasse provision de patience, & qu'il attende le secours des douleurs pour le faire avancer ; mais si aprés quelques jours il ne faisoit aucun progrès, & si les forces de la mere alloient toujours en diminuant, il faudroit avoir recours aux crochets, plutôt que de la laisser mourir son enfant dans le ventre, je ne puis pas en citer un meilleur exemple, & plus recent que celui de cette Dame de Versailles que Dionis fils accoucha avec le crochet, aprés une consultation des plus habiles Medecins & Chirurgiens de la Cour, & à qui il sauva la vie.

On ne peut rien preſcrire ſur les accouchemens des enfans monſtrueux par mauvaiſe conformation : on en a vû naître d'une figure ſi extraordinaire ; & il en peut arriver formez de telle maniere qu'il eſt impoſſible que l'eſprit de l'homme puiſſe prévoir des faits ſi ſurprenans ; c'eſt pourquoi cela dépend de la prudence de l'Accoucheur qui ſe trouve dans de pareilles occaſions, d'y apporter les ſecours qu'il jugera neceſſaire ; on peut ſeulement conſeiller au jeune Chirurgien d'éviter tout autant qu'il pourra l'uſage des couteaux, & de ne les employer qu'aprés avoir pris conſeil de quelque ancien, & être convenu qu'il étoit impoſſible de faire autrement ; car je ne conçois point de ſpectacle plus horrible que de voir tirer par morceaux un enfant du ventre de ſa mere.

CHAPITRE XXIII.

Quand c'eſt le cordon qui ſe preſente.

L'Accouchement où le cordon de l'umbilic ſort le premier, eſt tres dangereux, & encore plus pour l'enfant que pour la mere ; car il meurt ſouvent avant que d'être ſorti du ventre de ſa mere ; car ce cordon étant preſſé dans le paſſage par la tête de l'enfant, la circulation du ſang qui ſe fait par ſon moyen de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere étant interrompu, il faut qu'il periſſe s'il demeure long-tems dans cet état.

Deux choſes cauſent la chûte de l'umbilic, l'une quand les eaux ſont en grande quantité, parce que ce cordon flottant dans ces eaux, il ſort avec elles lorſque les membranes étant percées, elles viennent à débonder. L'autre, c'eſt quand

ce cordon se trouve fort long, il fait plusieurs circonvolutions, dont il s'en peut échaper quelqu'une qui tombe avec les eaux dans le passage, avant que la tête de l'enfant s'y soit placée.

Il est facile à l'Accoucheur, en touchant le cordon, de connoître si l'enfant est vivant, ou s'il est mort. S'il est vivant, il le trouvera chaud, ferme, dur, plein de sang, & sur tout il sentira les pulsations des arteres umbilicales; mais s'il est mort il sera fletri, molasse, refroidi, & les arteres n'auront plus aucuns battemens: on suppose que le cordon soit en liberté, car s'il étoit pressé par la tête de l'enfant, quoique l'on ne sentit point battre ces arteres, l'enfant pourroit être vivant.

Il n'y a point de tems à perdre lorsque le cordon est tombé, c'est de le remettre au plutôt, & de le tenir sujet, de crainte qu'il ne retombe à la premiere douleur; l'ayant repoussé avec deux doigts, on ne les retire point que la tête ne soit tellement engagée dans le passage, qu'elle ne permette plus à ce cordon de pouvoir sortir une seconde fois.

Toutes les fois que l'umbilic sort, l'enfant ne presente pas la tête; c'est pourquoi l'Accoucheur en le repoussant doit examiner la situation de l'enfant, car s'il presente quelqu'autre partie que la tête, il ne doit pas s'amuser à vouloir l'amener au passage, ce qui lui seroit tres difficile, & quelquefois impossible, il faut qu'il aille chercher les pieds, & qu'il en fasse l'accouchement au plutôt; & il est souvent necessaire, quand même l'enfant presenteroit la tête, de la repousser pour prendre les pieds pour le faire sortir plus promptement qu'il ne feroit par la tête; de cette maniere on est plus sûr de l'avoir vivant,

que si on attendoit qu'à force de douleurs la tête se fut ouvert son passage.

CHAPITRE XXIV.

Quand c'est l'arriere faix qui vient le premier.

NOus avons vû dans le Chapitre précedent le peril où étoit l'enfant quand le cordon umbilical étoit sorti, nous allons voir qu'il n'est pas moins en danger de perdre la vie lorsque l'arriere-faix se presente le premier ; & ce qui rend cet accouchement encore plus fâcheux, c'est que la mere aussi-bien que son enfant y peuvent mourir s'ils ne sont promptement secourus.

Par la separation de l'arriere-faix du fond de la matrice où il étoit attaché ; les vaisseaux qui y apportoient le sang de la mere, & ceux qui de l'enfant portoient le sang à la matrice en étant separez, versent ce sang sans cesse, & épuiseroient bien-tôt tant celui de la mere, que celui de l'enfant, si l'Accoucheur n'y remedioit par un prompt accouchement ; car il est facile de comprendre que tant que la matrice sera étenduë par le volume de l'enfant qu'elle renferme, les orifices des vaisseaux seront ouverts, & par consequent ils continueront à verser du sang ; & aussi tant que l'arriere-faix sera separé de la matrice, les arteres umbilicales ne cesseront point de lui pousser le sang, qui trouvant leurs embouchures ouvertes, se répandra dans la matrice, de maniere que l'enfant ayant ainsi perdu tout son sang, il ne pourra pas éviter la mort ;

de sorte que dans cette malheureuse occasion la mere & l'enfant se trouvent en danger de mourir par la perte de leur sang.

Ce ne sont pas toujours de grandes chutes qui font détacher l'arriere-faix ; cet accident arrive quelquefois quand le cordon s'est entortillé autour de quelque partie de l'enfant, qui par les mouvemens qu'il est obligé de faire, tiraille tellement l'arriere-faix, qu'il le contraint de se détacher par quelque partie du fond de la matrice, & ensuite par des mouvemens réiterez de l'enfant, de s'en separer entierement.

L'arriere-faix se peut détacher avant que les membranes qui contiennent les eaux se soient percées, & alors l'enfant ayant fait la culbute, l'arriere-faix qui étoit attaché à la partie superieure du fond de la matrice, se trouve à l'orifice interne de la matrice, ce que le Chirurgien ayant reconnu par la mollesse de la partie qu'il touche la premiere : il doit couler sa main à l'un des côtez de cette masse, & percer les membranes pour en faire écouler les eaux ; & ensuite rangeant un peu de côté la masse de l'arriere-faix, retourner l'enfant pour le faire venir par les pieds.

Si les membranes étoient rompuës, & si l'arriere-faix étoit dans le passage, on ne doit point perdre de tems à le repousser, ni s'amuser à vouloir lier le cordon quand il est sorti ; afin de ne pas perdre aucun moment pour avoir l'enfant qui est pour lors en tres-grand danger de sa vie, & afin de pouvoir arrêter au plutôt la perte de sang de la mere, qui cesse ordinairement aussitôt qu'elle est accouché, ce qui doit obliger d'y travailler promptement.

Quelque diligence néanmoins qu'on y ait apporté, l'enfant pour l'ordinaire, quoique vi-

vant, eſt ſi foible, qu'on a de la peine à juger s'il eſt mort ou s'il eſt encore en vie; c'eſt qu'il a été preſque ſuffoqué, & qu'il n'a pas pû reſpirer auſſi-tôt qu'il en avoit beſoin; mais il revient peu à peu de cette foibleſſe, lorſque l'air a la liberté d'entrer dans ſes poumons. L'uſage ancien des Sage femmes, eſt de faire chauffer du vin dans un poëlon, d'y mettre l'arriere faix avant que de le ſeparer de l'enfant: elles prétendent que les eſprits du vin chaud, ſont portez par le cordon à l'enfant, & qu'ils ſont capables de le vivifier; mais quoique cela ne ſoit d'aucune utilité pour l'enfant, il ne faut pas les empêcher de mettre cet uſage en pratique, parce que ſi l'enfant ne revenoit pas de ſa foibleſſe par le trop de ſang qu'il auroit perdu, elles ne manqueroient pas d'en imputer la mort à celui qui s'y ſeroit oppoſé.

CHAPITRE XXV.

Quand il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent enſemble.

SI l'accouchement d'un enfant ſeul qui ſe preſente dans une ſituation contre nature, cauſe tant de difficultez, & tant de dangers, à plus forte raiſon celui où il y a deux enfans qui viennent en mauvaiſe ſituation, doit être plus penible & plus laborieux; car étant contraints & preſſez, ſouvent ils s'embraſſent l'un & l'autre, & s'empêchent de ſortir; & de plus c'eſt que la matrice en eſt ſi pleine, que l'Accoucheur a de la peine d'introduire ſa main pour les repouſſer & les retourner, pour leur faire prendre une ſituation convenable.

Quoiqu'on ait jugé par la groſſeur du ventre

de la mere qu'elle doive avoir, deux enfans, on ne peut pas en être certain qu'aprés qu'un des deux eſt ſorti ; car il eſt rare qu'ils ſe preſentent tous deux à la fois, mais voulant aller chercher l'arriere faix du premier, on ſent le ſecond qui s'avance, & qui demande à ſortir, & pour lors il faut le recevoir avant que d'entreprendre de délivrer la mere ; car ſouvent il n'y a qu'un arriere-faix pour tous les deux. Il ne faut pas croire que ce ſoit le plus robuſte qui vienne toujours le premier, & le plus foible le dernier, ni quand il y a garçon & fille, que ce ſoit le mâle qui doive ſortir le premier comme le plus fort, ni quand l'un eſt vivant & l'autre mort, que ce ſoit le vivant qui ſoit en droit de venir avant le mort. L'experience journaliere nous apprend que c'eſt tantôt l'un & tantôt l'autre, & que cela dépend de celui qui en ſe tournant ſe trouve le plus proche du paſſage ; & enfin celui-là eſt reputé l'aîné qui le premier a vû le jour.

La difficulté dans ces ſortes d'accouchemens, eſt quand les deux enfans ſe preſentent enſemble, & en mauvaiſes ſituations, il dépend pour lors de l'habileté de l'Accoucheur de ſe déterminer ſur lequel des deux il doit faire venir le premier, qui eſt toujours ſur celui qu'il croit avoir plus facilement. Quand l'un preſente les pieds & l'autre la tête, il n'y a point à balancer, il faut repouſſer les pieds du premier, & faciliter la ſortie de l'autre par la tête. Il eſt vrai que celui qui doit ſortir le dernier ſouffre le plus, parce qu'il eſt mal-traité par les pieds du premier, qui les pouſſant contre lui fait des efforts pour ſortir ; & de plus les grands efforts que la mere fait pour être bien-tôt délivrée, ne ſont utiles qu'à celui qui eſt dans le paſſage, & neanmoins il en ſouffre autant, quoiqu'ils ne lui ſer-

vent de rien ; mais auſſi le premier étant paſſé, le Chirurgien doit auſſi-tôt porter ſa main dans la matrice, & prendre ce ſecond enfant par les pieds, qu'il fera ſortir avec facilité, le premier lui ayant ouvert une voie ſuffiſante.

Il y en a qui veulent que ſi un ſecond enfant ſe preſente par la tête, de le recevoir dans cette ſituation ; mais cette pratique eſt oppoſée au ſentiment des plus habiles Accoucheurs, qui conſeillent de le retourner, & de le faire venir par les pieds. Leurs raiſons ſont qu'il coureroit le riſque d'être trop long tems au paſſage, & d'y pouvoir mourir, tant parce qu'il eſt foible pour avoir été tourmenté pendant la ſortie du premier, que par l'épuiſement des forces de la mere, à qui on a annoncé un ſecond enfant, qui ſouvent ſe deſole, & ne peut plus lui être d'aucun ſecours.

Il n'eſt pas impoſſible quand il y a deux enfans, qu'ils ne puiſſent preſenter leurs pieds tous deux enſemble ; c'eſt au Chirurgien quand il voit pluſieurs pieds, d'examiner ceux qui ſont de l'un ou de l'autre ; ce qu'il connoîtra en tenant deux de ſes pieds, un droit & un gauche, & coulant ſon autre main le long des jambes & des cuiſſes juſqu'aux aînes ; & étant certain que les deux pieds qu'il tient ſont du même enfant, il les tirera doucement, aprés avoir un peu repouſſé ceux de l'autre enfant pour faire place à celui qu'il veut avoir ; lorſqu'il l'aura reçu, il ne perdra point de tems à vouloir lier le cordon, n'y a avoir le délivre, il ira auſſi-tôt reprendre les pieds du ſecond enfant, qu'il fera ſortir de la même maniere que le premier ; obſervant de les faire venir la face deſſous, comme nous l'avons dit ſouvent.

L'accouchement étant heureuſement fait, on ſongera à délivrer la mere, ce qui ſe fera dautant

plus facilement que la sortie en étant plus ouverte y ayant passé deux enfans, & qu'on a deux cordons pour le tirer dehors, il n'y a tres-souvent qu'un arriere-faix pour les deux enfans ; ce qui peut faire croire qu'ils ont été formez dans le même œuf, & qu'il en est de même que d'un même noyau de pesche il en sortira deux peschers ; parce qu'il y aura deux amandes qui ont chacune leurs membranes capables de produire deux arbres semblables à celui dont il a été détaché.

CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement accompagné d'une perte de sang, & de convulsions.

NOus avons suffisamment parlé de la perte de sang qui arrive aux femmes grosses dans le Chapitre troisiéme du premier Livre, & nous avons fait voir que le moyen le plus sûr quand elle est excessive, pour sauver la vie à la mere & à l'enfant, est de l'accoucher promptement en allant chercher les pieds pour les tirer dehors : c'est pourquoi nous ne parlerons ici que de celles qui suivent au moment de l'accouchement.

Si dans le tems que le travail commence il paroissoit du sang, & qu'il n'en sortit qu'une petite quantité, il ne faudroit pas s'en allarmer ; mais pour éviter qu'elle n'augmenta, on doit tirer deux ou trois poëllettes de sang, selon les forces de la mere, & ensuite commettre l'accouchement à la nature, qui a autant d'empressement que la mere de se débarasser de ce fardeau.

Le sang qui sort dans le tems des douleurs vient des parties de la matrice, dont en se dilatant quel-

ques vaiſſeaux s'ouvrent, & verſent du ſang, ce qui n'eſt point dangereux parce que ces vaiſſeaux ne ſont pas conſiderables; mais ſi la perte augmentoit & qu'on connut qu'elle proceda du détachement de l'arriere-faix, il faudroit pour peu que la matrice fut dilatée, percer les membranes qui contiennent les aux, parce que ces eaux étant écoulées, elles ne cauſent plus de diſtention aux membranes, & n'obligent point par cette raiſon l'arriere-faix de ſe détacher davantage, ce qui empêche la perte d'augmenter, & qui donne lieu à l'enfant de s'avancer dans le paſſage pour pouvoir ſortir au plutôt.

La convulſion eſt un accident tres-fâcheux qui fait ſouvent perir la mere & l'enfant, auſſibien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt promptement ſecouruë par l'accouchement. Cet accident étonne tous les aſſiſtans qui croyent à chaque accès de convulſion que la femme va mourir. En effet eſt il rien de plus deſolant que de voir une femme perdre la raiſon, la vûe égarée, faire des contorſions tant dans toutes les parties de ſon viſage, que dans celles du reſte de ſon corps; de maniere qu'il ſemble qu'elle va rendre le dernier ſoupir.

On attribuë ces convulſions qui arrivent aux femmes en travail, à l'une de ces trois cauſes, ou à une trop grande abondance de ſang échauffé par le travail, ou à la quantité qui s'en eſt évacuée par une perte de ſang, ou à l'extrême douleur que la matrice reſſent dans un premier accouchement, par la grande diſtention qu'elle eſt obligée de ſouffrir pour livrer paſſage à l'enfant.

Quand l'Accoucheur en a reconnu la cauſe, il faut qu'il y remedie le plutôt qu'il pourra; ſi c'eſt une abondance de ſang, il faut qu'il faſſe

saigner la femme ou du bras, ou du pied, selon qu'il le juge à propos; si c'eſt une perte de ſang, il faut lui donner des cordiaux, & ſouvent de la nourriture liquide, afin qu'elle paſſe promptement dans la maſſe du ſang pour reparer celui qui eſt perdu. Si c'eſt par la douleur que la matrice reſſent, il y faut faire des fomentations huileuſes & émollientes, & lui donner de petits lavemens doux, en forme de bains, qu'elle gardera le plus de tems qu'elle pourra, parce que par leur ſejour ils humecteront la matrice, & lui aideront à s'étendre.

Les remedes violens, comme l'émetique que quelques-uns ordonnent, tant pour remedier à la convulſion que pour procurer l'expulſion de l'enfant, ſont abſolument condamnez par les bons Praticiens, qui diſent qu'ils peuvent faire beaucoup plus de mal que de bien, aſſurans qu'ils n'en ont jamais vû de bons effets, & au contraire que les effets cauſez par les vomiſſemens, peuvent faire détacher l'arriere-faix, & cauſer une perte de ſang, qui ſeroit beaucoup plus dangereuſe que la convulſion.

On voit tous les jours des femmes qui aprés cinq ou ſix accès de fortes convulſions pendant leur travail, accouchent heureuſement, & dont les enfans viennent vivans; c'eſt pourquoi il ne faut pas ſe preſſer d'avoir recours aux remedes violens, qui ſouvent n'avancent pas le travail, & qui au contraire le rendent plus dangereux.

Quand aprés un fort accès de convulſions, la connoiſſance ne revient pas, que la femme demeure aſſoupie, & qu'en ronflant l'écume lui ſort par les deux coins de la bouche; elle periroit avec ſon enfant ſi elle n'étoit promptement ſecourue par l'accouchement; n'y ayant donc que ce ſeul moyen, le Chirurgien ne doit pas diffe-

rer ; il eſt vrai qu'il n'eſt pas infaillible, mais comme on l'a vû réuſſir pluſieurs fois ; & que j'ai oüi dire à beaucoup de femmes qu'elles avoient accouché ſans connoiſſance, & dans des convulſions, on ne doit point heſiter de le mettre en uſage.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre naturel un tel accouchement ; car quand même l'enfant preſenteroit la tête, il faut qu'il la retourne pour l'avoir par les pieds ; il faut donc auſſi-tôt qu'il aura percé les membranes des eaux, ſi elles ne l'étoient point, que ſans perdre de tems il empêche l'enfant de s'avancer, & qu'il en aille chercher les pieds ; car s'il vouloit le recevoir par la tête, il ne ſortiroit qu'à force de douleurs, qui ſeroient pour lors fort lentes, la mere n'étant pas dans un état de faire aucun effort pour lui aider.

Les femmes dont les accouchemens précedens ont été accompagnez de convulſions, doivent ſe précautionner, afin que ce malheur ne leur arrive plus. Le meilleur remede, & le plus ſûr qu'elles y peuvent apporter, c'eſt de ſe faire ſaigner deux ou trois fois pendant leur groſſeſſe, & une quatriéme lorſqu'elles approchent de leur terme, ce qui évitera non ſeulement les convulſions, mais encore la perte de ſang dans leur travail. Dans l'Ecole de Medecine de Paris on a ſoutenu une Theſe depuis quelques années qui porte qu'on peut, & qu'on doit ſaigner du pied les femmes groſſes, contre la pratique ordinaire, qui ordonnoit de ne les ſaigner que du bras ; je ne m'oppoſe point aux ordonnances d'une auſſi celebre Faculté, qui a des lumieres que les autres n'ont point ; mais ſi la ſaignée du pied peut être utile aux femmes groſſes, ce doit être cette quatriéme proche du travail à celles qui ſont ſujettes à avoir

des

des convulsions, afin d'empêcher le sang de se porter à la tête avec trop d'impetuosité pendant l'accouchement.

CHAPITRE XXVII.

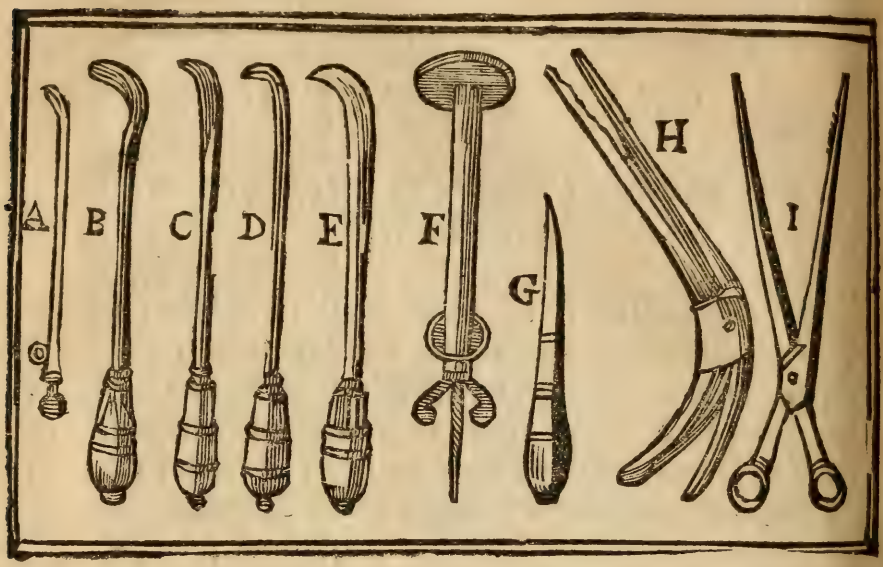
Des instrumens quelquefois necessaires aux Accoucheurs.

JE dis quelquefois, parce qu'il est plusieurs accouchemens, & même des laborieux qu'il peut faire, & qu'il fait effectivement sans leur secours; car il doit éviter de s'en servir le moins qu'il lui sera possible, pour épargner la crainte & l'horreur que leur vûë inspire, non-seulement à la mere, mais encore à tous ceux qui sont presens à de pareilles operations.

Il est neanmoins des occasions où il ne peut pas se dispenser de les employer; quand une tête est separée du corps, & demeurée dans la matrice, il est impossible de la tirer sans le secours des instrumens; quand un enfant est mort, ou qu'il est trop gros, ou monstrueux, & tant d'autres occasions où il y a necessité de s'en servir; c'est pourquoi ceux qui en deffendent l'usage, ont tort de deffendre aux autres ce qu'ils n'ont pas pû se dispenser de pratiquer, s'ils ont fait beaucoup d'accouchemens; ceux-là ressemblent aux Arracheurs de dents, qui disent & se vantent de les arracher sans ferremens, & qui neanmoins s'en servent tous les jours.

Il faut donc que l'Accoucheur ait des instrumens pour s'en servir dans une pressante necessité où il s'agit de sauver la vie à une mere qui la perdroit si on ne lui tiroit de force l'enfant de son

corps. J'ai fait graver ici ceux qu'il ne peut pas ſe diſpenſer d'avoir.



A. Sonde creuſe propre à tirer l'urine quand la femme ne peut uriner d'elle-même. C'eſt un inſtrument dont on ſe ſert ſouvent pour faire uriner les femmes, avant que d'entreprendre un accouchement laborieux.

B. Crochet neceſſaire pour faire l'extraction d'un enfant mort.

C. Autre crochet plus étroit ou plus large, qui ſert à même fin, ſelon que la neceſſité le requiert.

D. Crochet mouſſe propre à tirer la tête d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec le crochet, qui doit être comme les deux autres, fort, poli, & ſans aucune inégalité, afin de ne pas bleſſer la matrice en operant. Il faut qu'ils ayent dix pouces de long ou environ, en y comprenant leur manche qui doit être d'une

bonne groſſeur, afin de le pouvoir tenir avec plus de fermeté.

E. Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, qui ſert à ſeparer quelque partie du corps de l'enfant quand il eſt monſtrueux.

F. L'inſtrument inventé par Mauriceau, auquel il a donné le nom de *tire-tête.*

G. Scalpel propre à faire l'ouverture à la tête de l'enfant, pour y appliquer le tire-tête.

H. Bec de gruë propre à tirer de la matrice les corps étranges, quand on ne peut pas les avoir avec les doigts.

I. Autre inſtrument qui ſert à même fin.

Souvent les Accouchemens laborieux ſont ſuivis d'accidens fâcheux, dont les deux principaux ſont la rupture de la fourchette, & la deſcente de la matrice. Je ne vous rapporte ici que ces deux là, parce que les autres ne demandent pas l'operation de la main.

On a donné le nom de fourchette à la partie inferieure de la vulve, parce qu'elle en a la figure; elle fait la ſeparation de la grande fente d'avec l'anus. Il arrive quelquefois que par un accouchement rude & laborieux cette partie s'eſt rompuë; de ſorte que des deux ouvertures, ſçavoir de celle de la matrice, & de celle de l'anus, il ne s'en eſt fait qu'une. Cette affligeante indiſpoſition ſeroit accompagnée de pluſieurs incommoditez, ſi on ne faiſoit pas la réünion de ces parties. La femme auroit de la peine à retenir ſes excremens qui ſortiroient par l'une & l'autre de ces ouvertures; & ſon mari n'auroit que du dégoût pour elle, dans ce triſte état où elle ſe déplairoit fort à elle-même; c'eſt pourquoi il faut que le Chirurgien remedie à ce déchirement par quelques points d'aiguille: j'en ai montré la ma-

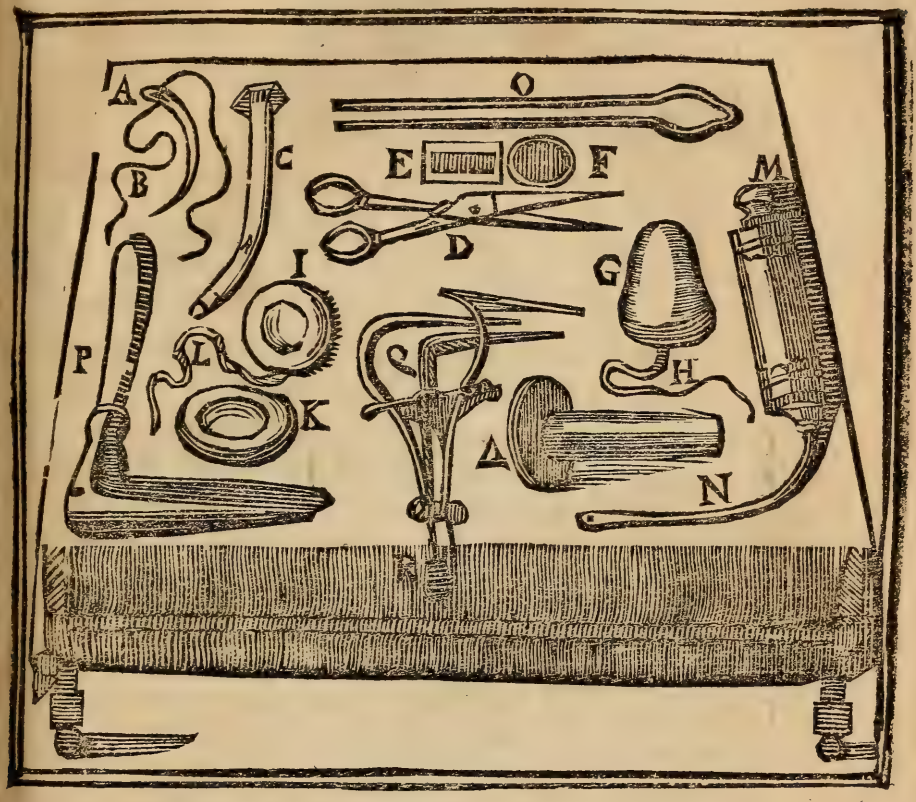
niere à la fin de la troiſiéme Démonſtration du Corps d'Operations que j'ai donné au Public, où je renvois.

Les maladies les plus frequentes cauſées par de fâcheux accouchemens, ſont les deſcentes & les chutes de la matrice ; une infinité de femmes en ſont affligées ; & ces indiſpoſitions ſont d'autant plus difficiles à guerir, que par pudeur les femmes les ſouffrent long-tems avant que de s'en plaindre.

Il faut faire de la difference entre la deſcente & la chute de matrice. La premiere eſt lorſque le fond deſcendant de ſa place tombe dans le vagin ; & la ſeconde arrive quand ce même fond tombant plus bas, ſort entierement dehors ; de ſorte que la deſcente n'eſt proprement que la relaxation du corps de la matrice, & la chute en eſt une précipitation.

Dans mon Cours d'Operations j'ai fait voir les moyens de remedier à l'un & à l'autre ; c'eſt pourquoi je conſeille d'y avoir recours ; j'ai ſeulement fait graver la Planche qui marque les inſtrumens dont on doit ſe ſervir, & ceux qu'on employe le plus dans les Accouchemens, ſont les ſuivans.

Autres Instrumens servans aux Accouchemens.



A. L'aiguille courbe pour coudre la fourchette.
B. Le fil qui est passé.
C. La canule dont on doit se servir.
D. Les ciseaux pour couper le fil.
E. La compresse pour mettre sous les points de l'aiguille.
F. L'emplâtre necessaire.
G. Pessaire qui a la figure d'un œuf.
H. Le fil qui y est attaché.
I. Pessaire rond & percé.
K Pessaire aussi percé.
L. Cordon pour le tenir.
M. Seringue à femme.

N. Son canon courbe.
O. Dilatatoire à deux branches.
P. Autre eſpece de dilatatoire.
Q. Dilatatoire à trois branches.
R. La vis pour l'ouvrir & le fermer.
Δ. Bougie en forme de canule.

CHAPITRE XXVIII.

De l'operation Ceſarienne.

NOus avons juſqu'à preſent parlé de tous les moyens de tirer un enfant hors du ventre de ſa mere, excepté d'un ſeul qui eſt par l'operation Ceſarienne ; mais comme ce moyen ne ſe doit pratiquer ſur les femmes vivantes, & qu'on ne doit point s'en ſervir que ſur les femmes mortes, nous l'avons reſervé pour le dernier ; & c'eſt par lui que nous finiſſons ce troiſiéme Livre.

L'operation Ceſarienne eſt une inciſion qu'on fait au ventre d'une femme groſſe pour tirer l'enfant contenu dans la matrice, lors qu'il n'en peut pas ſortir autrement. On l'appelle *Ceſarienne*, parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de ſa mere par inciſion, fut ſurnommé *Ceſar* pour cette raiſon ; & ce nom s'étant conſervé à ſes deſcendans, & à ceux qui étoient venus au monde de la même maniere, on appella *Ceſarienne* l'operation qui avoit fait ainſi les Ceſars. Mais Pline qui en rapporte l'hiſtoire, ne dit point ſi ce fut du vivant, ou après la mort de la mere que cette ouverture ſe fit : Circonſtance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a neanmoins apparence que la mere étoit morte ; car il eſt rare de pouvoir trouver des perſonnes aſſez cruelles pour entreprendre une pareille operation ſur des femmes vivantes.

Nous voyons des Chirurgiens assez hardis pour conseiller de la faire, & qui s'efforcent de prouver qu'elle peut réüssir : nous en voyons d'autres qui sur la bonne foi d'autrui, assurent qu'elle a été faite avec heureux succès. Et nous voyons des femmes assez credules pour croire & dire qu'on leur a tiré leurs enfans par le côté, dans un tems qu'elles avoient perdu connoissance par des convulsions, ou quelqu'autre accident.

Nous lisons d'un autre côté que d'habiles Chirurgiens dont Ambroise Paré est du nombre, nous disent que toutes celles à qui ils ont vû faire cette operation, en sont mortes, & qu'ils nous deffendent de la pratiquer. Guillemeau en a fait une ample Dissertation qui nous dissuade de jamais l'entreprendre. Mauriceau dans son Livre en a fait un Chapitre tout entier, qui nous fait voir les suites fâcheuses qu'elle traîne après elle, dont la mort paroît être la moindre : & moi qui ne me mets pas au nombre de ces fameux Auteurs, dans mon Cours d'Operations, par la description des circonstances cruelles qui l'accompagnent, je croi avoir inspiré assez d'horreur au Chirurgien pour l'empêcher de l'entreprendre : j'y renvoi le Lecteur.

Par tout ce que j'avance, nous voyons que cette operation sur une femme vivante, est absolument condamnée ; & qu'il devroit avoir punition pour ceux qui seroient assez temeraires pour la hazarder, parce qu'il ne doit pas être permis d'égorger une femme impunément ; mais en même-tems qu'on la deffend sur une femme vivante, on ordonne de la pratiquer sur les femmes mortes ; & même on est obligé par un Commandement de la Loi, d'ouvrir le ventre à toutes les femmes grosses dans le moment qu'elles viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien de faire l'operation Cesarienne à une femme enceinte aussi-tôt qu'elle a rendu le dernier soupir. L'un est pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, l'autre est pour le baptiser : ainsi par quelle cause de mort qu'une femme soit perie, & en quel tems qu'elle soit de sa grossesse, il lui faut ouvrir le vente. Et que s'il n'est pas possible de sauver la vie à l'enfant, du moins on a sujet d'esperer de pouvoir lui donner le Sacrement de Baptême.

Le nom d'*Embryouskie* que les Grecs ont donné à cette operation, étant dérivé d'Embryon qui signifie *enfant*, & de Helkein qui veut dire *tirer*, nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y eût des Césars ; comme aussi que Scipion l'Africain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniere ; que si le nom d'operation Cesarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à prononcer que celui d'embryouskie.

Quoique dans mon Cours d'Operations j'aye marqué toutes les circonstances necessaires pour bien faire l'operation Cesarienne, j'ai jugé à propos de les repeter ici, plûtôt que d'y renvoyer le Lecteur, qui n'en ayant peut-être pas le Livre, ne pourroit pas être instruit de tout ce qu'il y a à faire, principalement quand c'est dans une occasion pressante. J'ai aussi trouvé à propos d'en faire mettre ici la Planche qui lui representera les instrumens, & les appareils necessaires.

Instrumens pour l'operation Cesarienne.

Ceux qui conseillent cette operation à une femme vivante, disent qu'avec ce bistouri *A*, il faut faire une grande incision à la partie laterale du ventre, en traçant la figure d'un croissant, & ouvrir tout de suite le fond de l'uterus, pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viscere, & au bas ventre par le même instrument; qu'on doit avec ces éponges *B. B.* imbiber tout le sang

épanché pendant l'operation ; qu'il ne faut point faire de ſuture à la matrice, parce qu'en ſe reſſerrant d'elle-même, les levres de la playe ſe rapprochent l'une de l'autre ; mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gaſtroraphie avec ces deux aiguilles *C. C* enfilées du cordonnet *D. D.* & la ſuture étant faite, la couvrir de l'emplâtre *E.* puis de la compreſſe *F.* enſuite du bandage circulaire *G.* qu'on fait ſoûtenir par le ſcapulaire *H.* ayant ſoin de panſer tous les jours cette playe, qui ſe guerit, à ce qu'ils nous témoignent, auſſi facilement que celles des autres parties du corps.

Ceux qui ne la pratiquent que ſur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu le dernier ſoupir ; & au même inſtant le Chirurgien travaille avec toute la diligence poſſible. Pour cet effet on ne met point le corps ſur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque point avec de l'encre l'endroit où l'on veut faire l'inciſion ; on ne la fait point dans l'un des deux côtez du ventre, parce qu'il y a plus d'épaiſſeur que dans le milieu ; & pour abreger le tems, on ne donne point à l'inciſion la figure d'un croiſſant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un baillon dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte ; il lui découvre le ventre, & avec le ſcapel *K.* il lui fait une inciſion longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au-deſſous du cartilage xiphoïde, & finiſſant au-deſſus des os pubis : auſſi-tôt qu'il a percé le peritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de ſa main gauche pour le ſoulever, & avec les ciſeaux *L.* il acheve de l'ouvrir de toute la longueur du ventre, il apperçoit d'abord la matrice, parce que l'épiploon eſt monté en haut, & les inteſtins rangez à côtez, & avec le même couteau il fend la matrice, en y faiſant

une inciſion capable de donner paſſage à l'enfant qui ſe trouve envelopé de ſes membranes, qu'il faudra déchirer ſi elles ſont tendres, ou couper ſi on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir, & les écarter avec les ongles. L'enfant êtant à découvert, on lui ſouleve la tête avec la main gauche, & de la droite lui verſant de l'eau contenuë dans ſa burette *M*. On le baptiſe ſans aucun délai, puis on le tire de la matrice, on lui lie le cordon avec du fil, environ à un pouce du ventre, & on le coupe enſuite à un demi doigt au-deſſus de la ligature : enfin on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant envelopé dans un chauffoir fort chaud, le porte auprès du feu, où on employe toutes ſortes de moyens pour le faire revenir de ſa foibleſſe, ſoit en le rechauffant, ſoit en le lavant avec du vin tiede, ſoit en lui en ſoufflant au viſage, & lui ouvrant la bouche afin qu'il puiſſe avaler quelques gouttes de liqueur ſpiritueuſe.

Si je vous ai dit qu'il falloit tenir la bouche de la mere ouverte pendant l'operation, ce n'eſt pas que ſur ce chapitre je ſois dans l'erreur du menu Peuple, qui croit que l'enfant reſpire dans le ventre de ſa mere ; & qui s'imagineroit que trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus ſouvent, ce ſeroit la faute du Chirurgien, qui n'auroit pas mis un baillon dans la bouche de la mere. Je ſçai que cette circonſtance eſt inutile, mais il ne la faut pas obmettre, pour contenter les aſſiſtans, & pour éviter tous les ſots diſcours que feroient contre le Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoiſſance de l'Anatomie, ne ſçavent pas qu'il n'y a point de communication de la bouche avec l'uterus.

Il ne faut pas faire l'ouverture à la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le ſcalpel

trop avant tout d'un coup, dans la penſée qu'elle auroit l'épaiſſeur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs, car on ne manqueroit pas de bleſſer l'enfant ; puis qu'il eſt conſtant qu'elle eſt plus mince dans les derniers mois de la groſſeſſe, que dans les premiers ; & que ſemblable aux autres membranes, elle diminuë d'épaiſſeur à meſure qu'elle s'étend. Ce qui peut avoir trompé ces Anciens, c'eſt que l'ayant ouverte à l'endroit où le placenta eſt attaché, c'eſt-à-dire dans ſon fond, ils ont confondu cette épaiſſeur de l'arriere-faix, avec celle de la propre ſubſtance de la matrice.

Le Chirurgien doit être inſtruit de cette diſpoſition naturelle de la matrice, de crainte de ſe tromper en pareille occaſion ; mais pour peu qu'il ait d'adreſſe, il ne bleſſera pas l'enfant ; car dans la matrice il y a des envelopes qui contiennent de l'eau dans laquelle nage l'enfant ; ce qui facilite l'operation, & empêche qu'on ne le bleſſe, à moins que d'y aller inconſiderement, & à l'étourdi.

On connoît que l'enfant eſt vivant ou mort en touchant le cordon ; ſi on y ſent un battement c'eſt ſigne qu'il eſt en vie, & alors il le faut baptiſer ; & ſi on n'en ſent point, il y a ſujet de croire qu'il eſt mort. Sur quoi on fait une queſtion, ſçavoir ſi on doit le baptiſer ou non, parce qu'il y a des Caſuites qui veulent qu'on ait des ſignes certains de la vie pour adminiſtrer le baptême, diſant que ce ſeroit profaner ce Sacrement que de le donner à un cadavre. Pour moi je les baptiſe tous, & cela pour deux raiſons ; l'une eſt qu'il peut arriver qu'un enfant ſoit en vie, & qu'il lui reſte encore quelque ſoupir à rendre, quoi qu'on ne ſente point de pulſation manifeſte à ſon cordon umbilical, auquel cas ce ſeroit tomber dans un inconvenient fâcheux, que de refuſer le Baptê-

me à un enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas assez de force pour donner des signes certains de sa vie. L'autre raison est que dans ces sortes d'operations, la chambre est toûjours pleine de parentes ou de voisines, qui ont la plûpart une imagination timide, & occupées des préjugez les plus déraisonnables. J'en ai vû qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de sa mere, où il avoit cessé de vivre depuis plusieurs jours, le réchauffoient auprès du feu, & qui au moindre mouvement qu'elles lui voyoient faire, comme d'ouvrir tant soit peu une paupiere, de remuer la lévre, &c. s'écrioient & assuroient qu'il étoit vivant, sans considerer que ces petits mouvemens étoient des effets de ceux qu'elles faisoient faire à la tête de l'enfant, en s'efforçant de le ranimer. Si dans une pareille occasion un Chirurgien refusoit d'ondoyer l'enfant, il s'attireroit la haine publique, & toutes ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Il y a un expedient qui remedie à tout, c'est qu'en donnant le Baptême à l'enfant, il le faut faire sous condition, en disant ces paroles avec intention de faire ce que l'Eglise Chrétienne ordonne en pareille rencontre, *Si tu es vivant, je te baptise au Nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. Ainsi soit il.* De cette maniere si l'enfant est vivant, il est bien baptisé, s'il est mort, le Baptême est nul; & les plus scrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procedé, puisque l'Eglise même ne baptise les enfans ondoyez dans une necessité pressante, que sous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été lors qu'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je prescris au Chirurgien comment il doit se comporter pour baptiser un enfant, je suppose qu'il n'y ait point de Prêtres pour le faire, & qu'on ait été tellement pressé qu'ont n'ait pas

eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle ſera morte à l'inſtant ; mais lorſque la maladie donne quelque loiſir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre, ſur-tout de la Parroiſſe, & de le prier d'attendre auprès de l'agoniſante le moment de pouvoir baptiſer ſon enfant, le Chirurgien alors ne ſe doit mêler que de ce qui eſt du fait de l'operation.

C'eſt au Chirurgien à ne rien negliger pour découvrir ſi l'enfant eſt vivant ou non, parce que ſelon la coûtume obſervée en beaucoup de pais, ſi l'enfant ſurvit ſa mere, le pere eſt heritier de tous les effets mobiliers ; au contraire, s'il eſt mort avant la mere, ce ſont les parens de la mere qui en heritent ; de ſorte que s'il intervient un procès entre le pere & les parens, comme il eſt ſouvent arrivé, c'eſt au Chirurgien à en décider ; il eſt le maître de faire gagner ou perdre le procès à l'un ou à l'autre, & les Juges ne prononcent que ſur ſon raport ; c'eſt ce qui le doit engager de le faire avec ſureté du côté de la conſcience.

L'operation faite avec toutes les précautions que je viens de marquer, ſi l'enfant eſt vivant, la parenté en aura ſoin ; mais s'il eſt mort, il faut le remettre dans le ventre de la mere, puis la recoudre de la même maniere qu'on fait les cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Nous avons montré dans ce troiſiéme Livre, comment il faut tirer un enfant du ventre de ſa mere, tant dans les Accouchemens naturels, que dans les plus laborieux ; mais il ne ſuffit pas de l'avoir délivrée d'un ſi penible fardeau, il faut encore la ſecourir dans toutes les incommoditez qui peuvent lui ſurvenir pendant ſes couches, c'eſt ce dont nous allons parler dans le quatriéme Livre.

Fin du troiſiéme Livre.

TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE QUATRIE'ME.

Comment il faut conduire une femme après l'Accouchement.

L'Accouchement est une operation également douloureuse pour la mere & pour l'enfant. Une mere ne met point un enfant au monde qu'après avoir essuyé de grandes douleurs ; & un enfant ne sort point de sa prison qu'après avoir fait de grands efforts, & beaucoup souffert au passage, & avoir évité des dangers capables de leur faire perdre la vie ; & souvent quoique l'Accouchement ait paru heureux, on voit une femme mourir pendant ses couches, & un enfant perir peu de jours après sa naissance ; ce qui fait voir qu'ils ont encore besoin l'un & l'autre du Chirurgien pour les preserver & garantir de mille accidens qui peuvent leur survenir, qui sont en si grande quantité, & si considerables que j'ai crû en devoir faire deux Livres : dans l'un je parlerai de ceux qui re-

gardent la femme, & dans l'autre de ceux qui concernent l'enfant.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée & délivrée.

C'Eſt une précaution à laquelle il ne faut pas manquer, qui eſt d'avoir fait preparer un chauffois d'un linge doux & maniable, ployé en cinq ou ſix doubles, pour le mettre au devant de l'entrée de la matrice auſſi-tôt que la femme eſt accouchée & délivrée : ce linge empêche que l'air ne puiſſe entrer dans le col de la matrice, ce qui pourroit cauſer de fâcheux accidens, principalement dans un tems où il vient d'être extrêmement dilaté par la ſortie d'un enfant ; il ſert encore à recevoir les immondices qui ſortent après l'accouchement, il ne faut pas que ce linge ſoit abſolument froid, ce qui feroit reſſerrer trop tôt les vaiſſeaux ; il ne doit point auſſi être trop chaud, parce qu'il pourroit procurer une perte de ſang.

Mauriceau prétend qu'une femme doit accoucher dans le lit où elle demeurera pendant ſes couches, parce qu'on n'eſt pas obligé de l'y tranſporter après ſon accouchement ; mais ſon opinion n'eſt point ſuivie ; on ne voit point de femmes qui veulent accoucher dans leur lit, il n'y a que celles qui y ont été ſurpriſes, & dont les douleurs ont été ſi promptes, qu'elles n'ont pas donné le tems de preparer un lit de travail. En effet dans un petit lit elles ſont ſecouruës par les aſſiſtans plus commodement ; & après être accouchées & remiſes dans leur lit, elles y ſont beaucoup

beaucoup plus proprement que si elles y étoient accouchées. Il faut donc les laisser sur ce lit de travail pendant trois ou quatre heures, pour donner le tems à la matrice de se dégorger de ses impuretez, & la porter dans son lit, qu'on aura garni de quelques draps en plusieurs doubles, pour empêcher les matelas d'être gâtez par les vuidanges.

On a de coutume de donner à l'Accouchée une potion composée de syrop de capillaires, d'huile d'amandes douces tirée sans feu, & d'un jus d'orange bigarade, dans le dessein que cette potion peut adoucir l'enrouement de la gorge, causé par les cris qu'elle a fait pendant le travail, empêcher que les tranchées ne soient si violentes, & faciliter la sortie des vuidanges : On n'empêche pas que celles qui sont dans l'usage d'en prendre, & qui ont de la foy à ce remede, ne continuent ; mais pour peu qu'elle y eut du dégoût, il ne faut point la forcer, il faut plutôt lui donner un bon bouillon fait avec une moitié d'éclanche de mouton, un morceau de tranche de bœuf, & une perdrix. Il y en a qui y ajoûtent quelques poireaux, prétendant qu'ils sont bons contre les tranchées.

Dans l'ancienne pratique on ne vouloit pas que les femmes dormissent incontinent aprés leur accouchement. On me faisoit demeurer auprés du lit de la Reine pendant trois heures aprés qu'elle étoit accouchée, pour l'entretenir & l'empêcher de dormir ; mais aujourd'hui on condamne cet usage ; on leur permet de s'endormir aussi-tôt qu'elles ont pris un bouillon, parce qu'on prétend que le repos & le sommeil reparent toutes les fatigues qu'elles ont euës en accouchant.

CHAPITRE II.

Des remedes qui conviennent aux parties baſſes, au ventre, & aux mammelles.

IL arrive ſouvent que la nouvelle Accouchée ſent de la douleur aux parties baſſes, principalement quand c'eſt ſon premier accouchement, & que l'enfant étoit fort gros, ce qui pourroit cauſer de l'inflammation à ces parties; pour l'éviter, on ſe ſert d'un cataplaſme anodin, fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, & deux œufs, dont on met le blanc & le jaune qu'on fait cuire dans un petit vaiſſeau, comme des œufs broüillez, qu'on étend enſuite ſur un linge, ou ſur de l'étoupe, & qu'on met mediocrement chaud ſur la partie, aprés avoir ôté le linge qu'on y avoit mis, & l'avoir nettoyé des grumeaux de ſang qui pourroient y être reſtez. Il y en a qui au lieu d'huile d'amandes douces, ſe ſervent d'huile de noix, & qui font cuire les œufs en forme d'omelette. On renouvelle ce remede deux ou trois fois, ſçavoir de quatre en quatre heures. Ce remede appaiſe la douleur qui pourroit être cauſée par la trop grande diſtention de ces parties. Beaucoup de Dames ſont dans l'uſage de s'en ſervir; & M. Clement le pratiquoit à Madame la Dauphine dans toutes ſes couches: ce remede n'eſt pas pourtant une circonſtance eſſentielle, puiſque la plus grande partie des femmes ne s'en ſervent point.

Pendant les cinq ou ſix premiers jours de la couche, on étuvera deux ou trois fois par jour ces parties, tant pour les nettoyer des immondices qui proviennent des vuidanges, que pour temperer & en appaiſer la douleur. Le commun

du Peuple ne se sert que d'eau tiede ; mais la plûpart des femmes usent d'une décoction d'orge & de cerfeuil, à laquelle on peut ajoûter la graine de lin, l'aigremoine, les guimauves, & les violiers, quand on les croit necessaires.

Pendant les dix-huit ou vingt premiers jours de la couche, il ne faut point se servir d'aucuns remedes astringents, qui pourroient arrêter le cours des vuidanges, au contraire il faudroit les procurer si elles se supprimoient ; mais aprés que les purgations auront flué assez abondamment, on pourra se servir de remedes capables de fortifier ces parties qui en ont besoin, à cause de la grande extension qu'elles ont souffertes dans l'accouchement, & qu'elles sont relâchées par les humiditez dont elles ont été abreuvées. Les eaux de Forges ou de myrthes sont excellentes pour cet effet. Mauriceau conseille de mettre infuser dans du gros vin, ou dans l'eau de Forges l'écorce de grenades, les glands de chesne, la noix de cyprés, la terre sigillée, & l'alum de roches, & de cette infusion en bassiner ces parties qui en seront fortifiées & resserrées ; mais non pas aussi exactement qu'elles étoient avant que d'avoir eu des enfans, contre l'opinion des Gardes qui promettent aux maris de rendre leurs femmes comme elles étoient le jour de leurs nôces.

Quelques Accoucheurs veulent qu'on mette sur le ventre de la nouvelle Accouchée, la peau d'un mouton noir nouvellement écorché, prétendant que la chaleur de cette peau rétablit & conforte les parties qui ont souffert. M. Clement en mit une à Madame la Dauphine à son premier accouchement ; mais on ne s'en servit point aux deux autres, par les incommoditez que cela cause, qui sont plus grandes que le bien qu'on en reçoit. En effet les précautions qu'il faut prendre sont tres

embaraſſantes ; car il faut avoir un Boucher & un mouton tout prêt, pour l'écorcher dans une chambre voiſine, afin d'avoir la peau toute chaude. Le Boucher qui écorcha celui qui ſervit à Madame la Dauphine, en ayant pris & ployé la peau dans ſon tablier, l'apportant auprés du lit, le mouton écorché & tout ſanglant le ſuivit, & entra juſques auprés du lit, ce qui fit peur à toutes les Dames preſentes à ce ſpectacle.

Le bandage dont on ſe ſert doit être lâche les premiers jours, c'eſt-à-dire ſimplement contentif, afin de ne point trop preſſer ces parties qui ſont douloureuſes, parce qu'elles ont ſouffert tant dans la groſſeſſe que dans l'accouchement : on le peut ſerrer peu à peu, à meſure que les vuidanges s'évacuent. Il ne faut pas croire avec toutes les Gardes d'Accouchées, que le bandage ſerré faſſe remonter la matrice, ni qu'il faſſe exprimer & couler les vuidanges, ni ſe perſuader avec toutes les femmes accouchées qu'il empêche que la peau du ventre ne ſoit ridée & pendante ; ce ſont des erreurs dont il faut ſe défaire, & croire qu'il fait plus de mal que de bien ; & qu'il eſt même dangereux de le charger de groſſes compreſſes, qui ſont plus capables de meurtrir les parties, que de les ſoulager. Il faut donc ſe contenter de mettre ſur le ventre une compreſſe quarrée de linge doux & molet, & d'un bandage circulaire fait d'une ſerviette ployée en trois ou quatre doubles.

Le plus grand ſecret aux femmes qui ne veulent point nourrir leurs enfans, c'eſt de tenir leur ſein bien couvert : on fait ordinairement un petit matelas de laine entre deux linges qu'on met deſſus pour le tenir chaudement ; & quand on voudra changer le linge qui ſera mouillé à cauſe de la ſeroſité qui s'écoule par les bouts, il faudra

le tirer par embas, & y en couler un autre de la même maniere, parce qu'en le mettant par en haut, il ſeroit frapé de l'air qui pourroit l'incommoder ; & ſi on étoit obligé de le découvrir, il faudroit fermer tous les rideaux, & avoir un réchaux de feu ſur le lit, afin qu'il ne ſentit pas le froid ; mais ſi la mere vouloit être nourrice, il ne faudroit point tant de précautions, il n'y auroit qu'à laiſſer le lait ſe porter aux mammelles à l'ordinaire.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre de la femme accouchée.

PReſque toutes les Gardes d'Accouchées ſont dans l'erreur, quand elles croyent qu'il faut plus donner à manger à la femme en couche, que dans un autre tems, diſant qu'il faut reparer le ſang qu'elle a perdu pendant l'accouchement, & celui qu'elle perd tous les jours par les vuidanges ; il faut conſiderer la nouvelle Accouchée, comme une femme qui eſt dans un état de fiévre, & dans une diſpoſition à l'avoir à tous momens ; & de fait elle ne manque pas de venir le deux ou troiſiéme jour ; c'eſt pourquoi il ne faut point par le trop de nourriture, ni la faire avancer, ni l'augmenter, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi les premiers jours elles prenoient beaucoup d'alimens.

La nourriture de la nouvelle Accouchée les trois ou quatre premiers jours, ne doit être que de bouillons, d'œufs frais & de gelée ; & ſa boiſſon de ptiſane d'orge, de chien-dent, & de regliſſe, qu'on ne lui donnera pas froide ; mais le cinquiéme jour aprés que la furie du lait ſera paſſée, on commencera à lui donner de la nour-

riture plus solide ; comme du potage, & du poulet, & elle boira un peu de vin bien trempé, & enfin on lui augmentera sa nourriture à mesure que sa santé & son appetit le demanderont ; observant pour une regle generale qu'elle doit moins manger durant ses couches, qu'elle ne feroit dans un autre tems. Il faut neanmoins excepter de cette regle les femmes robustes, & de grand travail, à qui il ne faut pas retrancher les vivres aussi exactement qu'à celles qui sont d'une complexion délicate, & qui ne font aucun exercice ; car il faut accorder quelque chose au temperament, & à la coutume.

Le repos tant du corps que de l'esprit, est extrêmement necessaire à l'Accouchée ; elle n'en peut pas observer un trop grand ; il ne faut point qu'elle se tourne, ni se tourmente dans son lit ; elle doit être couchée sur le dos, la tête un peu élevée, afin que la matrice puisse mieux se raffermir dans sa situation naturelle ; il ne faut point qu'elle sente le froid, & qu'au contraire elle soit couverte jusqu'à lui procurer la sueur ; il faut qu'elle ait sa couverture jusques sous le menton, & les bras toujours dans le lit ; il ne faut point qu'elle s'embaralle du soin de son menage, ni qu'elle soit curieuse des nouvelles du tems ; il ne faut point qu'elle parle trop, & pour cet effet il ne faut pas qu'elle voye beaucoup de monde. Chez les Dames du premier rang, personne n'entre dans leurs chambres pendant les neuf premiers jours, pas même le jour, car toutes les fenêtres en sont fermées, & il n'y a qu'une bougie allumée jour & nuit. On ne lui rapportera aucune mauvaise nouvelle, & on ne lui dira rien qui la puisse chagriner ; & enfin elle ne mettra le pied à terre qu'après les neuf jours passez.

La coutume parmi les Bourgeois est de faire un

grand repas le jour qu'ils font baptiſer leurs enfans, pour regaler le compere, la commere, & la parenté. Il eſt bon de ſe réjouir à la naiſſance d'un enfant, mais on voudroit qu'on épargna à la mere le ſoin de l'ordonner; que ce repas ſe fît dans un lieu éloigné de la chambre de l'Accouchée, afin qu'elle n'en entendit point le bruit, & qu'on ne la preſſa point de manger de ce que l'on y ſert, parce que ce ſont des mets qui ne lui conviennent point.

On ne peut pas preſcrire la quantité de lavemens qu'il faut donner pendant une couche; il y a des femmes qui en prennent tous les jours, & qui ont la folie de croire qu'elles ſeroient échauffées ou incommodées ſi elles n'avoient toujours un lavement dans le corps: d'autres n'en prennent que de deux jours l'un: d'autres que quand elles en ſentent un extrême beſoin; & enfin il y en a qui n'en prennent point du tout, & qui ne s'en trouve pas plus mal; il ne faut pas neanmoins aller d'une extrêmité à l'autre, il eſt bon d'en prendre quelques-uns qui ſervent de bains aux boyaux, & qui aident l'écoulement des vuidanges; c'eſt pourquoi il faut qu'ils ſoient doux & lenitif pour ne point irriter les inteſtins, & ne point cauſer des épreintes en les rendant, qui ſeroient pour lors préjudiciables.

C'eſt l'ordinaire de purger les femmes à la fin de leurs couches; mais les Accoucheurs ne ſont pas d'accord ſur le tems: Mauriceau & quelques autres veulent que ce ſoit vers le quinziéme, ou tout au plus le vingtiéme jour aprés leur accouchement; & la plus grande partie des autres ordonnent qu'on attende que les ſix ſemaines ſoient paſſées, afin qu'elles ſoient quittes abſolument de leurs vuidanges, prétendant que la plus grande partie des femmes ont des écoule-

mens ; ou du moins des ſuintemens juſqu'à ce tems là. En effet anciennement il n'étoit pas permis aux femmes d'aller au Temple avant que d'être entierement purifiées ; & nous voyons que la ſainte Vierge n'y alla qu'aprés les quarante jours expirez.

Sur la purgation, comme ſur beaucoup d'autres articles, on ne peut rien ſtatuer de poſitif, les unes ont beſoin d'être purgées, & d'autres s'en peuvent paſſer. Celles qui ſont infirmes, pleines d'humeurs, dont les vuidanges n'ont pas coulé ſuffiſamment, doivent être purgées ; mais celles qui ſont d'un bon temperament, qui ont bon appetit, & dont les vuidanges ont eu leur cours ordinaire, celles là peuvent éviter la purgation, qui pourroit déranger ou changer quelque choſe de la bonne diſpoſition où elles ſont. On ne peut encore impoſer le tems où elle ſe doit faire, cela dépend de l'état où la femme ſe trouve. J'avoüe que ſi au bout de vingt jours elle ſe trouvoit tellement nette, qu'il n'y eût pas d'apparence que les vuidanges duſſent revenir, parce qu'elles auroient coulé en abondance, & qu'elle eût quelque indiſpoſition qui demanda la purgation, on peut la faire ſans préjudicier à la ſanté ; mais quand il n'y a point de neceſſité preſſante, on doit la differer, d'autant que s'il y a quelques femmes qui n'ont plus rien au bout de trois ſemaines, il y en a une infinité d'autres qui ne ſont purifiées qu'à la fin des ſix ſemaines.

Ce terme de ſix ſemaines n'eſt pas ſeulement marqué pour la purgation, il eſt encore défendu aux nouvelles accouchées d'aller en caroſſe, ou dans d'autres voitures avant ce terme, parce que les cahots & les ſoubre-ſauts peuvent cauſer des deſcentes, & des chutes de matrice : il eſt vrai qu'il y en a qui y ont été, & qui n'en ont pas

été incommodées ; mais elles se sont exposées au peril ; & il n'est pas prudent d'en courir le risque. Jamais femme ne s'est trouvée mal de s'être conservée, & nous en voyons beaucoup qui se sont repenties de ne l'avoir pas fait.

CHAPITRE IV.

De la perte de sang qui vient aprés l'accouchement.

UN des plus grands malheurs des femmes, c'est d'être sujettes aux pertes de sang ; il leur en arrive pendant le cours de leur vie, qui sont plus ou moins dangereuses, selon les causes d'où elles proviennent : & elles y sont encore exposées durant leur grossesse, dans leur accouchement, & aprés leur accouchement ; toutes lesquelles pertes les mettent en dangers de perdre la vie. Nous avons traité de celles qui surviennent pendant la grossesse, dans le Chapitre treiziéme du second Livre. Nous avons parlé de celles qui accompagnent l'accouchement, dans le Chapitre vingt-sixiéme du troisiéme Livre, nous allons presentement examiner celles qui succedent à l'accouchement.

Les femmes sanguines & replettes qui ont accouché d'un gros enfant, sont plus sujettes à ces sortes de pertes, parce qu'un gros enfant oblige la matrice à une plus grande distention ; & que ces enfans ayant de plus gros arriere-faix, les vaisseaux qui lui apportent le sang étant par consequent plus gros, lorsqu'il vient à se separer de la matrice, ils versent du sang en plus grande quantité. Ces femmes doivent se faire saigner trois ou quatre fois pendant leur grossesse, &

même il ne faut pas manquer de les saigner encore peu de tems avant l'accouchement pour en diminuer la quantité, & éviter qu'il ne se porte à la matrice en trop grande abondance.

La perte de sang peut provenir de quatres causes, 1°. de ce que l'on aura arraché l'arriere faix avec trop de précipitation, l'ayant tiré avec violence, pour n'avoir pas voulu attendre qu'il se separa naturellement de la matrice : 2°. de ce qu'il y aura quelque espece de faux germe qui ne sera pas sorti aprés l'enfant : 3°. de ce qu'il sera resté encore quelque morceau de l'arriere-faix, dont les vaisseaux versent du sang continuellement : 4°. de ce qu'il y aura du sang qui étant coagulé dans le fond de la matrice, y forme un gros caillot qui la tenant étenduë, entretient la perte. Enfin de quelque cause que provienne la perte, elle est toujours dangereuse, & elle conduit souvent la femme au tombeau, & en peu de tems, si l'Accoucheur ne la secoure pas promptement.

Pour y parvenir il faut qu'il en reconnoisse la cause, si c'est un faux germe, ou un morceau de l'arriere-faix encore attaché, ou un gros caillot de sang, il faut qu'il y porte la main, & qu'il aille chercher le corps étrange, pour le faire sortir au plutôt ; aprés quoi la matrice reprenant son volume ordinaire en se resserrant, la perte cessera, ou du moins diminuera. Mais si le sang continuë à couler, qu'il n'y ait plus rien dans la matrice, il faut faire une petite saignée si les forces le permettent encore, observant de mettre le doigt de tems en tems sur l'ouverture de la veine, pour tirer en plusieurs fois ce que l'on veut avoir de sang, & par ce moyen faire diversion, & empêcher qu'il ne se porte à la matrice. La malade sera couchée sur le dos, elle ne se

tournera ni d'un côté, ni de l'autre, & elle aura sa tête aussi basse que le corps ; on ouvrira les fenêtres de sa chambre, afin de la rafraîchir ; elle ne sera point trop couverte, & on ne lui hauffera point les linges qu'on lui changera, de crainte que la chaleur n'excite le sang à sortir.

Mauriceau, contre l'opinion de tout le monde, veut que l'on donne des lavemens dans une perte de sang arrivée aprés un accouchement. Il en cite un exemple qu'il dit lui avoir réussi, qu'il fit donner un lavement assez fort à une femme dans une perte, & qu'aprés l'avoir rendu avec beaucoup d'excremens durs & recuits, la perte cessa ; prétendant que les excremens retenus dans les boyaux, peuvent causer & entretenir une perte. On ne disconvient pas que la femme ne soit guerie, comme il le dit, mais que ce soit par le lavement, & que cet exemple doive être suivi, il ne poura jamais le persuader.

Quand la perte continue, on se sert de toutes sortes de moyens pour rafraîchir & temperer l'ardeur du sang : on ôte la femme de son lit, on la porte dans le lieu le plus frais de la maison, on lui met sur les reins des serviettes trempées dans l'oxicrat, on en trempe même un drap, dont on lui envelope tout le corps, & on lui en fait boire quelques verres de tems en tems, on fait des injections dans la matrice avec l'eau de plantain ; on peut encore lui faire prendre le jus de pourpier, ou seul, ou mêlé dans ses bouillons, dont on lui en donnera de quart d'heure en quart d'heure ; ils seront peu nourrissans, afin qu'ils passent plus promptement dans la masse du sang, pour reparer celui qui se perd ; on lui donnera souvent à boire du vin rouge, & de l'eau ferrée égales parties, sçavoir dans tous les intervales qu'elle prendra du bouillon ; on ne lui

donnera point d'alimens ſolides, la gelée, les œufs frais, & les bouillons ſeront les ſeuls qu'on lui donnera, qu'on entremêlera de quelques cuillerées de potion cordiale, où entreront les poudres de perles & de corail.

Voilà les ſecours les plus eſſentiels qu'on peut apporter dans une perte de ſang, leſquels ſouvent ne réuſſiſſent pas; car elle eſt quelquefois ſi violente, qu'elle ne donne pas le tems de les mettre en uſage, & que la malade meurt entre les bras de ceux qui s'efforcent de la ſecourir. Il arrive ſouvent que ces pertes ne ſont pas mortelles, & nous voyons beaucoup de femmes qui en ont gueri, c'eſt pourquoi il n'en faut pas deſeſperer; mais celles qui ſont aſſez heureuſes pour en revenir, ne doivent pas conter d'être ſi-tôt rétablies dans leur premiere ſanté, il leur en reſte pluſieurs incommoditez, comme des douleurs de tête, des foibleſſes, des friſſons, & des mouvemens de fiévre, dont elles ne gueriſſent qu'avec le tems, & aprés une bonne conduite.

CHAPITRE V.

Des tranchées des femmes accouchées.

ON donne le nom de tranchées aux douleurs qui arrivent aux femmes peu de tems aprés être accouchées: ces ſortes de douleurs ſont differentes de celles qui peuvent ſurvenir dans toute la region du ventre; car elles ne ſe font ſentir que dans la region de la matrice, & elles prennent par épreintes, comme celles de l'accouchement, laiſſant des intervales de repos de l'une à l'autre. Elles commencent quelques heures aprés que la femme eſt accouchée, & ne ſi-

niſſent que le deux ou troiſiéme jour : preſque toutes les femmes en ſont tourmentées dans toutes leurs couches, excepté dans leur premier accouchement.

Il eſt vrai qu'il y a quelques femmes qui dès leur premier enfant en ont été tourmentées ; mais comme cela arrive rarement, on n'en doit point faire une regle generale ; c'eſt pourquoi ſans nous arrêter à diſputer là-deſſus, nous dirons que toutes les femmes ſont ſujettes aux tranchées, hors dans leur premiere couche, & nous tâcherons dans connoître la cauſe.

Nous ne conviendrons pas des quatre cauſes que Mauriceau nous en rapporte. La premiere, il l'a cherche dans des vents contenus dans les inteſtins ; alors c'eſt une colique, & non pas des tranchées. La ſeconde, à des caillots de ſang qui ſe forment dans la matrice ; c'eſt pour lors une perte de ſang, dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent. La troiſiéme, à la ſuppreſſion des vuidanges, ce qui ne peut point être, parce qu'elle n'arrive que quelques jours aprés l'accouchement, & les tranchées commencent immediatement auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti : Et enfin la quatriéme, à l'extenſion violente des ligamens de la matrice ; les douleurs cauſées par les ligamens, ſe font ſentir dans la region des reins, & celles des tranchées dans la matrice même : il faut donc la chercher ailleurs, & tâcher d'en trouver une cauſe qui ſoit plus vrai ſemblable.

Il y a bien plus d'apparence de croire que les orifices des vaiſſeaux par où ſortent les vuidanges dans une premiere groſſeſſe, étans ouverts cette premiere fois, ils les laiſſent échaper ſans douleurs ; mais que s'étans bouchez, & comme cicatriſez aprés la couche ; & dans une ſeconde

étans obligez de se rouvrir, les vuidanges les forcent de leur donner passage, ce qui cause à mesure qu'elles sortent, ces douleurs qu'on appelle des tranchées, qui ne durent que les premiers jours, parce que les vuidanges, s'étant une fois ouvert le chemin, elles sortent ensuite sans douleurs.

La plus grande partie des femmes, principalement celles qui ont eu plusieurs enfans, souffrent patiemment ces sortes de douleurs, parce qu'elles sçavent qu'elles ne sont que passageres; & qu'y ayant déja passé, elles sont sûres par leur propre experience qu'elles ne sont point dangereuses, & qu'elles n'interessent point la vie. Il y en a beaucoup qui croyent se précautionner contre ces tranchées, en prenant aussitôt qu'elles sont accouchées une potion faite d'égales parties d'huile d'amandes douces, & de syrop de capillaires; & d'autres qui ont beaucoup de foy à un bouillon fait d'une vieille perdrix, & de poireaux, qu'elles font faire pour le prendre aprés être accouchées.

Mais il y en a beaucoup d'autres qui impatientes de souffrir, demandent du secours; & quoique l'on sçache qu'il ne sera pas aussi prompt qu'elles le souhaitent, il ne faut pas leur refuser. On leur mettra des serviettes chaudes sur le ventre, qu'on renouvellera souvent. On leur fera une embrocation sur le ventre avec de l'huile d'amandes douces bien chaude, ou avec de l'huile de noix: on pourra aussi leur mettre sur le ventre une grande omelette faite avec des œufs & de l'huile de noix; on les empêchera de boire trop frais; & on leur fera donner plusieurs lavemens doux & anodins, faits avec les herbes émollientes, ausquels on ajoutera l'huile & le beurre frais. Pendant qu'on fera ces petits remedes,

qui ne laiſſent pas que de convenir à la maladie ; les deux ou trois jours ſe paſſeront, & les tranchées finiront.

CHAPITRE VI.

Des contuſions & déchiremens à la matrice.

C'Eſt une loy indiſpenſable aux femmes de ne pouvoir point accoucher ſans douleurs, les unes en reſſentent plus, les autres moins, ſelon la diſpoſition naturelle des parties qui doivent donner paſſage à l'enfant ; mais en general le premier accouchement eſt le plus douloureux de tous, parce que ces parties ayant une fois ſouffert la diſtention neceſſaire pour livrer ce paſſage, elles n'ont pas la même peine à s'étendre dans les autres accouchemens : il n'eſt pas ſeulement le plus douloureux, il eſt encore ſouvent ſuivi d'accidens fâcheux ; car quand l'enfant eſt fort & vigoureux, & qu'il fait de violens efforts pour ſortir promptement, il cauſe des contuſions, & des déchiremens à ces parties, auſquels il faut remedier.

Deux choſes contribuent encore à meurtrir ces parties, l'une eſt quand la tête de l'enfant eſt trop groſſe, & qu'elle les preſſe contre les os qui l'environnent ; l'autre quand ces mêmes os qui ferment le baſſin par où doit paſſer l'enfant, ſont trop ſerrez naturellement, ce qui rend ce paſſage plus étroit qu'il ne devroit être ; de maniere que l'enfant pour ſortir fait des contuſions & des écorchures, qui ſeroient ſuivies de l'inflammation, & ſouvent d'abſcés, ſi l'on n'y apportoit du remede.

Les cataplaſmes anodins y ſont excellens les premiers jours, faits avec du lait, la mie de pain,

les jaunes d'œufs, & l'huile d'amandes douces. En renouvellant chaque cataplasme, on lavera la partie pour la nettoyer des immondices de la couche, avec une décoction faite d'orges, de mauves, guimauves, violiers & graines de lin. Les huiles d'hypericon & d'œufs tirées sans feu, y sont fort bonnes : & s'il y a des écorchures, on les baſſinera avec la décoction d'orges & d'aigremoine, dans laquelle on aura mis du miel de Narbonne, pour les déterger & mondifier ; & enfin si malgré ces remedes ces contusions viennent à supuration, & qu'elles forment quelques abscès aux grandes lévres, on y procedera comme à ceux des autres parties, en les ouvrant quand ils seront venus à maturité.

Ce qui a fait donner le nom de fourchette à la partie inferieure de l'orifice externe de la matrice, c'est qu'elle ressemble aux fourchettes dont les Soldats anciennement se servoient pour appuyer leurs mousquets, afin de tirer plus juste, & qu'elle en a le même usage en appuyant la verge de l'homme quand il veut tirer son coup. Il y a si peu d'espace entre cette partie & l'anus, que quelquefois par un violent accouchement elle se déchire, & pour lors des deux ouvertures il n'y en a plus qu'une : c'est une incommodité affreuse tant pour le mari que pour la femme, de laquelle on ne peut guerir que par la suture. J'ai montré la maniere de la faire dans le Cours d'Operations que j'ai donné au Public, & j'en ai encore parlé dans le Chapitre XXVII. du troisiéme Livre de ce Traité.

La vessie qui a son ouverture à l'entrée du col de la matrice, par droit de voisinage souffre aussi dans un violent accouchement, principalement quand la tête de l'enfant, par son extrême grosseur, demeure trop long tems dans le passage ; car

car pour lors elle preſſe tellement le col de la veſſie contre l'os pubis, qu'elle le meurtrit ; & qu'après l'accouchement, il y ſurvient une inflammation qui cauſe la difficulté d'uriner : on y remedie par la ſonde, avec laquelle pendant quelques jours on tire l'urine de la veſſie, juſqu'à ce qu'on ait appaiſé l'inflammation par des remedes convenables.

CHAPITRE VII.

De la deſcente de la matrice, de la relaxation de l'anus, & des hemorroïdes.

IL faut differencier la deſcente avec la chute de la matrice. La premiere eſt lorſque le fond deſcendant de ſa place, tombe juſqu'à l'entrée du vagin ; & la ſeconde, c'eſt lorſque ce même fond tombant plus bas, ſort entierement dehors ; de ſorte que la deſcente n'eſt proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chute en eſt une précipitation.

On fait deux ſortes de deſcentes de matrice, l'une quand le fond de la matrice ne deſcend que juſques ſur les caroncules ; & alors on ſent une peſanteur dans le vagin : & l'autre quand deſcendant plus bas, l'orifice interne paroît à l'exterieur de la partie honteuſe.

Les chutes ou précipitations de la matrice, ſont auſſi de deux ſortes ; l'une quand la matrice tombe dehors ſans que ſon fond ſoit renverſé : on voit alors ſon orifice interne à l'extrêmité d'une groſſe maſſe ronde & charnuë, qui eſt le corps de la matrice ; l'autre eſt quand cette partie n'eſt pas ſeulement tombée dehors, mais que le fond eſt entierement renverſé ; en ſorte qu'elle

ſemble n'être qu'un gros morceau de chair ſanglante qui pend entre les cuiſſes de la femme.

C'eſt toûjours une relaxation des ligamens larges de la matrice, qui lui permet de deſcendre, ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligamens, comme quelques-uns ſe ſont imaginez. Il y a pluſieurs accidens qui cauſent ces relâchemens, dont les principaux ſont des ſuites d'accouchemens laborieux.

Ces indiſpoſitions ont ſouvent d'autres cauſes que des ſuites de couches, puiſqu'on voit des filles qui ſont incommodées, non-ſeulement des deſcentes, mais encore des chutes de matrice. Mauriceau cite pluſieurs filles à qui il a remis la matrice dans ſa place, après en être ſortie pendant pluſieurs années.

Il y a encore une autre cauſe dont aucun Auteur n'a parlé juſqu'à preſent, parce que l'on ignoroit le veritable uſage des ligamens ronds de la matrice, & qu'on leur en donnoit un tout oppoſé à celui qu'ils ont. Tous les anciens vouloient qu'ils empêchaſſent le fond de la matrice de monter trop haut; & au contraire, nous ſommes ſûrs que ce ſont eux qui le tirent en bas. Dans mon Anatomie j'ai fait voir que ces ligamens étoient creux, & par conſequent capables de diſtention; & qu'en s'étendant ils s'accourciſſoient, & obligeoient le fond de la matrice de s'approcher de la verge pour en recevoir la ſemence dans le moment de l'éjaculation. Le fond de la matrice eſt tellement attaché à ſon col, qu'il ne peut pas s'en éloigner. Il n'avoit donc pas beſoin de ligamens pour l'en empêcher? Mais il falloit que dans le tems de l'action il s'approchât pour recevoir la ſemence; c'eſt ce qu'ils font, & c'eſt-là leur veritable uſage. Or étant certain que ce ſont eux qui amenent le fond de la matrice en

bas, aux filles & aux femmes qui ont trop d'ardeur, ils le peuvent faire si souvent, & avec tant de précipitation, qu'il leur en arrive des descentes de matrice.

Dans ces maux les femmes ressentent de la douleur à la region des reins & des lombes. Elles se plaignent d'une grande pesanteur au bas du ventre, souvent accompagnée de la difficulté d'uriner; & elles ont besoin d'être promptement secouruës, si elles veulent guerir; car plus ces infirmitez vieillissent, plus il est difficile d'en obtenir la cure, qui ne consiste qu'en deux points: le premier, de remettre la matrice dans sa place naturelle; & le second de l'y contenir, & de l'y affermir.

Les simples descentes de matrice ne demandent pas une grande operation, il faut avant toutes choses en examiner la cause. Si l'uterus est seulement gonflé par la suppression des ordinaires, ce qui le rend pesant, il en faut procurer l'évacuation; & si c'est par la foiblesse de ses ligamens qu'il descend trop bas, il faut les fortifier par des medicamens astringens & corroboratifs, boüillis dans un gros vin, dont on en trempera des compresses qu'on appliquera sur les reins & sur le ventre, après avoir fait remonter la matrice à sa place; ce qui s'accomplit quelquefois en faisant simplement coucher la femme sur le dos, ou en appuyant la paume de la main sur son bas ventre, en poussant la matrice en haut, ou bien en introduisant dans le vagin une bougie faite en forme de canule marquée Δ, on la remet ainsi en un instant dans son lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie, mais ils se trompent; car la sympatie qu'il y a entre les parties de l'homme & celles de la femme, fait qu'el-

les ne ſe quittent pas volontiers ; la verge à la verité pouſſe le fond de la matrice où il doit être, mais auſſi-tôt qu'elle ſe retire, il la ſuit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faiſoit avant cette action.

Dans les chutes de matrice où le fond n'eſt pas renverſé, le plus difficile n'eſt pas de la remettre en ſa place ; mais c'eſt de l'y retenir étant remiſe : le moyen le plus ſûr pour empêcher qu'elle ne retombe, c'eſt de ſe ſervir d'un peſſaire, qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en ſoutenant le fond de ce viſcere, il le tienne dans ſa ſituation naturelle. J'en ai fait graver de pluſieurs figures dans la Planche du Chapitre XXVII. du troiſiéme Livre de ce Traité, afin que l'on puiſſe choiſir celui qui conviendra à la nature de la deſcente.

La matiere dont on fait les peſſaires, eſt communement de linge pour être plus legers : on les trempe dans la cire fonduë pour en remplir les vuides, afin que les inégalitez ne bleſſent point. On en peut faire d'argent, ils en ſeroient plus propres. On leur donne deux differentes figures, les uns ſont ovalaires, tel qu'eſt celui que vous voyez marqué *G.* qui eſt fait comme un œuf. Sa groſſeur & ſa longueur ſont proportionnez au col de la matrice dans lequel il doit entrer, & demeurer après y avoir été introduit. Il a un cordon *H.* qui a deux uſages, l'un pour le retirer quand on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui eſt autour du corps pour l'empêcher de tomber à terre, en cas qu'il vint à ſortir en marchant, à quoi ils ſont ſujets, particulierement dans le tems des menſtruës. Il y a des peſſaires formez autrement, les uns ſont circulaires, tel qu'eſt celui qui eſt repreſenté *I.* & les autres ovalaires, comme celui

qui eſt marqué par *K.* ayant la figure d'un petit bourlet. Ils ſont dans leur milieu percez d'un trou aſſez grand, qui donne paſſage aux ordinaires ; & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité, l'appuyent & le retiennent. Ils ſont un peu larges, afin qu'entrant avec un peu de force, ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui ſert à le retirer quand on veut ; à l'autre il n'y en a point, parce que quelques-uns le trouvant iuutile, prétendent que le doigt ſuffit pour le faire ſortir.

Ces peſſaires étant une fois placez, ne ſe doivent point retirer pour les neceſſitez naturelles, parce qu'étant troüez, les excretions de la matrice peuvent ſortir librement. Et s'ils ſont bienfaits, ils n'incommodent point, & n'empêcheront point la femme qui les porte de voir ſon mari, & même de devenir groſſe, comme il eſt arrivé à pluſieurs, parce que l'orifice interne peut recevoir la ſemence éjaculée. Au moyen de ces peſſaires percez, on peut faire avec cette ſeringue à femme *M.* dont le tuyau *N.* eſt courbé pour faciliter à la malade de ſe ſeringuer elle-même des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice ; de maniere que pour toutes ces raiſons, ces derniers ſont préferables à l'ovalaire.

Dans les chures de matrice où le fond eſt abſolument renverſé, comme on feroit une bourſe en la retournant, il faut promptement le repouſſer en dedans ; & comme cet accident arrive très-ſouvent par la faute des Sage-femmes, qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriere-faix, attirent en dehors le fond de la matrice qui y eſt encore adherent. Auſſi-tôt qu'elles s'apperçoivent que le fond a ſuivi l'arriere-faix, il faut qu'elles l'en ſeparent, & remetrent ce fond en le

repouſſant dans ſa place ; ce qui ſe fait pour lors facilement, parce que l'orifice interné a été extrêmement dilaté pour laiſſer ſortir l'enfant : mais ſi la Sage-femme differe, cet orifice ſe reſerre peu à peu ; & on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer ce fond dans ſon lieu ; & ſouvent une femme meurt avant que d'être ſecouruë, comme je l'ai vû arriver. Neanmoins ſi le Chirurgien étoit appellé aſſez tôt pour remedier à un renverſement total de la matrice qu'il connoîtra en voyant entre les cuiſſes une eſpece de ſcrotum ſanguinolent ; il la fera coucher à la renverſe, les feſſes plus élevées que la tête, puis après avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiede tout ce qui eſt ſorti, il le repouſſera doucement dans le lieu qui lui eſt deſtiné. Si ce fond fait trop de peine à rentrer, on y fera une embrocation d'huile d'amandes douces, ce qui en aidera la reduction, en rendant les fibres de cet organe plus ſouples, & plus extenſibles ; mais ſi malgré tous les efforts du Chirurgien, la matrice ne peut être remiſe, ſoit à cauſe qu'elle ſera trop tumefiée, ſoit à cauſe qu'on aura trop attendu, elle eſt en danger de ſe gangrener en peu de tems. Il y a des Auteurs qui conſeillent pour lors de l'extirper, & qui nous aſſurent qu'ils en ont vû qui en ont gueri. Pour moi je croirai l'extirpation de la matrice mortelle, juſqu'à ce que j'en ſois deſabuſé par quelque experience.

Sur les indiſpoſitions qui arrivent tant aux orifices qu'au col de la matrice, il ne faut pas que le Chirurgien s'en rapporte aux femmes qui ſouvent n'en font pas des recits fideles, il faut qu'il les connoiſſe par lui-même, & qu'il tâche de les voir par le moyen de ce petit dilatoire *O.* qui étant introduit dans le vagin, en écartera les lévres, & donnera moyen de découvrir le

mal en quelque endroit qu'il ſoit de ce fourreau ; on peut encore ſe ſervir de cet autre dilatoire à deux branches marqué *P.* ou bien du troiſiéme *Q.* qu'on appelle *ſpeculum matricis*, miroir de la matrice, il a trois branches, leſquelles jointes enſemble, ſont pouſſées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la vis marquée *R.* elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'eſpace qu'elles laiſſent entre elles, permettent qu'on voye diſtinctement l'orifice interne, ce qui aſſure de la nature des maux qu'il peut y avoir, & qui facilite les moyens d'y porter les remedes neceſſaires.

Dans les grandes douleurs du travail, ſouvent les excremens contenus dans les boyaux ſont pouſſez dehors, quelque ſoin que la femme prenne pour les retenir ; c'eſt pourquoi on doit toûjours donner un lavement au commencement du travail, pour éviter cette incommodité. Il arrive encore que dans ces mêmes douleurs, l'inteſtin ſe diſpoſe à ſortir ; quand le Chirurgien s'en apperçoit, il faut qu'il recommande à la mere de moderer ſes cris & ſes efforts, & qu'il tienne pendant la douleur un linge ployé en pluſieurs doubles ſur l'anus, pour l'empêcher de ſortir ; mais ſi malgré ſes précautions le boyau eſt pouſſé dehors, il ne faut point qu'il entreprenne de le remettre en ſa place qu'après l'accouchement, pour pluſieurs raiſons ; mais auſſi-tôt qu'il eſt fait, il faut qu'il lave le boyau avec du vin tiede, & qu'il en faſſe la reduction, obſervant à celles à qui cet accident eſt arrivé, de ne leur point donner pendant leurs couches aucuns lavemens forts & piquans, dans la crainte que les épreintes qu'ils cauſeroient en les rendant, ne le faſſent retomber.

Les femmes qui ſont ſujettes aux hemorroïdes,

ne manquent pas d'en être fort incommodées durant le cours de leurs groſſeſſes, & encore davantage les premiers jours de leurs couches, par les efforts du travail qui les font groſſir, ce qui les rend encore plus douloureuſes que dans un autre tems. Cette maladie à la femme en couche, ne demande point d'autres remedes que ceux qu'on a coûtume de faire pour en appaiſer la douleur; il n'y a qu'une obſervation à faire, qui eſt que ſi on eſt obligé d'y appliquer les ſangſuës pour les dégorger, il ne faut s'en ſervir que le huit ou dixiéme jour de la couche, dans la crainte que l'évacuation qui ſe feroit par les hemorroïdes, ne détournât celle des vuidanges.

CHAPITRE VIII.

Des vuidanges qui coulent pendant les couches.

ON a donné le nom de vuidanges aux impuretez qui ſortent de la matrice après l'accouchement. C'eſt une neceſſité à toutes les femmes de vuider toutes les immondices dont la matrice a été abreuvée pendant la groſſeſſe; quand une femme ne vuide point, ou très-peu, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe ſe bien porter, parce que les humeurs retenuës cauſent des incommoditez qui ont ſouvent des ſuites très-fâcheuſes.

Les Auteurs qui nous ont dit que les vuidanges durent plus long-tems dans un accouchement d'une fille, que dans celui d'un garçon, ſe ſont trompez, puiſque l'on ne voit point de difference de l'un à l'autre de ces accouchemens. Il eſt vrai qu'il y a des femmes à qui elles durent plus de tems qu'à d'autres, mais cela dépend de la diſpo-

ſition de la mere, de l'état où elle ſe trouve dans ſa couche, ou de ſa plenitude, ou de ſa foibleſſe; c'eſt pourquoi on ne peut pas preſcrire le tems de leur durée, on peut ſeulement dire qu'il y a des femmes à qui elles ne durent que quinze ou vingt jours, & d'autres qui les ont des cinq & ſix ſemaines; & enfin qu'on ne peut pas dire qu'une femme ſoit abſolument purifiée, que les quarante jours ne ſoient paſſez.

Pour raiſonner juſte ſur la nature des vuidanges, & pour y apporter du remede lors qu'elles ſe dérangent, il faut examiner deux choſes, leur quantité, & leur qualité.

Sur la quantité des vuidanges on ne peut rien ſtatuer de ſûr, non plus que ſur leur durée, les unes en ont plus, les autres en ont moins, cela dépend de leur temperament, & de leur bonne ou mauvaiſe ſanté; & la même femme en aura plus dans une coucheque dans une autre. Ce que l'on peut dire de certain, c'eſt qu'elles coulent en plus grande abondance les premiers jours, & que par la ſuite elles vont toûjours en diminuant, juſqu'à ce qu'elles ſoient entierement ceſſées. Mauriceau veut qu'elles ſoient plus abondantes quand l'enfant eſt gros; la raiſon eſt que l'arriere-faix ayant auſſi plus de groſſeur, & les vaiſſeaux qui le joignent à la matrice étant auſſi plus gros, lors qu'il vient à s'en ſeparer, ils verſent plus de ſang. On convient de ce fait, qui eſt que la perte de ſang en eſt plus grande; mais ce ſang perdu par cette ſeparation, n'eſt pas regardé comme vuidanges, qui ne ſont proprement priſes que pour ce qui s'écoule pendant les couches. On obſerve que les femmes qui ont eu des pertes de ſang pendant leurs groſſeſſes, ou leurs accouchemens, ont leurs vuidanges en moindre quantité: donc contre le ſentiment de Mauriceau, celles

qui ont verſé beaucoup de ſang au tems de la ſeparation de l'arriere-faix, doivent auſſi les avoir en moindre quantité.

La qualité des vuidanges diverſifie ſuivant les tems de la couche : dans le moment de la couche, le reſte des eaux qui n'étoit pas ſorti par la rupture des membranes, ſuit l'enfant ; & après par la ſeparation de l'arriere-faix, il ſort plus ou moins de ſang, ſelon la groſſeur des vaiſſeaux qui le joignoient à la matrice : enſuite la matrice reprenant ſon volume ordinaire, ces vaiſſeaux ne verſent pendant deux jours qu'une ſeroſité ſanglante, & qui peu à peu devient blanchâtre, il s'y mêle une humidité qui ſuinte & tranſude de la ſubſtance de la matrice, ce qui fait qu'elle diminuë en groſſeur à meſure qu'elle ſe débarraſſe des humiditez dont elle étoit abreuvée. Enfin ces vuidanges ſont preſque toutes blanches, & ſemblables à du lait trouble. L'opinion reçuë de tout le monde, eſt que ces dernieres vuidanges ſont veritablement du lait, qui à celles qui ne veulent point être nourrices, prend ſon cours par la matrice. Mauriceau prétend que ceux qui ſont dans cette opinion, ſont dans l'erreur, parce qu'il n'y a point de chemin qui puiſſe conduire le lait des mammelles à la matrice. Si on prétendoit que tout le lait que la femme vuide pendant ſes couches, dût paſſer par les mammelles pour venir à la matrice, il auroit raiſon. On ſçait bien qu'il n'y a point de vaiſſeau qui puiſſe l'y porter, & que ces anaſtomoſes de la veine mammaire avec l'épigaſtrique, ſont imaginaires ; mais il faut qu'il convienne auſſi que le lait peut être porté à la matrice par la voye de la circulation.

C'eſt en vain que pluſieurs Anatomiſtes dont j'ai été du nombre, ſe ſont efforcez de chercher

un chemin qui allât des mammelles à la matrice, il n'y en a point, & il ne doit point y en avoir, pour des raiſons que je rapporterai ailleurs. Voici comment cela ſe fait, peu de tems après l'accouchement la matiere chileuſe & laiteuſe mêlée avec le ſang, ſe porte par la circulation aux mammelles, lieu deſtiné pour la recevoir ; elle les emplit juſqu'au troiſiéme jour ; alors étant très-pleines, elle cauſe une fiévre qu'on appelle fiévre de lait ; & la matiere laiteuſe ne pouvant plus y être reçuë étant trop pleines, elle regorge dans la maſſe du ſang, & circulant avec elle, & trouvant les glandes & les poroſitez de la matrice encore ouvertes, elle s'échape, & ſort par les vuidanges, & ne ſe ſepare plus par les glandes des mammelles. Cette évacuation dure autant que les poroſitez de la matrice lui permettent de s'échaper ; & elle finit quand elles ſont entierement fermées. Le lait contenu dans les mammelles s'y reſout par la chaleur, & ſe diſſipe peu à peu par la tranſpiration : une partie de la ſeroſité s'échape quelquefois par le mammelon, & le plus groſſier cauſe ſouvent des abſcès pour peu qu'on y ſente du froid.

Quand on eſt obligé d'ouvrir une femme morte étant groſſe, on trouve tous les vaiſſeaux qui arroſent la matrice pleins d'un ſang noir & groſſier, ayant de la peine à remonter à la maſſe par ſa peſanteur, y ſéjourne plus de tems qu'il ne devroit. Ce ſang n'eſt pas celui que la femme perdoit tous les mois par les menſtrues, comme quelques-uns ſe le ſont imaginez, c'eſt celui qui revient de l'enfant, dont le plus ſubtil & le meilleur a été employé pour ſa formation & ſa nourriture, & qui empliſſant ces vaiſſeaux, ſe dégorge avec abondance dans le moment que l'arriere-faix ſe détache de la matrice.

De toutes les saignées que l'on fait pendant la grossesse, le sang n'en est jamais beau, parce que l'enfant consommant le plus pur, il ne reste plus dans les veines que la lie & la boüe du sang; mais quand pendant les couches les vuidanges ont eu leurs cours ordinaire, ce même sang se trouve purifié de toutes sortes d'immondices, & rétabli dans son état naturel. Ce qui prouve ce que je dis, c'est que si on est obligé de saigner une femme deux mois après ses couches, le sang qu'on lui tire est vermeil, & de bonne consistance, & très-differend de celui qu'on lui a tiré pendant sa grossesse.

Les utilitez que les femmes tirent des vuidanges, sont considerables, puis qu'elles purifient leur sang, & qu'elles les mettent en état de joüir d'une bonne santé: & l'on voit beaucoup de femmes qui se portoient beaucoup mieux quand elles faisoient un enfant tous les ans, qu'elles n'ont fait quand elles ont cessé d'en faire. C'est une espece de coutume de purger les femmes six semaines après leurs couches, mais elle ne doit pas être generale; celles dont les vuidanges n'ont pas suffisamment coulé, & qui d'ailleurs ont quelques infirmitez, doivent être purgées; mais celles qui les ont eues en quantité suffisante, & qui se portent bien, peuvent éviter la purgation.

Quand j'ai dit que les vuidanges doivent couler pendant quinze ou vingt jours, & quelquefois davantage, j'entens des femmes qui sont accouchées à terme, & non pas de celles qui ont avorté à deux, trois & quatre mois, celles-là n'en doivent avoir qu'à proportion de la grosseur de leur enfant, parce qu'ayant moins sejourné dans la matrice, il a moins alteré la masse du sang, en ayant moins pris pour sa nourriture.

On finit cet article par un conseil qu'on donne

aux femmes, de ne point s'abandonner si-tôt aux careſſes de leurs maris, parce que cette action mettant en mouvement la matrice, qui n'eſt pas encore affermie, peut cauſer des peſanteurs & des deſcentes de matrice; & de plus, c'eſt que ſi elle devenoit groſſe; n'étant pas parfaitement purifiée, l'enfant qu'elle feroit auroit le ſort de ceux qui ſont formez dans le tems des ordinaires, qui eſt d'être infirme & galeux; c'eſt pourquoi toutes les femmes, tant pour leur propre interêt, que pour celui des enfans qui pourroient venir, doivent s'éloigner de leurs maris juſqu'à ce qu'elles ſoient entierement quittes de leurs vuidanges.

CHAPITRE IX.

De la ſuppreſſion des vuidanges.

AUtant de bien que l'évacuation des vuidanges fait aux femmes nouvellement accouchées, autant de mal leur arrive-t-il quand elles ſont ſupprimées. Tout le monde convient, & on le voit en effet, que la ſuppreſſion des vuidanges eſt l'accident le plus dangereux qui puiſſe arriver à la femme après ſon accouchement, principalement ſi dans les premiers jours, qui eſt le tems où elles doivent couler abondamment, elles s'arrêtent entieremeut.

Il eſt certain que la ſuppreſſion des ordinaires aux femmes, eſt une maladie très-fâcheuſe; mais celle des vuidanges eſt plus dangereuſe, parce qu'elle eſt plus preſſante, & que les accidens qu'elle cauſe ſont plus violens, & qu'elle demande d'être plus promptement ſecouruë. L'inflammation & la tenſion du bas ventre ſurvient, cauſées par des humeurs retenuës qui s'échaufent

& ſe corrompent : la ſiévre, le mal de tête, la douleur aux mammelles, la difficulté de reſpirer, les palpitations de cœur, les ſincopes, les convulſions, & beaucoup d'autres accidens, ſont des effets de la ſuppreſſion des vuidanges, qui ne manqueroient pas de donner la mort, ſi une femme, dans un ſi miſerable état, n'étoit promptement ſecouruë.

C'eſt ordinairement quelque forte paſſion qui cauſe cette ſuppreſſion, un emportement, une peur, un ſaiſiſſement, une triſteſſe cauſée par quelque nouvelle qu'elle aura appriſe, peut ſupprimer les vuidanges ; c'eſt pourquoi on ne doit jamais rien dire de fâcheux à la femme en couche. Si ſon enfant meurt quelques jours après ſa naiſſance, s'il arrive quelque malheur dans la famille, on ne doit point lui apprendre qu'après ſes couches. On prétend que les odeurs ſont pernicieuſes dans ce tems-là ; c'eſt ce qui fait que chez les Princeſſes & les Dames de qualité, on ne permet point d'entrer dans la chambre de l'accouchée à celles qui ſont parfumées. Chez Madame la Dauphine, l'Huiſſier avoit ordre de ſentir toutes les Dames qui ſe preſenteroien t pour entrer, & de renvoyer celles qui avoient des odeurs, ou des fleurs.

Il n'eſt pas facile de procurer l'évacuation des vuidanges auſſi-tôt que l'on voudroit, mais voici la conduite qu'on doit tenir : Il faut que la femme obſerve un grand repos, qu'elle parle le moins qu'elle pourra, qu'elle ſoit couchée ſur le dos, & couverte juſques ſous le menton, qu'elle ſe plaigne plûtôt du chaud que du froid, qu'on lui donne quelque potion faite avec le ſyrop de capillaires, l'huile d'amandes douces, & le jus d'oranges bigarades ; qu'elle ne vive que de gêlée & de boüillons, que ſa ptiſane ſoit aperitive,

faites avec de racines de chicorée, de chiendent & d'asperges, qu'elle ne la boive point froide, que de tems en tems on mette dans un verre de sa ptisane une once de syrop de capillaires, qu'on lui donne souvent des lavemens qui puissent attirer les humeurs par en bas, dans lesquels entrera le miel mercurial, qu'on lui étuve les parties basses d'une décoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'asperges, & la graine de lin, que de cette décoction on en fasse des conjections dans la matrice, que du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les pouvoir passer par le tamis, on en fasse un cataplasme, auquel on ajoûtera l'axonge de porc, qu'on le mette chaudement sur le bas ventre, en le rechauffant de tems en tems dans la même décoction ; qu'on fasse de fortes frictions le long & en dedans des cuisses & des jambes ; & enfin qu'on applique de grosses ventouses sur le plat des cuisses, le plus haut que faire se pourra.

Tous ces remedes sont bons, mais la saignée est le plus puissant de tous, parce qu'elle évacuë en un instant une partie du sang & des humeurs qui font tous ces desordres : c'est donc par où il faut commencer, & la réïterer, autant de fois que la maladie le demandera. L'usage ordinaire est de saigner du pied dans ces sortes d'occasions. Si un Accoucheur avoit autrefois proposé la saignée du bras, tout le monde se seroit revolté contre lui, dans l'opinion où on étoit, que c'étoit vouloir faire mourir une femme que de la saigner du bras dans ses couches ; mais Mauriceau plus hardi que les autres, la propose, & prétend qu'il faut débarasser les parties superieures avant que d'aller aux inferieures. Il faut donc que la saignée du bras précede celle du pied, & il en

rapporte plusieurs raisons auſquelles je vous renvois ; mais comme l'intention & l'effet qu'on attend de la saignée, n'est que pour diminuer la plenitude, soit du bras, ou soit du pied, il la faut faire, & la réiterer autant de fois qu'il en sera besoin.

Comme il n'y a point de regle generale qu'elle n'ait son exception, on a vû des femmes qui n'ont eu pendant leurs couches que très-peu de vuidanges, & qui n'en ont pas été notablement incommodées. Quand il survient un cours de ventre, ou des sueurs en abondance pendant la couche, ces évacuations peuvent suppléer à celle des vuidanges ; c'est ce qui fait que celles-là les ont en moindre quantité que les autres.

CHAPITRE X.

De l'inflammation de la matrice.

NOus avons dit dans le Chapitre précedent que l'inflammation de la matrice étoit un des accidens causé par la suppression des vuidanges, & il est vrai ; mais la matrice peut s'enflammer par plusieurs autres causes, qu'il faut examiner pour pouvoir y apporter le remede convenable. Une chute, un coup qu'elle aura reçu, un mauvais travail, ou un morceau de l'arriere-faix resté dans la matrice, peut y causer une inflammation. Si la Garde par trop de compresses a trop pressé la matrice, ou qu'un enfant trop gros, en poussant pour sortir, l'ait meurtrit, il s'en ensuit une inflammation, qui doit être regardée comme une maladie très-dangereuse. Ceux qui croyent à la sympatie, ne veulent pas qu'on jette l'arriere-faix derriere le feu ; il est aisé de les satisfaire, & on le doit, car s'il arrivoit inflammation

mation à la matrice, quand même on en verroit la veritable cauſe, ils n'en accuſeroient point d'autre.

L'inflammation de la matrice ne ſe fait que trop connoître par la fiévre, & par la douleur; la peſanteur & la tenſion qui ſe font ſentir à cette region, & qui ſe communiquent aux parties voiſines, comme à la veſſie par la difficulté d'uriner qu'elle y cauſe, & au rectum, en empêchant la ſortie des excremens; elle eſt ſouvent accompagnée de hoquets, vomiſſemens, délires, & pluſieurs autres accidens qui quelquefois conduiſent à la mort.

C'eſt une regle generale de guerir toutes les maladies par leurs contraires. A celles où il y a de la chaleur il y faut des remedes rafraîchiſſans: elle ne vivra que de boüillons peu nourriſſans, faits avec veau & volailles, dans leſquels on mettra les herbes rafraîchiſſantes, ſçavoir la laituë, le pourpier, la chicorée, la bouroche, & l'oſeille: elle ne boira que de la ptiſane faite avec les racines de chicorée, fraiſiers, chiendent, orge & regliſſe: on mettra de tems en tems une once de ſyrop de nenuphar dans un verre de ſa ptiſane; & on pourra lui faire prendre quelques verres d'émulſions faites avec les ſemences froides, l'eau d'orge, & le ſyrop violat. Il faut lui tenir le ventre libre par des lavemens ſimplement anodins, & lui faire obſerver un grand repos.

La ſaignée eſt un puiſſant remede pour appaiſer l'inflammation de la matrice, c'eſt pourquoi c'eſt par elle qu'il faut commencer, & la réiterer ſans perdre beaucoup de tems. Mauriceau veut que l'on ſaigne du bras une ou deux fois, avant que d'en venir à celle du pied; mais comme l'intention pour laquelle on ſaigne, n'eſt que pour ôter la plenitude du ſang & des humeurs,

l'une ou l'autre la vuident également. En France on ſaigne toûjours du bras, & rarement du pied; & en Eſpagne toutes les ſaignées ordinaires ſe font du pied, & il faut être à l'extrêmité quand on ſaigne du bras. Les uns & les autres ont leurs raiſons pour la pratiquer ainſi, & ils s'en trouvent bien.

Le principal point pour parvenir à la cure de cette maladie, c'eſt de tenir un milieu entre les remedes dont on ſe ſert. Il ne faut point ſe ſervir de remedes qui ont de l'aſtriction, parce qu'ils pourroient ſupprimer les vuidanges qui coulent toûjours un peu, & qui ne laiſſent pas de dégager la partie. Les remedes rafraîchiſſans y ſont bons, mais il ne faut pas qu'ils le ſoient par excès, car ils pourroient trop repercuter, & ils empêcheroient la tranſpiration. Les remedes qu'on donne ordinairement pour provoquer les vuidanges n'y conviennent point, car l'affluence des humeurs à la matrice, en augmenteroit encore l'inflammation.

On défend ſur tout les purgatifs, non ſeulement dans cette maladie, mais encore dans toutes celles où la matrice eſt attaquée, parce qu'on a remarqué qu'au lieu de vuider les humeurs qui cauſent l'inflammation, ils en déterminent d'autres à ſe jetter ſur la partie. Et s'il eſt vrai que la ſaignée ne puiſſe point faire de mal aux femmes qui approchent du tems de leurs menſtrues, & que les purgatifs ſont très-préjudiciables, à plus forte raiſon doit-on les éviter dans une maladie de la matrice; c'eſt pourquoi il faut avoir recours à la ſaignée qui peut ſoulager, & non pas à la purgation qui peut nuire.

CHAPITRE XI.

Le moyen de faire tarir le lait à celles qui ne veulent pas être nourrices.

SI les femmes rempliſſoient bien leur devoir, elles ſeroient toutes nourrices pour pluſieurs raiſons que je dirai à la fin du ſixiéme Livre de ce Traité ; mais aujourd'hui non-ſeulement les Dames de qualité, mais encore les Bourgeoiſes, & les femmes des moindres Artiſans, ont perdu l'habitude de nourrir leurs enfans ; c'eſt ce qui les oblige d'avoir recours aux remedes pour faire évader leur lait, dont le meilleur eſt de n'en point faire ; c'eſt de tenir chaudement le ſein, en le garniſſant de pluſieurs linges ou petits matelats, qui empêchent qu'il ne ſoit frapé ni de l'air, ni du froid.

Rien ne peut empêcher le lait de ſe porter aux mammelles après l'accouchement : c'eſt une loy naturelle dont aucune femme ne peut être diſpenſée. Dès le premier jour de la couche le ſein commence à faire de la douleur, & à groſſir par le lait qui y vient ; & le troiſiéme jour il s'y porte en telle abondance qu'il donne la fiévre ; & c'eſt un abus de croire qu'un linge trempé dans quelque liqueur appliqué ſur le ſein, ſoit capable de changer le cours ordinaire de la nature ; neanmoins quoique le Chirurgien ſoit perſuadé du peu d'effet de ces remedes, il ne peut pas ſe diſpenſer d'en faire pour contenter les femmes entêtées, qui s'imagineroient qu'on les neglige, & qui ſe plaindroient hautement du Chirurgien, ſi dans la ſuite il leur arrivoit quelque accident au ſein ; c'eſt pourquoi il pourra ſe ſervir du cerat

& du populeum par égales parties mêlées enſemble, dont il couvrira un morceau de papier broüillart, & qu'il appliquera ſur le ſein. La lie de gros vin en forme de cataplaſme y convient; & le commun uſage des Sages-femmes, eſt de tremper un linge dans du verjus tiede où l'on aura mis une pincée de ſel commun, & de l'appliquer ſur le ſein.

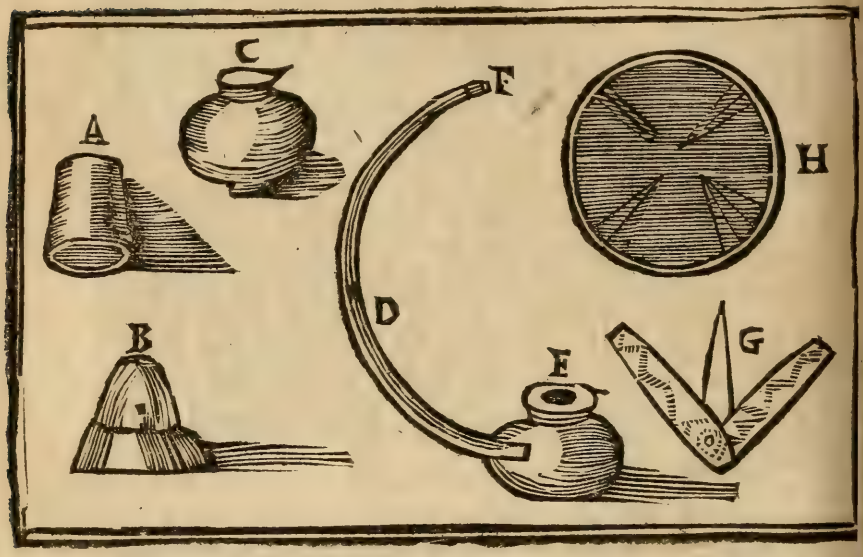
Quelque ſoin que l'on prenne pour empêcher que le lait ne ſe porte aux mammelles avec trop d'abondance, & quelque remede que l'on faſſe pour faire évader celui qui s'y eſt porté, on ne peut pas toûjours y réüſſir; ſouvent une partie du plus ſereux s'échape par les poroſitez du mammelon, ou ſe diſſipe par la tranſpiration; & le plus groſſier reſtant dans les glandes, rend le ſein dur & douloureux; ce qui cauſeroit un abſcès ſi l'on ne faiſoit des remedes capables de reſoudre & diſſiper ce lait endurci & arrêté dans les mammelles. On ſe ſervira d'abord de cataplaſmes anodins faits avec le lait, la mie de pain, les jaunes d'œufs & le ſafran, enſuite on y mettra les quatre farines à la place de la mie de pain, & on y ajoûtera le miel. Il y en a qui font un petit cataplaſme avec le miel, les jaunes d'œufs, & le gros vin. J'en ai vû de bons effets; mais le meilleur de tous, c'eſt de faire cuire de la ciguë dans l'urine, la mettre ſur le ſein, & le couvrir d'une compreſſe trempée dans cette urine. J'ai vû avec ce remede fondre des glandes endurcies, qu'on ſoupçonnoit être des cancers. Pendant l'uſage de ces remedes il faut tenir le ventre libre, procurer l'évacuation des vuidanges, obſerver un grand repos, & un regime de vivre très-exact, ne prenant ni boüillons, ni potages, & ne mangeant qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour ne pas mourir de faim.

La plus grande partie des femmes ne ſont pas plûtôt délivrées de cette incommodité, qu'elles ne font plus de reflexion ſur le bonheur d'en être gueries ; elles ſe chagrinent au contraire de voir leur ſein flaſque & molaſſe, & elles demandent des remedes pour l'affermir, & lui rendre ſa premiere fermeté, ne prévoyant pas que les remedes aſtringens, dont il faut ſe ſervir pour cet effet, y peuvent être très-préjudiciables en empêchant la tranſpiration ; c'eſt pourquoi il ne faut pas trop condeſcendre à leur impatience & à leur volonté ; il ne faut leur permettre que des remedes qui ne puiſſent pas préjudicier à leur ſanté, comme la friction d'huile de gland, à laquelle toutes les Gardes d'Accouchées ont beaucoup de foy ; on peut auſſi leur ordonner de tremper des linges dans de l'eau de mirthe, & les mettre ſur le ſein, qui eſt un remede innocent, & qui répond à leur intention.

Parlant ici des maladies qui arrivent quelquefois aux mammelles, nous avons trouvé à propos de rapporter dans le Chapitre ſuivant, partie de ce que nous en avons déja dit dans nôtre Cours d'Operations de Chirurgie, afin de n'être pas obligé de recourir à deux differens Livres en traitant d'un même ſujet.

CHAPITRE XII.

Du mammelon écorché, & des apoſtêmes des mammelles.



LEs mammelles qui ſont un des principaux ornemens de la femme, & qui ſont neceſſaires pour la nourriture de l'enfant, ne ſont pas plus exemtes de maladies, & ne ſont pas moins ſoumiſes à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il eſt ſouvent obligé d'y faire des operations très-cruelles.

On diſtingue les maladies qui y arrivent, & les operations qu'elles demandent en deux, ſçavoir en celles du mammelon, & en celles de la mammelle.

Le mammelon eſt cette éminence qui ſort du milieu de la mammelle, où aboutiſſent tous les tuyaux lactez, qui verſent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon eſt trop petit,

l'enfant a de la peine à le prendre, & ne fait que chifoner ; & s'il eſt trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant, & il a de la peine à le ſuccer; mais pour le choiſir d'un volume mediocre & proportionné, il doit être de la groſſeur d'une noiſette, & un peu plus long, afin que l'enfant le tenant entre ſon palais & ſa langue, en puiſſe recevoir le lait avec plus de facilité, pour le peu qu'il le ſucce. Les pertuits par où ſort le lait ne peuvent être trop ouverts pour laiſſer ſortir le lait, avant que l'enfant ait beſoin de teter ; ni trop ſerrez, ou trop petits, ce qu'on appelle être de dur trait, pour ne pas fatiguer l'enfant par les efforts qu'il feroit pour exprimer le lait ; il faut que ces trous ſoient médiocrement dilatez, afin que retirant l'enfant auſſi-tôt qu'il a lancé le teton, on voye le lait rayer par pluſieurs tuyaux, comme feroit un arroſoir. Quand le lait ſort de cette maniere, l'enfant ne fait qu'avaler ſans avoir la peine de teter. Ces qualitez jointes à beaucoup d'autres, font une bonne nourrice.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices, le mammelon a de la peine à ſe former ; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient, il le lâche auſſi-tôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez avancé en dehors, & c'eſt ce que les femmes appellent n'avoir pas encore la corde rompuë, parce qu'il ſemble être retenu par une petite corde. Le moyen de le former, c'eſt de faire teter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le ſien nouvellement né, embouchera mieux le mammelon ; ou bien de le faire teter par la Garde, ou par une de ces femmes qui ſont dans l'habitude de faire les bouts aux nouvelles accouchées. On mettra enſuite ce petit chaperon marqué *A.* fait de buis, & figuré comme un dez que les femmes mettent

dans leurs doigts quand elles veulent coudre ; cave dans ſon milieu pour recevoir le mammelon, & percé dans ſon bout & à ſes côtez, pour laiſſer ſortir le lait qui ſe peut échaper. Ce chaperon qu'on ôte ſeulement dans le tems qu'on veut donner à teter, eſt propre pour former le mammelon. Cet autre marqué *B.* eſt encore plus commode, parce qu'il a un bord comme un chapeau qui empêche qu'il ne bleſſe la mammelle.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas du lait ſuffiſamment pour les nourrir, ſuccent le mammelon avec tant de violence, qu'il y vient des fentes & des crevaſſes à la baſe, où il ſemble ſe vouloir ſeparer de la mammelle. Ce malheur eſt arrivé à pluſieurs des Nourrices du feu Roy ; à celles qui n'avoient pas aſſez de lait pour contenter ſa faim, il leur mordoit les bouts jusqu'au ſang ; & comme elles ne pouvoient pas y reſiſter, on étoit obligé d'en changer ſouvent. Heureuſement il ſe trouva Madame Ancelin, native de Monteſſon, qui ayant du lait en abondance, s'eſt trouvée la ſeule qui ait pû ſatisfaire au grand appetit de ce Prince. Elle l'a nourri pendant ſeize mois, & juſqu'à ce qu'il ait été en état d'être ſevré : ainſi c'eſt elle qui a donné le fondement à cette forte ſanté qu'il a preſque toûjours euë pendant le cours de ſa vie.

Souvent après les couches le lait ſe porte avec affluence dans les mammelles, s'y caille & s'y durcit ; ce qui peut venir de ce que la femme aura ſenti du froid, ou de ce qu'elle aura trop tôt découvert ſon ſein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelque habillement qui l'aura trop preſſée ; c'eſt en quoi les femmes ne ſçauroient trop ſe précautionner. Il faut qu'elles tiennent leur ſein bien couvert de linges matelaſſez, parce que la

chaleur empêche le lait de se grumeler, & lui ouvre les routes qu'il doit prendre pour sortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il y a obstruction dans les glandes du sein, quand elles auront été trop long-tems sans donner à teter, ou quand le froid les aura saisies, elles disent pour lors qu'elles ont le poil; & cette indisposition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures, & plus. Lorsque le mal vient d'obstruction, il faut faire un liniment sur le sein d'huiles d'amandes douces, & se servir de petits cataplasmes anodins & émolliens : si c'est de l'excessive quantité du lait, il y faut remedier par la saignée, & par la diete; si le froid en est la cause, il faut par la chaleur reparer le desordre qu'il a fait.

C'est au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le sein, où par son séjour il ne manqueroit pas de causer un abscès. Il y a deux manieres pour l'en faire sortir, ou insensiblement, ou sensiblement.

Insensiblement, c'est-à-dire, par resolution, en se servant de cataplasmes doux, émolliens & resolutifs : si ces premiers ne réüssissent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines, & la terre cimolée cuite dans l'hydromel, y ajoûtant l'huile rosat.

Sensiblement en faisant sortir le lait par le mammelon. On propose pour cela trois moyens; l'un de se servir d'une petite ventouse de terre *C.* dont l'ouverture n'en sera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon. On la plonge dans de l'eau boüillante, d'où on la retire quand elle est échauffée pour l'appliquer sur le sein; le mammelon étant dans son ouverture, elle s'y attache, & après qu'on la couverte d'un linge

bien chaud, on la laiſſe emplir de lait, & on la leve enſuite pour la vuider, & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expedient eſt de ſe faire teter par une femme ſainte & nette, qui ayant remplir ſa bouche de lait, le crache pour recommencer à le ſuccer ainſi juſqu'à ce que le ſein ſoit vuide. Le troiſieme moyen eſt de ſe teter ſoi-même avec cet inſtrument *D.* appellé *tetine*. Si une femme trouve que la petite ventouſe n'eſt pas commode, ou que la teteuſe lui fait trop de douleur, elle ſe pourra teter avec cet inſtrument de verre appliqué ſur le mammelon, par ſon extrêmité la plus large *E.* la femme ayant dans ſa bouche le bout du col marqué *F.* de la même machine; de cette maniere elle ſe fera moins de douleur, & elle continuera juſqu'à ce que le ſein ſoit entierement deſempli.

Si malgré tous ces expediens le lait ſéjournoit dans la mammelle, il ne manqueroit pas d'abſceder, à quoi il eſt d'autant plus ſujet, que peu de changement ſuffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mammelle une ouverture avec la lancette *G.* auſſi-tôt qu'on y ſent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cauſe du deſordre dans une partie auſſi délicate & auſſi ſenſible.

C'eſt une erreur de bonne femme que de croire qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du ſein. On trouve des femmes aſſez obſtinées pour ne le vouloir pas ſouffrir; il les faut pour lors laiſſer ſe gouverner ſelon leur caprice. Elles payent ſouvent bien cher leur entêtement, car outre qu'elles ſouffrent plus long-tems en attendant que le pus ronge la peau pour ſe donner iſſuë, c'eſt qu'au lieu d'un trou que feroit la lancette, ils'en fait quelquefois cinq ou ſix qui met-

tent un ſein dans un pitoyable délabrement ; & alors elles ont lieu de ſe repentir de leur obſtination.

Mais quand une femme eſt ſoumiſe à ſon Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette enveloppée d'une petite bande de linge, qui ne laiſſe de découvert de la lame qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour faire l'inciſion, laquelle ne doit être que deux fois longue comme celle d'une ſaignée, pour évacuer ſeulement la matiere. On ne ſe ſert point de tentes à ces ſortes d'abſcès, il ſuffit de l'emplâtre *H.* coupé en croix de Malte, qu'on releve autant de fois qu'il y a de nouvelle matiere à faire ſortir. Pour moi après que l'ouverture eſt faite, j'uſe toûjours d'un pareil emplâtre, que je compoſe avec l'onguent divin étendu ſur un morceau de cuir, dont je couvre tout le ſein, & je m'en ſuis très-bien trouvé. La malade ſe peut panſer elle-même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'eſſuyer, & le rechauffant avant que de le remettre. Trois ou quatre emplâtres renouvellez de tems en tems, amolliſſoient les duretez, & conduiſoient à une parfaite gueriſon.

Fin du quatriéme Livre.

TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE CINQUIE'ME.

Ce qu'il faut faire aux enfans nouveaux nez.

NOUS avons juſqu'à preſent employé tous nos ſoins pour conſerver la mere : dans le ſecond Livre de ce Traité nous avons dit comment il falloit qu'elle ſe gouvernât dans ſa groſſeſſe, pour la conduire heureuſement juſqu'au moment que l'Auteur de la Nature lui a impoſé pour ſon accouchement : dans la troiſiéme nous avons montré comment il falloit la ſecourir dans tous les differens accouchemens, ſoit naturels, ſoit laborieux ; & dans le quatriéme nous l'avons inſtruite des moyens de ſe garantir des malheurs qui accompagnent ordinairement les couches ; ainſi nous n'avons rien oublié de ce qu'il y avoit à faire devant, durant & après l'accouchement.

Il faut à preſent ſecourir l'enfant qui n'en a pas moins beſoin que ſa mere en avoit dans le tems

de ſes douleurs. Par les cris qu'il jette auſſi-tôt qu'il eſt né, il demande du ſecours ; il y auroit de la cruauté à le lui refuſer ; & il periroit bien-tôt après ſa naiſſance, ſi on l'abandonnoit dans le triſte état où il ſe trouve. Il faut donc le ſecourir, & après avoir délivré ſa mere, & la laiſſant goûter le repos dont elle a beſoin après avoir long-tems ſouffert, donner toute ſon attention à l'enfant : c'eſt ce que nous allons montrer dans ce cinquiéme Livre, qui dans les quatorze Chapitres qu'il contient, nous inſtruira des plus preſſantes neceſſitez dont il a beſoin d'être ſecouru, pour pouvoir joüir en bonne ſanté d'une vie qu'il vient de recevoir du Createur.

CHAPITRE PREMIER.

Comment il faut lier & couper le cordon.

UN enfant n'eſt pas plûtôt né qu'il doit un tribut à la Chirurgie ; il faut qu'il ſouffre d'abord une de ſes operations, ſans quoi il ſeroit en danger de perir peu de jours après ſa naiſſance. A peine voit-il le jour, qu'il implore le ſecours du Chirurgien, afin qu'il lui lie & lui coupe le cordon umbilical. Le beſoin que nous avons d'une telle operation en venant au monde, prouve la neceſſité de l'art qui nous enſeigne à la pratiquer, puiſque ſans elle, auſſi-tôt que nous commencerions à reſpirer, nous ſerions obligez de rendre incontinent après les derniers ſoupirs.

Tous les Accoucheurs ne conviennent pas du tems qu'il faut faire cette ligature ; les uns veulent qu'on délivre la femme avant que de la faire, prétendant que ſi l'on differe, la matrice commençant à ſe reſſerrer auſſi-tôt que l'enfant eſt

ſorti, on a pour lors plus de peine à avoir l'arriere-faix. Ceux qui font cette ligature avant que de délivrer la mere, alleguent pour leurs raiſons, que par la ſeparation de l'arriere-faix d'avec la matrice, l'enfant pourroit perdre beaucoup de ſang, ſi on n'en arrêtoit promptement le cours par cette ligature. Les raiſons des uns & des autres ſont bonnes, mais on ne peut pas preſcrire poſitivement lequel des deux partis on doit prendre; car ſi après l'enfant ſorti l'Accoucheur s'apperçoit que l'arriere-faix ſoit détaché, il faut qu'il l'ait au plûtôt; mais s'il le ſent encore attaché, il faut qu'il faſſe la ligature du cordon ſans differer.

La raiſon qui doit déterminer à ne point perdre de tems pour faire cette ligature, c'eſt que l'Anatomie nous apprend que le ſang eſt porté de la mere à l'enfant par la veine umbilicale, & qu'il retourne de l'enfant à la mere par les arteres du même nom; ce qui eſt manifeſte par le battement qu'on ſent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond aux mouvemens du cœur de l'enfant: ainſi par le retardement de la ligature, l'enfant pourroit perdre tout ſon ſang, parce que les arteres le portant ſans ceſſe vers le placenta, d'où il ſe peut échaper par les mêmes embouchures par où il repaſſoit à la mere, & n'en recevant plus de nouveau par la veine umbilicale pour remplacer celui qui ſe vuideroit, il ne faudroit pas que cette iſſuë reſtât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette operation qu'on nomme *Embrionskie*, dérive d'Embryon, qui ſignifie *enfant*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce qu'elle conſiſte à faire la ſection du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître. Cette operation quoique des plus ſimples de la Chirurgie, de-

mande neanmoins toute l'application de celui qui la fait, parce qu'elle eſt accompagnée de circonſtances eſſentielles qui ſont très-délicates, puis qu'on a vû mourir pluſieurs enfans faute de l'avoir bien faite. Voici la maniere de s'en bien aquitter.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou ſix doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir enſemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faiſant la ligature. De ces fils ainſi apprêtez on lie le cordon à deux travers de doigts près le nombril de l'enfant; & on fait un double nœud d'abord, puis retournant le fil de l'autre côte, on y fait encore un ſemblable nœud, qu'on recommence une troiſiéme fois pour plus grande ſureté, enſuite on coupe avec des ciſeaux ce cordon à un doigt en deça de ſa ligature; enſorte qu'il ne reſte de ce cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigts.

Cette ligature doit être mediocrement ſerrée; car ſi elle l'étoit trop, elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin; c'eſt pourquoi on prend ordinairement du gros fil. Il ne faut pas auſſi qu'elle ſoit trop lâche, de crainte que le ſang ne s'échape, ce qui cauſeroit la mort à l'enfant avant qu'on ſe fût apperçu de cet écoulement, parce qu'alors il ſe trouve emmailloté: & cela n'eſt arrivé que trop ſouvent. On obſerve donc un milieu entre ces deux extrêmitez, & on examine aprés la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne ſort point de ſang, ce qui prouve que l'operation eſt bien faite.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de

beurre frais pour en enveloper circulairement ce reſte de cordon lié, puis le relevant en haut, on le couche ſur une petite compreſſe dont on aura garni le ventre de l'enfant, on en met une ſeconde ſur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigts, qui fait le tour du corps de l'enfant.

Quelquefois ce cordon venant à ſe deſſecher, fait que la ligature n'eſt pas aſſez ſerrée, & qu'il en ſort quelques gouttes de ſang par les differentes impulſions de celui de ces arteres qui fait toûjours des efforts pour reprendre ſon ancienne route; en ce cas il faut reſſerrer la ligature; c'eſt pourquoi le Chirurgien ne doit pas la premiere fois couper les fils proche des nœuds; au contraire, il les laiſſera aſſez longs pour en faire encore quelques-uns quand la neceſſité le requerera.

Lorſque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer, il abandonnera le reſte à la Nature qui aura ſoin de ſeparer ce cordon, ce qu'elle acheve en ſept ou huit jours; & on doit toûjours le laiſſer tomber de lui-même, & ne pas le tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop fort, & avant que ſes arteres ſoient entierement réünies & fermées, il n'y arrive une perte de ſang.

Il n'y a ſur cette operation que trop d'erreurs vulgaires, auſquelles le Chirurgien ne doit faire aucune attention. Quelques Sages-femmes prétendent qu'avant de faire la ligature de l'umbilic, il faut repouſſer dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon; cette pratique eſt pernicieuſe, & on ne doit point la ſuivre, vû que ce ſang refroidi par l'air, étant ordinairement grumelé, ſeroit capable de faire des obſtructions, & de ſe corrompre dans le corps de

de l'enfant. Il y en a d'autres qui assurent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il se rencontre de nœuds le long de ce cordon ; & elles ajoûtent que de ces nœuds, ceux qui sont rouges marquent les garçons, & les blancs les filles ; mais comme ces nœuds ne sont faits que pour la dilatation des vaisseaux qui sont plus pleins de sang en un endroit qu'en un autre, c'est un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme doit avoir, puisqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme accouchée à quarante-cinq ans, qu'à celui du premier enfant d'une autre accouchée à dix-huit ou vingt-ans. D'autres encore veulent qu'on fasse la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'est une fille, & très-éloignée quand c'est un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la generation ont du rapport avec ce cordon, & qu'elles seront dans la suite proportionnées à la mesure qu'on lui donne alors ; mais on ne doit avoir aucun égard à ces sortes d'opinions qui n'ont aucun fondement.

CHAPITRE II.

Comment l'enfant doit être nettoyé & emmailloté.

QUand un enfant vient au monde, il sort d'un lieu qui n'est pas fort propre. Pendant les neuf mois qu'il a séjourné dans la matrice, il s'est amassé une crasse blanchâtre, dont tout son corps est presque couvert, & qui mêlangée avec du sang sorti pendant l'accouchement, fait une saloperie fort dégoûtante, ce qui ne rend pas un enfant agreable dans cet état.

Auſſi-tôt que la ligature de l'umbilic a été faite, on envelope l'enfant dans une couche qu'on a chauffée pour cet effet, & la Sage-femme ou la Garde, ſi c'eſt un Chirurgien qui a fait l'accouchement, le prend & le porte auprés du feu pour l'y nettoyer de toutes les immondices qu'il a apporté en naiſſant, & pour l'emmailloter.

On prend environ une chopine de vin qu'on fait chauffer dans un poëlon, on y met un peu de beurre frais qu'on fait fondre avec le vin, & de ce vin tiede avec un morceau de linge, ou une petite éponge fine, on lave tout le corps de l'enfant; on commence par la tête, non-ſeulement parce que c'eſt le lieu où il y a plus de craſſe, où elle s'amaſſe à cauſe des cheveux, mais parce que c'eſt la partie la plus ſenſible au froid, & celle qu'il faut couvrir la premiere, & auſſi-tôt qu'elle eſt décraſſée, il faut la couvrir d'un beguin & d'un bonnet de laine, avant que de ſonger à nettoyer le reſte du corps.

Cette craſſe n'eſt proprement que la bourbe ou le limon des eaux dans leſquelles l'enfant nage pendant neuf mois, qui s'attachant à ſa peau, s'y épaiſſit par la chaleur du corps de l'enfant : elle n'eſt point produite par les alimens que la mere a mangé, ni cauſée par les ſemences tant de l'homme que de la femme, qui ne peuvent pas aller toucher le corps de l'enfant, puiſqu'il eſt envelopé dans ſes membranes.

Après avoir bien nettoyé l'enfant de toute cette craſſe, dont il y en a toûjours beaucoup dans les aînes & ſous les aiſſelles, on examinera avant que de l'emmailloter toutes les parties de ſon corps, pour ſçavoir ſi elles ſont bien proportionnées, s'il n'a apporté avec lui quelque défaut naturel, & ſi les ouvertures tant de l'anus que des autres parties, ſont comme elles doivent

Il y a beaucoup de femmes qui veulent qu'on frotte le visage & la gorge de l'enfant avec de l'huile de noix tirée sans feu, elles assurent qu'il en a pendant toute sa vie le tein plus beau, & la peau plus fine. En effet j'ai vû des enfans à qui on avoit fait cette ceremonie, qui avoient le tein fort beau ; mais je n'assurerai pas que ce secret soit immaquable.

Je n'entrerai point dans le détail de tous les linges necessaires pour emmailloter un enfant, ni de la maniere de s'en servir, il n'y a point de femmes qui n'en soit instruite ; je dirai seulement qu'on doit prendre garde de lui mettre les bras & les jambes en ligne directe ; qu'on ne doit point trop serrer ses bandes à l'endroit de la poitrine, pour lui laisser la liberté de la respiration ; que la bride de son beguin ne soit point serrée, & que sa têtiere soit droite pour ne lui pas faire pancher la tête plus d'un côté que de l'autre.

Il y a un ceremonial que les Gardes n'oublient point, & qu'elles ne manquent pas de pratiquer aussi-tôt que l'enfant est emmailloté, c'est de mettre deux pois au bas des joües, vers les angles de la bouche, & de les y appuyer, pour y former deux petits trous, qu'elles disent y demeurer toute la vie, quand on le fait au moment de la naissance, lorsque les chairs sont encore tendres ; ce qui est un trait de beauté, aux filles principalement. Mais ce qui est de plus avantageux pour les Gardes, c'est qu'elles ont la coutume de demander au pere de l'enfant un écu d'or pour lui en frotter les lévres, afin qu'elles soient vermeilles pendant toute sa vie ; & de fait elles en frottent les lévres de l'enfant, & elles mettent ensuite l'écu d'or dans leur poche, qu'elles disent être un droit attaché à leur Charge.

Il faut aussi-tôt que l'enfant est accommodé le

coucher, car il a besoin de repos après avoir fait autant d'efforts pour sortir de sa prison, & après avoir essuyé toutes les fatigues que la Garde lui a causé en l'emmaillotant ; il ne faut pas le coucher sur le dos, parce qu'il seroit contraint d'avaler la pituite qui se porte à sa bouche ; mais sur le côté, afin qu'elle puisse sortir par un des côtez de sa bouche. Il y en a qui lui font prendre quelques cuillerées d'huiles d'amandes douces, ou de syrop de capillaires, pour aider à la pituite de sortir ; mais cela ne fait que dégoûter l'enfant, & le procurer à vomir : il faut mieux lui donner de tems en tems un peu de vin sucré, tant pour la pituite, que pour fortifier son estomac, & le disposer à bien digerer la nourriture qu'on lui donnera.

Il y en a qui veulent qu'on donne à teter à l'enfant dès le premier jour de sa naissance ; & d'autres qui prétendent qu'on doit differer quelques jours ; cela dépend de la disposition où l'enfant se trouve. S'il est gros & gras, qu'il soit tranquille, & qu'il ne demande rien, il faut differer ; mais s'il est foible, & qu'il cherche de la nourriture, ce qu'on connoît par les mouvemens de ses lévres & de sa langue, & aussi par ses cris, il faut lui donner le teton. Il y auroit pour lors de la cruauté à lui refuser, ou à lui retarder ce dont il a tant de besoin.

Il s'amasse dans les intestins de l'enfant pendant qu'il est dans le ventre de sa mere, une humeur qui est de la couleur de la poix, & semblable en consistance à de la casse mondée, qu'on appelle *meconium*, & qu'il vuide peu de tems après sa naissance, Mauriceau veut que cette humeur soit une superfluité du sang qui se décharge journellement par le canal hépatique dans les intestins, & qu'elle y séjourne jusqu'à sa naissance. Cette opinion qui a ses difficultez, a de la peine à

être reçuë : d'autres en cherchent l'origine ailleurs, & disent qu'elle est necessaire pour entretenir les boyaux ouverts pendant qu'ils ne font aucune fonction. Cette idée n'est pas mieux fondée que l'autre ; il y a plus d'apparence que ce sont les glandes du mensetere destinées pendant toute sa vie à separer les impuretez du sang, & à le verser dans les boyaux, qui commencent à en separer le peu qu'elles en trouvent dans le sang qu'il reçoit pour sa nourriture, parce qu'il a été épuré chez la mere avant que de venir chez-lui, & à verser ce peu d'impuretez dans les intestins de l'enfant où elles séjournent, & s'épaississent par la chaleur du lieu.

Je ne puis pas m'empêcher de condamner l'impatience de quelques-uns, qui ne voyant pas ce meconium sortir aussi-tôt qu'ils le souhaitent, courent aux remedes pour en procurer l'évacuation. Les uns mettent de petits suppositoirs dans le fondement de l'enfant, & d'autres lui font prendre des purgatifs, comme de la casse mondée. Ont-ils peur que le meconium se consomme dans les boyaux, & qu'il n'en veule jamais sortir ? qu'ils attendent quelque-tems, les excremens de la nourriture qu'il prendra le pousseront dehors malgré lui ; & s'il n'a point porté de préjudice à l'enfant pendant plusieurs mois qu'il a séjourné dans ses boyaux, en y demeurant encore un jour ou deux, il ne lui fera pas plus de mal. Enfin je trouve un pauvre enfant bien malheureux qui tombe entre les mains de gens qui le soumettent aux remedes de si bonne heure, & qui lui en font prendre avec si peu de necessité.

CHAPITRE III.

Comment il faut couper le filet de deſſous la langue.

ON coupe le filet de deſſous la langue aux enfans en deux differentes occaſions ; l'une quand il y a un filet ſupernumeraire ; & l'autre quand celui qui y eſt naturellement, eſt ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Les enfans naiſſent ſouvent avec une petite membrane qui s'attache ſous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puiſſe ſortir au-de-là des lévres, ni executer ſes mouvemens ordinaires. Les Sages-femmes ſe veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'eſt pas toûjours exempt de fâcheuſes ſuites, parce qu'elles ne peuvent pas rompre ainſi cette pellicule qui eſt aſſez forte, ſans faire beaucoup de douleur, & ſans attirer ſouvent ſur la partie une fluxion, qui ôtant à l'enfant le moyen de teter, le priveroit bien-tôt de la vie ; c'eſt pourquoi elles ne doivent point entreprendre ni de la déchirer, ni de la couper, cette operation n'étant point de leur reſſort, mais de celui du Chirurgien, à qui il eſt très-facile de s'en bien aquitter, en ne negligeant aucune des circonſtances eſſentielles.

Si le filet ſupernumeraire eſt petit, il pourra ne pas nuire ; mais quand il eſt grand, & qu'il va juſqu'au bout de la langue, l'enfant ne ſçauroit lancer le teton, il ne fait que chipoter ; & tous ſes efforts lui ſeront inutiles pour ſerrer le mammelon, parce que ce frein qui eſt ſous la langue le retient, & ne lui permet pas de preſſer le

bout de la mammelle contre le palais pour en tirer le lait. Cet enfant periroit donc faute de teter, ſi le Chirurgien ne venoit à ſon ſecours.

Pour le ſecourir il faut qu'il prenne de la main gauche une petite fourchette, & de la droite des ciſeaux, puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on lui ſoulevera la langue, qu'on tient élevée avec la fourchette, dont les deux fourchons embraſſent le filet, & avec les ciſeaux on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement. On pourroit au défaut de la fourchette, ſe ſervir de deux doigts qui feroient le même effet. Les cris de l'enfant ſont utiles dans ce moment; car ils font que le filet ſe preſente plus à découvert. Auſſi-tôt que cette bride eſt coupée, on met deſſus un peu de ſel, & on y paſſe ſouvent le doigt, non pas comme quelques-uns le diſent, afin d'empêcher qu'il ne ſe reprenne; car les mouvemens continuels de la langue s'oppoſent à cette réünion; mais afin que s'il n'étoit pas coupé juſques dans ſon fond, le doigt déchira le reſte, ce qui ſe fait fort aiſément; & la nourrice donnant incontinent après à teter à ſon enfant, il s'appaiſera auſſi-tôt.

La facilité avec laquelle on le voit teter, fait juger que le filet eſt bien coupé, & prouve la neceſſité de la Chirurgie, par le beſoin que l'homme a quelquefois de cet Art dès ſa naiſſance. Il ne doit ſortir que deux ou trois goutelettes de ſang; car ſi la partie ſaignoit beaucoup, ce ſeroit une marque que la pointe des ciſeaux auroit touché à une des deux veines qui ſont ſous la langue: mais en cas que ce malheur fut arrivé, on y remediera en arrêtant le ſang, ſoit par poudres aſtringentes, ſoit en tenant le doigt ſur l'ouverture pendant quelque-tems, ou bien en la couvrant d'une petite compreſſe trempée dans l'eau ſtipti-

que ; quand une de ces veines eſt ouverte,& qu'on s'en apperçoit , on a peu de choſe à craindre , parce qu'il eſt aiſé d'en arrêter le ſang ; mais ſi on n'y remedioit point , le mal pourroit devenir plus important , comme nous l'avons vû arriver à Paris il y a quelques années.

Un des plus fameux Chirurgiens de Paris, coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience, & reçu avec joye , comme un riche heritier ; mais cette conſolation ne dura gueres de tems , l'enfant n'ayant pas long-tems joüi de la lumiere , parce que le Chirurgien ne croyant pas avoir ouvert une des canules en lui coupant le filet , s'en alla auſſi-tôt qu'il l'eut vû teter avec facilité ; & la nourrice ayant remis ſon enfant dans le berceau aprés qu'elle l'eut ſuffiſamment allaité, il continua de mouvoir ſes lévres comme s'il tetoit encore , à quoi on ne fit pas d'attention , vû qu'il y a beaucoup d'enfans qui par habitude font ces mouvemens en dormant, c'étoit neanmoins le ſang qui ſortoit de la veine ouverte , qu'il avaloit à meſure qu'il le ſentoit dans ſa bouche. La ſortie de ce ſang étant encore excitée par le ſuccement qu'il fît juſqu'à ce qu'il n'y eût plus de ſang dans ſes vaiſſeaux ; on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foibleſſe de l'enfant , qui mourut peu d'heures après. On l'ouvrit , & on trouva qu'il avoit avalé tout ſon ſang , & que ſon eſtomac en étoit tout rempli. Je ne cite cette obſervation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

Si le frein ordinaire de la langue ſe trouvoit trop grps , il ne faudroit point heſiter de le couper. On voit ſouvent des enfans qui begayent à l'âge de quatre ou cinq ans , parce que leur langue n'a pas la liberté de ſe remuer pour articuler, & prononcer

distinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciseaux en differens endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de se promener dans toute la bouche. On connoît que c'est ce filet qui la retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de sa bouche ; & on n'a pas lieu de rien apprehender en coupant cette bride, pourvû qu'on évite de piquer les ranules.

CHAPITRE IV.

Des contusions & meurtrissures que l'enfant aura reçu en venant au monde.

IL n'est pas surprenant de trouver des meurtrissures & des contusions à un enfant qui vient de naître, quand il a été obligé de demeurer longtems au passage, ou que l'accouchement a été laborieux, on devroit au contraire être étonné de ne lui en point trouver, quand par des effets réïterez il a été contraint de forcer une barriere qui s'opposoit à sa sortie ; la délicatesse de l'enfant, dont les chairs sont pour lors très-tendres, fait que son petit corps est plus facilement meurtrit par l'étroitesse du passage qu'il doit franchir, ou parce qu'il aura fallu le retourner dans le corps de sa mere.

De toutes les parties du corps de l'enfant, celle qui souffre le plus dans l'accouchement, c'est la tête, parce que c'est elle qui doit ouvrir le passage à tout le reste du corps. Il faut donc qu'elle se presente la premiere, & que poussant contre l'orifice interne, elle le contraigne de s'ouvrir peu à peu, & de lui livrer passage ; mais elle trouve quelquefois tant de resistance de la part

de cet orifice, principalement aux femmes qui accouchent de leur premier enfant, étant déja avancées en âge, que ne pouvant l'obliger de se dilater assez-tôt, elle s'alonge, & il se fait une tumeur au sommet de la tête qui entre dans cet orifice, qu'on appelle pour lors le couronnement, & y étant serrée y est meurtrie & très-contuse si elle y reste long tems; de maniere que l'enfant à force de pousser des pieds contre le fond de la matrice pour faire avancer la tête dans le passage, & l'ayant enfin fait sortir, il vient au monde avec une tumeur sur le haut de la tête, qui est quelquefois de la grosseur d'un œuf.

Il y a apparence que cette tumeur est causée par le sang qui étant porté par les arteres à cette partie, ne peut pas remonter par les veines, parce qu'elle est trop comprimée, ce qui la tumefie, de maniere qu'on a de la peine à sentir les os du crane, & qu'on ne pourroit pas distinguer la partie qu'on touche, si les cheveux ne faisoient connoître que c'est la tête.

Pour resoudre ces tumeurs; aussi-tôt que l'enfant sera né on les étuvera avec du vin chaud, ou de l'eau de vie, y trempant ensuite une compresse en plusieurs doubles pour la mettre dessus. Toutes les Sages-femmes n'y mettent qu'une compresse trempée en l'huile rosat, & vin mêlez ensemble, qu'elles renouvellent souvent; mais si la tumeur est de telle nature que le sang qui la forme ne puisse pas se resoudre, & qu'on ne puisse pas empêcher qu'elle ne vienne à supuration; on traitera pour lors cet abscès comme on fait ceux des autres parties du corps, & on fera l'ouverture avec sa lancette aussi-tôt qu'on y sentira de fluctuation.

Si l'enfant est meurtri en quelque autre partie de son corps, qu'il ait une jambe ou un bras tu-

mefié, en l'envelopant pareillement de compreſſes trempées dans du vin, dans lequel on aura fait boüillir les herbes aromatiques, comme les roſes & les fleurs de camomille & de melilot.

Quelquefois les garçons viennent au monde avec le ſcrotum plus gros & plus enflé qu'il ne doit, ce qui peut arriver ou parce qu'il y aura de l'eau contenuë dans ſes membranes, ou parce qu'il aura été contus & preſſé dans le tems de l'accouchement; que ce ſoit par l'une ou par l'autre de ces deux cauſes, on l'envelopera de compreſſes trempées dans le vin aromatique, qu'on appliquera chaudement, après l'avoir baſſiné de ce même vin.

On a vû des enfans naître avec le viſage tout meurtri & livide, le nez écraſé, les lévres bouffies, & reſſembler à celui d'un mort; cela arrive à ceux qui ont eu long-tems la tête en bas, arrêtée & preſſée dans le paſſage, parce que le ſang qui y étoit porté par les arteres, étoit obligé d'y reſter ne pouvant pas remonter par les veines qui étoient trop preſſées. On leur baſſinera le viſage avec de l'eau de vie ou du vin chaud, prenant garde qu'il n'en entre dans les yeux, ce qui cauſeroit à l'enfant une cuiſſon inſupportable.

Il eſt tel accouchement, que le Chirurgien voulant retourner l'enfant dans le ventre de ſa mere, il lui aura diſloqué ou rompu un bras ou une jambe; mais que ce ſoit par ſa faute, ou ſoit qu'il n'ait pas pû faire autrement, quand ce malheur eſt arrivé, il faut qu'il y remedie en remettant les parties dans leur place, & les y contenant avec bandages convenables, juſqu'à ce qu'elles y ſoient bien affermies.

CHAPITRE V.

Des ſutures de la tête trop ouvertes.

L'Endroit le plus mol & le plus humide de la tête qui ſe deſſeche, & ſe renferme le dernier, eſt appellé la fontaine de la tête ; la ſuture ſagittale qui vient du ſommet de la tête aboutir aux enfans à la racine du nez, & la ſuture cornnale qui va d'un des côtez de la tête à l'autre, ſeparent la fontaine de la tête en quatre parties, c'eſt-à-dire, aux enfans ſeulement ; car avec le tems cette partie s'oſſifie comme les autres os du crane, & aux adultes on ne connoît plus la fontaine de la tête. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte juſqu'à trois ans, & même davantage, ce qui marque la foibleſſe de leur chaleur naturelle ; car elle doit être ordinairement fermée au bout de deux ans ; ce qui ſe fait neanmoins un peu plûtôt ou un peu plus tard, ſelon que les enfans ſont un peu plus robuſtes, ou plus humides.

Il n'y a point de remedes qui puiſſent faire avancer l'oſſification de ces os, c'eſt un pur ouvrage de la Nature, c'eſt pourquoi il faut lui abandonner, & s'en rapporter à elle. Il faut ſe contenter de mettre ſur cette partie une compreſſe qui la tienne chaudement ; il y en a qui ſe ſervent d'un morceau d'écarlate, prétendant qu'il eſt plus capable de la fortifier que le linge ; mais il n'importe dequoi on ſe ſerve, pourvû qu'on la preſerve des injures externes, & particulierement du froid.

Il arrive ſouvent que les enfans qui ſont nez avant terme, n'ayant pas encore aquis toute leur perfection, & ceux qui ſont foibles & humides

de leur nature, ont la fontaine de la tête, & les ſutures trop ouvertes par la diſtance & ſeparation des os les uns des autres, ce qui fait qu'elle eſt toute mollaſſe & ſans ſoutien, parce que ces os n'ayant pas aquis leur fermeté naturelle, ils vacillent aiſément.

Il ne faut pas entreprendre de vouloir rapprocher ces os les uns des autres en les ſerrant fortement, on comprimeroit tellement le cerveau, qu'on lui ôteroit la liberté de ſon mouvement, ce qui feroit que ſes fonctions ſeroient dépravées, & qu'elles s'aboliroient entierement par la ſuite; & de plus, c'eſt que les os de la tête étant trop ſerrez l'un contre l'autre, venant à s'oſſifier ainſi, feroient que la tête ſeroit trop petite, ce qui pourroit faire un tort conſiderable à l'enfant; car on dit que les petites têtes tiennent un peu de la folie. Il faut donc ſe contenter de tenir ces os ſujets par un petit bandage molet, & ſimplement contentif, & attendre que la Nature repare ce qu'elle n'a pas encore fait, en joignant ſes ſutures peu à peu, ce qui affermira les os de la tête, & lui donnera la figure qu'elle doit avoir.

Aux enfans qui naiſſent avec une hydrocephale, les ſutures de leur tête ſont toûjours très-écartées, & elles ſe reprennent fort tard, parce qu'elles ſont abreuvées des eaux qui font cette maladie.

L'éthimologie d'hydrocephale vient *d'hydres*, qui veut dire *eau*. & de *cephale* qui ſignifie *tête*; de maniere que c'eſt une eſpece d'hydropiſie où la tête eſt ſi pleine d'eau, qu'elle en eſt toute inondée.

On fait de deux ſortes d'hydrocephales, ſçavoir d'externes quand les eaux ſont ſou les cuir chevelu, ou d'internes quand elles ſont renfermées dans le crane. Nous ne parlerons point de

ces dernieres, parce qu'elles ſont incurables, nous nous contenterons de dire ce qu'il faut faire aux externes, parce qu'elles ſont gueriſſables.

Ces maladies qui ſont particulieres aux enfans, viennent de cauſe interne, comme toutes les autres hydropiſies ; car ce ſont toûjours des ſeparations d'une lymphe qui des glandes par les vaiſſeaux lympathiques, ſe dégorge dans quelque partie ou une abondance exceſſive de ſeroſitez dans les humeurs qui les produit. Elles peuvent avoir auſſi une cauſe externe, comme un rude accouchement dans lequel la tête de l'enfant aura été trop preſſée, & ſe ſera allongée pour ſortir, ou bien ſi après l'accouchement la Sage-femme voulant faire la capable, ſe ſera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend aſſez de lui-même ſa figure naturelle, & que ſa ſubſtance glanduleuſe eſt ſi molaſſe, que peu de violence ſuffit pour en rompre le tiſſu.

Toutes les eſpeces d'hydrocephales demandent la main du Chirurgien pour donne iſſuë aux eaux qui font cette maladie : les Anciens appliquoient deux cauteres potentiels, l'un ſur le commencement de la ſuture ſagitale, l'autre ſur la pointe de la ſuture lambdoïde : les écarts étant tombez, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux parties ; & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux ſous le pericrane, ils l'ouvroient à ces deux endroits, qui pouvoient tenir lieu d'égoût ; ils ſe ſervoient exterieurement des remedes cephaliques,& faiſoient des embrocations d'huiles de camomille, & de melilot & d'anis, & par ce moyen ils prétendoient guerir ces ſortes de maux.

Je préfere les ſcarifications aux parties declives de la tête, par où les eaux dont elle eſt abreuvée peuvent ſuinter & ſortir peu à peu, mieux

que par les cauteres qu'on met trop proche des parties ſuperieures de la tête. Il y a douze ans qu'un enfant nâquit avec une hydrocephale, je fus appellé, & je lui fis deux petites taillades à la partie poſterieure & inferieure de la tête, par où toutes les eaux diſtilerent goute à goute; je les fis en cet endroit, parce que l'enfant étant couché, les eaux avoient la liberté de s'écouler. Je faiſois mettre par la nourrice une bonne compreſſe ſur la tête de l'enfant, trempée dans du vin chaud, qu'on renouvelloit ſouvent. Cet enfant en guerit, & il s'eſt toûjours bien porté depuis.

CHAPITRE VI.

Du fondement clos en naiſſant.

QUelques Auteurs diſent que le fondement peut être clos en deux manieres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde ſans y avoir d'ouverture, ou accidentellement quand par negligence on aura laiſſé les bords ulcerez de cette partie ſe coller & ſe cicatriſer enſemble. J'ai vû des enfans avoir en naiſſant le fondement clos; mais je n'en ai point trouvé à qui il ſe fût fermé par accident, & même je le croi impoſſible, parce que le gros excremens qui ſortent par là tous les jours, l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer paſſage, ne donneroient pas le tems aux côtez de l'ulcere qui s'y ſeroit formé, de ſe joindre enſemble; c'eſt pourquoi regardant cette eſpece de clôture comme imaginaire, je ne vous parlerai que de celle qui eſt naturelle.

On ne s'apperçoit point ordinairement le premier jour de la naiſſance, que l'enfant ait ce dé-

faut ; mais le deuxiéme ou le troiſiéme quand il ne ſe ſalit point, on en doit chercher la cauſe. Il faut que le Chirurgien y remedie auſſi-tôt qu'on s'en eſt apperçu, parce que l'enfant periroit, ſi on ne donnoit promptement iſſuë aux excremens retenus. Ces mêmes excremens facilitent quelquefois l'operation, car en pouſſant la membrane qui leur ſert de barriere, ils découvrent l'endroit où on doit en faire l'ouverture. Si cette membrane eſt mince, on la perce aiſément ; mais ſi elle eſt épaiſſe & forte, comme je l'ai vû à un enfant où la marque de l'anus ne paroiſſoit preſque point, on a plus de peine à y faire le trou neceſſaire. On peut pour cela ſe ſervir de la lancette ou du biſtouri, & l'enfoncer juſqu'à ce qu'on voye ſortir une matiere noire, appellé meconium, que les enfans rendent immediatement après leur naiſſance. Cette ouverture ſe fera par deux inciſions qui s'entre-croiſeront où doit être le milieu de l'ouverture du fondement, ce qui le diſpoſera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que ſi on n'avoit fait qu'une ſimple inciſion en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le tems de ſe vuider, on mettra une tente de charpie enduite d'un jaune d'œuf battu avec un peu d'huile ; on doit proportionner la groſſeur & la dureté de la tente, en ſorte qu'elle ne puiſſe faire que peu de douleur, & qu'elle laiſſe la liberté à de nouveaux excremens de la pouſſer dehors en cas qu'il y en eût à ſortir. On mettra enſuite un plumaceau, un emplâtre & une compreſſe, le tout retenu par la bande faite en T.

Il eſt inutile de ſe ſervir d'une tente canulée, comme on feroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point apprehender que la réünion ſe faſſe. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouver-

l'ouverture assez ample, ni de la figure qu'elle doit être, il faudroit la reformer le lendemain; & pour perfectionner cette operation, on débridera avec la pointe du bistouri chaque pli de la circonference de l'anus, en découpant en forme de rosette la membrane qui en faisoit la clôture, afin qu'il ne restât rien qui pût dans la suite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excremens le demanderoient pour sortir, & de se fermer exactement après leur sortie.

Cette operation n'a pas besoin qu'on en prepare l'appareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu on perdroit des momens qu'il faut employer à soulager l'enfant qui souffre, & que le tems qui se passe necessairement entre l'operation & le pansement, pour donner le moyen à l'enfant de vuider le meconium, & les excremens retenus, est suffisant pour cette preparation.

S'il arrivoit, comme cela n'est pas impossible, que le conduit de l'urine, tant des garçons que des filles, fût clos & bouché d'une petite membrane qui empêcheroit la sortie de l'urine, on y fera au plûtôt une ouverture avec la pointe de la lancette, pour donner issuë à cette urine retenuë, & lui ouvrir un chemin que la Nature avoit oublié de lui donner. On ne doit point suivre le conseil de ceux qui veulent qu'on y introduise une petite tente canulée faite de plomb, afin de tenir ce passage ouvert jusqu'à ce que l'incision qu'on y a faite soit cicatrisée, car l'urine qui passe continuellement par ce conduit pour sortir, ne lui permettra pas de se reboucher.

CHAPITRE VII.

Des tranchées ou douleurs de ventre des petits enfans.

UNe des premieres incommoditez qui attaquent les enfans nouveaux nez, ce ſont des douleurs qu'ils reſſentent dans le ventre, auſquelles on donne le nom de tranchées ; de maniere qu'ils ne ſont pas plus exempts de douleurs que leurs meres, puis qu'auſſi tôt qu'ils commencent à joüir de la lumiere, il faut qu'ils s'y ſoumettent, ce qui juſtifie cette Sentence qui dit *que l'homme ne vient au monde que pour ſouffrir.*

On s'eſt efforcé de chercher la cauſe de ces douleurs ; autant d'Auteurs qui en ont parlé, ce ſont autant de differens ſentimens. Je vais ici rapporter ceux qui paroiſſent les plus vrai-ſemblables, entre leſquels on prendra celui qu'on croira le veritable.

Les uns en attribuent la cauſe à la nourriture que la mere aura donnée à ſon enfant pendant qu'il étoit enfermé dans ſon ventre. Et ſi elle a eu pendant ſa groſſeſſe quelque appetit dépravé, ce qui eſt aſſez ordinaire aux femmes groſſes, & qu'elle ait mangé quelque choſe d'extraordinaire, on ne manque pas de lui en imputer la faute.

Les autres croyent en mieux trouver la cauſe dans le changement de nourriture, diſant que pendant qu'il étoit dans la matrice, il étoit nourri d'un ſang épuré, & qu'en étant ſorti on lui donne un autre aliment auquel ſon eſtomac a de la peine à s'accoutumer.

D'autres prétendent que pour peu qu'il y ait eu d'impuretez dans le ſang de la mere, que l'en-

fant en aura retenu une partie ; qu'après sa naissance ces mêmes serositez étant separées de son sang par les glandes du mesentere, & versées dans les intestins pour être conduites dehors, elles picotent & irritent les boyaux, ce qui lui fait faire des contorsions, & crier jusqu'à ce qu'elles soient sorties.

Quelques-uns disent que c'est le changement de situation de l'enfant ; qu'étant dans le ventre de sa mere, il étoit dans un lieu chaud également, où il ne sentoit aucun froid, qu'en étant sorti il est exposé à l'air exterieur, & aux inégalitez du tems ; & que pour peu qu'il ait été frapé du froid, cela est capable de lui donner des coliques, & des douleurs dans le ventre, qu'on appelle des tranchées.

Il y en a qui croyent que ce sont des vents qui roulent dans les boyaux, ils disent que si la nourrice n'a pas assez de lait pour contenter l'appetit de l'enfant, ou si elle est de dur trait, l'enfant faisant des efforts pour en avoir, qu'il avale pour lors plus de vent que de lait, & que ce sont ces vents qui lui causent ces tranchées.

D'autres soutiennent que c'est la qualité du lait qui fait ce desordre ; que quand la nourrice est bonne, & que le lait est doux & de bonne consistance, l'enfant dort tranquillement après en avoir pris sa suffisance ; mais quand le lait est échauffé, acre & piquant, il cause dans l'estomac & les boyaux, des irritations & des douleurs qui tourmentent le pauvre enfant jusqu'à ce qu'on lui ait donné une autre nourrice, dont le lait lui soit plus convenable.

Je ne croi point que ce soit le meconium qui puisse causer ces tranchées, parce qu'ordinairemant il est tout sorti dans les trois premiers jours, & ces douleurs continuent quelquefois des mois

entiers ; & ſi quelque partie de cet excrement en étoit retenu & endurci, comme on veut nous le faire croire, l'enfant ne ſe vuideroit point, parce qu'elle boucheroit les chemins des matieres fecales, & l'on voit au contraire qu'après un accès de tranchées, l'enfant fait une ſelle.

On ne doit point accuſer l'enfant d'avoir des vers, il eſt encore trop jeune pour en avoir ; c'eſt de l'aliment dont ils ſont engendrez, & à peine a-t il commencé d'en prendre : mais en tout cas ſi c'étoient des vers, on en verroit ſortir quelques-uns, & pour lors étant certain de la veritable cauſe de cette maladie, on y apporteroit les remedes qui lui conviennent.

Pour bien remedier à ces ſortes de douleurs dans le ventre, il faut tâcher d'en reconnoître la veritable cauſe, avant que de ſe déterminer ſur les remedes dont on doit ſe ſervir, parce qu'il y a tel remede qui conviendroit à une eſpece de ces douleurs, dont il ne faudroit pas ſe ſervir à une autre. Il faut plus d'application pour guerir un enfant qu'une grande perſonne ; l'un ne peut vous inſtruire que par ſes cris qui font voir qu'il ſouffre, & l'autre par le recit qu'il fait de ſon mal, peut vous indiquer le remede qu'il lui faut faire.

Il ne faut pas pourtant abandonner l'enfant à ſes douleurs, il faut tâcher de le ſoulager, ce que l'on ne peut que par des remedes appliquez exterieurement, comme par des frictions d'huile de noix, de camomille, de rhue, de violettes, & d'huile d'amandes douces mêlez enſemble, dans leſquelles on trempera un linge qu'on lui mettra chaudement ſur le ventre. Il faut ne lui faire prendre par la bouche que quelque cuillerée de ſyrop adouciſſant ; on peut lui mettre dans l'anus un petit ſuppoſitoire pour l'exciter d'aller à la ſelle,

ou lui donner quelque petit lavement fort anodin ; & ſi la douleur continuë, on fera une omelette avec des œufs & de l'huile de noix, qu'on lui mettra ſur le ventre, & qu'on renouvellera de tems en tems. Mais ſur tout on tiendra l'enfant chaudement ; car la chaleur eſt le meilleur remede qu'il y ait dans ces ſortes de douleurs, & qui ſeule les peut guerir.

Il ne faut pas croire que tous les enfans ayent des tranchées, la regle n'eſt pas generale ; nous en voyons qui étans nez de meres ſaines, & de bon temperament, ne demandent qu'à teter & à dormir, ce qui prouve qu'ils ne ſouffrent point.

CHAPITRE VIII.

Du nombril qui ſort trop en dehors.

LOrs qu'il ſurvient une groſſeur au nombril, cela s'appelle l'*exomphale*, ce mot eſt dérivé de *ex* ou *extra*, qui ſignifie *dehors*, & d'*omphales* qui veut dire *ombilic*, d'autant que cette maladie eſt une élevation de l'ombilic qui ſe pouſſe en dehors plus qu'il ne doit.

Le mot exomphale qui convient à toute élevation de l'ombilic, ſe réduit ſous deux genres differens, dont l'un eſt des tumeurs qui ſe forment des parties ; & l'autre reſulte d'un amas d'humeurs ; & ces ſortes de maladies reçoivent differens noms, par rapport à la difference des parties ou des humeurs qui les cauſent. Je ne prétens pas ici traiter en general des exomphales, je me renferme à vous parler ſeulement de ces petits exomphales qui viennent aux enfans nouveaux nez, qu'il ne faut pas negliger dans leur commencement, pour empêcher qu'elles ne groſſiſſent,

comme elles ne manquent pas de faire quand on les abandonne.

Tous les Auteurs nous disent que ces tumeurs sont formées ou par dilatation, ou par ruption du nœud de l'ombilic ; pour moi je n'en reconnois qu'une cause, qui est la ruption, j'entens des exomphales faites de parties ; car la dilatation que les Anciens & quelques Modernes admettent, me paroît impossible à l'égard de l'ombilic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette partie après la ligature du cordon, ne peut non plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque playe de la peau, & pour convenir de ce que je dis, il n'y a qu'à remarquer que le nombril est fermé par la réünion des vaisseaux ombilicaux, qui après la naissance se retrecissent, & se dessechant dégenerent en ligamens dont les extrêmitez étant unies avec la peau & le peritoine en cet endroit, forment ensemble un petit corps semblable à un nœud incapable de s'allonger en aucune maniere.

On ne manque jamais quand ce malheur arrive, d'en imputer la faute à l'Accoucheur, ou à la Sage-femme, disant que c'est qu'il n'a pas bien noüé le cordon ; mais soit qu'il en ait fait la ligature ou plus près, ou plus éloignée du ventre, cela est indifferent ; la separation du cordon se fait toûjours au même endroit, & c'est la Nature qui la fait, l'Accoucheur & la Sage-femme n'y ont aucune part.

La veritable cause de cette rupture, ce sont les cris de l'enfant, causez par des tranchées & des douleurs qu'il ressent dans le ventre, ou bien si peu de tems après que le cordon est tombé, & que le nœud du nombril n'est pas encore bien affermi, il survient un rhume qui oblige l'enfant de faire beaucoup d'efforts en toussant, cela est

capable de faire rompre ce nœud, & de cauſer une élevation qui eſt d'autant plus fâcheuſe, que ſi on la negligeoit, elle groſſiroit tous les jours, & deviendroit incurable.

Quoi qu'on y apporte toute l'attention neceſſaire, on ne peut pas répondre de guerir ces ſortes de tumeurs; & ſi elles ſont curables, c'eſt lors qu'on y remedie dès leur commencement, en mettant ſur l'élevation un emplâtre *contra rupturam*, une compreſſe aſſez épaiſſe, & un bon bandage circulaire qui comprime la tumeur; & encore faut-il que l'enfant ſoit tranquille, car s'il eſt cruel, il eſt impoſſible que la rupture ſe puiſſe réünir.

Il n'y a point d'operation à faire aux exomphales de ces petits enfans, & on ne doit point en entreprendre, parce qu'elles ſont très-dangereuſes, & que l'on n'en a point vû qui ayent réüſſi: il ne faut donc point eſperer de ſoulagement que par le bandage, auquel on mettra dans ſon milieu une petite élevation faite en forme de champignon, qui appuyant ſur l'élevation empêche qu'elle ne groſſiſſe.

CHAPITRE IX.

Des rougeurs des aînes & des feſſes des petits enfans.

IL arrive ſouvent des rougeurs & des cuiſſons aux aînes, aux feſſes & aux cuiſſes des enfans, cauſées quelquefois par la pareſſe de la nourrice, qui ne remuera pas ſon enfant autant de fois qu'il en a beſoin, ou parce qu'elle l'aura emmailloté dans ſes couches relavées, qui ne ſeront pas blanches de leſſive, ou par l'acrimonie des excre-

mens, & de l'urine de l'enfant qui par leur trop long séjour sur la peau de l'enfant encore tendre & délicate, l'échauffent & la corrodent, & y font des impressions qui lui faisant de la douleur, le contraignent de se tourmenter, & le rendent cruel.

La propreté est un grand baume pour les enfans, après le bon lait, c'est ce dont ils ont le plus de besoin; & il ne faut pas être surpris s'il vient à un enfant des rougeurs en plusieurs parties de son corps, quand la nourrice le laisse trop long-tems croupir dans ses ordures, ce qu'elle éviteroit par la propreté. La nourrice pour son interêt, doit le tenir propre, car lorsque l'on voit un enfant échauffé, on ne manque point d'en accuser son lait, & c'est souvent ce qui fait qu'on la change.

Une Nourrice bien affectionnée pour son enfant, qui connoît que c'est l'acreté de son urine qui lui cause ces rougeurs, doit par un bon regime de vivre travailler à la corriger; c'est pourquoi il ne faut point qu'elle mange de tout ce qui la peut échauffer; au contraire, il faut qu'elle ne prenne que des alimens rafraîchissans, & qu'elle use pendant quelque-tems de boüillons faits avec un morceau de veau, & les herbes rafraîchissantes: donc les deux principales attentions que la Nourrice doit avoir pour éviter les rougeurs de son enfant, c'est de faire de sa part tout ce qui est necessaire pour ne lui donner que de bon lait, & de le tenir proprement.

Ces deux preceptes generaux sont pour empêcher qu'il ne vienne des rougeurs à l'enfant; mais quand elles sont venuës, & qu'elles sont même accompagnées d'excoriations, il faut les guerir, ce qui s'execute par des remedes desficatifs qu'on applique sur les parties affligées, comme l'eau de

plantain, l'eau vulneraire, ou l'eau de chaux fort moderée : ſi ces remedes faiſoient de la douleur à l'enfant, on ſe contentera les premiers jours de baſſiner les parties malades avec du lait tiede, enſuite le blanc de Rhaſis, ou le pompholix étendu ſur un morceau de linge y ſont fort convenables. La plûpart des Nourrices ſont dans l'uſage de mettre dans les aînes écorchées des enfans, de la poudre de bois remoulu, ce qui les deſſeche en peu de tems. Enfin s'il y avoit de ces rougeurs entre les cuiſſes, on aura ſoin de mettre un linge fort doux entre deux, pour éviter qu'elles ne ſe touchent, & empêcher par ce moyen que la douleur ne s'augmente.

CHAPITRE X.

Des douleurs cauſées par la ſortie des dents.

LEs dents ſont de petits os durs, blancs & polis, qui ſont articulez aux mâchoires par gomphoſe, elles ſervent à mâcher & broyer les alimens, & à la prononciation de certaines ſyllabes.

Les dents ſont faites de la liqueur ſeminale de l'œuf, comme toutes les autres parties de la premiere conformation ; on les trouve dans les cavitez des alveoles, même aux fœtus qui n'ont pas encore neuf mois accomplis. Il eſt bien vrai qu'elles n'y ont pas leur perfection, puis qu'alors on n'y remarque que la premiere partie d'une petite table, ou cône oſſeuſe, qui en eſt comme le fondement ; mais on trouve dans chacune de ces alveoles mêmes, une mucoſité ou eſpece de gêlée contenuë dans un ſac glanduleux, où elle tient lieu de germe, & ſe couvre peu à peu d'une matiere tartareuſe & fibreuſe, qui s'augmentant &

ſe deſſechant avec l'âge, pouſſe le corps de la dent au dehors, à meſure qu'elle en forme la racine qui l'enfonce dans la mâchoire, ayant pour cet effet une figure pyramidale.

Le tems n'eſt pas déterminé pour la ſortie des dents; il y a des enfans qui en ont eu dès le ventre de la mere, & d'autres dès les premiers mois, d'autres à ſept ou huit mois qui eſt le terme ordinaire, & d'autres enfin qui n'ont commencé d'en avoir qu'à un an ou deux.

Les dents ne ſortent pas toutes à la fois, ce ſont les inciſives de la mâchoire ſuperieure qui percent les premieres, parce qu'étant les plus petites de toutes, elles ont plûtôt aquis leur perfection; & qu'ayant leurs tablettes tranchantes, elles ont plûtôt coupé la gencive qui couvre toutes les dents au commencement de leur generation, enſuite ce ſont les inciſives de la mâchoire inferieure qui paroiſſent, puis le canines, & enfin les molaires.

Comme la ſortie des dents cauſe de grandes douleurs aux enfans, & quelquefois des inflammations, des fluxions, & d'autres fâcheux accidens. La Nature les pouſſe les unes après les autres, ou tout au plus deux à la fois, parce que ſi elles ſortoient toutes enſemble, les enfans ne pourroient pas ſupporter les convulſions qui leur arriveroient, ſans en être extrêmement malades, ou ſans en mourir, comme on l'a ſouvent vû dans ceux à qui il en perçoit ſeulement trois ou quatre en même-tems.

Lorſque les dents ſont parvenuës au nombre de vingt, les autres ne paroiſſent point de pluſieurs années, neanmoins on ne laiſſe pas de dire que l'enfant a toutes ſes dents, ce qui ſe doit entendre de celles qu'il doit avoir à ſon âge, dont le nombre eſt pour l'ordinaire de vingt, quand il a

vingt-cinq mois : c'eſt dans ce tems-là qu'il faut ſevrer les enfans, & non pas plûtôt, parce que la nourriture du lait eſt propre non-ſeulement à la formation des dents, mais encore à humecter les gencives, principalement lorſque les dernieres dents ſortent, je dis les dernieres, parce qu'ayant leurs tablettes & leurs baſes plus larges & plus plattes, elles percent plus difficilement que les premieres.

Lorſque les dents ſe diſpoſent à ſortir, on attache au col des enfans un hochet, tant pour les divertir par le bruit des grelots qui y ſont attachez, que pour les exciter à le porter à leur bouche, & à ſe procurer par ce moyen deux avantages, dont l'un eſt de rafraîchir leurs gencives qui ſont enflammées par les irritations que cauſent aux fibres nerveuſes les dents qui percent, à quoi remedie le froid du criſtal qui eſt au bout du hochet ; & l'autre eſt de faciliter la ſortie d'une dent qui eſt prête à percer ; ce qui ſe fait par l'enfant, qui ſentant de la douleur, & preſſant le criſtal du hochet entre ces gencives, procure par cette preſſion le moyen aux dents de les couper plûtôt.

C'eſt donc une neceſſité abſoluë aux dents, lors qu'elles ont aquis leur perfection dans les alveoles, de ſortir ; & pour cet effet, il faut qu'elles percent les gencives, ce qui ne peut pas ſe faire ſans douleur, & ſans mettre quelquefois l'enfant en danger de ſa vie : ce qui fait qu'on ne doit gueres compter ſur un enfant, que quand il a toutes ſes dents.

Il y a des ſignes certains qui marquent que les dents veulent ſortir : l'enfant a les joües & les gencives rouges & enflées ; il ſent une grande douleur, & une démangeaiſon qui lui fait ſouvent porter ſes doigts dans ſa bouche pour ſe les froter :

il distille beaucoup d'humiditez de sa bouche, qui y affluent à cause de la douleur qu'il y ressent. En lui donnant à teter sa nourrice sent sa bouche beaucoup plus chaude, & il est alteré plus que de coûtume ; il crie à chaque moment, & a de la peine à s'endormir : en lui ouvrant la bouche, on voit la gencive mince & blanche à l'endroit de la dent qui se presente pour sortir.

Il n'y a personne qui puisse mieux, dans ces sortes d'occasions, soulager l'enfant que la nourrice, premierement en usant d'un bon regime de vivre, afin d'avoir du bon lait, & en quantité, pour en fournir à l'enfant autant qu'il en a de besoin, & qui pour lors étant fort alteré, tarit sa nourrice en peu de tems. Il ne faut point qu'elle mange ni poivré, ni salé, ni d'aucun ragoût, il faut qu'elle prenne force boüillons rafraîchissans, afin d'avoir un lait bien temperé qui puisse calmer l'ardeur de la fiévre, en cas qu'elle survienne à l'enfant, ce qui arrive très-souvent.

Il faut que la nourrice mette souvent son doigt dans la bouche de l'enfant, & qu'elle lui en frotte les gencives, ce qui peut l'attenuer & l'amincir, & par consequent plûtôt donner jour à la dent : l'enfant souffre volontiers cette friction, & il semble la demander, parce qu'elle appaise & engourdit la douleur qu'il sent en cet endroit. Il y en a qui veulent que quand la dent differe trop à paroître, qu'avec la pointe du bistouri on fasse une petite ouverture à la gencive à l'endroit où on croit que la dent veut percer. Je ne conseillerai point cette operation, qui souvent n'a d'utilité que pour contenter l'impatience des peres & meres, parce que la dent n'en pousse pas plûtôt, & qu'il peut arriver une fluxion à la gencive déja enflammée, à laquelle on fait encore une incision. Tout ce que l'on peut permettre de faire, c'est de

grater doucement avec l'ongle l'endroit où on croit que la dent veut percer.

Si les peres & les meres ont de l'impatience de voir des dents à leurs enfans, la nourrice n'en a pas moins pour son interêt particulier ; car aussitôt que la premiere dent a jour, elle ne manque pas d'en avertir les parens, afin d'en recevoir le present attaché à la premiere dent.

CHAPITRE XI.

Des ulceres qui viennent dans la bouche des enfans.

IL vient souvent dans la bouche des enfans de petits ulceres blanchâtres, auxquels on a donné le nom de chancres, qui sont causez par la mauvaise qualité du lait de la nourrice, qui étant trop échauffé ou trop acre, ulcere & excorie la membrane interieure de la bouche de l'enfant, qui est pour lors très-délicate, & y fait de petits escarres, qui sont comme autant de petites brûlures. Le lait d'une nourrice trop amoureuse, yvrogneſſe ou vieille, est capable de produire ces ulceres, & on le voit arriver tous les jours. Quelquefois aussi quoique le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soi, il peut se corrompre dans l'estomac de l'enfant par quelque disposition particuliere ; ou au lieu de se bien digerer, il aquiert une acrimonie, dont il s'éleve des vapeurs qui forment une crasse visqueuse qui s'attache dans la bouche, & y produit ces sortes d'ulceres ; de sorte qu'ils viennent souvent par le méchant lait, & sa mauvaise digestion.

De ces sortes d'ulceres ou chancres on en fait de deux sortes, les uns simples & benins, qui se

gueriſſent facilement ; & d'autres rebels & malins qui ont de la peine de ceder aux remedes.

Les ſimples ſont ceux qui ſont cauſez de la ſeule chaleur du lait de la nourrice, ou du ſang & des humeurs de l'enfant un peu trop échauffez, comme pour avoir eu quelque petit accès de fiévre, ceux-là ſont ſuperficiels, & de peu de durée, cedant facilement aux remedes.

Les rebels & malins ſont ceux qui viennent enſuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du ſcorbut, leſquels ſont putrides, corroſifs & ambulans, & qui n'occupent pas ſeulement la ſuperficie de la membrane qui revêt le dedans de la bouche & la langue, mais qui ſe communiquent aux parties internes de la gorge, & qui y font des eſcarres.

Si l'on veut guerir ces ulceres lors qu'ils ſont petits & ſans aucune malignité, il faut commencer par temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, lui faiſant obſerver un bon regime de vivre, & la ſaigner & purger s'il eſt beſoin ; il faut laver la bouche de l'enfant avec de l'eau d'orge, de plantain, ſyrop de roſes ſeches, ou miel roſat, y mêlant un peu de verjus, tant pour mieux détâcher & nettoyer les humeurs viſqueuſes qui s'attachent dans la bouche, que pour rafraîchir ces parties qui ſont fort échauffées ; ce qu'on fera par le moyen d'un linge bien doux, entortillé au bout d'un brin de balet, qu'on trempera dans ce remede pour en laver doucement ces ulceres, prenant garde de ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant, il ne ſurvienne une inflammation, ce qui augmenteroit la maladie. Un remede qui y convient fort, c'eſt le jus de citron qui nettoye & déterge ces ulceres en peu de tems ; mais le meilleur de tous les remedes avec lequel j'en ai gueri beaucoup, c'eſt de toucher ces ulceres avec

la pointe d'une pierre de vitriol elle y fait un petit eſcarre qui emporte tout le blanc de l'ulcere, ce qui les guerit infailliblement.

Si ces ulceres venoient de quelque malignité, pour corriger la mauvaiſe qualité de l'humeur, & empêcher qu'ils n'augmentent davantage, il faudra uſer de remedes topiques, qui faſſent leur operation promptement, & preſqu'en un inſtant, parce que ne pouvant demeurer long-tems ſur ces parties, leur effet & leur vertu ſeroient empêchées, ou beaucoup diminuées par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent être de ceux qui font eſcarre ; c'eſt pourquoi on mêlera quelques goutes d'eſprit de vitriol, avec un peu de miel roſat, & avec un petit linge au bout d'un petit bâton, trempé dans ce miel, on en frottera un peu rudement ces ulceres, afin que le remede puiſſe penetrer, & emporter tout ce qu'il y aura de corrompu : il faut enſuite laver la bouche de l'enfant avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle il y aura un peu de miel roſat : il faut réïterer de toucher & laver ces ulceres autant de fois qu'on le jugera à propos, & juſqu'à ce qu'on ait remarqué qu'ils n'ambulent plus. Je me ſuis toûjours ſervi de ce remede, & avec un heureux ſuccès ; car il ne m'a jamais manqué.

CHAPITRE XII.

De la galle qui vient à la tête & au viſage des petits enfans.

JE ne prétens parler ici que des galles qui n'ont aucune malignité, & qui ſont cauſées de la ſeule ſuperfluité de quelques humeurs, qui pour

être ſimplement échauffées, ſont facilement portées à la tête & au viſage de l'enfant, où y étant elles y font des puſtules humides, dans leſquelles ces humeurs ſéjournant, ſe corrompent & ſe convertiſſent en ſanie, qui ronge enſuite, & ulcere la ſimple ſuperficie de la peau, aprés quoi cette ſanie en découle, & ſe deſſeche autour du lieu d'où elle ſort, s'endurcit & fait ces croutes que nous appellons galles. Il ſe voit des enfans qui en ont une ſi grande quantité à la tête, qu'ils paroiſſent avoir une calotte, & le viſage ſi couvert, qu'ils ſemblent avoir un maſque, n'y ayant que les yeux & le bord des lévres qui en ſoient exemts.

Les ſentimens ſont differens ſur la cauſe de la galle; les uns diſent que ces galles, auſſi-bien que la rougeolle & la petite verolle, ſont cauſées de quelques ſuperfluitez, & du reſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant ſe purge après qu'il eſt né, lequel, pour ne pouvoir être bien rectifié, eſt ainſi chaſſé au dehors, afin d'être rejetté comme choſe inutile. D'autres en attribuent la cauſe à la mauvaiſe nourriture, prétendant que ſi l'enfant prend plus de lait que ſon eſtomac n'en peut digerer; ou que ſi le lait n'eſt pas de bonne qualité, il engendre quantité d'humeurs vicieuſes & corrompuës qui cauſent cette galle, laquelle vient le plus ſouvent à la tête & au viſage, parce que ce ſont ces parties qui abondent le plus en humiditez, que tout autre partie qui ſoit au reſte du corps, principalement aux enfans. Enfin d'autres croyent que l'enfant aura été formé pendant les menſtruës de la mere, ou dans un tems qu'elle n'aura pas été entierement purifiée de ſa derniere couche. Toutes les femmes ſont perſuadées que cette cauſe eſt la veritable, & elles n'en veulent point admettre d'autres.

Le

Le Chirurgien connoîtra que ces galles ne ſont pas malignes, ſi elles ſont ſuperficielles, ſi elles ſont humides, & de couleur jaunâtre, & ſi leurs croutes étant levées, la peau paroît rouge & vermeille, ſans être ulcerée profondement.

Mauriceau s'accorde avec les Auteurs, quand il dit qu'on ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en voulant les repouſſer au dedans, parce que leur évacuation garantit les petits enfans de pluſieurs fâcheuſes maladies; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps eſt long-tems purgé de telles ſuperfluitez, s'en portent beaucoup mieux après qu'ils ont jetté toute cette eſpece de gourme; de ſorte que la galle a ſes utilitez, parce que par ſon moyen la Nature purge le corps de l'enfant en pouſſant dehors ces excremens. C'eſt pourquoi on ſe contentera ſeulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaiſes humeurs; pour lequel ſujet on lui donnera une nourrice bien ſaine, dont le lait ſoit parfaitement purifié, & bien rafraîchi.

Mais on ne s'accorde pas avec lui, ſur ce qu'il dit qu'il faut tenir libre le ventre de l'enfant, le ſaigner & le purger, afin d'empêcher que les humeurs ne ſe portent trop abondamment à la tête; car ſi en voulant en détourner une partie, ces humeurs prenoient une autre route, & ſi elles ſe jettoient ſur quelque partie, elles feroient une maladie pire que la premiere, ce qui mettroit l'enfant en danger de mourir; c'eſt pourquoi dans la galle, comme dans la petite verolle, il ne faut point détourner la Nature de ſon ouvrage, par des purgatifs, dans le tems qu'elle eſt occupée à pouſſer au dehors les impuretez dont elle eſt accablée. On convient que les purgatifs ſont utiles pour faire ſortir le reſte des humeurs qui peuvent

être reſtées ; mais c'eſt après que la Nature aura fini ſon ouvrage. Mauriceau ſe contredit lui-même ; car dans le même Chapitre, il dit qu'il faut ſe contenter de donner à l'enfant une bonne nourrice ; donc il ne faut pas les purger.

Il faut tâcher de donner une libre iſſuë à la ſanie qui eſt retenuë ſous les galles, de crainte qu'elle ne ronge & corrode la peau, & n'y faſſe des ulceres ; c'eſt pourquoi on fera tomber ces croutes, en les frottant de crême, ou de beurre frais, en mettant deſſus des feüilles de poirée, qu'on rechangera deux ou trois fois le jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez qui en ſortent. On doit continuer ces remedes juſqu'à ce que l'enfant ſoit tout-à-fait gueri ; & il ne faut point changer, parce qu'ils font beaucoup ſuppurer les galles, ils n'attirent ſeulement que les humeurs ſuperfluës, qu'on ne doit point retenir au dedans. Après l'évacuation deſquelles les parties ſe deſſecheront, & ſe gueriront d'elles-mêmes.

Il faut avoir ſoin de tenir les mains de l'enfant attachées, de peur qu'il ne ſe gratte, & qu'il n'écorche ces galles, ce qui ne manqueroit pas de faire par la démangeaiſon qu'il reſſent à ces parties : ſi on lui laiſſoit la liberté de ſe gratter, il ſe mettroit le viſage tout en ſang, & il exciteroit à ces parties en les irritant, une inflammation, & un nouveau dépôt, & en s'écorchant ſouvent, il pourroit en être marqué.

CHAPITRE XIII.

Les moyens d'empêcher que les enfans ne soient louches ou bossus.

IL ne suffit pas qu'un accouchement ait été heureux, ni d'avoir reçu un enfant qui paroît en bonne santé, il faut encore tâcher qu'il ne soit point contrefait en aucune partie de son corps. Si après l'avoir visité attentivement, on en trouve quelqu'une qui ne soit pas dans sa conformation naturelle, il faut chercher les moyens de la corriger, ce qui est plus facile immediatement après la naissance, à cause que les parties étant encore molles & tendres, elles prennent la figure qu'on veut leur donner.

Un des plus grands défauts des enfans, c'est d'être louches : il y en a qui le sont naturellement, quand ils apportent ce vice en naissant ; & d'autres par accident, pour avoir été couchez dans un faux jour, où la lumiere leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toûjours situer le berceau, ensorte qu'ils ayent les pieds tournez vers les fenêtres durant le jour, & le soir à la chandelle vis-à-vis d'eux ; car ils ne manquent jamais de tourner leur vûë du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre situation de leur lit, la méchante habitude aux muscles, de tirer le corps de l'œil inégalement.

Soit que les enfans ayent apporté ce défaut au monde, ou soit qu'ils l'ayent contracté par une mauvaise habitude, il y faut mettre ordre par des besicles qui dirigent leurs yeux, & les accoutument à regarder chaque objet au devant d'eux, en se tenant dans une situation paralelle, l'un par

rapport à l'autre. Les beſicles ſont des inſtrumens faits d'ébene, creux dans leur milieu, du côté qui regarde les yeux, & percé d'un petit trou, où quelquefois on met un verre qui conſerve encore ces organes, qu'on doit munir de beſicles jour & nuit pendant quelques années, ſi on veut redreſſer ſurement une vûë qui aura été long-tems tournée de travers.

C'eſt un grand vice de conformation aux enfans que d'être boſſus, c'eſt pourquoi il faut y donner ſon attention, & mettre en uſage tous les moyens pour empêcher qu'ils ne le deviennent. L'épine du dos eſt compoſée de trente os, poſez les uns ſur les autres, qui ne tiennent enſemble que par des cartilages, & qui par conſequent ont beaucoup de diſpoſition à ſe courber, ou d'un côté, ou de l'autre; c'eſt ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à lui conſerver cette figure droite qu'elle doit avoir pour être de belle taille.

Je n'entrerai point ici dans le détail des eſpeces & des cauſes de la gibboſité, & je ne vous parlerai point de celles qui arrivent après la naiſſance, j'ai traité cette matiere dans mon Cours d'Operations où je renvois; je me contenterai de vous faire obſerver que l'enfant étant dans le ventre de ſa mere, il y eſt comme une boulle, & par conſequent qu'il y a l'épine en rond, & que venant au monde il a de la diſpoſition à être boſſu; c'eſt pourquoi il faut l'emmailloter de maniere qu'il ſoit en linge directe, & il faut le coucher ſur le dos le plus qu'on pourra, la tête gueres plus haute que le corps.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre abſolument droit un enfant qui aura de la diſpoſition à être boſſu; il ne peut par ſes ſoins, & par toute ſa bonne conduite, qu'empêcher ce vice d'augmenter juſqu'au degré de difformité où il ſe-

roit parvenu ſi on n'y avoit point apporté de ſecours ; c'eſt pourquoi il ne promettra point aux parens plus qu'il ne doit accomplir, comme font les Couturieres, les Tailleurs, & les Fabricateurs de corps de baleine, ou de fer, qui pour tirer de l'argent, promettent de donner une taille auſſi droite que ſi on l'avoit euë naturellement.

On ne peut pas preſcrire poſitivement & en particulier le bandage, & les moyens dont on doit ſe ſervir, cela dépend de la nature de la difformité, on peut ſeulement dire en general, que ſi l'épine ſe jette en dehors, il faut coucher l'enfant ſur un matelas un peu dur, l'y tenir ſur le dos, & ſans chevet, afin que la tête & l'épine ſoient au même niveau, & que ſi elle ſe jette à droit ou à gauche, il faut par le moyen des compreſſes & des bandages, comprimer doucement l'endroit qui pouſſe ; c'eſt au Chirurgien induſtrieux à inventer des machines capables de combattre la difformité, & de la corriger autant que faire ſe peut, prenant garde ſur-tout de ne point preſſer les parties contenuës dans la poitrine, leſquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens ſi neceſſaires à la vie.

Pour conſerver aux bras & aux jambes de l'enfant la rectitude qu'ils doivent avoir, la nourrice aura ſoin de l'emmailloter dans une ſituation bien droite, lui étendant également les bras & les jambes, & tournant ſes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne ſoient trop tournées d'un même côté.

Une circonſtance à laquelle on ne prend pas garde, & qui eſt pourtant eſſentielle, c'eſt que ſi la nourrice s'accoûtume à porter toûjours ſon enfant ſur un même bras, en lui ſerrant ſans ceſſe les genoux du même côté, cela leur fait prendre

une mauvaiſe figure, & les rend tortuës ; c'eſt pourquoi pour éviter cette difformité, il faut qu'elle le porte un jour ſur un bras, & le lendemain ſur l'autre.

CHAPITRE XIV.

De la nourriture & du gouvernement des enfans.

C'Eſt une loi generale impoſée par la Nature, aux femmes, auſſi-bien qu'à tous les animaux, qu'auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée, il ſe porte à ſes mammelles du lait pour nourrir l'enfant, au défaut du ſang qu'elle lui donnoit lors qu'il étoit enfermé dans ſes entrailles ; il ſeroit à ſouhaiter que ce fût la mere qui voulût être la nourrice, mais aujourd'hui preſque toutes les femmes en ont perdu l'habitude, elles abandonnent le ſoin de nourrir leurs enfans à des femmes qui n'ont de l'amitié & de la tendreſſe pour eux, qu'autant que leur interêt & l'argent qu'on leur donne les obligent d'en avoir.

Quoique l'enfant ait un beſoin abſolu de teter pour ſe nourrir après qu'il eſt ſorti du ventre de ſa mere, il ne faut pas neanmoins lui preſenter le teton immediatement après ſa naiſſance, il faut differer de quelques heures, aux uns plus, aux autres moins, ſelon qu'ils paroîtront en avoir un beſoin plus preſſant ; car s'il eſt tranquille, & qu'il ne demande rien, on peut differer juſqu'au lendemain ; mais ſi par ſes cris il paroît affamé, & ſi par les mouvemens de la langue & de ſes lévres, on voit qu'il cherche de la nourriture ; & même en lui mettant un doigt dans la bouche, ſi on ſent qu'il le ſerre, c'eſt ſigne qu'il demande à teter.

Aux enfans chargez de flegmes & de pituite, il ne faut pas leur donner du lait auſſi-tôt qu'aux autres, il faut à ceux-là leur donner quelques cuillerées de vin chaud & ſucré, & les coucher ſur le côté, pour laiſſer dégorger par leur bouche cette pituite dont ils ſont abreuvez, & même en differant on donne le tems à leur eſtomac de conſommer ce qui peut y en être tombé.

Il ſéjourne pendant les derniers mois de la groſſeſſe un lait qui s'y aigrit, & qui en ſe mêlant avec le nouveau lait qui affluë après l'accouchement, fait un méchant lait capable de faire beaucoup de mal à l'enfant qui le tete, ſi ce n'eſt pas celui dont la nourrice eſt accouchée; mais ſi c'eſt ſon propre enfant par qui elle ſe fait teter, au lieu de mal il lui fera du bien, il lui ſervira de purgatif en lui faiſant vuider le meconium, & les autres impuretez amaſſez dans les boyaux de l'enfant, pendant le ſéjour qu'il a fait dans le ventre de ſa mere; ainſi ce premier lait qui ſeroit un poiſon à un autre enfant, devient ſalutaire à celui de la nouvelle accouchée. Et les femmes ſont tellement perſuadées de ce fait, qu'il n'y en a pas une qui voulût prêter ſon enfant pour dégorger de ce premier lait les mammelles d'une autre qui voudroit être nourrice, & dont l'enfant ſeroit mort. Celles-là ſont obligées de ſe ſervir d'une tetine de verre pour ſe teter elles-mêmes, ou de ſe faire teter par un petit chien juſqu'à ce que leur lait ſoit tout-à-fait épuré.

Tous les animaux dans le commencement ne donnent point à leurs petits, quoi qu'ils en ayent pluſieurs, d'autre nourriture que le lait, à plus forte raiſon celui d'une nourrice qui n'a qu'un enfant, doit ſuffire pour le nourrir pendant les trois ou quatre premiers mois. Si c'eſt la mere qui nourrit ſon enfant, il ne lui en faut pas une auſſi

grande quantité pour le contenter, que quand c'eſt une nourrice étrangere. Il y a des enfans échauffez & affamez qui voudroient être toûjours pendus au teton, à qui il en faut une plus grande quantité pour ſatisfaire leur appetit, qu'à d'autres qui ſont paiſibles, & qui dorment auſſi-tôt qu'ils ont teté ; c'eſt pourquoi on ne peut meſurer ce qu'il faut de lait pour la nourriture de l'enfant ; on ne peut pas auſſi preſcrire combien de fois il lui faut donner à teter chaque jour ; ſi on pouvoit le regler à ne teter que de deux en deux heures dans la journée, & une fois ou deux pendant la nuit, cela ſuffiroit ; mais une mere laiſſera-t-elle crier ſon enfant, ſa tendreſſe maternelle ne lui permet pas de lui rien refuſer ? C'eſt pourquoi elle lui en donne autant de fois qu'il lui en demande, & quelquefois trop ſouvent, car ſon eſtomac en étant trop chargé, & ne le pouvant pas digerer, il eſt obligé de le rejetter à demi caillé.

Il n'y a point de femmes qui ne ſçachent faire de la boüillie, mais elles ne ſe donnent pas toutes la peine de faire cuire la farine dont elles la font, qui eſt pourtant une circonſtance eſſentielle, afin qu'elle ſoit bonne : il faut auſſi que le lait ſoit nouvellement trait de la vache, & ne la point faire trop épaiſſe, de peur qu'elle ne charge trop l'eſtomac de l'enfant. Il ne faut, quand on commence à en faire manger à l'enfant, lui en donner que très-peu, & une fois par jour pour y accoûtumer ſon eſtomac. On peut enſuite lui en donner le matin & le ſoir, & plus ou moins, ſelon que ſon eſtomac en demande, & qu'il eſt capable de la digerer. Après que l'enfant aura mangé ſa boüillie, il faut lui donner à teter, afin que le lait délayant ſa boüillie dans l'eſtomac, elle en ſoit plus facilement digerée.

Autrefois les Dames de qualité ne permettoient

pas qu'on donnât de la boüillie à leurs enfans ; elles vouloient qu'ils fuſſent nourris ſeulement du lait de la nourrice, & elles en changeoient juſqu'à ce qu'elles en euſſent trouvé une qui en eût ſuffiſamment pour le nourrir ſans boüillie ; mais à preſent elles ſont revenuës de cette opinion, parce qu'elles ont connu qu'elle étoit neceſſaire tant pour ſatisfaire à la groſſe faim de l'enfant, que pour accoûtumer ſon eſtomac à une nourriture plus ſolide que n'eſt le lait.

On ne peut pas regler le dormir d'un enfant, il faut qu'il dorme tout autant qu'il en aura envie. Ceux qui dorment le plus, ſont ceux qui ſe portent le mieux ; car s'il ſentoit de la douleur, il ne ſeroit pas dans ſon pouvoir de dormir ; mais comme il ne peut pas toûjours dormir, il faut qu'elle faſſe enſorte qu'il ſoit éveillé dans la journée, & de repos pendant la nuit ; car ſi on n'y prend garde, il dormiroit pendant tout le jour, & ſeroit éveillé la nuit, ce qui ſeroit une méchante habitude qu'il ne manqueroit pas de contracter.

On a de coûtume de bercer un enfant pour l'endormir ; on ne condamne pas cet uſage, mais il ne faut pas l'y accoûtumer, & ne le faire que le moins qu'on pourra ; quand on ne peut pas s'en diſpenſer, il le faut bercer doucement, & non pas avec trop de viteſſe, de crainte de faire floquer dans ſon eſtomac le lait qu'il vient de teter, ce qui pourroit l'obliger à le vomir.

On a vû tant de fois des enfans étouffez par leurs meres, ou par leurs nourrices pour les avoir mis coucher avec elles, que c'eſt avec juſte raiſon qu'on leur défend de les y mettre. Une nourrice fatiguée & bien endormie, peut ſe rouler ſur ſon enfant, & l'étouffer ſans s'en appercevoir ; c'eſt pourquoi pour éviter ce malheur, elle doit

le coucher dans un berceau placé auprès de ſon lit, pour le pouvoir prendre & remettre avec facilité toutes les fois qu'elle eſt obligée de lui donner à teter pendant la nuit.

Quand une nourrice prend ſon enfant pour le faire teter, elle doit être bien éveillée, & elle ne doit lui donner le teton qu'étant aſſiſe à ſon ſéant, parce que ſi elle lui donnoit étant couchée, elle pourroit ſe rendormir, & ſuffoquer ſon enfant; c'eſt pourquoi elle doit un peu laiſſer crier l'enfant, plûtôt que de ſe preſſer de le faire teter étant encore toute endormie.

Je n'entrerai point dans le détail des circonſtances neceſſaires pour emmailloter un enfant, c'eſt l'affaire des Gardes d'Accouchées, qui ont ſoin de le montrer aux nourrices, je dirai ſeulement qu'il faut que le linge ſoit bien blanc & bien ſec, & qu'il faut le remuer auprès du feu, pour le preſerver du froid qui lui eſt pernicieux. Pour ce qui eſt du tems qu'on doit le remuer, on ſçait que c'eſt ordinairement deux fois par jour, & quelquefois trois, quand il s'eſt ſali, ou que par ſes cris il demande à être changé.

Il ne faut pas oublier de bien garnir la tête de l'enfant, ſur-tout à l'endroit de la fontaine, où les os n'étant pas encore formez, il eſt plus ſuſceptible du froid; & même il faut faire attention que l'eau qu'on verſe en cet endroit en baptiſant les enfans, eſt capable de les enrumer ſi c'eſt en hyver, & qu'elle ſoit trop froide; c'eſt ce qui faiſoit qu'aux Enfans de France qu'on ondoyoit auſſi-tôt après être nez, on avoit ſoin de la faire un peu chauffer, & qu'on en verſoit en petite quantite.

On prétend qu'il eſt avantageux à un enfant de crier, & on a raiſon, parce que ſes cris lui tiennent lieu d'exercice, & qu'ils obligent ſa poi-

trine & les autres parties de s'étendre, & que les petites contorsions qu'il fait en criant, donnent de la force & de la vigueur aux muscles de ses bras & de ses jambes, ne faisant aucun exercice d'ailleurs ; mais il faut que ses cris soient moderez, car s'ils étoient trop violens, ils pourroient lui causer des hernies & des exomphales ; c'est pourquoi il faut tâcher de l'appaiser en lui donnant à teter, en le promenant, ou en le remuant souvent, tant pour le nettoyer que pour le mettre à son aise, en le délivrant d'une situation contrainte où quelque partie de son corps se pût trouver, qui le fait souffrir & crier.

Je me suis restraint dans ce cinquiéme Livre à ne vous parler que des indispositions les plus pressantes qui arrivent aux enfans nouveaux nez, & particulierement de celles qui demandent la main du Chirurgien ; je ne vous entretiendrai point d'une infinité d'autres maladies qui lui survienent pendant le cours de son enfance, parce qu'elles sont du ressort de la Medecine.

Fin du cinquiéme Livre.

TRAITÉ GENERAL DES ACCOUCHEMENS.

LIVRE SIXIE'ME.

Du choix de l'Accoucheur, de la Nourrice, & de la Garde.

QUOIQUE ce ſixiéme & dernier Livre ne traite d'aucune maladie, & qu'il ne parle d'aucune operation, il n'eſt pas moins utile que les cinq précedens, puis qu'il donne à la femme qui eſt dans l'uſage de faire des enfans, des préceptes generaux ſur le choix de la perſonne qui la doit accoucher, qu'il lui enſeigne les bonnes & les mauvaiſes qualitez de la Nourrice à qui elle va confier la vie de ſon enfant, & que même ſur la Garde il lui preſcrit d'en prendre une qui ſoit dans l'uſage de gouverner des femmes en couches.

On finit ce Traité par un conſeil qu'on donne aux meres de nourrir leurs enfans; on ſçait que ce conſeil ſera mal reçu, & qu'il ne ſera pas ſuivi, parce qu'elles s'aiment plus que leurs enfans; mais on ſe croit obligé en conſcience de leur

rapporter les raiſons qui les doivent engager à les nourrir ; & on leur en donnera de ſi bonnes, qu'il y aura peut-être quelque mere qui ſe laiſſera perſuader.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez requiſes au Chirurgien-Accoucheur.

SI tous les Chirurgiens en general doivent être gens de bonnes mœurs, ſçavans & habiles dans leur profeſſion ; à plus forte raiſon ceux qui pratiquent les Accouchemens doivent-ils poſſeder toutes ces bonnes qualitez par preference à tous autres. On pardonne une impoliteſſe à un Chirurgien d'Armée, à celui qui travaille dans le Public, ou dans les Hôpitaux, mais au Chirurgien-Accoucheur on ne lui paſſe rien, parce qu'il exerce ſon Art ſur des femmes qui ſe piquent plus de délicateſſe que les hommes, & qui croyent que de la moindre faute, ou que d'une ſeule parole échapée mal à propos, la bienſéance ou la pudeur en eſt offenſée.

Celui qui embraſſe les Accouchemens doit être bien fait de ſa perſonne, n'ayant aucun défaut corporel, ni rien de choquant dans ſon viſage, il faut qu'il ſoit fait de maniere qu'une femme puiſſe ſe mettre entre ſes mains ſans aucune repugnance, & que ne trouvant rien qui lui repugne, elle s'y abandonne avec toute la confiance que doit avoir une perſonne qui croit mettre ſa ſanté & ſa vie en de bonnes mains.

Il ne doit point être ni trop jeune, ni trop vieux, ces deux extrêmitez ne conviennent point à un Accoucheur, il faut qu'il ſoit dans la vigueur de ſon âge, & qu'il ait de la force pour

pouvoir faire un accouchement laborieux, qui le met quelquefois tout en sueur, & qui lui donne autant de peine qu'il fait de douleur à la femme qu'il accouche. Il faut qu'il ait la main longue & menuë, pour pouvoir l'introduire avec facilité lors qu'il est question de retourner un enfant dans le ventre de la mere; car une main grosse & courte est un défaut essentiel dans un Accoucheur.

Celui qui se jette dans les Accouchemens doit être de la Compagnie des Maîtres Chirurgiens de la Ville où il s'établit, pour deux raisons, l'une pour y apprendre la science Chirurgicale, qui doit toûjours préceder celle des Accouchemens; l'autre pour y aquerir le privilege de les pratiquer; car il faut être Maître Chirurgien pour être en droit d'accoucher, cette operation étant du ressort de la Chirurgie.

Il n'est pas aisé de s'instruire de l'art d'Accoucher, parce qu'il n'y a point d'Ecoles publiques où on puisse l'apprendre, & que dans les Démonstrations qui se font publiquement des operations de Chirurgie; on ne démonstre point celle-là comme on fait toutes les autres. Un Maître mene ordinairement son Garçon avec lui chez ses malades; mais lors qu'il va faire un Accouchement, il ne peut pas le mener avec lui, parce que les femmes qui ont ordinairement de la pudeur, ne veulent point voir un visage nouveau, & ne prétendent pas que d'autres s'instruisent à leurs dépens.

Pour aquerir la theorie des Accouchemens, il faut lire les bons Auteurs qui en ont écrit, comme Guillemeau, Mauriceau, & quelques autres; pour la pratique, on ne la peut observer qu'en cherchant toutes les occasions d'accoucher le plus que faire se pourra. L'Hôtel-Dieu de Paris est le lieu où il se fait plus d'accouchemens, parce qu'on y

reçoit toutes celles qui s'y preſentent, & que c'eſt l'endroit ſeul où on peut ſe rendre habile en peu de tems : il faut encore dans tous les cas extraordinaires conſulter les Experts dans cet Art, qui communiqueront des lumieres au jeune Chirurgien, qu'il ne pourroit point aquerir ſans leur ſecours.

Quand l'Accoucheur eſt appellé, il ne faut pas qu'il ſe preſente devant la femme avec un viſage allongé & triſte, car il paroîtroit annoncer quelque malheur ; ni avec un viſage gai & enjoüé, ce qui choqueroit une femme qui ſouffre, & qui s'attend de ſouffrir de plus grandes douleurs. Il faut donc qu'il ait un air ſerieux, qu'il écoute tranquillement le recit de l'état où elle ſe trouve, qu'il lui faſſe eſperer un accouchement heureux, & qu'il ne l'alarme point, quand même il y auroit ſujet de craindre, que la ſuite en dût être fâcheuſe.

Il ne faut point qu'un Accoucheur témoigne aucune impatience ſur la durée de l'accouchement : quand il eſt auprès d'une femme, il doit oublier toutes les autres, & y demeurer juſqu'à ce qu'elle ſoit accouchée. Il ne doit point l'entretenir des autres qui ſont prêtes d'accoucher, & qu'il attend, de crainte que s'il arrivoit quelque choſe de fâcheux, elle ne croye qu'il ait avancé ſon travail, & que par inquietude il n'ait précipité l'accouchement.

Un Accoucheur ne doit point ſe propoſer le gain, ni l'interêt pour but de ſes peines, quand il eſt auprès d'une femme dont il n'eſpereroit qu'une legere recompenſe, il doit lui rendre ſervice avec le même zele & la même affection, que s'il en attendoit une plus forte : & s'il quittoit une femme pour aller à une autre dont il croiroit être mieux payé, il pecheroit contre la charité, & il manqueroit aux loix du Chriſtianiſme.

S'il se trouvoit auprès d'une femme qu'il croiroit en danger de mourir par l'état dangereux où elle pourroit être, il faut qu'il dise au mari ou aux parens, le peril où elle est, & qu'il travaille à la secourir, & ne pas l'abandonner comme quelques-uns ont fait, qui par une cruauté sans exemple ont mieux aimé laisser mourir la mere & l'enfant, que de risquer leur reputation, ne voulant pas qu'il fût dit qu'une femme soit morte entre leurs mains.

Une des principales qualitez d'un Accoucheur, c'est la discretion ; il ne faut point qu'il s'entretienne des perfections ou des défauts qu'il aura remarqué à une femme en l'accouchant, parce que celle à qui il parle est en droit de croire qu'il fera ailleurs des plaisanteries sur elle, comme il en fait sur les autres, il faut donc qu'il soit discret, & qu'il garde le silence sur tout ce qui se passe dans les accouchemens.

Enfin un Accoucheur doit être un parfait honnête homme, & se conduire suivant les Regles de la Religion, qui lui doit servir de guide dans toutes ses actions ; il faut donc qu'il soit vertueux, doux, affable, & compatissant aux douleurs que les femmes souffrent en accouchant, & sur-tout qu'il ne soit point intereſſé, se contentant du salaire honnête qu'on voudra bien lui donner.

CHAPITRE II.

Des qualitez necessaires dans une Sage-femme.

IL ne faut pas seulement que les Sages-femmes ayent toutes les bonnes qualitez qu'on demande dans un Chirurgien Accoucheur, mais il faut encore

encore qu'elles se défassent de plusieurs défauts attachez à leur sexe & à leur profession ; elles sont ordinairement commeres & babillardes, s'imaginans qu'on les croira plus sçavantes, & plus habiles, après qu'elles auront fait mille contes surprenans, ou qu'elles recitent plusieurs faits extradinaires qu'elles donnent pour veritables, quoique souvent ce ne soient que des fables, qui n'ont d'autre fondement que de les avoir entendu dire à d'autres.

La jeunesse est un défaut dans une Sage-femme, parce qu'elle ne peut pas avoir encore aquis cette experience en quoi consiste tout leur sçavoir faire ; car pour la theorie, elles n'en ont qu'autant qu'elles sont capables d'en avoir ; mais comme leur principal talent consiste dans la pratique, elle ne peut l'aquerir qu'après avoir fait des accouchemens pendant un tems considerable ; de sorte qu'il faut qu'elle ait au moins trente ans avant que de pouvoir passer pour habile Sage-femme.

Il faut neanmoins en excepter les filles de Sages-femmes, qui n'ont entendu parler que d'accouchemens par leurs meres ; celles-là qui ont été élevées dans cette profession, & qui ont été mises dans la pratique de bonne-heure, peuvent devenir habiles avant le tems que nous venons de prescrire ; celles-là encore qui ont été Gardes d'Accouchées, & qui embrassent la profession de Sages-femmes, peuvent en moins de tems s'y perfectionner, que celles qui n'avoient point entendu parler d'accouchemens.

Pour être Sage-femme il faut être mariée ; il sieroit mal à une fille de vouloir entreprendre d'accoucher les autres, elle qui doit ignorer toutes les circonstances necessaires pour faire un enfant. Et de plus c'est qu'elle trouveroit plusieurs

femmes qui ne voudroient pas s'y fier. Il y en avoit une à S. Germain en Laye qui accouchoit, mais il y avoit peu de femmes qui s'y vouluſſent confier, & elle ne faiſoit des accouchemens qu'au défaut de ſa mere.

Il y a de meilleures Sages-femmes à Paris qu'en aucune Ville du Royaume, parce qu'il y a l'Hôtel-Dieu où il ſe fait une infinité d'accouchemens, & où elles ſont reçuës en apprentiſſage. Elles y demeurent pendant trois mois ; les premieres ſix ſemaines elles ſont à regarder les accouchemens que fait celle qui eſt avant elle ; & les autres ſix ſemaines elles font tous les accouchemens qui ſe preſentent pendant ce tems, & elle les fait tous en preſence de la Maîtreſſe Sage-femme, qui eſt choiſie entre les plus habiles de Paris.

Il ne ſuffit pas qu'elle ait fait ſon apprentiſſage à l'Hôtel-Dieu pour avoir la permiſſion de travailler publiquement, il faut encore qu'elle ſoit reçuë par les Maîtres Chirurgiens de S. Coſme. Elle s'y trouve les jours qu'on lui a marqué, accompagnée d'une autre Sage-femme, qui eſt la conductrice : & là elle y eſt interrogée pendant deux après-midi par ſix Maîtres Chirurgiens, ſur tout ce qui concerne les Accouchemens ; & étant trouvée capable, il lui eſt permis de ſervir le Public, & de poſer une Enſeigne qui inſtruit de ſon nom & de ſa demeure.

Il faut qu'une Sage-femme ſoit vertueuſe, & ſe conduiſe de maniere qu'elle ne donne point d'atteinte à ſa reputation : elle doit être gratieuſe dans ſa perſonne, n'avoir point de défaut naturel qui puiſſe choquer la femme qui ſe met entre ſes mains : elle ne doit point être trop libre en diſcours, & ne point rapporter de ces rebus, de ces dictons facetieux, ni de ces mots à deux ententes qui peuvent offenſer la pudeur.

Elle ne doit point avoir trop bonne opinion d'elle-même, ſe croyant plus habile que les autres ; il faut au contraire, qu'elle ſe méfie de ſa ſcience & de ſes forces, & qu'elle appelle du ſecours lors qu'elle y voit le moindre danger : il ne faut pas qu'elle croye être deshonorée pour avoir demandé du conſeil ; les plus habiles en demandent ſouvent, & au lieu d'en être blâmée, on la loüe de ne s'être pas fiée à ſes propres lumieres, en expoſant une femme au peril qui la menaçoit.

Une Sage-femme doit être toûjours en garde ſur les remedes que des filles ou des femmes lui demandent pour leur procurer leurs ordinaires ; car ſi c'eſt par une groſſeſſe qu'elles ſont arrêtées, ce qu'elles auront ſoin de lui taire, elle auroit grand tort de leur en donner avant que d'avoir bien examiné quelle eſt la cauſe qui les empêche d'être reglées.

S'il n'eſt pas permis de donner des remedes pour faire venir les ordinaires, qu'après être certain qu'il n'y a point de groſſeſſe, il eſt encore plus ſeverement défendu d'en donner pour faire avorter. C'eſt un crime autant puniſſable de mort de tuer un enfant dans le ventre de ſa mere, comme ſi on lui ôtoit la vie après être venu au monde. Il y a quelques années qu'une Sage-femme ſe laiſſa gagner à force d'argent pour faire avorter une fille de qualité ; mais malheureuſement la mere & l'enfant moururent du remede dont elle ſe ſervit. Elle fut miſe entre les mains de la Juſtice, qui la condamna à mort, & la fit executer à la Croix du Tiroir.

Quand une Sage-femme eſt appellée par les Juges pour décider ſur une groſſeſſe, elle ne doit prononcer qu'après être abſolument certaine de l'état où la femme ſe trouve ; il vaut mieux

qu'elle faſſe un prognoſtique douteux, que d'hazarder de ſe tromper, comme fit une Sage-femme du Châtelet, qui après avoir viſité une Servante condamnée à être penduë, qui ſe diſoit groſſe, aſſura Monſieur le Lieutenant Criminel qu'elle ne l'étoit point. En faiſant une Anatomie publique du corps de cette fille, on lui trouva dans la matrice un enfant de quatre mois. La Sage-femme fut condamnée à une groſſe amende, & interdite de l'exercice de ſa profeſſion. Ces cruels exemples ſont voir avec quelle circonſpection elle doit ſe gouverner, parce qu'elle ne peut pas faire de petites fautes, & que les moindres peuvent faire perir la mere ou l'enfant, & quelquefois tous les deux.

Les rapports qu'une Sage-femme eſt obligée de faire quand une femme groſſe ſe ſera battuë, ou qu'elle aura été maltraitée, elle les doit faire en conſcience; elle ne doit ni augmenter, ni diminuer le mal pour faire plaiſir à l'un ou à l'autre, parce que les Juges n'ordonnent des proviſions & des dédommagemens que ſuivant les rapports qu'on leur donne.

Une Sage-femme ne peut pas décider ſur la virginité d'une fille, parce qu'il n'y en a pas des ſignes certains; elle doit renvoyer cette déciſion aux habiles Anatomiſtes, qui eux-mêmes conviennent qu'ils n'en peuvent pas parler affirmativement. On a vû des filles libertines & débauchées, vendre leur pucelage à des quinze & vingt perſonnes differentes qui tous croyoient en être les vainqueurs. Ce n'étoit neanmoins qu'un manege avec lequel elles trompoient leurs Amans. Et puiſque des Experts en l'Art ont été les dupes de ces filles, il n'eſt pas impoſſible que des Sage-femmes qui vont de bonne foi, ne puiſſent l'être auſſi.

Quand une fille malheureuſement ſe trouve groſſe, elle ſe met pour accoucher chez une Sage-femme qui la fait bien payer, comme de raiſon ; mais quand elle lui a donné l'argent dont elles ſont convenuës, la choſe doit être étouffée comme non avenuë ; la Sage-femme ne doit point prendre une empire ſur cette fille, ni exiger d'elle des preſens de tems en tems, ſous pretexte que ſçachant ſon ſecret, elle peut la perdre la reputation.

Enfin la diſcretion eſt une des principales qualitez que doit avoir une Sage-femme ; & il ne faut pas qu'elle s'entretienne, ni qu'elle faſſe des hiſtoires des circonſtances arrivées dans les autres accouchemens qu'elle aura fait, ni qu'elle réponde aux queſtions de ces femmes curieuſes, qui veulent ſçavoir ce qui ſe paſſe ailleurs ; car l'Accouchée peut tirer une conſequence infaillible qu'étant babillarde, dès le lendemain elle redira à ſa voiſine ce qui ſe ſera paſſé dans ſon accouchement.

CHAPITRE III.

Les raiſons de ceux qui prennent le parti des Sages-femmes.

CE Chapitre & les deux ſuivans contiennent un Plaidoyer dans les formes ; celui-ci parle en faveur des Sages-femmes ; le ſuivant défend la cauſe des Accoucheurs, & le troiſiéme prononce ſur le choix qu'on doit faire d'un Accoucheur ou d'une Sage-femme.

Celui qui le premier a écrit en faveur des Sages-femmes, eſt un Prêtre, neveu des Dames de la Marche, qui étoient Sages-femmes de l'Hôtel-

Dieu de Paris, il y a environ quarante ans, & toutes deux habiles dans leur profeſſion.

Ce bon Prêtre qui paroît n'avoir aucune teinture de la Medecine, mais qui parle en bon Theologien, ne prend point un ton de Maître ; il n'employe que la voye du conſeil, pour tâcher de perſuader, en rapportant tous les Paſſages des Peres de l'Egliſe, où il eſt parlé des Sages-femmes, dont il tire une conſequence, que n'étant point parlé d'hommes dans ces occaſions, il n'y avoit point pour lors d'Accoucheurs, & que les Sages-femmes ſeules pratiquoient les Accouchemens.

Il cite un paſſage de Saint Jerôme, en parlant de l'Accouchement de la Sainte Vierge, qui dit qu'elle n'eût point de femme pour l'aider, ni de Sage-femme pour l'accoucher, marque, dit-il, que de tous tems c'étoient des femmes, & des Sages-femmes qui ſecouroient les autres.

Pour prouver qu'on ne doit ſe ſervir que de femmes pour les accouchemens, il dit que ſe ſervant d'Accoucheurs, une femme met ſa conſcience en danger, en s'expoſant à perdre des vertus ſur leſquelles elle doit faire une attention continuelle pour ſe les conſerver. Il rapporte cinq vertus qu'elle peut petdre en ſe ſervant des hommes, qui ſont la pudeur, la pureté, la fidelité du mariage, le bon exemple, & la mortification.

Pour la pudeur, il prétend qu'elle eſt offenſée lors qu'une femme s'expoſe à la vûë, & au toucher d'un homme, en la preſence duquel elle doit toûjours avoir de la retenuë ; & que le moyen de conſerver la pudeur eſt de n'être touchée ni vûë que par une perſonne de ſon ſexe. Il cite ſaint Jerôme, qui dit que la pudeur eſt une fleur délicate qui ſe ternit par le moindre attouchement, & qui ne ſe conſerve qu'auprès de ſes ſemblables;

& il n'oublie pas les éloges que S. Zenon Martyr lui donne, qui appelle la pudeur le bonheur des Vierges, la fidelité des Femmes, la force des Veuves, la pureté des Prêtres, la richeſſe des Pauvres, le treſor des Riches, l'honneur des Petits, la gloire des Grands, la gardienne de tous les Etats.

Pour la pureté, il dit qu'elle eſt quelquefois lezée quand une femme ſe laiſſe toucher par un homme; que cela peut faire tomber cet homme dans quelque impureté, ou procurer cet inconvenient blâmable à une femme, lors qu'elle n'eſt pas dans les douleurs attachées à l'enfantement, il prétend en avoir trouvé des preuves dans les ſentimens des Peres qu'il rapporte. S. Iſidore dit qu'en touchant la chair, comme on gagne des maladies corporelles, on en contracte auſſi de ſpirituelles. Saint Jerôme, qu'entre les perſonnes du ſexe different, l'attouchement eſt en quelque façon contagieux & veneneux; Thomas à Kempis, qu'il faut bien garder ſes ſens, & en particulier celui du toucher, ſi on veut avoir la pureté du corps, & la paix du cœur; l'Abbé Rupert, que ce ſens eſt une porte qui donne entrée à la mort & du corps & de l'ame.

Pour la fidelité du mariage, il dit que comme ce ſont des jeunes femmes qui ſont en état d'avoir des enfans; que l'uſage d'un Accoucheur leur eſt dangereux par la vivacité de leurs imaginations, la chaleur de leurs paſſions, & la tendreſſe de leur complexion; que cet uſage les accoûtume à ſe laiſſer approcher & familiariſer avec les hommes étrangers, ce qui ſouvent n'eſt pas ſans danger, & peut avoir des ſuites juſqu'à donner aux jeunes femmes quelques occaſions d'être après cela infidelles; que l'on a remarqué que celles qui ne veulent que des hommes, ſont ordinaire-

ment plus libres que celles qui ſe ſervent des femmes. Que S. Chriſoſtome vouloit que les femmes fuſſent toûjours en crainte avec tout autre homme que leur mari ; & que les Peres de l'Egliſe diſent que l'immodeſtie volontaire, & la facilité de montrer & laiſſer toucher ſa chair, eſt une eſpece d'adultere de l'eſprit, & un préjugé ou ſigne d'infidelité future.

Pour le bon exemple, il veut que les femmes ſe le donnent les unes aux autres, parce que comme l'on fait aiſément ce que l'on veut faire, celle qui ſe ſera ſervie d'un Accoucheur, autoriſera une autre de ſuivre ſon exemple. Il dit qu'il eſt de conſequence d'éviter les Accoucheurs pour l'éducation des filles de familles, à qui on doit inſpirer la crainte de toute approche & liberté des hommes ; que ce ſeroit en vain qu'on leur inſpireroit cette crainte, ſi elles voyoient des hommes approcher de celles qui leur doivent commander de les fuir ; que cela produit des curioſitez dans l'eſprit des filles, des diminutions de crainte dans leur cœur, des matieres de converſations ſecrettes avec leurs compagnes, & un fond d'aſſurance tacite contre les reprehenſions qui leur ſont faites de leur communication avec les hommes. Il ne croit pas faire tort à ce ſexe, en le faiſant ſouvenir qu'il eſt fragile, & lui diſant qu'il a plus de dangers à éviter que l'autre ; qu'il doit non-ſeulement fuir le mal, mais même ſon ombre, c'eſt-à-dire, tout ce qui peut être ſuſpect ; & il lui conſeille de prendre une maniere d'agir ſure pour le fond de la conſcience, & édifiante pour l'exterieur & le bon exemple.

Pour la mortification, il veut qu'on éloigne les Accoucheurs, parce qu'il établit pour conſtant, qu'outre les perſonnes de ſexe different, il y a une correſpondance naturelle qui fait que les fem-

mes n'ont point d'averſion pour les hommes, au lieu d'apprehender d'avoir avec eux quelque communication ; de façon qu'il dit qu'il eſt juſte, & même neceſſaire que les femmes mariées ſe mortifient de cette inclination naturelle ; & que pour cet effet elles ſe ſervent de Sages-femmes dans leurs accouchemens, que par ce moyen elles auront de la pudeur, elles vivront dans la pureté, elles ſeront fidelles à leurs maris, elles donneront bon exemple, & elles ſuivront les pratiques de la mortification Chrétienne.

Ce petit Livre eſt compoſé de quatre Articles, dont voici les Titres : 1°. Autant qu'il eſt poſſible dans les Accouchemens, il faut ſe ſervir de Sages-femmes. 2°. Il eſt très-raiſonnable de ſe ſervir de femmes dans les Accouchemens. 3°. Il eſt de fait que la pratique des Accouchemens a été uſitée de tous tems par le miniſtere des femmes, & que ce droit leur appartient d'antiquité. 4°. Ce ſont les rêponſes qu'il fait aux objections que peuvent faire les partiſans des Accoucheurs qu'il reduit à dix.

Après avoir répondu à ces objections, toûjours en faveur des Sages-femmes, il finit en aſſurant qu'il n'a point fait cet Ecrit, ni par interêt, ni par paſſion, mais par principe de conſcience, en declarant devant Dieu qu'il l'a fait, premierement, pour le bien de la verité ; ſecondement, pour le repos & l'aſſurance des conſciences ; troiſiémement, pour le ſalut de pluſieurs perſonnes ; quatriémement, par deſſus tout, pour la gloire de Dieu.

Il a paru dans l'année 1708. un autre petit Livre ſur la même matiere, qui a pour titre, *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, imprimé à Trevoux, qui ſe vend à Paris chez Jacques Eſtienne, Libraire, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie.

Quoique l'Auteur ne ſoit pas nommé, on ne doute point que ce ne ſoit du même Medecin de la Faculté de Paris, qui a donné au Public un Traité des Diſpenſes du Carême. Ce petit Livre eſt rempli de figures de Rhetorique qui tendent toutes à entraîner le Lecteur dans l'opinion qu'on s'y efforce de prouver.

Dans la Preface l'Auteur fait un plan du combat qu'il entreprend de livrer aux Accoucheurs : il dreſſe toutes les batteries qu'il croit capables de les accabler ; & il n'oublie rien de tout ce qui peut contribuer à lui faire remporter une victoire qu'il tient déja pour aſſurée. Cette Preface étant comme ſon corps de troupes avancé, qui eſt ordinairement ce qu'il y a de meilleur, j'ai crû devoir en donner un extrait, afin que le Lecteur fût informé de l'ordre de la bataille qui doit écraſer & détruire les Accoucheurs.

Il commence par dire que quelques Dames Chrétiennes, pour ne ſe laiſſer pas ſéduire par l'uſage preſque établi aujourd'hui de ſe faire accoucher par des hommes, ont demandé à s'inſtruire ſur cette coûtume qui bleſſoit leur pudeur, & offenſoit leur pieté, qu'elles ont propoſé leurs doutes aux perſonnes qui les conduiſoient ; & que c'eſt pour ſoulager les conſciences des uns, & regler les ſentimens des autres, qu'il a entrepris ce petit Ouvrage.

Ce prélude nous apprend que ce ſont des Dames qui l'ont conſulté, que c'eſt à elles à qui il va répondre ; & que c'eſt à ces mêmes Dames qu'il va s'efforcer de prouver qu'il leur eſt indécent de ſe faire accoucher par des hommes.

Il examine s'il fut jamais, ou s'il s'eſt fait depuis une profeſſion d'Accoucheurs. Il creuſe cette matiere en tâchant de faire voir que ni l'Antiquité, ni le Paganiſme n'ont jamais autoriſé un Art

qui repugne à la Nature même. Il montre enſuite que les Hebreux étoient dans l'uſage de ſe ſervir de Sages-femmes : uſage auquel d'ailleurs toutes les Nations qui ſont venuës après, ſe ſont conformées.

Il eſſaye encore de prouver que l'Ecriture & les Peres n'ont rien établi qui excuſe la pratique d'aujourd'hui ; que les Princes ne l'ont point confirmée par leurs Edits ; que les Magiſtrats ne l'ont point reconnuë ; qu'il ne s'eſt jamais fait de Corps ni de Communauté d'Accoucheurs, comme on en voit de toutes les Profeſſions que la Religion permet, & que l'utilité publique autoriſe : & enfin il examine les raiſons de convenance qui pourroient rendre aujourd'hui tolerable une profeſſion dont les Anciens n'auroient peut-être pas aſſez bien connu la neceſſité.

Il répond auſſi à tout ce que l'on dit contre les Sages-femmes ſur ce ſujet, touchant leur peu de capacité, leur ignorance naturelle, leur peu de genie pour la Chirurgie, & ſur ce qu'on leur reproche que c'eſt des hommes qu'elles tiennent le peu qu'elles ſçavent des Accouchemens. Il écoute là-deſſus tout ce que les Accoucheurs peuvent alleguer de plus raiſonnable, & il y répond de ſon mieux.

Il tire enfin cette conſequence qu'on peut ſe paſſer d'Accoucheurs, & que les femmes ſeules ſuffiſent pour une profeſſion qui leur appartient de droit, qui n'eſt point au-deſſus de leur portée, que l'interêt ſeul leur a enlevé, & dont l'injuſtice des hommes les prive encore aujourd'hui.

Il conclut que l'art d'Accoucher appartient uniquement aux femmes, & que la profeſſion d'Accoucheuſe eſt auſſi ancienne que le Monde, puiſque la plus ſainte des anciennes Religions, qui eſt celle des Juifs, en a donné l'exemple, que tous

les ſiecles ſuivans l'ont adoptée, que la Religion Chrétienne le veut, que les Princes & les Magiſtrats l'ont confirmée par leurs Edits, & par leurs Reglemens.

Après un auſſi beau diſcours, & des raiſons auſſi ſpécieuſes qu'il croit inconteſtables, l'Auteur s'applaudit par avance d'avoir remporté la victoire; & l'on voit qu'il goûte déja la joye du triomphe, en diſant que les Accoucheurs ne s'attendoient pas à une concluſion ſi accablante pour eux, qu'ils la trouveront dure, ruïneuſe, & peut-être injuſte. Car dequoi, continuë-t-il, n'eſt point capable le reſſentiment de ſe voir déchû d'une profeſſion qui s'accreditoit dans le monde, dont elle auroit pû avec le tems s'aſſujettir, & captiver la plus belle moitié.

Il paroît enſuite ſe radoucir en faveur des Accoucheurs, en leur diſant que pour peu qu'ils puiſſent oublier leur interêt pour écouter celui de la Religion, & ſe ſoumettre aux regles de la raiſon, de la modeſtie & de la bienſéance, ils conviendront que ce n'eſt point par paſſion qu'on les attaque, mais un conſeil qu'on leur donne d'abandonner une profeſſion que la ſeule neceſſité peut excuſer en eux, & dont il ne leur eſt pas permis de faire un mêtier. On a d'ailleurs, pourſuit-il, reclamé de tems en tems contre cet uſage abuſif, de permettre les Accouchemens les plus ordinaires aux hommes; car ſans parler de la Loi naturelle qui y repugne, ſans rapporter les plaintes continuelles que de ſages Directeurs font contre cet abus, d'habiles Medecins s'y ſont oppoſez; & la verité que leurs Ecrits défendent, n'en eſt ni moins reſpectable, ni moins puiſſante pour avoir été negligée.

Il rapporte ici la plainte qu'un habile Medecin de la Faculté de Paris, forma contre les

Dames Françoiſes, qui ſe livrent avec trop de facilité aux yeux & aux mains des Accoucheurs. Il cite un Ecrit qu'il dit être digne d'un Medecin, ou d'un Theologien, intitulé, *Diſſertation ſur les Accouchemens*, par un Auteur anonime, qui eſt le même dont je viens de parler. Il dit que le hazard qui lui a fait recouvrer ce petit Ouvrage dans le tems qu'il travailloit à celui-ci, n'a pas peu ſervi à le faire continuer & à le finir, qu'il a été ravi de s'y voir heureuſement prévenu dans pluſieurs des faits & des raiſons qu'il avoit ramaſſées, & que le zele de charité qui regne dans cet Ouvrage, a animé l'Auteur de celui-ci.

Il avoüe cependant qu'il avoit penſé d'abord qu'il auroit ſuffit de réimprimer cette Diſſertation ſans rien écrire de nouveau là-deſſus, mais qu'il a été conſeillé d'achever ce qu'il avoit commencé, parce que le progrès qu'avoit fait depuis dans le monde la profeſſion d'Accoucheur, demandoit de nouvelles réfléxions, outre qu'il avoit des faits à y ajoûter, qui étoient échapez à l'exactitude de l'Auteur anonime.

Il finit ſa Preface en laiſſant aux jeunes Accouchées à réfléchir ſur les obligations, où elles ſeront doreſnavant, ſi ce qu'on dit n'eſt fondé ſur les principes de la Religion & de la Medecine; & ſi par conſequent ce qu'on leur demande de leur pudeur, ne peut intereſſer ni leur ſanté, ni leur vie, eſperant que ſagement inſpirées elles ſe remettront en regle, qu'elles édifieront le monde Chrétien, & qu'elles rendront aux perſonnes de leur ſexe la juſtice & l'ancienne confiance qu'elles leur doivent, dont elles ne les trouveront pas indignes: & enfin il exhorte les Accoucheurs eux-mêmes de n'offrir plus aux femmes que des ſecours neceſſaires & indiſpenſables, perſuadez que la Providence recompenſant la pieté des me-

res, facilitera la naiſſance de leurs enfans, & affranchira leur ſexe, du moins en ce point, de la dépendance des hommes.

Après une Preface auſſi pathetique, l'Auteur commence ſon Ouvrage, qu'il diviſe en huit Chapitres, dans leſquels il s'efforce de prouver que les hommes ne doivent point travailler aux Accouchemens; que cette profeſſion doit être uniquement exercée par les femmes, comme leur appartenant de droit, & en étant les plus capables. Voici les Titres des Chapitres.

Chapitre I. Que la profeſſion d'Accoucheur étoit inconnuë dans l'Antiquité, & qu'elle eſt encore aujourd'hui nouvelle ſans titres & ſans autoritez.

Chap. II. Que toutes les Nations, à commencer par le peuple Hebreu, ſe ſont ſervis de Sage-femmes, dont la profeſſion eſt auſſi ancienne que le monde, & autoriſez par les Loix.

Chap. III. Faits & hiſtoires qui prouvent qu'il a été inoüi dans tous les tems que des femmes ſe ſoient ſervies d'hommes dans leurs couches, ou en cas ſemblables.

Chap. IV. Que les maximes de la Religion Chrétienne ſont contraires à la profeſſion d'Accoucheur.

Chap. V. Que la profeſſion d'Accoucheur eſt rarement neceſſaire.

Chap. VI. Que la coutume de ſe ſervir d'Accoucheur, eſt moins un uſage à recevoir, qu'une entrepriſe à reprimer.

Chap. VII. Que les femmes ſont auſſi capables de pratiquer les Accouchemens que les hommes.

Chap. VIII. Où l'on répond au reſte des objections qu'on fait contre les Sages-femmes.

Pour prouver le contenu de ces Chapitres,

l'Auteur fait fléches de tout bois, c'eſt-à-dire, qu'il employe tout ce qu'il croit convenir à ſon ſujet; il remonte juſqu'au commencement du monde; il va chercher chez les Hebreux, les Juifs, les Romains, dequoi autoriſer ſon entrepriſe. Il conſulte les Peres de l'Egliſe; il fait parler les Devots, les Directeurs & les Payens. Il ſe ſert de la Fable, du Paganiſme, & du Chriſtianiſme à tour de rôles, & ſelon qu'il a beſoin de leur ſecours, & que les autres preuves lui manquent.

Il entreprend de perſuader aux Dames de s'expoſer plûtôt à la mort, que de ſe laiſſer toucher par un Chirurgien; il en cite des exemples, qu'il appelle des martyrs de la pudeur; il ne prétend pas que ce ſoit ſeulement ſur les Accouchemens qu'elles doivent ne point ſe ſervir de Chirurgiens, mais encore ſur toutes les maladies qui arrivent à ces parties, les aſſurant que la même Providence qui les a miſes en cet état, les en retirera. Il renvoye auſſi les Chirurgiens à la Providence, leur faiſant eſperer que de la perte qu'ils feront en quittant la profeſſion d'Accoucheur, comme il leur conſeille, ce ſera la Providence qui les en recompenſera.

Il finit ſon Livre par une declaration qu'il fait, qu'il ne prétend point attaquer la Chirurgie, mais les Accouchenrs, qu'il appelle un genre nouveau d'Operateurs inconnu à nos Peres, une Secte d'amphibie mal-aiſée à définir, & une profoſſion douteuſe. Il dit qu'un Accoucheur ne ſe donne plus pour Chirurgien, qu'il ſe croit au-deſſus, & qu'il lui ordonne; de ſorte que s'il faut ſaigner, operer, panſer, un autre Chirurgien que l'Accoucheur executera, tandis que lui raiſonnera, conſultera, ordonnera; qu'il ne convient pas aux Chirurgiens d'approuver une telle conduite, & de ſe donner de tels Maîtres, qui ſouvent en

ſçavent moins qu'eux. L'Auteur ne peut ſouffrir que les Accoucheurs s'ingerent de traiter des maladies qui arrivent aux femmes groſſes & accouchées ; il demande à quelle école, & ſous quels Maîtres ils ont appris à traiter de ces maladies : il dit qu'ils ne doivent point prétendre à cette ſcience en qualité de Chirurgiens, tandis que leurs Confreres, plus habiles hommes qu'eux en Chirurgie, ne s'en occupent pas. Mal-à-propos donc les Accoucheurs prétendront mêler leurs interêts avec ceux de la Chirurgie ; ils ne meritent plus ſa protection, puis qu'ils en ont ſecoüé le joug, & qu'ils ſe veulent élever au-deſſus d'elle. Rien au contraire ne relevera plus la gloire & le merite de la Chirurgie, que de faire appercevoir que ſes Eleves ceſſent d'être habiles dès qu'ils s'éloignent de ſes vûës, & qu'ils ſortent de ſes regles.

CHAPITRE IV.

Les raiſons de ceux qui prennent la défenſe des Accoucheurs.

ON prie le Lecteur d'en uſer ici comme il feroit en entendant plaider une cauſe par deux Avocats. Il ſuſpend ſon jugement juſqu'à ce qu'il les ait entendu parler l'un & l'autre ; car s'il décidoit après le plaidoyer du premier, il ne manqueroit de lui donner gain de cauſe ; mais ſouvent après que le ſecend a parlé, on trouve que ſes raiſons ont détruit celles du premier, & on lui fait gagner ſon procès. Il en pourroit bien arriver ici la même choſe. On vient d'entendre dans le Chapitre précedent plaider la cauſe des Sages-femmes, il ſemble que le bon droit ſoit de leur côté ; mais après avoir entendu dans ce

Chapitre

Chapitre les raiſons des Accoucheurs, je ne doute point qu'ils ne gagnent leur procès.

De ces deux furieux ennemis declarez contre les Accoucheurs, l'un les attaque avec les armes que la Religion lui met en main ; l'autre avec ce que la Medecine a de plus fort ; le moyen de reſiſter à des puiſſances auſſi redoutables. Si l'on en croyoit ces deux Adverſaires, leur perte ſeroit inévitable ; mais le ſervice qu'ils rendent tous les jours à l'Etat, en ſauvant la vie aux enfans, & conſervant celle des meres, ſera leur défenſeur : ces enfans & ces meres ſeront autant de trompettes qui feront taire ceux qui déclament contre eux.

Quoique leurs actions parlent aſſez hautement pour eux, il n'eſt pas juſte de les abandonner en proye à leurs aggreſſeurs ; ils ſont attaquez, il faut les deffendre ; c'eſt ce que j'entreprens de faire aujourd'hui. Puis qu'il a été permis à ces Ecrivains de parler en faveur des Sages-femmes, je dois avoir auſſi la permiſſion de prendre le parti des Accoucheurs mes Confreres : je le fais dans l'eſperance que la diverſité des opinions qui ſe trouvent entre eux & moi, n'alterera point l'eſtime que doivent avoir les uns pour les autres ceux qui travaillent à exceller dans leur profeſſion.

J'ai crû qu'il étoit neceſſaire de raſſurer les femmes épouvantées par deux Docteurs, l'un en Theologie, qui leur crie que leur ſalut eſt en danger ; l'autre en Medecine, qui leur dit que leur vie courre des riſques ſi elles ſe font accoucher par des hommes ; peut-on les laiſſer dans cet état d'incertitude & de crainte, il faut les tirer de cet embarras, en leur faiſant connoître que la peur qu'on a voulu jetter dans leur eſprit, eſt beaucoup plus grande que le mal n'eſt en effet.

Ces Auteurs ont exageré le merite des Sages-

femmes, il falloit que quelqu'un fit connoître celui des Accoucheurs ; c'étoit une juſtice qu'on leur devoit, & qui étoit auſſi duë au Public, afin qu'il en jugeât avec connoiſſance.

Je diviſerai cette réponſe en huit Chapitres, comme a fait l'Auteur de l'Indécence, que je ſuivrai les uns après les autres ; je n'emploirai point ce ſtile figuré & imperieux qu'on voit dans ſon Livre, je ne le pourrois pas, car il n'eſt pas permis à tout le monde d'être auſſi ſçavant, je les écrirai en Chirurgien qui fait un recit fidelle & ſuccint des faits qui ſont venus à ſa connoiſſance, avec toute la ſimplicité que demande un pareil ſujet.

Chapitre I. Que la profeſſion d'Accoucheur a toûjours été pratiquée par les Chirurgiens, & par conſequent qu'elle n'eſt point nouvelle, & qu'elle n'a point beſoin ni de titres, ni d'autoritez.

Chap. II. Que dans toutes les Nations il y a eu des hommes & des femmes qui ont pratiqué les Accouchemens.

Chap. III. Faits & hiſtoires qui prouvent que dans tous les tems les femmes ſe ſont ſervies d'hommes dans leurs couches.

Chap. IV. Que les maximes de la Religion Chrétienne ne ſont point contraires à la profeſſion des Accoucheurs.

Chap. V. Que la profeſſion d'Accoucheur eſt toûjours neceſſaire.

Chap. VI. Que la coûtume de ſe ſervir d'Accoucheurs eſt un uſage à conſerver, & non pas une entrepriſe à reprouver.

Chap. VII. Que les femmes ne ſont pas auſſi capables de pratiquer les Accouchemens que les hommes.

Chap. VIII. Où l'on dit ſon ſentiment ſur les objections & les réponſes de l'Auteur du Livre de l'Indécence.

Les titres de ces Chapitres étant opposez à ceux du Livre de l'Indécence, & étant prouvez, détruiront tout ce que l'Auteur s'est efforcé de nous prouver dans son Livre. J'en ai fait une ample Dissertation qui seroit trop longue à rapporter ici. Je vais seulement donner un extrait de chaque Chapitre, qui en fera connoître le plan, & qui ne laissera pas de convaincre le Lecteur de la necessité absoluë d'avoir des Accoucheurs.

On ne convient point du titre de ce Livre; c'est aux femmes qu'il doit être adressé; c'est elles qu'il tâche de persuader de ne plus se faire accoucher par des hommes : le titre doit donc être, *de l'Indécence aux femmes de se faire accoucher par les hommes.* *Chap. I.*

L'Auteur de l'Indécence s'amuse à vouloir faire de la difference entre le mot d'*Accoucheur*, & celui d'*Accoucheuse*, comme si l'un & l'autre ne signifioient pas la même chose, & qu'ils ne differoient qu'en ce que l'un est masculin, & l'autre feminin. Il ajoûte que la profession d'Accoucheuse a des Statuts, & qu'elle est autorisée par les Magistrats, & que celle d'Accoucheur n'en a point. Il devroit avant que d'avancer cette proposition, sçavoir que l'Accouchement étant une operation du ressort de la Chirurgie, il ne falloit point d'autre autorité pour l'exercer que la qualité de Maître Chirurgien; mais qu'aux femmes qui n'avoient point de droit de faire aucune operation de Chirurgie, il leur falloit des Statuts & des Reglemens, pour leur permettre de pratiquer les Accouchemens; & cette tolerance s'est introduite, parce qu'il y a eu des femmes qui par une pudeur outrée aimoient mieux s'exposer d'accoucher seules, que d'avoir recours aux hommes.

On convient que la pudeur est une vertu na-

turelle aux femmes, & qu'elles ne doivent rien faire dont elle pût être offensée ; mais on ne convient pas que cette même vertu soit blessée pour avoir été accouchée par un Chirurgien, ni que cette pratique repugne à la nature même, comme le veulent ceux qui poussent la délicatesse sur la pudeur jusqu'à l'excès, & qui disent que le mariage ne seroit qu'un honteux commerce, si la necessité de peupler le monde n'en excusoit l'usage ; encore ne se l'accorde-t-on cet usage, qu'à la dérobée & dans le secret, comme pour dissimuler à la pudeur ce que la necessité ordonne. Ils ajoûtent qu'en croyant garder toutes les mesures, & tous les égards possibles pour ne rien accorder contre la modestie, & pour se preserver contre la médisance, on ne laisseroit pas de pecher contre la pudeur, si on l'exerçoit sans necessité ; qu'on n'est pas toûjours maître de son esprit & de son cœur dans une occasion si propre à seduire l'un & l'autre, & à laquelle on s'expose sans necessité ; que quand bien même on pourroit répondre de soi, on ne peut pas s'assurer de l'imagination des autres, qui ne penseront pas toûjours comme l'Accoucheur, qu'il faut convenir que le danger est du moins très-proche ; que tandis qu'on s'étudie à sauver les dehors de l'honnêteté par ses paroles & par ses manieres ; on s'échape à soi-même, & on se laisse veritablement aller à des choses peu honnêtes. Que dans ces occasions la bouche n'est pas toûjours le fidèle interprete du cœur, qu'alors le sentiment peut démentir l'expression ; & qu'enfin la fonction d'Accoucheur est constamment messeante à un homme, mais embarrassante, pour ne rien dire de plus, à une femme, & dangereuse pour tous les deux.

On ne peut pas plus ingenieusement deffendre la pudeur contre tout ce qui peut en diminuer la

pureté, ni penetrer mieux jusques dans les moindres choses qui peuvent salir l'imagination ; mais la maniere dont se passent les Accouchemens, empêche que ces idées ne s'emparent de l'esprit ; & toutes les circonstances qui les accompagnent, tant de la part de l'Accoucheur que de l'Accouchée, & des assistans, détruisent ces craintes, & font voir qu'elles ne sont que frivoles & imaginaires.

Ceux qui déclament contre cet usage, & qui disent qu'une femme ne doit point s'exposer à la vûë & à la main d'un Accoucheur, font voir qu'ils n'ont jamais été presens à aucun accouchement ; ils sçauroient que la vûë n'y a aucune part, que le tout se passe sous la couverture, & qu'il n'y a que la main du Chirurgien qui va recevoir l'enfant ; & nous avons pour exemple Mr. Desforges l'aîné, qui étant devenu aveugle, ne laissoit pas d'accoucher aussi-bien que quand il avoit deux yeux. On pardonne ce manque de connoissance à ce bon Prêtre, qui peut ignorer ce qui s'y passe ; mais un Medecin n'est pas excusable d'avancer ce qu'il ne sçait pas : lui qui pratique la Medecine dans Paris depuis quarante ans, & qui par devotion entreprend de reimprimer un abus qu'il ne connoît pas.

Personne ne met en contestation que l'art des Accouchemens ne soit aussi ancien que le monde, puisque de tous les tems on a fait des enfans ; & par consequent il a fallu accoucher ; mais on ne convient pas que ce soient les femmes qui les premieres & les seules l'ayent pratiqué. *Chap. II.*

Les deux Auteurs qui ont écrit en faveur des Sages-femmes, cherchent dans l'antiquité la plus reculée ce qui peut leur être avantageux : ils disent que Rachel, Thamar & Ruth, furent secou-

ruës dans leurs accouchemens par des femmes, quoi qu'elles fuſſent les premieres Dames de leur tems ; d'où ils concluent que n'étant point parlé d'hommes, il n'y en avoit point pour lors qui pratiquaſſent les Accouchemens ; mais cette conſequence n'eſt pas infaillible, puis qu'il peut y avoir eu des Accoucheurs, quoique l'hiſtoire n'en parle pas. En voici un exemple.

Ceux qui ont fait l'Hiſtoire des Accouchemens de Marie-Thereſe d'Autriche, Reine de France, & femme de Loüis XIV. ne parlent point qu'il y eût eu des hommes ; & neanmoins Boucher, celebre Accoucheur, étoit dans un Garde-robbe à côté de la chambre où elle accouchoit, pour la ſecourir en cas de neceſſité ; & même à la naiſſance de Monſeigneur, il examina en quel état étoit l'enfant, ſans que la Reine s'en apperçût. On uſa de cette précaution pour contenter la Reine qui étant Eſpagnole, ne voulut point ſe ſervir d'Accoucheurs. Mais aujourd'hui elles ne ſont plus ſi ſcrupuleuſes, puiſque les Reines d'Eſpagne & de Sicile s'en ſont ſervies.

On ne peut donc pas diſconvenir que de tous tems il y ait eu des Accoucheurs & des Sages-femmes ; mais on ne peut pas refuſer aux hommes le droit d'ancienneté, puiſqu'Eve étant groſſe, il n'y avoit point d'autres femmes dans le monde pour la ſecourir, & que ce fut Adam ſon mari qui l'accoucha, non-ſeulement de ſon premier enfant, mais des autres qu'elle eut enſuite: c'eſt donc un homme qui le premier a fait la fonction d'Accoucheur.

Ces Auteurs prétendent faire l'éloge des Accoucheuſes, en diſant que Socrate étoit fils d'une Sage-femme ; il eſt vrai que Socrate a été un des plus grands hommes de ſon tems ; mais cela ne prouve pas que Phanocle ſa mere ait excellé dans ſa profeſſion. On voit tous les jours des hommes

illuſtres ſortir de pere & de mere d'un très-petit genie. Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, étoit fils d'un Boucher ; le Maréchal Faber, d'un Libraire de Sedan ; Jaques Amiot Grand Aumônier de France, d'un Taneur de Melun ; & ainſi de beaucoup d'autres.

L'Auteur de l'Indécence prétend par des faits hiſtoriques, prouver qu'il a été inoüi dans tous les tems que les femmes ſe ſoient ſervies d'hommes dans leurs couches, il en rapporte trois : 1°. Ce qui ſe paſſoit chez les Payens. 2°. L'Hiſtoire d'Agnonice chez les Atheniens. 3°. Il cite l'Uſage de l'Hôtel-Dieu de Paris ; je n'employerai que ces trois mêmes faits, pour détruire la propoſition qu'il avance. *Chap. III.*

On a été ſurpris de voir qu'un Auteur auſſi devot, ait été foüiller juſques dans le Paganiſme, pour chercher des preuves de ce qu'il avançoit : Il dit que les Payens avoient aſſigné des Divinitez feminines pour préſider aux Accouchemens ; d'où il conclut que les femmes ſeules ſont en droit de les faire ; comme ſi une Loi Payenne devoit être une regle pour le reſte de l'Univers. Il nomme ces Divinitez, il leur aſſigne à chacunes leurs offices ; & il admire la prévoyance des Payens, de n'avoir pas donné cet emploi à des Divinitez maſculines, parce que tout ce qui reſſembloit à un homme, ne devoit point être appellé aux ſecrets des couches. On lui répond que puiſque les Romains ont nommé des Dieux mâles, pour preſider aux Accouchemens, dont on en voit encore dans le Capitole à Rome, & qu'Ovide en a parlé. On eſt en droit de dire que c'eſt aux hommes à ſecourir les femmes dans leurs couches.

Chez les Atheniens les hommes & les femmes pratiquoient également la Medecine & les Ac-

couchemens ; mais l'Areopage trouva à propos d'en interdire la fonction aux femmes, & de la laiſſer aux hommes. Une fille nommée Agnonice, s'habilla en homme, & alla à l'Ecole d'Herophile y apprendre l'une & l'autre de ces ſciences, & les pratiquoit dans Athenes. Elle fut découverte, & prête à être punie pour avoir contrevenu aux Loix. Les Dames Atheniennes coururent au Senat pour demander ſa grace, & la caſſation de cette Loi, qu'elles trouvoient trop dure. L'Areopage leur accorda ce qu'elles demandoient ; & il leur fut permis de pratiquer la Medecine & les Accouchemens, comme elles faiſoient avant cette deffenſe, & non pas à l'excluſion des hommes. Cette hiſtoire ne prouve pas ce que l'Auteur a avancé, qui eſt qu'il a été inoüi que de tous tems les hommes ayent pratiqué les Accouchemens.

Ce qui ſe paſſe à l'Hôtel-Dieu de Paris le prouve encore moins, puiſque le recit qu'en font ces deux Auteurs n'eſt pas veritable. Ils avancent que les Adminiſtrateurs par une prudence particuliere, n'admettent que des femmes pour y apprendre l'art d'Accoucher ; & que les hommes en ſont exclus. Il eſt vrai que toutes les Sages-femmes y vont faire leur apprentiſſage ; mais il eſt vrai auſſi qu'il y entre des hommes. Portail, Mauriceau, Defrades, Dionis, & tant d'autres qui ont excellé dans cet art, y ont travaillé, & y ont demeuré pendant un tems conſiderable, & la Maîtreſſe Sage-femme eſt obligée d'appeller à ſon ſecours, dans les Accouchemens laborieux, le Chirurgien qui y gagne ſa Maîtriſe. On s'étonne de ce qu'un Medecin qui a paſſé toute ſa vie à Paris, eſt ſi mal informé de ce qui s'y fait ; & puis qu'il ignore ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux, on a lieu de douter de tous les autres faits qu'il rapporte dans ſon Livre.

Si les maximes de la Religion Chrétienne étoient contraires à la profeſſion des Accoucheurs, elles ne le ſeroient pas moins à celle des Chirurgiens; il faudroit qu'ils renonçaſſent à toutes les operations de Chirurgie qu'ils ſont obligez de faire ſur les femmes, puis qu'il eſt impoſſible de les faire ſans voir, ni ſans toucher : ces Auteurs ſont ſi ſcrupuleux & ſi délicats ſur ces deux ſens, qu'ils prétendent qu'on ne peut voir ni toucher une femme, ſans s'expoſer au peché. Et ils trouvent les femmes ſi dangereuſes, qu'ils citent des paſſages des Peres, qui deffendent de les regarder. Mais les femmes d'aujourd'hui, s'écrient ces Auteurs, en ſont-elles quittes pour ſe laiſſer voir à leurs Accoucheurs, elles ſe trouvent encore indignement ſoumiſes à l'action de leurs mains; Ils ajoûtent que c'eſt une honteuſe pratique qui choque la pudeur Chrétienne. Et ils veulent qu'un attouchement ſur un ſexe different, ſoit une ſemence de crime. *Chap. IV.*

Ils diſent que de tous les ſens, le toucher eſt le plus dangereux, parce qu'il eſt le plus ſeducteur; qu'il ne ſéduit ſi puiſſamment, que parce qu'il agit plus univerſellement ſur le corps, parce qu'il eſt le ſens univerſel, le ſens des ſens, qui ſe rencontre dans tous les autres, & qui affecte & remuë tous les organes.

Après avoir averti les femmes de ſe méfier des Accoucheurs, parce que ce ſont des hommes par qui une femme vertueuſe doit craindre de ſe laiſſer voir & toucher, quoique gens ſages, d'une probité connuë, & au-deſſus du ſoupçon, & de la médiſance : ils entreprennent de jetter de la crainte dans l'eſprit des Accoucheurs, en leur conſeillant de ſe méfier d'eux-mêmes, fondez ſur un paſſage rapporté par un des Peres de l'Egliſe, qui avertit les hommes de craindre les femmes juſques dans leur propre mere.

Suivant les maximes de ces Auteurs, il faudroit que non-seulement les Accoucheurs, mais encore les Chirurgiens, renonçassent à leurs professions, parce que ne pouvant panser les femmes sans les voir, & sans les toucher, ils s'exposeroient à devenir criminel ; mais comme ils ont outré la matiere, & qu'ils ont poussé le scrupule jusqu'à l'excès, laissons-les dire, donnons du secours à tous ceux qui en ont besoin, & qui nous en demandent, & soyons persuadez que les maximes de la Religion ne sont point opposées à la profession des Accoucheurs, ni à celle des Chirurgiens.

Chap. V. Je ne conviens point des deux propositions que l'Auteur de l'Indécence avance dans ce Chapitre, & qui en font tout le sujet, dont la premiere est que la profession d'Accoucheur est rarement necessaire, même inutile & dangereuse. La seconde, que les Chirurgiens Accoucheurs ne connoissent point les maladies qui arrivent aux femmes grosses, ni celles qui surviennent aux Accouchées, & par consequent qu'ils sont incapables de les en traiter.

Il prétend qu'on ne doit appeller un Accoucheur que dans le cas de necessité, qui sont quand une mere ou un enfant sont en danger de perdre la vie ; & il dit que ces cas de necessité sont si rares, qu'il n'en arrivera qu'un de mille Accouchemens. Les femmes ne seroient pas si à plaindre qu'elles le sont, si de mille Accouchemens il ne s'en trouvoit qu'un de mauvais ; mais comme de mille il s'en trouvera au moins huit cens qui auront besoin d'être secourus ; ce cas de necessité ne sera donc point si rare qu'il le publie. S'il avoit été present à mille Accouchemens, il n'auroit pas avancé une proposition aussi extraordinaire ; &

il n'auroit pas entrepris de les vouloir consoler comme il fait, en leur disant qu'elles doivent se confier à la Providence, que puis qu'elle a permis qu'elles soient en cet état de souffrance, que la même Providence les en tirera. Sur ce principe on n'auroit pas plus besoin de Medecins que d'Accoucheurs ; on n'auroit qu'à dire à un homme à l'extrêmité, qu'il ne faut pas qu'il s'impatiente, ni qu'il fasse des remedes, qu'il sera gueri par la même Providence qui l'a rendu malade.

Est-il permis en conscience à cet Auteur, de se déchaîner contre les Accoucheurs, d'entreprendre de les perdre de reputation, en les accusant d'être des ignorans ; & de remplir six pages dans son Livre d'invectives, & de raisons, toutes plus fausses les unes que les autres, pour leur ôter la confiance publique, & de leur supposer des crimes pour être en droit de faire leur procès ; ne s'apperçoit-il pas qu'il manque de charité Chrétienne, lui qui veut persuader qu'il n'a pris pour regle dans son Livre, que les maximes du Christianisme, en s'efforçant de convaincre les Accoucheurs d'ignorance. Il devoit du moins en exempter Guillemeau Chirurgien du Roi, la Cuisse, Boucher, Mauriceau qui en a fait un Livre estimé de tout le monde, & qui sert d'instruction à toutes les Sages-femmes, dont il vante tant le merite. C'est accuser toutes les femmes qui ont de la confiance & du discernement ; & c'est condamner le procedé de tant d'habiles Medecins, qui sur les maladies des femmes grosses & accouchées, suivront le conseil des Accoucheurs. Et j'ai vû que Messieurs Daquin, Fagon, & Moreau, l'un premier Medecin du Roi, l'autre de la Reine, & l'autre de Madame la Dauphine, n'ordonnoient rien dans les grossesses de ces Princesses que de concert avec l'Accoucheur ;

d'où il faut conclure qu'ils ne ſont pas des ignorans, comme l'Auteur de l'Indécence veut nous le perſuader : & qu'enfin la profeſſion d'Accoucheur eſt toûjours neceſſaire.

Chap. VI. Il eſt certain que la coûtume de ſe ſervir d'Accoucheurs eſt un uſage à conſerver, & non pas une entrepriſe à reprimer, quoique les protecteurs des Sages-femmes déclament contre cette coûtume, en diſant que rien n'a tant de pouvoir ſur l'eſprit du monde, que la coûtume qui en regle les actions, & les maximes en ſouveraine.

On leur demande ſi nous pouvons rien faire de mieux, que de ſuivre une coutume reçuë dans le païs où nous vivons; ſi c'eſt à nous à reformer ce que nous avons vû faire à nos peres; & ſi c'eſt à une jeune femme qui aura vû ſa mere heureuſement ſecouruë par un Accoucheur, à condamner ſon procedé; peut-elle ſe diſpenſer de ſuivre ſon exemple? peut-elle s'imaginer que ſa mere qui ne lui aura donné d'ailleurs que des exemples de ſageſſe & de vertu, pour avoir manqué aux devoirs de la bienſéance & de la pudeur, en ſe livrant entre les mains d'un Chirurgien : c'eſt donc à nous à regler nos actions & nôtre conduite, ſuivant la coûtume que nous trouvons établie, & principalement lors qu'elle eſt auſſi raiſonnable & auſſi utile pour la patrie qu'eſt celle-ci.

Il eſt vrai que ſi cette coûtume étoit contre le droit naturel, ce ſeroit moins un uſage à conſerver qu'une action à reprimer; mais avant que d'entreprendre de la détruire, il faut faire voir que ceux qui la ſuivent ſont oppoſez à la verité, & dépourvûs de raiſon. Les Reines, les Princeſſe du Sang Royal, toutes les Dames de la premiere qualité ſont dans cet uſage; les Magiſtrats conſentent, & même obligent leurs femmes de

ſe ſervir de Chirurgiens dans leurs couches ; & cependant toutes ces perſonnes ſont raiſonnables : cette coûtume ſe peut donc accorder avec la raiſon.

Quelle raiſon peut avoir l'Auteur de l'Indécence, de vouloir que les Juges prononcent contre cette coûtume ; perſonne ne les en requiert ; les femmes, qui ſont les ſeules intereſſées, ſont contentes ; les Chirurgiens ne les prient de rien ; les Sages-femmes ne ſe plaignent point ; il ne peut pas imputer aux Accoucheurs aucune malverſation ; pourquoi donc vouloir qu'on faſſe des reglemens, & que les Juges donnnent des Arrêts quand il n'y a perſonne qui ſe plaigne ; il eſt le ſeul qui intervienne dans cette affaire, lui qui n'y a aucun interêt, parce qu'il n'eſt pas marié, quand il aura une femme, il la fera accoucher par telle Sage-femme qu'il jugera à propos. Il s'eſt donné la peine d'écrire un Livre qui a revolté toutes les femmes contre lui, pour avoir voulu s'ériger en Legiſlateur contre une coûtume qui ſubſiſtera, & à laquelle on ne changera rien.

Il eſt facile de prouver que les femmes ne ſont pas auſſi capables de pratiquer les Accouchemens que les hommes, quoique l'Auteur de l'Indécence entreprenne de le faire voir. Pour y parvenir, il dit tant de choſes en faveur des femmes, & tant d'autres au deſavantage des hommes, qu'il paroît ſe perſuader à lui-même, qu'elles en ſont encore plus capables ; mais il aura de la peine à faire paſſer cette opinion dans l'eſprit du Public ; car tout ce qu'il dit eſt tellement exageré, qu'il n'y aura perſonne qui puiſſe s'en laiſſer convaincre. *Chap. VII.*

Il commence par demander d'où vient aux femmes cette prétenduë incapacité, ſi ce ſeroit de la délicateſſe de leurs corps, de leur peu de force,

ou de la foibleſſe de leur eſprit, ou de l'ignorance de leur ſexe. On lui répond que ces raiſons peuvent y contribuer, mais que quoi qu'il en ſoit, le Public eſt perſuadé par les preuves qu'il en voit tous les jours, qu'elles ne ſont pas ſi habiles que les Chirurgiens ; ainſi l'Auteur doit s'adreſſer au Public, pour le diſſuader de ce que l'experience lui a perſuadé.

Dans tout le cours de ce Chapitre le merite des femmes eſt exageré, & l'Auteur n'a rien oublié de tout ce qui ſe peut dire à leur avantage. Il le finit en diſant qu'il paroît donc prouvé qu'une femme a plus d'eſprit, de force & de ſcience pour pratiquer avec ſuccès les Accouchemens. Le mot de *plus* qu'il employe eſt trop ſignificatif, il devoit ſe contenter de dire, les femmes ont *aſſez* d'eſprit, de force & de ſcience pour pratiquer avec ſuccès les Accouchemens. Encore faut-il entendre les ordinaires & les naturels, car pour les difficiles & les laborieux, ils ſont au-deſſus de leur eſprit, de leur force, & de leur ſcience.

Chap. VIII. L'Auteur ſe fait ici à lui-même les objections qu'il croit qu'on pourroit lui faire en faveur des Accoucheurs ; il les reduit à ſept, quoi qu'on en pourroit faire plus de cent. Il n'a choiſi que celles qui lui devoient fournir les traits piquants qu'il méditoit de lancer contre les Accoucheurs, pour parvenir au but qu'il s'étoit propoſé, qui eſt de relever le merite des Sages-femmes, & de détruire celui des Accoucheurs. Les voici,

1°. Il demande s'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Accoucheur, déja exercé dans l'art d'Accoucher, mettra moins les femmes en danger, & qu'il ſera plus habile qu'une Sage-femme.

2°. Mais d'où viennent donc tant de malheurs entre les mains des Sages-femmes ; pourquoi tant

d'ignorance & d'imperitie, ne ſont-ce point de ſuffiſans motifs pour donner droit aux hommes d'entreprendre les Accouchemens, préferablement aux Sages-femmes.

3°. On ajoûte qu'on eſt fait aux Accoucheurs, & que le monde n'y trouve point à redire.

4°. Perſonne n'ignore combien de choſes on peut ſe permettre pour la ſanté, & les égards qu'on lui doit exemptent bien des inconveniens.

5°. On demande en quoi la pudeur a plus à ſouffrir quand une femme eſt accouchée par un homme, que quand une femme, une fille, une Religieuſe ſe livre à un Chirurgien pour ſouffrir quelque operation à des parties ſecrettes.

6°. Le progrès que l'art d'Accoucher a fait entre les mains des hommes, le ſuccès qu'il a déja dans le Public, les Livres & les Traitez que les Accoucheurs ont mis au jour, que les femmes non lettrées n'étoient pas capables de faire, prouve la neceſſité, & donne la préference aux Accoucheurs.

7°. Les Accoucheurs eſſayeront ſans doute d'intereſſer les Chirurgiens dans leur cauſe, prétendant qu'elle a ſes principes & ſes lumieres qui éclairent, & qui inſtruiſent ceux qui s'y ſont rendus habiles.

Les réponſes qu'il fait à toutes ces objections, ſont ſi foibles, qu'elles ne meritent pas être rapportées ici; & au lieu de nous perſuader en faveur des Sages-femmes, comme il le prétendoit, elles nous prouvent la neceſſité qu'il y a d'avoir des Accoucheurs.

CHAPITRE V.

Lequel doit être préferé ou le Chirurgien, ou la Sage-femme.

DAns l'un des deux Chapitres précedens, on a rapporté les raiſons de ceux qui prennent le parti des Sages-femmes ; & dans l'autre celles de ceux qui deffendent les Chirurgiens-Accoucheurs ; il s'agit à preſent de décider, & de donner la préference à l'un ou à l'autre. Si on en fait les Juges ces deux Auteurs anonimes qui ont écrit en faveur des Sages-femmes, les Accoucheurs perdront leur procès ; ſi d'un autre côté on écoute les raiſons des Chirurgiens, les Accoucheurs auront ſurément la préference ; c'eſt pourquoi ce n'eſt point à l'un ni à l'autre des parties à conclure, ne pouvant pas être Juge dans ſa propre cauſe ; c'eſt aux femmes intereſſées à prononcer, c'eſt-à-dire, à celles qui ſont dans l'uſage de faire des enfans.

Les Princeſſes, & toutes les Dames de qualité, choiſiſſent des Accoucheurs, les bonnes Bourgeoiſes ſuivent leurs exemples, & l'on entend dire aux femmes des Artiſans & du menu Peuple, que ſi elles avoient le moyen de les payer, qu'elles les préfereroient aux Sages-femmes. Ce parti que preſque toutes les femmes prennent aujourd'hui, fait voir qu'elles croyent leur vie plus en ſureté entre les mains d'un Accoucheur, qu'entre celles d'une Sage-femme.

Quantité de meres ont voulu inſinuer à leurs filles, étant mariées & groſſes, de les imiter, & de ſe ſervir de Sages-femmes, leur repreſentant qu'elles s'en ſont bien trouvées ; que ce ſont elles qui les ont reçuës au monde, & que puis qu'elles

n'en

n'en ſont pas mortes, il ne leur en arrivera pas pis qu'à elles-mêmes ; & qu'enfin ſi par malheur leur accouchement étoit laborieux, on appelleroit des Accoucheurs pour les ſecourir. Ces raiſons à la verité pouvoient en perſuader quelques-unes; mais beaucoup d'autres ſe ſervant des mêmes raiſons, répondoient que pouvant ſe trouver dans leurs accouchemens des difficultez qui demanderoient le ſecours du Chirurgien, elles aimoient mieux l'avoir preſent pour y remedier, que de s'expoſer qu'on lui annonçât que la Sage-femme demandoit du ſecours ; qu'alors la peur les ſaiſiſſant, elles ſe croiroient en danger de mort ; qu'elles évitoient cet inconvenient, qu'elles avoient l'eſprit en repos, & qu'elles ſe croyoient en ſureté entre les mains d'un Accoucheur.

Par les ſentimens où toutes les femmes ſe trouvent aujourd'hui, il paroît que la Diſſertation ſur les Accouchemens, que ce bon Prêtre donna au Public il y a plus de trente ans, n'a pas produit le fruit qu'il en eſperoit. Il paroît encore que le Livre de l'Indécence qui contenoit de fortes raiſons qui avoient échapé à l'Auteur anonime, n'a pas arrêté le progrès de cette méchante coûtume, de ſe faire accoucher par des hommes. En effet que pouvoit-il attendre d'un Livre plein d'invectives contre les Chirurgiens de Paris, eux qui ont élevé la Chirurgie au degré de perfection où elle eſt, & dont les Livres qui ſortent de leurs mains, ſont traduits dans toutes les langues de l'Europe. S'il ſe croyoit obligé en conſcience, comme il le dit, d'écrire en faveur des Sages-femmes, il le pouvoit, mais avec douceur & charité, & ne pas croire que pour relever leur merite, il fallût déclamer & ſe déchaîner contre les Chirurgiens, en les traitant d'ignorans, & dire qu'à peine ſçavent-ils placer une inciſion.

Tout bien cōsideré, nous conclurons ce Chapitre en disant que Paris est le lieu où sont les plus habiles Chirurgiens, non-seulement de la France, mais encore de toute l'Europe ; qu'il est aussi l'endroit où les Sages-femmes peuvent devenir capables d'exercer leur profession, par un Hôtel-Dieu où elles y font leur apprentissage, & par l'Ecole de S. Cosme où elles sont instruites, & reçuës Maîtresses, avant que de pouvoir travailler pour le Public ; c'est pourquoi nous laissons la liberté aux femmes de choisir un Chirurgien ou une Sage-femme pour les accoucher.

CHAPITRE VI.

Toutes les meres devroient nourrir leurs enfans.

C'Est beaucoup entreprendre que de vouloir persuader aux meres qu'elles sont obligées de nourrir leurs enfans. Tant d'autres ont écrit sur cette matiere, qui n'y ont rien gagné, que je ne croi pas y pouvoir réüssir. Elles en ont tellement perdu l'habitude, que les Medecins n'ont plus la peine de le deffendre à celles qu'ils trouvoient trop délicates, & qui s'obstinoient à vouloir être nourrices ; mais comme ceci est un Traité general des Accouchemens, & que la nourriture des enfans en est une dépendance, je n'ai pas pû me dispenser d'en parler. Fasse le Ciel que quelques-unes se laissant toucher des raisons que je vais rapporter, elles puissent servir d'exemples aux autres, & que toutes les femmes ne se contentant pas d'être meres, elles veüillent encore être meres-nourrices.

Toutes les femmes sont destinées à être meres,

la Nature en les formant leur a donné tous les organes neceſſaires pour produire des enfans ; elles doivent donc toutes en avoir, puiſque c'eſt une loy impoſée par l'Auteur de la Nature, dont elles ne peuvent pas s'écarter ; pour en être perſuadé, il n'y a qu'à obſerver ce qui ſe paſſe chez toutes les femmes.

Auſſi-tôt qu'une femme eſt parvenuë à l'âge de pouvoir être mere, la Nature forme en elle plus de ſang qu'il ne lui en faut pour ſa conſervation. Ce ſang ſuperflu eſt deſtiné pour la nourriture des enfans qu'elle doit avoir ; c'eſt pourquoi il ſe porte tous les mois à la matrice, lieu deſtiné pour la production des enfans ; quand il n'y en trouve point, il s'échape, & ſort dehors pendant quelques jours, c'eſt ce qu'on appelle les ordinaires ; mais lors qu'il y a un germe, ce ſang ſert à le développer & le nourrir pendant les neuf mois qu'il ſéjourne dans la matrice ; & l'enfant n'en eſt pas plûtôt ſorti, que ce ſang, ou le chyle qui forme ce même ſang, ſe porte aux mammelles, où étant fait lait, il eſt deſtiné pour nourrir l'enfant ; juſqu'à ce qu'il puiſſe être nourri par des alimens plus ſolides ; d'où il faut conclure qu'une mere qui met ſon enfant en nourrice, le prive de ce qui lui appartient de droit naturel, en lui refuſant ſon lait, qui n'eſt fait que pour lui.

Il eſt tellement vrai que ce lait appartient à l'enfant qui vient de naître, que ſi on le laiſſoit en liberté coucher auprès de ſa mere, par un inſtinct naturel il en chercheroit les mammelles, qu'il en teteroit le lait comme font tous les animaux, qui auſſi-tôt qu'ils ſont nez cherchent les tetons de leurs meres, & les ſuccent, ſans qu'il ſoit beſoin de les leur preſenter.

Il eſt encore tellement vrai que ce lait n'eſt

fait que pour lui, c'eſt que ſi on faiſoit teter ce premier lait par un autre enfant, il l'incommoderoit, & en ſeroit malade, pendant que l'enfant nouveau né s'en accommode & s'en nourrit; de ſorte que ce qui eſt bon à l'un, devient un poiſon pour l'autre; & cela eſt ſi vrai, qu'on ne trouve point de meres qui veüillent prêter ſon enfant pour teter ce premier lait; & que celles dont le ſein eſt engorgé, & dont l'enfant ſera mort, ſont obligées de ſe faire teter par leurs Gardes, ou par de petits chiens.

Il eſt encore vrai de dire que le lait de la mere convient mieux à ſon enfant qu'aucun autre, c'eſt qu'avec une moindre quantité du lait de ſa mere, il s'élevera mieux qu'avec une plus grande de celui d'une autre; de ſorte qu'avec un demi-ſeptier du lait maternel par jour, l'enfant ſe portera mieux qu'avec une pinte de celui d'une nourrice étrangere, quelque bonne qu'elle ſoit.

Ce qui prouve encore que le lait de la mere eſt fait pour l'enfant, c'eſt que leur eſtomac s'en accommode, & s'en nourrit; on ne leur voit point jetter le lait maternel, comme ils font ſouvent celui d'une nourrice étrangere. Il y a tant de differentes qualitez dans les laits, & ſouvent ſi oppoſez les uns aux autres, que tous les eſtomacs ne peuvent pas s'en accommoder. On voit des enfans languir entre les mains de certaines nourrices, quoi qu'en apparence très-bonnes, pendant que d'autres ſe portent bien avec des nourrices moins excellentes; cela dépend des bonnes ou mauvaiſes qualitez du lait. Il en eſt comme des plantes qui dans un terrain viennent à merveille, & qui periſſent dans un autre. Mais ſans faire courre le riſque à leurs enfans de trouver un bon ou un mauvais lait, les meres ne devroient pas leur refuſer ce qui leur conviendroit le mieux,

& qui leur appartient naturellement.

Si l'on foüille dans l'Antiquité la plus éloignée, on trouvera que toutes les meres nourriſſoient leurs enfans. Eve a nourri les ſiens, les femmes des premiers Habitans du monde ne ſe ſervoient point de nourrices. On crut en donner une à Moïſe, mais c'étoit ſa mere, qui après l'avoir expoſé ſur les eaux ne le perdoit point de vûë, & qui s'offrit de le nourrir à la Princeſſe qui le fit retirer du naufrage. Chez les Nations les plus barbares & les plus êloignées, les meres allaitoient leurs enfans ; & chez les Chinois une femme étoit deshonorée qui refuſoit de le faire, diſant que celles-là tenoient plûtôt du caractere d'une Maîtreſſe ou d'une Courtiſanne, que celui d'une honnête femme.

Dans les Ecrits des Peres de l'Egliſe il eſt ſouvent parlé de l'obligation aux meres de remplir ce devoir ; on y donne des loüanges à celles qui s'en aquittent, & on blâment celles qui prétendent s'en diſpenſer : il y en a qui les appellent des marâtres, des inhumaines, & des impies. Et on y ajoûte qu'un enfant qui n'a point ſuccé le lait de celle qui l'a mis au monde, reſſemble aux enfans trouvez qui n'aiment & ne diſtinguent plus leurs meres, parce qu'ils ont pris des idées étrangeres dans un lait étranger. Et un Auteur Moderne a traité ces meres d'adulteres, parce qu'elles font une eſpece d'infidelité ; car ſi, ſelon lui, dans l'adultere ordinaire, la femme donne à ſes enfans un autre que ſon mari pour pere, dans celui-ci elle donne aux enfans de ſon mari une autre qu'elle pour mere ; ce ſont donc dans l'un des enfans d'emprunt, & dans l'autre des meres empruntées.

La ſainte Vierge qui doit ſervir de modele à toutes les femmes Chrétiennes, a allaité le Sauveur

du Monde, les Reines, les Princeſſes, & les Dames du premier rang, anciennement nourriſſoient leurs enfans, elles s'y croyoient engagées par les loix divines & humaines. Ces mêmes loix n'ont point changé aujourd'hui. Elles devroient ſuivre de ſi bons exemples, & ne pas priver leurs enfans d'un lait que la Nature leur a deſtiné.

Ce n'eſt qu'après la naiſſance d'un enfant qu'une mere peut lui donner des marques de ſa tendreſſe maternelle ; car avant qu'il voye le jour qu'a-t-elle fait pour lui, elle s'eſt prêtée à ſon mari, & ſouvent par un autre motif que par celui de faire un enfant. Elle l'a porté pendant neuf mois dans ſes entrailles, où elle l'a nourri de ſon ſang par une diſpoſition naturelle qu'elle étoit obligée de ſuivre, & qu'elle ne pouvoit pas changer ; elle n'a donc rien fait pour lui juſqu'au moment de ſa naiſſance, & ce n'eſt qu'après qu'il eſt né qu'elle peut lui donner des preuves de cet amour maternel qu'il attend d'elle. Or que peut-elle faire de mieux que de lui continuer ſa même nourriture, en lui donnant ce lait que la Nature envoye à ſes mammelles, qui eſt deſtiné pour lui, & qui de droit naturel lui appartient.

Si elle lui refuſe ce lait, & qu'elle le mette entre les mains d'une Nourrice étrangere, l'enfant ne lui a aucune obligation, & elle le livre à une infinité de fâcheux inconveniens qui en peuvent arriver : eſt-on ſure de trouver un lait qui ait de la convenance avec celui dont on le prive ; & il y a tant de differentes qualitez dans le lait, qu'il eſt rare d'en trouver dont l'eſtomac de l'enfant s'accommode auſſi-bien que de celui qui eſt fait du même ſang dont il a été nourri dans le ventre de ſa mere ; de-là viennent tant de tranchées, de coliques, de chaleurs, de cris, de rougeurs, qui font maigrir l'enfant, & qui le jettent dans

une langueur qui le fait perir, & dont la mere devient la meurtriere.

Si la tendreſſe maternelle, & ſi les inconveniens où une mere expoſe ſon enfant en lui donnant une Nourrice, ne ſont pas aſſez puiſſans pour la perſuader de le nourrir elle-même, peut-être qu'en lui faiſant entre-voir les maladies & les infirmitez qui lui en peuvent arriver, cela pourra l'y déterminer ; c'eſt ce qui m'oblige à lui repreſenter une partie des malheurs qui lui peuvent ſurvenir quand elle refuſe ſon lait à ſon enfant.

Quand une femme prend la reſolution de ne point nourrir ſon enfant, elle entreprend de changer le cours des liqueurs ; elle s'oppoſe aux volontez du Createur, qui a impoſé la Loi à la Nature, & elle condamne la Providence ; de-là tant d'incommoditez fâcheuſes, tant de maladies, tant de rhumatiſmes, & tant d'abſcès, de ſchires & de cancers ; parce que le plus ſubtil du lait ayant pris ſon cours par ailleurs, le plus groſſier ſe grumelle, & cauſe ces cruelles maladies ; & quand heureuſement pour la mere ces maux ne ſurviendroient pas, que de ſoins ne faut-il pas qu'elle ait pour les éviter ; il faut que continuellement attentive ſur elle-même, elle ſoit en garde contre une infinité d'accidens qui peuvent ſurvenir ; & enfin les incommoditez de nourrir un enfant ne ſont point comparables aux malheurs qu'elle ſe prepare, quand elle veut s'en diſpenſer.

On remarque que les meres qui nourriſſent leurs enfans, ne font pas des enfans ſi ſouvent que celles qui ne les nourriſſent pas. Les femmes ont ordinairement un enfant tous les ans, & les nourrices ſont deux ou trois ans ſans devenir groſſes, quoi qu'elles ne ſoient point ſeparées de leurs maris. Ce ſeroit encore une raiſon qui de-

vroit induire les meres d'être nourrices, parce que l'on compte beaucoup plus de maladies qui attaquent les femmes groſſes, qu'il n'y en a qui menacent les nourrices : En un mot on voit ſouvent mourir des femmes groſſes ou accouchées, mais rarement des nourrices.

Si une mere ſe veut faire aimer de ſon enfant, il faut qu'elle le nourriſſe ; en ſuçant ſon lait, il en prendra les mêmes inclinations ; de ſorte que la mere ſera ſure que ſon enfant n'en aura que de bonnes quand il n'y aura qu'elle qui l'aura nourri; & la mere l'ayant allaité par tendreſſe maternelle, l'enfant l'en aimera toute ſa vie par reconnoiſſance.

On demande à laquelle un enfant doit être plus redevable, ou à ſa mere, ou à ſa nourrice ? on ne balance point ſur la déciſion. On prétend qu'il doit davantage à ſa nourrice qu'à ſa mere, parce qu'elle ne l'a nourri que pendant les neuf mois de ſa groſſeſſe, & encore ne pouvoit-elle pas s'en diſpenſer, & que ſa nourrice l'a élevé & alimenté pendant des années entieres. L'action que fit ce jeune Romain, prouve qu'il étoit dans ce ſentiment, car revenant de l'Armée, ſa mere & ſa nourrice allerent au devant de lui : il embraſſa ſa nourrice la premiere, & lui fit un plus gros preſent qu'à ſa mere.

Il ne faut pas s'étonner ſi la nourrice s'empare de l'amitié de l'enfant préferablementt à ſa mere ; il n'y a qu'à examiner la difference dont elles agiſſent envers lui. La mere auſſi-tôt qu'il eſt né le met en nourrice, & ne le voit que rarement. La nourrice en a ſoin jour & nuit ; elle le nettoye, le berce, le chante, & lui donne ſes neceſſitez ; auſſi-tôt qu'il crie, elle lui découvre ſon ſein, & lui mettant ſon mammelon dans la bouche, elle lui donne dequoi contenter ſa faim ; dès qu'il com-

mence à avoir de la connoiſſance, il la diſtingue des autres femmes, il rit & il gazoüille avec elle, il ne ſe trouve point mieux qu'entre les bras de ſa nourrice qui le careſſe & qui le baiſe mille fois dans un jour ; il entend ſa voix, & ne pouvant parler, il lui répond par ſes geſtes, & par les ris. Enfin c'eſt un amour des plus tendres, que la mere poſſederoit tout entier ſi elle avoit voulu ſe donner la peine de le nourrir.

Si les meres étoient bien perſuadées de l'effet que produit un lait étranger ſur un jeune enfant, elles ne s'expoſeroient pas à tous les inconveniens malheureux qui en peuvent arriver. Toutes celles qui ſe loüent pour nourrices, ſont ordinairement des païſannes ou femmes de baſſe condition, que le beſoin oblige de prendre ce parti. On veut croire qu'il y a beaucoup de ces femmes-là qui ſont vertueuſes, mais comme il s'en trouve dont les mœurs ne ſont pas bien reglées, & qui ont plus de vices que de vertus, une mere en mettant ſon enfant en nourrice, riſque de lui en donner une de ces dernieres ; il ne faut pas qu'elle s'aſſure ſur les informations qu'elle en aura fait faire, car tous les jours on y eſt trompé.

S'il eſt vrai, comme on n'en doute pas, & comme l'experience le fait voir, que l'enfant tete avec le lait les bonnes & les mauvaiſes qualitez de la nourrice ; & ſi par hazard une mere croyant donner une bonne nourrice à ſon enfant, elle lui en donne une vicieuſe, n'en eſt-elle pas reſponſable devant Dieu ? cet enfant qui auroit été honnête homme ſi ſa mere l'avoit allaité, devient quelquefois un emporté, un ſcelerat, un débauché, un vicieux, parce qu'il aura ſuccé avec le lait de ſa nourrice, tous ſes vices & tous ſes défauts. Si la nourrice aime le vin, l'enfant ſera un yvrogne, ſi elle eſt bilieuſe & prête à ſe met-

tre en colere, il ſera prompt & violent ; ſi elle eſt libertine & débauchée, il ne le ſera pas moins. Et c'eſt ſur cet article qu'une mere doit faire attention, principalement quand c'eſt une fille, afin qu'elle ne reſſemble pas à ſa nourrice.

On voit ſouvent dans une famille de pluſieurs enfans, qu'il y en a qui meurent jeunes, & d'autres qui vivent long-tems, que les uns ſont infirmes, qui menent une vie languiſſante, pendant que d'autres ſe portent fort bien. Il n'en faut pas chercher d'autre cauſe que dans les differens laits dont ils ont été allaitez, ſi la mere les avoit tous nourris, ils auroient tous une même ſanté. Mais l'impreſſion que fait un mauvais lait ſur un enfant, ne ſe contente pas d'attaquer le corps & la ſanté, elle paſſe encore juſqu'à l'eſprit, & aux mœurs, d'où vient ſouvent tant de deſunion dans les familles entre freres & ſœurs ; ce ſont les differens laits qui forment ces differens ſentimens ; car s'ils n'avoient teté qu'un même lait, le même eſprit & l'union regneroient dans la famille, comme je l'ai obſervé dans celle d'un Officier du Roi, dont la mere avoit ſept enfans qu'elle avoit tous nourris de ſon lait, ils joüiſſoient, & joüiſſent encore d'une ſanté parfaite, & vivent dans une union ſans pareille.

Je finis ce Chapitre en avertiſſant les meres qu'il eſt arrivé que des nourrices ont rapporté des enfans contrefaits & eſtropiez, pour n'en avoir pas eu aſſez de ſoin, ou pour les avoir laiſſé tomber ; que d'autres ont étouffé des enfans pour les avoir couchez avec elles, & que d'autres n'ont point fait de ſcrupule de ſubſtituer leurs enfans propres à la place du nourriſſon qu'on leur avoit donné ; d'où je conclus que pour éviter ce malheur, toutes les meres devroient nourrir leurs enfans.

CHAPITRE VII.

Qualitez d'une bonne Nourrice.

J'Ai trouvé par de bonnes raiſons dans le Chapitre précedent, que toutes les meres étoient obligées de nourrir leurs enfans, mais cette regle n'eſt pas ſi generale qu'elle ne reçoive quelque exception. Il eſt de certains cas où elles ne le doivent, ou ne le peuvent pas faire : il en eſt de même que de l'abſtinence de la viande & du jeûne que la Loi commande aux Chrétiens de pratiquer, il ſurvient quelquefois des indiſpoſitions qui les ont empêché, & comme c'eſt aux Directeurs & aux Medecins à prononcer ſur ces diſpenſes, je n'entrerai point dans le détail des maladies qui empêchent un Chrétien de jeûner, ni de celles qui dégagent une mere de l'obligation de nourrir ſon enfant ; je ſuppoſe donc qu'elle en a une cauſe legitime, & qu'il lui faut une nourrice, je vais dans ce Chapitre lui marquer les qualitez que doit avoir une bonne nourrice, afin que lui donnant telle que je la dépeins, elle donne à ſon enfant un bon lait, qui ſupplée au défaut du ſien, que la Providence n'a pas permis qu'elle pût lui donner.

L'âge le plus convenable d'une Nourrice, eſt depuis vingt-deux ans juſqu'à trente ; pour nourrir les Princes, on n'en vouloit point ni au-deſſous, ni au-deſſus de cet âge, parce que c'eſt le tems où une femme eſt dans ſa force & ſa vigueur ; ſon lait doit être entre deux & trois mois, parce que plus jeune il peut n'être pas encore épuré, & la nourrice peut n'être pas encore nette des vuidanges de ſes couches, & plus âgée elle pourroit ne pas nourrir l'enfant juſqu'au tems qu'il le faudroit ſevrer.

Beaucoup de Dames font difficulté de choisir une Nourrice qui le seroit de son premier enfant, parce qu'elles prétendent que n'en ayant point encore élevé, elles ignorent la maniere dont il les faut gouverner ; & de plus c'est qu'on veut qu'elles ayent fait quelques nourritures ; ce qui prouve la bonté de leur lait. Et de deux Nourrices dont l'une aura nourri son enfant, & l'autre l'enfant d'autrui, on doit preferer la derniere, parce qu'on est sure que son lait est convenu à un enfant étranger, & qu'on ne peut pas répondre que le lait de celle qui n'a nourri que ses enfans, soit propre à d'autres.

Les meilleures Nourrices sont celles qui sont d'un temperament sanguin, & qui ont les cheveux noirs, ou d'un châtin brun ; les mauvaises sont celles qui sont d'un temperament bilieux ou mélancolique, qui ont les cheveux blonds ou roux, & qui ont des taches de rousseurs répanduës sur le visage. Il faut qu'une bonne Nourrice soit d'une constitution forte & robuste, pour resister aux veilles & aux fatigues d'une nourriture, qu'elle soit plûtôt grasse que maigre, qu'elle ait bien appetit, & qu'elle ne soit point délicate sur le boire & sur le manger ; qu'elle soit gaye & de bonne humeur ; ayant toûjours le mot pour rire ; qu'elle ne soit point sujette à aucune incommodité ; qu'elle n'ait ni menstruës, ni fleurs blanches ; qu'elle ne sente point mauvais ni de la bouche, ni des aisselles, ni des pieds ; qu'elle n'ait point de dents gâtées, & qu'elle les ait toutes ; qu'elle ait la peau blanche & nette, sans galles ni gratelles ; enfin qu'elle ait tous les signes d'une bonne santé.

Il y a des Dames qui veulent que les Nourrices qu'elles choisissent ayent quelques traits de beauté, plûtôt que de laideur ; qu'elles soient gratieu-

ſes dans leur parler, n'en voulant point de tout à fait groſſieres ; qu'elles ſoient bien-faites dans leurs tailles, n'étant ni trop grandes, ni trop petites, ni boſſuës, ni boiteuſes, & qu'elles n'ayent pas même l'accent de leurs païs, parce qu'elles pourroient le communiquer au nourriſſon lors qu'il commenceroit à parler.

Il ne ſuffit pas qu'une femme ait toutes ces bonnes qualitez pour être parfaitement bonne nourrice, mais il faut encore que celles des mammelles & du lait y répondent, & qu'elles les accompagnent, parce qu'elles en ſont les principales.

Pour former une belle gorge, il faut que les mammelles ſoient rondes, dures, fermes, attachées à la poitrine, mediocrement élevées, & non pendantes, mais ce ne ſont pas celles-là qui font une bonne nourrice, il faut au contraire qu'elles ne ſoient pas ſi fermes, ni ſi attachées à la poitrine, qu'elles s'avancent en dehors en forme de poire, qu'elles n'ayent beſoin d'être ſoutenuës, & qu'elles ſoient raiſonnablement groſſes pour contenir plus de lait. Un petit ſein & charnu ne peut pas faire une bonne Nourrice, car il eſt impoſſible qu'une petite bouteille puiſſe contenir autant de liqueur qu'une groſſe, il faut que le mammellon ne ſoit point trop gros, parce qu'il empliroit trop la bouche de l'enfant ; il faut qu'il ait la figure & la groſſeur d'une noiſette, & qu'il ſoit percé de pluſieurs petits trous pour laiſſer échaper facilement le lait, afin que l'enfant n'ait pas beaucoup de peine à le ſuccer.

Tous les laits ne ſont pas également bons; quand il eſt ſereux, il s'échape trop facilement, & ne nourrit pas aſſez l'enfant ; s'il eſt trop épais, il a de la peine à ſortir, & il eſt difficile à digerer ; s'il eſt acre, il donne des tranchées à l'enfant ; s'il

eſt jaune, c'eſt qu'il y a trop de bile ; s'il eſt chaud, il donne des échauboulures à l'enfant, & ainſi des autres qualitez qu'il peut avoir. Il faut qu'il ſoit de bonne conſiſtance, blanc, doux, & un peu ſucré ; & qu'en ayant fait tirer ſur ſa main, on ne le ſente point trop échauffé, & qu'il ne s'y attache point trop, ni qu'il ne s'en écoule point avec trop de facilité ; & il faut auſſi que l'enfant ayant commencé à teter, en le retirant du teton, on voye ſortir le lait du mammellon par pluſieurs rayons, comme feroit l'eau d'un arroſoir.

Après avoir trouvé dans une Nourrice toutes ces bonnes qualitez dont nous venons de parler, il en eſt encore une qui eſt la principale, c'eſt qu'elle ſoit de bonne vie & de bonnes mœurs ; car s'il eſt vrai qu'elle puiſſe communiquer ſes vices à l'enfant, il faut tâcher d'en trouver une qui n'en ait aucun, & qui ſoit au contraire ſage, prudente, ſociable & joyeuſe. Il ne faut point qu'elle ſoit ni emportée, ni querelleuſe, & qu'elle n'aime point trop ni le vin, ni les hommes ; & pour cet effet il faut s'en informer avant que de la retenir, & voici comme on en uſoit à l'égard des Nourrices pour les enfans de France.

De toutes les Nourrices qui ſe preſentoient deux mois ou ſix ſemaines avant que la Reine dût accoucher, on en choiſiſſoit les quatre meilleures, dont on retenoit les noms & les demeures : enſuite le premier Medecin envoyoit une perſonne de confiance pour en faire les informations des vie & mœurs. Cette perſonne s'adreſſoit au Curé, dont il prenoit un Certificat qu'elle étoit de la Religion Catholique, qu'elle ſervoit bien Dieu, & qu'elle frequentoit les Sacremens. Il en prenoit un autre de ſon Chirurgien ordinaire, qui aſſuroit qu'il n'avoit point connu qu'il y eût aucunes maladies contagieuſes, comme écroüelles, épilep-

ſie dans toute ſa famille. Il aſſembloit enſuite ſes voiſins, qui lui certifioient qu'elle étoit de bonne conduite, & qu'elle avoit toûjours bien vêcu avec ſon mari & ſes voiſins. Sur ces bons témoignages on les mettoit chez la Gouvernante des Nourrices, où elles avoient chacune une chambre, & nourriſſoient chacune leurs enfans en attendant que la Reine accouchât. Elle n'étoit pas plûtôt accouchée que les Medecins alloient viſiter ces Nourrices, & ils choiſiſſoient des quatre celle qui pour lors étoit la meilleure, & les trois autres reſtoient chez la Gouvernante, pour n'en pas manquer, en cas qu'on fût dans la neceſſité d'en changer.

Je trouve à propos d'agiter ici deux queſtions, leſquelles on n'a point encore décidées poſitivement ; la premiere eſt de ſçavoir, s'il eſt plus avantageux pour l'enfant, que la Nourrice ait ſes ordinaires, ou qu'elle ne les ait point : la ſeconde, s'il eſt plus à propos qu'une femme vive avec ſon mari, ou qu'elle en ſoit ſeparée pendant qu'elle eſt nourrice.

C'eſt le ſentiment de toutes les Dames, que les femmes ne doivent point être reglées pendant qu'elles ſont nourrices, c'eſt ce qui fait qu'elles les changent auſſi-tôt qu'il leur paroît quelque choſe, prétendant que ce ſang qui s'échape tous les mois, eſt autant de nourriture dérobée à l'enfant. Ce ſentiment eſt vrai-ſemblable, mais il n'eſt pas toûjours vrai, puis qu'il faut faire une diſtinction, ſi dans le tems qu'une Nourrice a ſes ordinaires, ſon lait diminuë, & qu'il ſoit jaune, acre & ſereux, il la faut changer ; mais ſi elle a autant de lait, & que la qualité en ſoit auſſi bonne, il faut la continuer, parce que cette évacuation qui s'eſt faite de ce ſang, n'en marque que la plenitude, & non pas la mauvaiſe qualité ; il

n'eſt pas ſurprenant qu'une païſanne ou la femme d'un artiſan, qui ſe trouve dans une bonne maiſon où elle eſt bien nourrie, ne faſſe plus de ſang que ſi elle étoit chez-elle reduite à un très-petit ordinaire ; de ſorte que ce ſang qu'elle fait de plus, doit neceſſairement s'évacuer par les voyes ordinaires, quand d'ailleurs il en reſte ſuffiſamment pour nourrir l'enfant.

Chez toutes les Dames du premier rang, on a ſoin de ſeparer la Nourrice de ſon mari ; on lui donne une Gouvernante qui la garde à vûë, pour empêcher que le mari n'en approche, dans la crainte qu'elle ne devienne groſſe, & qu'elle ne donne du mauvais lait à l'enfant. Cette précaution eſt un bien ſi la Nourrice eſt d'un temperament tranquille, & indifferente aux careſſes des hommes ; mais c'eſt un mal ſi elle eſt d'une complexion amoureuſe, & ſenſible aux plaiſirs de l'amour ; car quand cette paſſion s'eſt emparée de ſon cœur, & qu'elle a de l'ardeur de revoir ſon mari, elle devient inquiette, de méchante humeur, elle dort peu, & elle n'a plus tant d'appetit, & par conſequent ſon lait diminuë, & le peu qu'elle en a devient ſereux & échauffé, ce qui oblige de les changer. Et on a vû des Nourrices des Princes avoir tant de fureur de revoir leurs maris, qu'elles preferoient d'en ſortir aux égards qu'elles devoient avoir pour leurs fortunes. On demande s'il ne faudroit pas mieux laiſſer la liberté aux Nourrices de voir leurs maris, tant pour le repos des Nourrices, que pour le bien de l'enfant. On prétend que cela remettroit le calme dans les humeurs de la Nourrice, qu'elle en ſeroit plus tranquille, & qu'elle attendroit avec moins d'impatience le tems de ſevrer ſon nourriſſon ; & on dit auſſi que ſon lait en ſeroit meilleur, parce que les particules de la ſemence retenuë pendant

le

le tems qu'elle ne voit point ſon mari, ne ſe mêleroient point avec ſon lait, étant évacuée d'ailleurs, ce qui ne rendroit point ſon lait acre & échauffé, comme il arrive de tems en tems. On cite mille exemples de meres qui ont nourri tous leurs enfans, & dont les maris ne ſe ſeparoient point d'elles, & qui cependant ont fait de très-belles nourritures.

On étoit autrefois ſi rigide ſur la ſeparation des maris, qu'on ne pardonnoit pas à une Nourrice qui auroit ſeulement parlé à ſon mari. En voici un exemple, une des premieres Nourrices du Dauphin, qui a été depuis Loüis XIV. Roi de France, étoit de Poiſſy; la Cour étoit pour lors au Château neuf de S. Germain. Loüis XIII. ravi d'avoir un fils, l'alloit voir tous les jours, & s'entretenoit avec la Nourrice, qui lui contoit pluſieurs avantures amoureuſes, arrivées entre les Dames de Poiſſy & les Mouſquetaires qui y étoient en quartier, ce qui fut cauſe que le Roi en fit quelques reprimendes à leur Commandant, en lui ordonnant de mieux veiller ſur leur conduite. Le mari de la Nourrice impatient de voir ſa femme, rodoit autour du Château, la Nourrice qui l'apperçut deſcendit un moment pour lui parler ſur une des terraſſes du Jardin; le Mouſquetaire qui étoit en ſentinelle ſur cette terraſſe l'apperçut, & ne laiſſa pas perdre cette occaſion de ſe vanger des diſcours qu'elle avoit tenuë au Roi ſur leurs avantures, il la dénonça, & elle fut changée.

CHAPITRE VIII.

Du choix d'une Garde d'Accouchées.

LA fonction de Garde d'Accouchées n'eſt pas un mêtier où il faille faire apprentiſſage pour l'apprendre, c'eſt proprement une routine qui s'aquiert à force de garder des femmes en couches; de ſorte que celles qui doivent être les plus habiles, ſont celles qui en ont le plus gardé.

Cet emploi quoi qu'il ne paroiſſe pas beaucoup difficile, n'y ayant qu'à executer ce que l'Accoucheur ou la Sage-femme ordonnent, demande neanmoins un certain ſçavoir faire pour s'en bien aquitter. Une jeune perſonne ne doit point embraſſer cette fonction, parce qu'elle ne pourroit s'attirer cette confiance neceſſaire, il faut qu'une femme ſoit dans la force de ſon âge, & qu'elle ait au moins trente ans pour pouvoir avoir aquis l'experience du monde; il ne faut pas qu'elle ſoit trop âgée, car elle ne pourroit reſiſter aux fatigues qu'il faut eſſuyer, dans cet emploi, ni veiller l'Accouchée dans les maladies qui lui peuvent ſurvenir.

Il faut qu'une Garde ait un exterieur gratieux, qu'elle ait de l'eſprit & de la politeſſe pour entretenir agreablement l'Accouchée dans le tems qu'elle ſe trouve ſeule avec elle, & pour faire les honneurs des viſites que reçoit l'Accouchée, & dont la Garde eſt la Maîtreſſe des ceremonies; il ne faut pas qu'elle ſoit babillarde, & rapporteuſe de tout ce qui ſe paſſe dans le domeſtique, principalement de ce qui pourroit fâcher l'Accouchée; il faut qu'elle ſoit fidelle ſur le recit qu'elle fait à l'Accoucheur ou au Medecin, de ce qui

s'eſt paſſé depuis leur derniere viſite, & qu'elle ſoit exacte à executer ce qu'ils auront ordonné; car il y en a qui prévenuës d'une bonne opinion d'elles-mêmes, ſe donnent la liberté de traiter les Accouchées à leur mode, ce qui eſt un grand défaut dans une Garde, quand elle ſe croit plus habile que les autres, parce que ſouvent les pauvres Accouchées en ſouffrent, & ſont les victimes de leur ignorance.

Il ne faut point encore qu'elle croye toutes les erreurs populaires qui ſe ſont répanduës ſur les Accouchemens, elle ne doit point en entretenir l'Accouchée, de crainte que cela ne faſſe quelque impreſſion fâcheuſe ſur ſon eſprit. Elle doit être ſobre ſur le boire & le manger, & ſur tout éviter de ſe prendre de vin, parce qu'étant trop endormie, elle manqueroit au ſervice qu'elle doit rendre à l'Accouchée aux heures reglées.

Il eſt du devoir de la Garde d'être chez la femme groſſe quelques jours avant qu'elle accouche, d'examiner s'il ne manque rien aux linges neceſſaires tant pour la mere que pour l'enfant, de tenir prêt tout ce qui convient à l'Accouchement, & pendant que la femme eſt en travail, d'être à portée pour donner tout ce qu'on lui demande.

C'eſt la Garde qui doit nettoyer l'enfant auſſitôt qu'il eſt venu au monde, & l'emmailloter de maniere qu'aucune des parties de ſon corps ne ſoient gênées ou incommodées; c'eſt elle qui doit veiller la nuit juſqu'à ce qu'il ait été baptiſé, dans la crainte qu'il ne lui arrive quelque accident avant que d'avoir reçu ce Sacrement; elle doit en avoir auſſi un très-grand ſoin juſqu'à ce qu'il ait été mis entre les mains de ſa Nourrice.

Il faut enſuite qu'elle donne tous ſes ſoins à l'Accouchée avec une exactitude continuelle, qu'elle n'employe dans les lavemens qu'elle lui

donnera, ni dans les décoctions dont elle baſſinera les parties, aucuns remedes extraordinaires, parce que les plus ſimples ſont les meilleurs ; & que s'il en falloit quelqu'un de particulier, elle ne le feroit que de l'avis du Medecin & de l'Accoucheur; il ne faut point qu'elle faſſe la Charlatane en voulant perſuader à l'Accouchée qu'elle a des remedes pour raffermir le ſein, pour effacer les rides du ventre, & pour retrecir les parties trop dilatées par l'accouchement, ce ſont tous ſecrets qui ne tendent qu'à tirer de l'argent, & qui ne produiſent aucun des effets qu'elles promettent, la Nature a donné à ces parties des reſſorts capables de les dilater pour laiſſer ſortir l'enfant, & de les reſſerrer lors qu'il eſt ſorti.

Les principales fonctions de la Garde, ſont de donner tous les jours à l'Accouchée un lavement fait avec une décoction d'herbes émollientes, quelque cuillerée d'huile d'amandes douces, & un peu de miel, s'il convient d'en donner, de baſſiner deux fois le jour les parties avec une décoction d'orge & de cerfeuil, de changer de chauffois autant de fois qu'ils ſont ſalis, de ne point trop ſerrer ſes bandages, pour vouloir la rendre de belle taille, de lui donner ſa nourriture à heures reglées, de ne la point trop preſſer de manger, de ne la point laiſſer parler beaucoup, de ne point permettre qu'elle ſorte de ſon lit avant que les neuf jours ſoient paſſez, de ne point recevoir ſes viſites que le plus tard qu'elle pourra, & d'empêcher que les femmes qui ont de la poudre parfumée, ou qui ſentent quelque odeur, n'approchent de ſon lit.

Avec une pareille conduite une couche ne peut pas manquer d'être heureuſe ; & lorſque l'Accouchée a rétablit ſes forces, & qu'elle eſt en état de ſortir, elle doit aller à l'Egliſe pour en

remercier Dieu, & faire la ceremonie de s'y faire relever par un Prêtre : c'eſt l'uſage que la Garde l'y accompagne, qu'elle y porte un cierge & un pain, ſur lequel le Prêtre jette de l'Eau-benîte, & y donne la benediction. Enſuite la Garde ayant reçu ſon ſalaire, elle prie Dieu que dans un an elle puiſſe lui rendre le même ſervice.

Je finis en faiſant obſerver que les Dames Chrétiennes les plus regulieres, ne doivent point approcher de leurs maris avant que d'avoir été rendre ce devoir à Dieu & à l'Egliſe. Et comme la Loi ancienne ne permettoit point aux femmes accouchées d'aller au Temple qu'après les quarante jours expirez, qui étoit le terme marqué pour leur purification. Ce terme paroiſſoit trop long aux maris & aux femmes qui s'aimoient d'un amour mutuel ; & c'étoit à la verité mettre leur continence à une rude épreuve ; l'Egliſe comme une bonne mere, n'oblige plus les femmes d'obſerver cette Loi, elle ne leur marque point le tems, & aujourd'hui elle les y reçoit, lors qu'elles s'y preſentent.

Fin du ſixiéme & dernier Livre.

TABLE
ALPHABETIQUE DES MATIERES.

A

Abſcès des mammelles, *Page* 360
Cauſes de ces abſcès, 361
Operation qui convient à ces abſcès, 362
Conduite qu'il faut tenir pour les guerir, 363
Accidens qui arrivent aux accouchemens laborieux, 307
L'un eſt la rupture de la fourchette, & l'autre la deſcente de la matrice, *ibid.*
Moyens de guerir cette rupture par la ſuture, *ibid.*
Ce qu'on doit faire aux deſcentes de la matrice, 308
Planche qui repreſente les inſtrumens neceſſaires dans ces deux accidens, 309
Explication alphabetique de tous ces inſtrumens, *ibid.*
Accouchement. Ce que c'eſt, 193
Deux ſortes d'accouchemens, de naturels, & de contre nature, 194
Quatre conditions à l'accouchement naturel, *ibid.*
La premiere, qu'il ſoit à terme, 195
La ſeconde, que l'enfant ſoit bien tourné, 197
La troiſiéme, que l'accouchement ſoit prompt, 198
La quatriéme, que l'enfant vienne vivant, *ibid.*
Les os pubis ne ſe ſeparent point dans l'accouchement, 200
Experiences qui prouvent que ceux qui croyent cette ſeparation ſont dans l'erreur, *ibid.*
Accouchement accompagné d'une perte de ſang & de convulſions, 301
Il faut ſaigner & accoucher promptement dans une perte de ſang, 302
Les convulſions ſont des accidens très-fâcheux, *ibid.*
Cauſes des convulſions, *ibid.*
Les remedes violens ne conviennent point dans cette occaſion, 303
C'eſt l'accouchement qui fait finir les convulſions, 304

Accouchemens contre nature. Quels ſont, 245
Il ne faut attendre du ſecours dans ces accouchemens que de la main du Chirurgien, 247
Moyen de faire ces accouchemens, 248
Conduite que doit tenir tenir l'Accoucheur, 249
Situation de la mere dans les accouchemens, 253
L'Accoucheur doit ſe placer commodement, *ibid.*
Préparatifs neceſſaires, 254
Accouchemens laborieux. Quels ſont, 236
Cauſes des accouchemens laborieux, 237
Celles qui viennent de la part de la mere, 238
Celles qui viennent de la part de l'enfant, 241
Celles qui viennent de la part de l'Accoucheur, ou de la Sage-femme, *ibid.*
Un habile Accoucheur doit ſurmonter toutes ces difficultez, 243
Il doit appeller du conſeil lors qu'il doit peril, 244
Il n'eſt jamais blâmé d'en avoir appellé, *ibid.*
Accouchement par les pieds facile à faire, 255
Signes qui marquent que l'enfant ne preſente pas la tête, *ibid.*
Quand il ne preſente qu'un pied, il faut aller chercher l'autre, 257
Conduite qu'on doit tenir dans un accouchement par les pieds, 258
Accoucheur doit ſçavoir l'Anatomie, 2
Accoucheur doit être preferé à la Sage-femme, 448
Les Princeſſes & les Dames de Qualité s'en ſervent aujourd'hui, *ibid.*
Albugineuſe, membrane propre du teſticule, 12
Ame. Ce que c'eſt, 99
Amnios, membrane de l'enfant, 101
Uſage des membranes de l'enfant, 102
Anatomie moderne plus parfaite que l'ancienne, 1
Anaſtomoſes. Il n'y en a point entre les arteres & les veines ſpermatiques, 7
Experience qui le prouve, 8
A quel tems l'enfant eſt animé, 98
Arriere-faix. Moyens de l'avoir, 219
Raiſons de ceux qui veulent qu'on en délivre la femme avant que de lier le cordon, *ibid.*
Raiſons de ceux qui veulent qu'on lie le cordon avant que de la délivrer, 220
Conduite de l'Accoucheur pour avoir l'arriere-faix, 221

Ce qu'il faut que l'Accoucheur faſſe après que la femme eſt délivrée, 222
Remedes dont on peut ſe ſervir auſſi-tôt l'accouchement fait, *ibid.*
Sçavoir s'il faut que la femme dorme ou veille après ſon accouchement, 223
Arteres de la matrice, 41
Arteres ſpermatiques de la femme, 29
Avortement. Ce que c'eſt, 171
Cauſes de l'avortement, *ibid.*
Il eſt toûjours dangereux, 172
Celles qui ſe font avorter ſont criminelles devant Dieu, 174
Ceux qui le procurent aux autres ſont puniſſables de mort, *ibid.*
Il laiſſe toûjours une impreſſion fâcheuſe à la matrice, *ibid.*

B

Balanus ou glan : partie de la verge, 23
Bonne groſſeſſe, 122
Ses ſignes, 123

C

Caroncules mirtiformes, 49
Leur ſubſtance, 50
Ce qu'il faut faire aux enfans nouveaux nez, 364
Chorion, membranne de l'enfant, 100
Choix d'une Garde d'Accouchées, 466
Il faut qu'elle ſoit dans la pratique de garder les femmes en couche, *ibid.*
Elle doit n'être ni babillarde, ni rapporteuſe, 467
Elle doit executer ponctuellement ce qui lui eſt ordonné, 468
Circonvolutions des vaiſſeaux ſpermatiques, 8
Leurs uſages, 9
Circulation du ſang de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, 111
Clitoris, partie de la matrice, 46
Sa grandeur, *ibid.*
Jambes de clitoris, 47
Sa compoſition, *ibid.*
Cœur, premier formé, 97
Premier vivant, & dernier mourant, *ibid.*
Col de la matrice, 50
Col court de la matrice, 53

Comment il faut couper le filet de dessous la langue, 374
Maniere de faire cette operation, 375
Signes qu'elle est bien faite, *ibid.*
L'histoire funeste d'un enfant qui mourut après cette operation, 376
Comment il faut emmailloter l'enfant, 371
Ceremonial que les Gardes n'oublient point, *ibid.*
Observations generales pour le bien emmailloter, 372
Il lui faut donner quelques cuillerées de vin sucré, plûtôt que de l'huile, *ibid.*
Mauvaise pratique de ceux qui donnent à l'enfant des purgatifs aussi-tôt qu'il est né, 373
Comment il faut gouverner une femme grosse, 121
Comment il faut nettoyer l'enfant, 369
On se sert ordinairemen du vin chaud, 370
Conception. Ce que c'est, 72
Signes de la Conception divisez en quatre, *ibid.*
Ceux qui précedent l'action, 73
Ceux qui l'accompagnent, *ibid.*
Ceux qui la suivent de près, *ibid.*
Ceux qui n'arrivent que quelques jours après, 74
Sage conduite que doit tenir un Chirurgien quand il est consulté sur une grossesse, 75
Conduit de l'urine bouché, doit être ouvert promptement, 385
Conduits éjaculatoires, 17
Conduit urinaire de la femme, 48
Cornes de la matrice, 37
Corps caverneux, parties de la verge, 25
Contusions & déchiremens de la matrice, 335
Ce qui contribue à les causer, *ibid.*
Remedes dont on se doit servir pour les guerir, 336
Contusions & meurtrissures que l'enfant aura reçu en venant au monde, 377
Remedes qu'il lui faut faire, 378
C'est ordinairement la tête qui est la plus meurtrie, *ibid.*
C'est souvent aux garçons le scrotum, 379
Ces accidens sont la suite d'un accouchement laborieux, *ibid.*
Cremasters. Muscles suspenseurs des testicules; 13

D

DArtos, membrane du scrotum, 11
Descentes de la matrice, 337
Elles sont de deux sortes, *ibid.*
Causes de ces descentes, 338
Accidens qui accompagnent ces descentes, 339
Comment il faut les reduire, *ibid.*
Les moyens d'empêcher que la matrice ne tombe, 340
Difficultez d'uriner des femmes grosses, 154
Ce qui les cause, 155
Le moyen de les soulager, *ibid.*
Douleurs de l'accouchement, sont fausses ou veritables, 201
Signes des fausses douleurs, *ibid.*
A quoi on connoît les veritables, *ibid.*
Le premier accouchement est toûjours plus douloureux, 203
Douleurs qui précedent l'accouchement, *ibid.*
Douleurs qui l'accompagnent, *ibid.*
Douleurs des aînes que souffrent les femmes grosses, 49
Causées par les ligamens ronds, *ibid.*
Douleurs des dents causées par leur sortie, 393
Tems de leur sortie, 394
Ce qu'il faut faire pour leur aider à sortir, 395
Conduite qu'il faut tenir pour en adoucir la douleur, 396
Douleurs des mammelles des femmes grosses, 151
Quelle en est la cause, 152
Les moyens de les adoucir, 153
Douleurs des reins des femmes grosses, 149
Causées par les ligamens larges, *ibid.*

E

EAu dans laquelle nage l'enfant, 103
Comment cette eau est formée, 104
Usage de cette eau, 105
Elle ne sert pas de nourriture à l'enfant, 106
Ejaculateurs, muscles du clitoris, 47
Ejaculateurs, muscles de la verge, 23
Elitroïde, seconde membrane des testicules, 12
Enfant qui vient au monde coëffé, 102
Enfant toûjours situé dans le milieu de la matrice, 185

Sa posture dans la matrice, *ibid.*
A quel terme il fait la culbute, 186
Signes qu'il sortira bien-tôt, 187
Enflure des cuisses & des jambes, 157
Cette incommodité est une suite de la grossesse, *ibid.*
Remedes qui y conviennent, 158
Envie d'uriner des femmes grosses, 154
Causée par la grosseur de l'enfant, 156
Le moyen d'y remedier, *ibid.*
Epididime. Ce que c'est, 15
Erecteurs, muscles du clitoris, 47
Erecteurs, muscles de la verge, 22
Eritroïde, premiere membrane des testicules, 12
Exomphale. Ce que c'est, 389
Differences des exomphales, *ibid.*
Leurs causes, 390
Le moyen d'y remedier, 391
Extraction d'un enfant mort, 233
Les remedes violens sont dangereux, 244
Un enfant mort est sujet à se décoler, *ibid.*
Il ne faut pas le laisser séjourner dans la matrice, 235
C'est pour lors qu'il faut se servir du crochet, *ibid.*
Mauriceau a inventé un instrument pour cet effet, qu'il appelle *tire-tête.* 236

F

Faculté, mot qui ne signifie rien, 2
Fausse grossesse, 123
Ses signes. *ibid.*
Fecondité. Ce que c'est, 63
Elle est la benediction des mariages, *ibid.*
Elle peuple l'Univers, & est utile à tous les Etats, 64
Les signes generaux de la fecondité, 65
Qualitez de la semence pour être feconde, 66
Flux menstruel des femmes grosses, 161
Par quels vaisseaux, il s'écoule, 164
Erreurs des Anciens sur cette évacuation, 165
Elle est quelquefois utile aux femmes grosses, 166
Fondement clos en naissant demande l'operation, 383
Moyens de la faire, 384
Fond de la matrice, 53
Sa substance, 54
Sa cavité, *ibid.*
Formation de l'enfant dans le ventre de sa mere, 82

Trois circonſtances neceſſaires, *ibid.*
La premiere, la diverſité des ſexes, 82
La ſeconde, leur accouplement, *ibid.*
La troiſiéme, qu'ils fourniſſent chacun une liqueur pour le former, 83
Qualitez neceſſaires à l'homme pour engendrer, *ibid.*
Diſpoſitions de la femme pour concevoir, 84
Comment l'œuf eſt vivifié, 85
Manœvre de l'œuf pour tomber dans la matrice, 86
L'opinion des vers ſeminaires n'eſt pas probable, 90
Formation des enfans hors la matrice, 91
Hiſtoires qui prouvent qu'il s'eſt formé des enfans hors la matrice, *ibid.*
Mauriceau rapporte une hiſtoire qu'il prouve, quoi qu'il ſoit d'un ſentiment contraire, 92

G

GAlle qui vient à la tête & au viſage des enfans, 399
Sentimens differens ſur la cauſe de cette galle, 400
Differentes opinions ſur ſa gueriſon, 401
Il ne faut ſe ſervir que de remedes doux & anodins, 402
Generation. Ce que c'eſt, 55
Neceſſaire pour la multiplication, *ibid.*
Trois ſentimens ſur la generation, 76
Le premier, des anciens Philoſophes, *ibid.*
Le ſecond, qu'elle ſe faiſoit par le mêlange des deux ſemences, 77
Le troiſiéme, qu'elle ſe fait par le moyen des œufs, 81
Raiſons qui détruiſent les deux premiers ſentimens, 78
Experiences qui provent le troiſiéme ſentiment, 81
Germe. Ce que c'eſt. 175
Il y en a de veritables & de faux, *ibid.*
Cauſes des faux germes, 176
Opinion de Mauriceau ſur les faux germes, *ibid.*
A quel terme ſortent les faux germes, 177
Moyens de ſecourir les femmes dans un faux germe, 178
Gibboſité des enfans nouveaux nez, 404
C'eſt par le bandage qu'on peut la corriger, 405
Maniere de coucher un enfant qui a de la diſpoſition à être boſſu, *ibid.*
Gland du Clitoris, 47
Gouvernement des enfans nouveaux nez, 409

Sçavoir s'il les faut bercer, 409
Il faut les laiſſer dormir autant qu'ils le veulent, *ibid.*
La Nourrice ne doit jamais coucher l'enfant avec elle, 410
Il faut qu'elle ſoit à ſon ſéant quand elle donne à têter pendant la nuit, *ibid.*
L'on doit le remuer deux ou trois fois par jour, *ibid.*
Il eſt bon de le laiſſer un peu crier, 401
Gouvernement des femmes groſſes ſur la fin de leur groſſeſſe, 187
Opinion de Mauriceau ſur ce gouvernement, 188
Refutation de ſon opinion, 189
Gouvernement d'une femme accouchée, 319
Ce qu'il lui faut faire auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée, 320
S'il faut lui donner quelque potion ou non, 321

H

Hemorroïdes des femmes groſſes, 159
Leurs cauſes, 160
Moyens de les adoucir, *ibid.*
Hiſtoires de femmes qui ont accouché de trois enfans, 133
L'homme eſt mortel par lui-même, 3
L'homme eſt immortel par la generation, *ibid.*
Hydrocephale, maladie que les enfans apportent en naiſſant, 381
Etimologie de ce mot, *ibid.*
Deux eſpeces d'hydrocephales, 382
Operation qui convient à l'hydrocephale, *ibid.*
Hiſtoire d'une hydrocephale guerie par la ſcarification, 383
Hymen, membrane imaginaire des Anciens, 51

I

Inflammation de la matrice très-fâcheuſe, 352
Accidens qui l'accompagnent, 353
Remedes dont on doit ſe ſervir pour la guerir, 354
Les purgatifs ne conviennent pas aux maladies de la matrice, *ibid.*
Inſtrumens quelquefois neceſſaires aux Accoucheurs, 305
Neceſſité de s'en ſervir en pluſieurs occaſions, *ibid.*
Planche où ſont gravez ces inſtrumens, 306
Explication alphabetique de ces inſtrumens, *ibid.*

L

LA femme peut avoir deux enfans, parce qu'elle a deux mammelles, ſelon quelques Naturaliſtes, 132
La Lune ne contribuë en rien à faire des garçons ou des filles, 130
L'enfant qui voit le jour le premier, eſt reputé l'aîné, 136
Levres de la matrice, 44
Le teſticule droit ou gauche ne fait point les garçons ni les filles, 131
Ligamens larges de la matrice, 38
Ligamens ronds de la matrice, 39
Ligament de la verge, 23
Ligature du cordon umbilical, 365
Neceſſité abſoluë de cette ligature, *ibid.*
Opinions differentes ſur le tems de cette ligature, 366
Maniere de faire cette ligature, 367
Erreurs populaires ſur cette ligature, 368

M

MAtrice de la femme, 35
Sa ſituation, *ibid.*
Sa grandeur, *ibid.*
Ses membranes, 36
Sa figure, 37
Mammelon écorché, 358
Comment doit être fait le mammelon, 359
Ce ſont les enfans voraces qui écorchent le mammelon de leurs Nourrices, 360
Membrane de l'enfant, 100
Membrane des vaiſſeaux umbilicaux, 110
Membre viril ou la verge, 20
Sa ſituation, 21
Sa ſubſtance, *ibid.*
Ses vaiſſeaux, *ibid.*
Les Meres devroient nourrir leurs enfans, 450
Raiſons naturelles qui le prouvent, 451
Raiſons humaines qui doivent les y engager, 452
Les inconveniens qui arrivent quand on donne aux enfans une Nourrice étrangere, 453
La mere qui nourrit ſon enfant s'en porte mieux, 454

A laquelle l'enfant eſt plus redevable à ſa mere ou à ſa nourrice, 456
Môle. Ce que c'eſt, 179
Il y en a de trois ſortes, 180
Signes qu'une femme eſt groſſe d'une mole, 181
Moyens de délivrer une femme groſſe d'une mole, 182
Motte ou mont de Venus, 44
Moyens d'empêcher qu'un enfant ne devienne louche, 403
Quand ce défaut eſt naturel, il eſt difficile à corriger, *ibid.*
Quand il vient par accident, on peut y remedier, *ibid.*
A l'un & à l'autre les beſicles ſont neceſſaires, 304
Moyen de délivrer une femme le cordon étant rompu, 223
Cauſes de la rupture du cordon, 224
Il faut avoir l'arriere-faix tout entier, 226
Conſeils que donne Mauriceau ſur cet article, 227
Moyens de faire tarir le lait à celles qui ne veulent pas être Nourrices, 355
Remedes qu'il faut appliquer ſur le ſein, *ibid.*
Conduite generale qu'il faut tenir pour y parvenir, 356
Les remedes aſtringents n'y conviennent point, 357

N

NErfs de la matrice, 41
Nourriture de l'enfant dans le ventre de ſa mere, 93
Nourriture des enfans nouveaux nez, 406
Il n'y a que le lait qui leur convienne, *ibid.*
Celui de la mere eſt le meilleur de tous, 407
On ne doit commencer à lui donner de la boüillie qu'à quatre mois, 408
Erreur de celles qui ne donnent point de la boüillie à leurs enfans, 409
Nymphes, parties de la matrice, 44
Leur figure, 45
Leur ſtructure, *ibid.*
Leur uſage, *ibid.*

O

OPeration Ceſarienne. Ce que c'eſt, 310
Sentimens differens ſur cette operation, 311
Le plus grand nombre des Auteurs la condamne ſur une femme vivante, *ibid.*

Ces

Ces mêmes Auteurs l'approuvent sur une femme morte, *ibid.*
Deux raisons qui obligent de la faire sur une femme morte, 312
Planche qui represente les instrumens necessaires pour la faire, 313
Moyens & conduite qu'on doit tenir en la faisant, 314
Orifice externe de la matrice, 43
Orifice interne de la matrice, 52
Sa substance, *ibid.*
Son action, 53

P

PArties de la generation mises par plusieurs au rang des parties nobles. 4
Penil ou pubis, 43
Pertes de sang des femmes grosses, 166
Difference des pertes de sang d'avec le flux menstruel, 167
C'est toûjours quelques accidens qui les causent, 168
Conduite qu'on doit tenir dans les pertes de sang, *ibid.*
Opinion de Mauriceau sur ces pertes, 169
Ces pertes ne finissent que par l'accouchement, 170
Pertes de sang qui viennent après l'accouchement sont dangereuses, 329
Les femmes sanguines & replettes y sont sujettes, *ibid.*
Ces pertes proviennent de quatre causes, 330
Il faut y remedier promptement, *ibid.*
Remedes pour les arrêter, 331
Conduite que les femmes doivent tenir après en être gueries, 332
Pessaire. Ce que c'est, 340
Matiere des pessaires, *ibid.*
Il y en a de plusieurs figures, *ibid.*
Maniere de les appliquer, 341
Placenta. Ce que c'est, 106
Sa figure, 107
Sa composition, *ibid.*
Son usage, 108
Il n'est point le reservoir du sang, *ibid.*
Placenta & sa situation, 183
Trois raisons pourquoi il est situé à la partie superieure de la matrice, 184
Planche qui fait voir un enfant formé dans une trompe de la matrice, 1

Exemples d'enfans formez hors la matrice, 91
Préparatifs neceſſaires pour l'accouchement, 203
Sentiment de Mauriceau ſur ces préparatifs 204
Examen de ces ſentimens, 205
Il faut préparer un petit lit, qu'on appelle *lit de travail*, 209
Utilité qu'on tire de ce lit de travail, 210
Remedes qu'il faut avoir tout prets, 211
Prépuce du clitoris, 47
Prépuce, membrane de la verge, 24
Proſtates, corps glanduleux, 18
Leur ſituation, *ibid.*
Leurs uſages, 19
Proſtates des femmes, 49

Q

Qualitez d'une bonne Nourrice, 459
Celles d'un temperament ſanguin ſont les meilleures, 460
Les brunes ſont preferables aux blondes, 461
Il faut que, la Nourrice ait plûtôt le ſein gros que petit, *ibid.*
Elle doit être vertueuſe, enjouée & de bonne humeur, 464
Qualitez neceſſaires dans une Sage-femme, 416
Il ne faut pas qu'elle ſoit ni trop vieille, ni trop jeune, 417
Les meilleures Sages-femmes du Royaume ſont à Paris, 418
C'eſt à l'Hôtel-Dieu où elles font leur apprentiſſage, *ibid.*
C'eſt à ſaint Coſme où elle ſont inſtruites & reçûes Maîtreſſes, *ibid.*
Il faut qu'elles appellent du ſecours dans les neceſſitez preſſantes, 419
Elles ne doivent donner aucuns remedes violens, *ibid.*
Elles doivent être fidelles ſur les rapports, 420
Elles doivent être diſcrettes, vertueuſes & ſages, comme le nom le porte, 421
Qualitez requiſes au Chirurgien-Accoucheur, 413
Il doit être Maître Chirurgien à Paris, 414
L'Hôtel-Dieu de Paris eſt la meilleure Ecole pour apprendre les accouchemens, *ibid.*
Il doit être doux, affable, diſcret & deſintereſſé, 415
Il doit éviter autant que faire ſe pourra l'uſage des in-

ſtrumens, 294
Quand c'eſt l'arriere-faix qui vient le premier, 296
Cet accouchement eſt toujours accompagné d'une perte de ſang, *ibid.*
Cauſes de cette perte, 297
L'enfant eſt toujours tres-foible dans ces accouchemens, *ibid.*
Erreur des Sages-femmes ſur cette foibleſſe, 298
Quand c'eſt le cordon qui ſe preſente, 294
Cet accouchement eſt mortel pour l'enfant, *ibid.*
Cauſes de la ſortie de ce cordon, 295
Cet accouchement demande de la promptitude plus qu'aucun autre, *ibid.*
Quand la tête eſt reſtée ſeparée du corps, 261
Cauſes de cette ſeparation, 262
On ne peut tirer cette tête qu'avec un ou deux crochets, 264
Conduite qu'il faut tenir pour y réuſſir, 265
Quand la tête de l'enfant eſt trop groſſe, 270
On ne peut l'avoir que par le crochet, 271
On ne doit s'en ſervir qu'aux enfans morts, 272
Hiſtoire d'une Dame de Verſailles dans un pareil accouchement, 273
Quand la tête ſortie l'enfant eſt arrêté par les épaules, 278
Raiſons pourquoi il faut faire cet accouchement promptement, 279
Comment il le faut faire, *ibid.*
Quand le col de la matrice ſe preſente, 266
Ce qu'il faut faire dans ces ſortes d'accouchemens, 268
Ce qu'il faut obſerver après l'accouchement, *ibid.*
Conduite que doit tenir la femme après un pareil accouchement, 269
Quand l'enfant eſt hydropique ou monſtrueux, 291
Hiſtoire rapportée par Mauriceau ſur ce fait, 292
Si l'enfant eſt monſtrueux, c'eſt à la prudence de l'Accoucheur d'y remedier, 293
Quand l'enfant preſente la face, 276
Il faut faire cet accouchement par les pieds, 277
Moyens d'y réüſſir, 278
Quand l'enfant preſente l'épaule, 284
Il faut le retourner pour l'avoir par les pieds, *ibid.*
S'il preſente le dos, il faut encore le retourner, 285

S'il presente le cul, il ne faut pas le recevoir dans cette situation, 286
Moyens de faire cet accouchement, *ibid.*
Quand l'enfant presente le ventre, 287
Accident qui accompagne cette situation, *ibid.*
Impossibilité d'accoucher dans cette situation, 288
Quand l'enfant presente les genoux, *ibid.*
Ce qu'il faut faire dans cet accouchement, 289
Quand l'enfant presente les pieds avec les mains, *ibid.*
Cet accouchement n'arrive que rarement, 290
Il n'est pas des plus difficiles, *ibid.*
Il le faut faire par les pieds, 291
Quand l'enfant presente une main, 280
Il faut la remettre promptement, & retourner l'enfant, 281
Cet accouchement est un des plus difficiles, 282
Il est des plus laborieux pour la mere, pour l'enfant, & pour l'Accoucheur, *ibid.*
Conseils d'Ambroise Paré & de Mauriceau, qu'il ne faut pas suivre, 283
Quand il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble, cet accouchement est beaucoup plus difficile que quand il n'y en a qu'un, 299
Conduite qu'on doit tenir pour y réüssir, 300

R.

RAisons qui autorisent la ressemblance des Jumeaux, 136
Raisons de ceux qui prennent la défense des Accoucheurs, 432
On répond à chaque Chapitre du Livre *de l'Indecence*, 434
Raisons de ceux qui prennent le parti des Sages-femmes, 421
Un Prêtre en a fait une Dissertation, 422
Un Medecin en a fait un Livre intitulé, *de l'Indecence aux hommes d'accoucher les femmes*, 425
Regime de vivre d'une Accouchée, 325
La nourriture doit être legere les premiers jours, *ibid.*
Le repos tant du corps que de l'esprit est necessaire, 326
Les lavemens doux sont d'un grand secours, 327
Il ne faut la purger qu'après les quarante jours, 328

Elle ne doit aller en carrosse qu'après les six semaines, *ibid.*
Regime de vivre que doit tenir la femme grosse, 137
Il ne faut pas la contraindre dans ses appetits dépravez, 138
A quel terme il la faut saigner, *ibid.*
Il faut purger rarement les femmes grosses, 139
Elle ne doit pas être contrainte dans ses habillemens, 140
Elle doit faire un exercice moderé, 141
Erreur de Mauriceau sur l'exercice de la femme grosse, 142
Autre erreur du même sur les approches du mari pendant la grossesse, 143
Relaxation de l'anus en accouchant, 343
Il faut le remettre aussi-tôt après l'accouchement, *ibid.*
Remedes qui conviennent à la nouvelle accouchée, 322
Ceux qu'on applique sur les parties basses, *ibid.*
Ceux dont on se sert sur le ventre, 323
Ceux qu'on doit appliquer sur les mammelles, 324
De quel bandage on doit se servir, *ibid.*
Rougeurs qui arrivent aux aînes des petits enfans, 391
Moyens de les prévenir, 392
Ce qu'il faut faire pour les guerir, 393

S.

Sang menstruel. Ce que c'est, 59
A quel âge ce sang commence à couler, 60
Les sentimens des Anciens sont differens, *ibid.*
Durée de cette évacution, 61
Quantité de ce sang, *ibid.*
Qualité de ce sang, *ibid.*
Scrotum. Ce que c'est, 10
Secours qu'on doit donner dans l'accouchement naturel, 212
La femme doit marcher le plus qu'elle pourra, *ibid.*
A quel tems il faut la mettre sur le lit de travail, *ibid.*
Situation de la femme sur le lit de travail 213
Il ne faut pas fatiguer la femme par des attouchemens continuels, *ibid.*
Il faut attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, 215
Ce qui s'appelle l'enfant être au couronnement, 216
Difficultez qui se rencontrent à l'orifice externe, *ibid.*

Raisons pourquoi l'Accoucheur ne doit pas tirer l'enfant trop vite, ni trop doucement, 217
Situation qu'il faut donner à l'enfant aussi-tôt qu'il est sorti, *ibid.*
Il ne faut pas dire à la mere qu'elle soit accouchée d'un garçon ou d'une fille avant qu'elle soit délivrée, 218
Semence. Ce que c'est, 57
L'opinion des Anciens détruite, 58
Celle des Modernes prouvée, 59
Signes qui font connoître si c'est un garçon, 129
Signes qui font connoître si c'est une fille, *ibid.*
Signes que la femme est grosse de deux enfans, 131
Signes qui font connoître si l'enfant est vivant ou mort, 229
Ceux qui marquent qu'il est vivant, 230
Ceux qui assurent qu'il est mort, 231
De deux enfans l'un peut être vivant, & l'autre mort, 232
Spermatiques. Arteres, 4
Spermatiques. Vénes, 5
Sterilité. Ce que c'est, 66
Deux sortes de sterilité, *ibid.*
Sterilité naturelle, 67
Sterilité accidentelle, dont il y a quatre causes, 68
Femmes steriles sont méprisées, 69
Histoires de femmes qui ont été steriles pendant plusieurs années, 70
Les hommes steriles sont fuis & haïs de tout le monde, 71
Superfétation. Ce que c'est, 114
Sentimens differens sur la superfétation, *ibid.*
On conclut qu'elle est impossible, 115
Suppression des vuidanges dangereuse, 349
Accidens causez par la suppression des vuidanges, *ibid.*
Causes de cette suppression. 350
Conduite qu'il faut tenir pour procurer l'évacuation des vuidanges, 351
Remedes dont on doit se servir pour cet effet, *ibid.*
Suture de la tête de l'enfant trop ouverte, 380
Cet accident vient par la foiblesse de la chaleur naturelle, *ibid.*
Il ne faut pas trop serrer la tête pour rapprocher ces os, 382

C'eſt la Nature ſeule qui avec le tems repare ce défaut, *ibid.*

T

TEſticules des femmes ou ovaires, 31
Leur grandeur, 32
Leur figure, *ibid.*
Leurs ligamens, *ibid.*
Leur ſubſtance, 33
Teſticules des hommes, 9
Tranchées des femmes accouchées, 332
Les femmes n'en ont point de leur premier enfant, 333
Mauriceau rapporte quatre cauſes de ces tranchées, *ibid.*
Veritable cauſe de ces tranchées, *ibid.*
Remedes dont on peut ſe ſervir pour adoucir les tranchées, 334
Tranchées des petits enfans, 386
Differens ſentimens ſur la cauſe de ces tranchées, *ibid.*
Pour guerir ces tranchées, il en faut reconnoître la veritable cauſe, 388
Remedes pour les adoucir, *ibid.*
Trompes de la matrice, 33
Leur figure, *ibid.*
Leur ſubſtance, 34
Leur uſage, *ibid.*

V

VAiſſeaux déferans. Quels ſont, 16
Vaiſſeaux du clitoris, 48
Valvules des vénes ſpermatiques, aident au ſang à monter, 9
Varices des femmes groſſes, 158
La cauſe de ces varices, *ibid.*
Ce qu'il convient y faire, 159
Vénes de la matrice, 42
Vénes ſpermatiques de la femme, 30
Verumontanum. Caroncule, 17
Veſicules ſeminaires, ou paraſtates, 16
Umbilicales. Arteres, 109
Umbilicale. Véne, *ibid.*
Vomiſſement des femmes groſſes, 143
A quel terme il commence, 144
Il dure quelquefois pendant toute la groſſeſſe, 145
Il fait plus de bien que de mal à la femme groſſe, *ibid.*

Ulceres qui viennent dans la bouche des enfans, 397
Il y en a de deux ſortes, 398
Les ſimples ne demandent que des remedes tres-doux, *ibid.*
Les malins veulent des remedes plus forts, 399
Uretre. Canal de l'urine, 27
Sa compoſition, *ibid.*
Sa figure, 28
Son uſage, *ibid.*
Vuidanges des femmes en couches neceſſaires, 344
Durée de ces vuidanges, 345
Quantité de ces vuidanges, *ibid.*
Qualité de ces vuidanges, 346
Opinions differentes ſur ces vuidanges, *ibid.*
Chemin que tiennent ces vuidanges, 347
Utilité que les femmes tirent des vuidanges, 348
Conſeil qu'on donne là-deſſus aux nouvelles accouchées, 349

Fin de la Table des Matieres.

Guillou chirurgien

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RG
93
D62
1721
RARE BOOKS DEPARTMENT